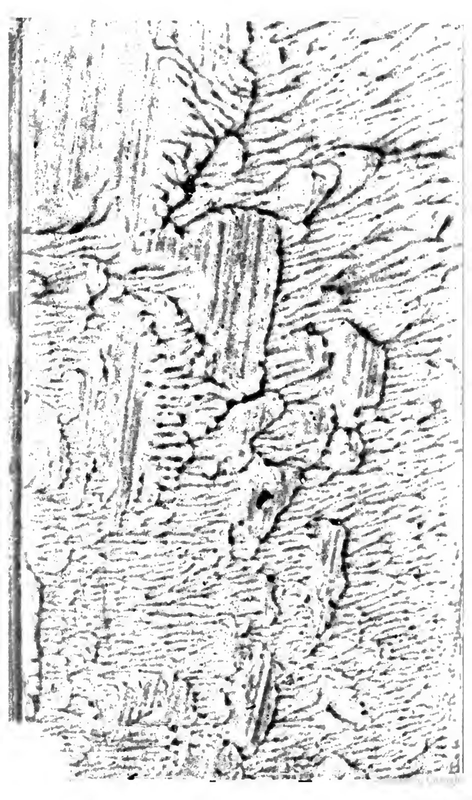
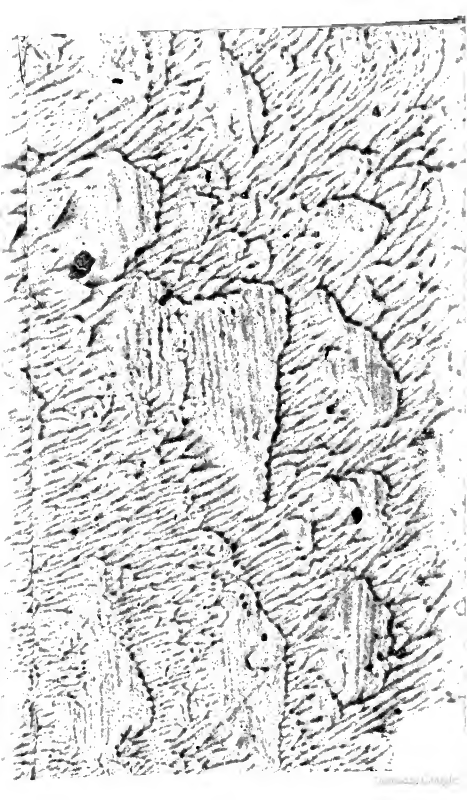
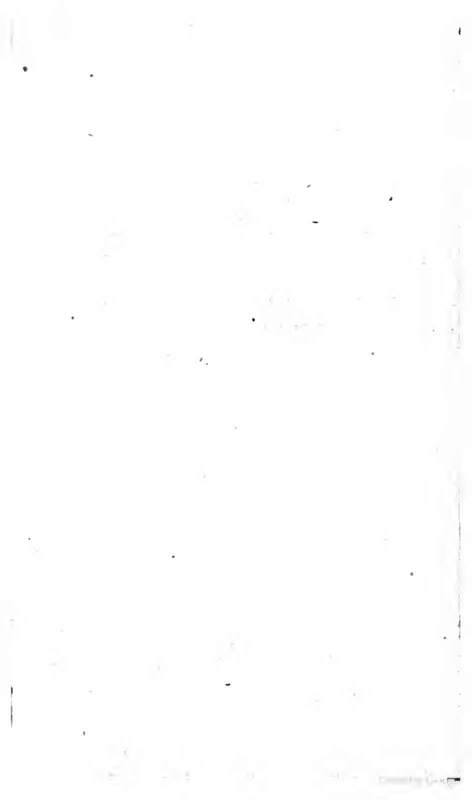

M I





SERMONS
DE
M. MASSILLON.

PANÉGYRIQUES.



SERMONS
DE
M. MASSILLON,
ÉVÊQUE
DE CLERMONT,
Ci-devant Prêtre de l'Oratoire,

L'un des Quarante de l'Académie Françoise.

PANÉGYRIQUES.



A PARIS, RUE S. JACQUES.

Chez { Les Freres Estienne, à la Vertu; ET Jean-Thomas Herissant Fils, à S. Paul & à S. Hilaire. }

M. DCC. LXIII.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

AVIS
AU LECTEUR.

CE Volume contient dix Sermons pour la Fête d'autant de Saints. Nous ne craindrons point de le dire : la plûpart serviront de Modéle aux Prédicateurs, qui jugeront avec raison que l'instruction des Auditeurs ne doit jamais être séparée de l'éloge du Saint; au lieu que d'ordinaire dans les Panégyriques, l'Orateur uniquement occupé à étaler des pensées brillantes & ingénieuses, en bannit entiérement la morale, qui doit cependant faire le fonds de tout discours chrétien. Nous ne ferons pourtant pas difficulté d'avouer que tous ces Discours ne sont pas de la même force. Quelques-uns annoncent sans doute un grand talent, mais ne le mon-

trent pas encore tel qu'il a été depuis. Falloit-il les ſupprimer ? nous en avons été tentés. Mais l'exemple de tous ceux qui mettent au jour les Ouvrages des grands hommes, nous autoriſe à conſerver au Public ces premières productions de la jeuneſſe du P. Maſſillon. N'eſt-il pas utile en effet de faire connoître aux jeunes gens que ce n'eſt jamais tout-à-coup, mais par dégrés, à force de réfléchir & de travailler, que les plus grands génies mêmes arrivent enfin à ce point de perfection qui les tire de la foule des Auteurs, & aſſure l'immortalité à leurs Ouvrages.



SERMONS

CONTENUS DANS CE VOLUME.

APPROBATION.

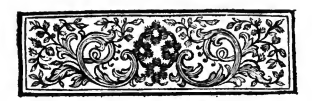
J'AI lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier les Sermons ſur les Myſtères, & les Panégyriques, prêchés par feu M. MASSILLON, Evêque de Clermont. Les ſujets de morale ne ſont pas les ſeuls où ce grand homme a excellé; ſes Diſcours ſur les Myſtères, & ſes Panégyriques, ne ſont pas moins capables d'inſtruire, d'édifier & de plaire, que les premiers qui ont enlevé les ſuffrages du Public avec un ſuccès auſſi intéreſſant pout la Religion, qu'il eſt honorable à la mémoire de leur illuſtre Auteur. A Paris, ce 26 Février 1745.

MILLET, *Docteur en Théologie de la Faculté de Paris, & Cenſeur Royal.*

Le Privilége eſt à la fin du Volume de l'Avent.



SERMON



SERMON

POUR LE JOUR DE

SAINTE AGNÈS.

Magnificabitur Chriſtus in corpore meo ; ſive per vitam, ſive per mortem.

Jeſus-Chriſt ſera glorifié dans mon corps, ſoit par ma vie ou par ma mort, Philipp. 1. 20.



JESUS-CHRIST n'a jamais paru plus grand que dans ſes Saints ; & ces ſiécles heureux, où l'Egliſe teinte du ſang des Martyrs gémiſſoit dans l'oppreſſion, furent les ſiécles de ſa magnificence & de ſa gloire.

Voilà pourquoi l'Egliſe nous rappelle ſans ceſſe aux premiers âges de l'Evangile : elle nous préſente ces héros de la Foi, qui firent tant d'honneur à la Religion ; ces grands modéles, la gloire de leur ſiécle, & la confuſion du nôtre.

Mais parmi ces ames illustres, qui rendirent témoignage à Jesus-Christ, & qui le glorifièrent dans leur corps, l'Eglise a toujours donné un rang d'honneur & de distinction à la sainte Martyre, dont nous célébrons aujourd'hui la mémoire. Agnès à peine sortie de l'enfance, victorieuse du monde & des tyrans, des plaisirs & des supplices : c'est le grand spectacle que l'Eglise présente à notre Foi & l'instruction en même-tems qu'elle donne aux Fidéles.

Nous excusons nos foiblesses sur l'âge, sur le tempérament, sur les occasions : la chasteté éminente de notre illustre Vierge va confondre ces vaines excuses. Nous justifions notre mollesse & notre impénitence sur la foiblesse de l'homme, & sur l'incompatibilité de l'Evangile avec nos mœurs & nos usages : le courage de notre sainte Martyre va détruire ces prétextes frivoles. Préjugé de foiblesse & de fragilité détruit par le triomphe de sa chasteté ; préjugé d'impénitence confondu par le courage de son martyre. Implorons, &c.

Ave, Maria, &c.

LE sang des Martyrs étoit encore la femence des Fidéles, & les Chrétiens perfécutés accompliffoient encore dans leur corps ce qui manquoit à la paffion de leur Maître, quand Rome vit paroître l'illuftre Vierge que nous honorons. I. PARTIE.

Cette Capitale de l'univers qui avoit trouvé le fecret, dit faint Auguftin, de réunir toute la fageffe de la Philofophie, & de la politique humaine, avec toutes les extravagances du culte; qui avoit adopté tous les dieux les plus bizarres, & toutes les fuperftitions des nations qu'elle avoit vaincues; & qui de toutes les folies de l'univers, avoit, pour ainfi dire, formé la majefté de fa religion & de fes cérémonies, ne parut inéxorable qu'à la fainte folie de la Croix. Le démon en poffeffion de cette maîtreffe du monde, la difputa long-tems à Jefus-Chrift: il en couta à l'Eglife fes plus illuftres victimes; & il fallut encore que cette ville célébre, pour devenir une Cité fainte & nouvelle, fût fondée fur le fang de fes Apôtres, comme elle le fut autrefois fur le fang même de fes deux premiers Fondateurs.

Au milieu de tant de généreux défenſeurs de la Foi, dont le triomphe rendoit Rome encore plus illuſtre que les victoires de ſes anciens conquérans, Agnès parut avec tant d'éclat, que ſon nom ſeul devint la gloire de l'Egliſe, la honte du Paganiſme, & l'admiration de tous les ſiécles.

La grace & la nature avoient pris plaiſir de répandre à l'envi ſur elle tous leurs tréſors; une jeuneſſe tendre & floriſſante, une beauté dont Dieu ſembloit relever l'éclat, comme autrefois dans Judith, arrêtèrent d'abord ſur elle les regards publics. Ce que Rome avoit de plus grand la rechercha: des époux terreſtres ſe préſentèrent; & ne doutant pas que leur naiſſance & leurs grands biens ne devinſſent un attrait invincible pour la médiocrité de ſa fortune, ils comptoient déja pour épouſe, celle qui ne devoit avoir que Jeſus-Chriſt pour époux. Quel écueil en effet pour une vertu vulgaire! ſe refuſe-t-on à cet âge à une fortune brillante qui s'offre; & ſur-tout quand l'honneur & la Religion n'y ſemblent mettre aucun obſtacle? Il eſt vrai que l'idolâtrie de ces prétendus époux devoit allarmer la

ſoi de notre jeune Vierge. Mais la femme fidéle ne pouvoit-elle pas ſanctifier le mari infidéle ? D'ailleurs, y regarde-t-on de ſi près, quand il s'agit d'un établiſſement qui va nous aſſurer un grand rang & une fortune immenſe ? les mœurs, la Religion, la piété, décident-elles de nos choix dans ce Sacrement honorable ? l'intérêt ou la paſſion, ne forment-ils pas toujours les nœuds de ce lien ſacré ? les biens & les titres ſont comptés dans l'écrit fatal qui va nous lier ; les vertus y ſont elles comptées ? On met tout en œuvre pour aſſortir les fortunes ; on ne ſe met point en peine d'aſſortir les cœurs : pourvû que tout le reſte convienne, on ne compte pour rien que les humeurs ne conviennent pas. Une ſociété ſainte & indiſſoluble, n'a ſouvent pour tout lien qu'une oppoſition ſecrette de caractère, qui va bientôt la troubler & peut-être la rompre : la même cupidité qui nous lie, nous a bientôt déſunis. L'ouvrage des paſſions ne ſauroit être durable ; on unit ſouvent, & on unit en vain, ce que Dieu avoit ſéparé. Tant de divorces ſcandaleux ſont de foibles leçons, & ne

rendent pas les mariages plus ſaints & plus prudens ; & l'on voit tous les jours les plus grandes maiſons périr & s'éteindre, par le Sacrement même deſtiné à les ſoutenir & à les perpétuer.

Mais ce n'eſt pas la ſeule inſtruction que nous donne la préférence que fait Agnès du tréſor de la virginité à toutes les pompes du ſiécle. Nous regardons le déréglement comme une deſtinée de l'âge ; nous pardonnons le vice aux premières mœurs. Il ſemble qu'il y a une ſaiſon pour les paſſions ; & que la régularité & la pudeur ne deviennent une vertu, que lorſqu'un âge plus avancé nous en a fait une néceſſité ou du moins une bienſéance. Agnès à la fleur de l'âge ne connoît rien de plus précieux que le tréſor de l'innocence : ornée de tous les talens qui conduiſent toujours à la perdre, elle en veille avec plus de ſoins à ſa conſervation. Tous les tems lui paroiſſent appartenir également à celui qui eſt le Maître des tems & le Seigneur de l'éternité ; & le ſeul privilége qu'elle trouve dans ſa jeuneſſe, ce ſont des attentions plus ſévères,

pour éloigner des passions qu'il est toujours bien plus aisé de prévenir que d'éteindre.

Vous nous dites tous les jours cependant qu'il faut passer quelque chose à l'âge : & moi je vous dis que c'est à l'âge qu'il ne faut rien passer, & que les premières mœurs décident d'ordinaire du reste de la vie. La saison des périls est-elle donc celle où il faut moins les craindre ? les passions plus vives nous autorisent-elles à moins fuir tout ce qui les nourrit & les allume ? faut-il que le monde ait corrompu le cœur avant que nous le donnions à Dieu ; que le vice prépare les voies à la vertu, & que tous les plaisirs soient usés avant qu'on prenne le parti de goûter combien le Seigneur est doux ?

D'ailleurs, nos passions finissent-elles avec la jeunesse ? Hélas ! mes Frères, vous le savez, les premiers déréglemens ne laissent-ils pas un fonds de foiblesse qui semble se fortifier avec les années ? & la fragilité d'une vieillesse criminelle n'est-elle pas presque toujours le fruit & la punition de la licence des premières mœurs ?

Une femme mondaine ne veut-elle pas encore plaire au monde, lorsqu'elle n'en eſt plus que la riſée ou le dégoût? ne cherche-t-elle pas encore des regards qui la fuyent? ne ranime-t-elle pas encore un viſage flétri & ſuranné, par des artifices qui rappellent plus ſes années que ſes attraits? ne ſe donne-t-elle pas encore une jeuneſſe empruntée qui ne trompe que ſes yeux ſeuls? Que dirai-je? n'achete-t-elle pas peut-être des aſſiduités criminelles qu'elle ne ſauroit plus mériter? des choix honteux ne deviennent-ils pas la reſſource de ſon indigne foibleſſe? & l'âge en changeant ſes traits, a-t-il changé quelque choſe à la honte de ſon caractère? Vous voulez nous apprendre, ô mon Dieu! qu'on ne revient pas aiſément à vous, quand une fois on vous a abandonné juſqu'à un certain point; & qu'un cœur livré depuis long-tems au monde & aux plaiſirs, n'offre preſque plus de reſſource à la grace?

Mais du moins, direz-vous, ſi l'âge ne mérite pas quelque indulgence, le tempérament doit rendre nos foibleſſes pardonnables: c'eſt un malheur d'être né d'une certaine façon. Peut-

on se faire un cœur à son gré ; être plus dur que l'airain, quand on a apporté en naissant une ame tendre & sensible ? & ne trouvons-nous pas en nous des penchans auxquels on peut, à la vérité, se refuser quelque tems, mais dont il n'est presque pas possible de fuir toujours la destinée ? C'est-à-dire, mes Freres, que lorsque Dieu nous donne un cœur tendre & sensible, il ne nous le donne pas pour lui. Il ne s'est donc réservé que les ames dures & barbares ? il n'y a donc que les cœurs d'airain sur lesquels il puisse avoir quelque droit, & qui soient nés pour l'aimer ? & dès qu'il nous a donné un bon cœur, le bienfait même devient un titre qui nous dispense de le servir, & une excuse qui semble nous autoriser à l'oublier & à lui déplaire ? Quel blasphême ! & quel outrage fait au souverain modérateur de la nature & de la grace, & à l'auteur de tout don excellent ! Tout ce que nous avons reçu de lui, ne l'avons-nous pas reçu pour lui ? & la sensibilité d'un cœur tendre, qu'est-elle, qu'une disposition & une facilité de l'aimer, que la nature elle-même a comme mise en nous, & dont nous abusons

par une ingratitude criminelle, pour proſtituer nos affections à la vile créature?

Quel cœur plus tendre que celui d'Agnès? J'aime Jeſus-Chriſt, diſoit-elle, & en l'aimant je deviens plus chaſte; en m'uniſſant à lui, je me trouve plus pure; en le recevant au-dedans de moi, je mets le ſceau à ma virginité: c'eſt faire outrage à cet Epoux céleſte, de croire que je puiſſe être touchée de quelqu'autre que de lui. Périſſe mon corps, puiſqu'il a pu plaire à d'autres yeux qu'aux ſiens: *Pereat corpus, quod placere poteſt oculis quibus nolo.* Elle fait uſage pour Dieu ſeul d'une ſenſibilité qui ne doit nous conduire qu'à Dieu ſeul. Mais de plus, où ſeroit le mérite de la vertu, ſi nous ne trouvions en nous des penchans qui la combattent? où placerions-nous la violence qui ravit le Royaume de Dieu, s'il ne falloit pour l'obtenir, que renoncer à des plaiſirs où nul goût ne nous entraîne? Vous alléguez le tempérament? mais quel eſt le pécheur qui ne devienne par-là digne d'excuſe? tous les crimes les plus affreux ne ſuppoſent-ils pas dans ceux qui s'en rendent coupables, des

penchans qui les y portent ? le vice cesse-t-il de l'être dès qu'il a le cœur pour lui ? seroit-il besoin de nous l'interdire , si un goût malheureux ne nous le rendoit aimable ? L'adultère de David fut-il moins odieux & moins puni du Ciel, parceque ce Prince étoit né avec un cœur trop foible & trop tendre ? Les Justes ne trouvent-ils pas en eux, comme vous, des passions à réprimer ? vainquent-ils sans combattre ? n'ont-ils pas à résister à la chair & au sang ? sont-ils paîtris d'une autre boue que nous ? & s'ils se livrent moins aux passions, est-ce parcequ'ils sont moins tentés, ou parcequ'ils sont plus fidéles ? Qu'est-ce donc que ce prétendu tempérament , qui diminue à vos yeux l'horreur de vos fautes ? c'est un long usage de déréglement qui vous l'a rendu comme nécessaire ; c'est un cœur subjugué par les passions, & pour qui l'occasion devient toujours une chute ; c'est une fragilité honteuse, toujours sûre de périr dès qu'il faut résister ; c'est une volonté livrée au crime, & qui à force de secouer le joug des devoirs, ne connoît plus même celui des bienséances.

Et quel siécle a jamais vû plus de ces tristes exemples que le nôtre? Le crime se cachoit du moins autrefois; il fait gloire aujourd'hui de se donner en spectacle : c'étoit autrefois une œuvre de confusion & de ténébres ; il affecte aujourd'hui la lumière, & semble chercher effrontément le grand jour dans un sexe même dont la pudeur a toujours fait tout le mérite. On voit des femmes infortunées porter avec ostentation sur le front leur deshonneur & leur ignominie; tirer une gloire honteuse que le public soit instruit du succès de leurs funestes appas ; compter comme autant de victoires & de titres d'honneur, les ames foibles qu'elles ont fait tomber dans le piége; déchirer elles-mêmes sans pudeur le voile que la bienséance avoit mis jusqu'ici sur le déréglement; & prendre, ce semble, autant de soin de publier leur honte, que les siécles précédens en avoient pris de la cacher. On voit l'impudence devenue un bon air ; l'indécence poussée à un point, qu'elle inspire même du dégoût à ceux à qui elle s'efforce de plaire ; & le nom de la pudeur consacré à celui de la Vierge illustre que nous honorons,

devenu un nom de mépris & de risée. Alléguez-nous après cela le tempérament, comme s'il suffisoit de ne plus mettre de bornes au vice, pour le rendre plus excusable. Mais tel est tous les jours le langage de l'impiété: c'est le tempérament seul qui fait les vertus & les vices. On ôte à l'homme tout usage de sa raison & de sa liberté; & pour le rendre également peu digne de blâme ou de louange, on le fait agir par pur instinct comme la bête.

Enfin, vous ajouterez peut-être que ce n'est ni le goût, ni le tempérament qui vous porte au désordre; que vous étiez né avec d'heureuses inclinations; & que les occasions seules ont fait jusqu'ici, & font encore tous les jours vos malheurs.

Mais, plus vous étiez né heureusement, plus vous êtes coupable d'avoir rompu la digue que la nature elle-même sembloit avoir opposée à votre foiblesse; plus vous rendrez compte à Dieu, d'un cœur que vous avez livré à satan, malgré tant de défenses heureuses, dont sa main miséricordieuse l'avoit environné. C'est-à-dire, plus vous trouviez en vous de pen-

chans qui vous inclinoient à la vertu, moins vous trouverez devant Dieu d'excuſes à vos vices ; & les mêmes occaſions qui ſont pour les autres des malheurs, deviendront pour vous des ingratitudes & des crimes.

D'ailleurs, qu'eſt-ce que ces occaſions qui vous ont ſéduit? Sont-ce les talens malheureux des graces & de la beauté dont la nature vous avoit pourvu? mais, quel uſage en fit notre ſainte Vierge? Mais c'eſt cela même qui auroit dû rendre vos attentions plus rigoureuſes. Les bienfaits du Créateur peuvent-ils devenir une excuſe lorſqu'on les tourne contre lui? n'y a-t-il que le rebut du monde qui ſoit propre à ſervir Dieu? Mais de plus, n'ajoutez-vous pas aux graces de la nature un air dangereux qui les rend funeſtes aux autres & à vous-même? n'avez-vous pas aſſuré le ſuccès de vos déplorables appas par des ſoins qui étoient déja un crime pour vous, avant que d'être un ſujet de chute pour vos frères? n'avez-vous pas même peut-être fait ſuppléer aux talens que la nature vous a refuſés, une effronterie qui porte toujours un poiſon plus ſûr dans les cœurs, que toutes les gra-

ces d'une beauté chaste & pudique? & n'avez-vous pas arraché par des avances honteuses, des desirs criminels, où à peine auriez-vous trouvé de simples regards? Vous dressez vous-même le piége, & l'occasion qui vous fait périr; & vous vous en prenez à elle de votre perte.

Enfin, sont-ce les séductions dont vous avez eu peine à vous défendre? Les sollicitations, les promesses, les terreurs affermissent la vertu de notre Sainte. Les sollicitations; elle n'offre qu'une sainte fierté à des empressemens profanes: on met tout en œuvre pour toucher son cœur; & les efforts des hommes l'unissent plus vivement à Jesus-Christ; & les flammes impures qu'on fait briller autour d'elle, viennent s'éteindre dans l'ardeur qu'elle a pour son Epoux céleste. Hélas! & vous avez été vous-même au-devant du crime: & la facilité de vos mœurs a été comme un signal de déréglement; & vous avez cherchez les regards qui vous fuyoient; & vous n'avez trouvez du goût que dans les lieux où l'innocence étoit en danger; & les jours éloignés des occasions ont été pour vous des jours d'ennui & de

triſteſſe ; & vous n'avez pu trouver de plaiſir, où vous ne trouviez point de péril. Que répondrez-vous à Jeſus-Chriſt ? & vos excuſes ne deviendront-elles pas de nouveaux crimes ? Alléguerez-vous des ſéductions d'eſpérance & de fortune, qui vous ont fait ſuccomber ? Mais les plus illuſtres Romains offrent à Agnès, avec leur cœur, l'orgueil de leur grandeur & de leur opulence ; le monde vient mettre à ſes pieds toute ſa gloire & toute ſa magnificence, & elle la foule comme de la boue ; & la couronne de la ſainte virginité lui paroît préférable à l'empire de l'univers. Hélas ! faut-il le dire ici ? Et c'eſt peut-être cette funeſte paſſion qui a éloigné tous vos établiſſemens, & mis un obſtacle honteux à votre fortune ; & vous avez peut-être ſacrifié toutes vos eſpérances à votre goût ; & vous avez peut-être acheté au prix de votre gloire la honte de la volupté ; l'ambition vous a paru incompatible avec le plaiſir ; & vous n'avez connu d'autre gloire & d'autre fortune que la triſte liberté de vous ſatisfaire. Enfin, vous nous alléguerez peut-être les terreurs & les menaces qu'on a employées pour vous

ſéduire. Mais on préſente à la foibleſſe de notre jeune Vierge l'horreur des tourmens; on allarme ſa pudeur en la traînant dans un lieu de proſtitution & de honte ; on change en punition un vice, dont on n'a pu lui faire un attrait ; & l'image honteuſe du déréglement ne ſert qu'à redoubler ſon amour pour la chaſteté & pour l'innocence. Hélas ! & loin d'avoir eu à ſoutenir des terreurs & des menaces pour le devoir, vous aviez tout à craindre en l'abandonnant, les fureurs d'un époux deshonoré, la cenſure publique, l'indiſcrétion des complices de vos plaiſirs, un éclat honteux qui alloit laiſſer ſur votre front la tache éternelle du vice ; & malgré toutes ces terreurs ſi capables de vous retenir dans les bornes du devoir & de la vertu, vous avez marché d'un pas ferme & impudent dans la voie des paſſions. Vous n'avez craint que de trop craindre : les obſtacles ſont devenus pour vous un nouvel attrait ; & vous avez trouvé dans les périls qui devoient vous dégoûter, une ſorte d'aſſaiſonnement pour le vice. O mon Dieu ! tout ſe tournera contre l'ame criminelle devant votre tribunal

redoutable! Les exemples de vos Saints confondront ce vain langage d'excuſes & de préjugés, que le monde oppoſe ſans ceſſe aux préceptes de votre loi ſainte : le pécheur n'y paroîtra plus couvert que de ſes crimes & de ſa confuſion. La chaſteté d'Agnès miſe à des épreuves ſi dangereuſes, & toujours triomphante de toutes les ſéductions & de toutes les terreurs, prononcera un jugement terrible contre les déſordres de notre ſiécle : l'éclat de ſa jeuneſſe & de ſa beauté, joint à celui de ſa vertu, apprendra à celles de ſon ſexe, que l'âge & les talens de la nature donnent à la vérité un nouveau luſtre à la piété, mais ne peuvent jamais ſervir d'excuſe au crime : en un mot, ſi les préjugés du déréglement ſont confondus par le triomphe de ſa chaſteté, tous les prétextes dont l'impénitence ſe couvre, le ſont encore plus par le courage de ſon martyre.

II. PARTIE. LES paſſions toujours pénibles, toujours entourées d'épines, ont pourtant reproché de tout tems à la vertu ſes difficultés & ſes peines. C'eſt un ancien langage du monde, de prétendre que l'Evangile pratiqué à la let-

tre, eſt une idée de perfection où l'homme ne peut atteindre. Il ſemble que Jeſus-Chriſt, comme autrefois ces philoſophes vains & frivoles, ne ſoit venu qu'étaler une morale ſublime pour ſe faire des admirateurs, & non pas plutôt pour former des diſciples; & que ſa loi ſainte, qui eſt la loi du cœur & des actions, ne ſoit plus qu'un jeu d'eſprit, & un ouvrage de ſpéculation & de pareſſe. On ne croit pas l'auſtérité de l'Evangile compatible avec les foibleſſes de l'homme, & avec les mœurs autoriſées par l'uſage; & l'on s'endort ſur ces deux préjugés, comme ſi la loi pouvoit ceſſer d'être loi, parceque nous la regardons comme ſi elle ne l'étoit pas pour nous-mêmes.

Mais, mes Frères, quand la parole ſeule de Jeſus-Chriſt ne ſuffiroit pas pour confondre nos vaines excuſes; Agnès treſſaillant de joie au milieu des tourmens, & hâtant elle-même, par une ſainte impatience, la lenteur des bourreaux, couvrira de honte notre immortification & notre pareſſe; & juſtifiera plus la ſévérité de notre condamnation, que l'Evangile même qui l'a prononcée.

Nous nous retranchons ſur l'âge ; ſur le ſexe, ſur la foibleſſe de tempérament, incapable de porter toute la rigueur & tout le ſérieux d'une vie exactement conforme à l'Evangile. Sur l'âge : il faut pour l'obſervance rigoureuſe des devoirs du Chrétien une force, une maturité d'eſprit, une fermeté à l'épreuve de tout, une perſévérance, un endurciſſement à la peine & à la violence, un empire ſur ſes paſſions & ſur ſoi-même, qui ne paroît pas convenir à une jeuneſſe tendre, facile, aiſée à ſéduire ; & où toutes les paſſions, pas encore modérées par les réfléxions & par l'expérience, ſemblent ſortir en foule du cœur, avec une impétuoſité à laquelle il ſeroit inutile d'oppoſer une digue : il faut laiſſer calmer ces premiers bouillons, & attendre que la raiſon plus raſſiſe ſoit capable de quelque choſe de plus ſérieux & de plus ſolide. Mais Agnès, au ſortir preſque de l'enfance, défie la fureur des tyrans : l'horreur de ſon ſupplice, qui allarme même la férocité de ſes bourreaux, répand une joie ſainte & comme un nouvel éclat ſur ſon viſage : pas encore accoutumée à ſouffrir, elle paroît tranſportée d'allé-

greſſe au milieu des tourmens les plus cruels; & la délicateſſe de ſon corps, à peine propre à recevoir des plaies, eſt déja capable de les mépriſer, dit ſaint Ambroiſe, & de remporter la victoire : *Nondum idonea pœnæ, & jam matura victoriæ.* S. Amb.

Et en effet, mes Frères, qu'y a-t-il dans la vie chrétienne qui ne convienne au premier âge? Quoi! le ſérieux? Mais la piété eſt dans la joie de l'Eſprit ſaint; l'innocence ſeule eſt toujours accompagnée de ſérénité & d'allégreſſe; & il n'y a que le crime & les paſſions qui ſoient triſtes, ſérieuſes & ſombres. Quoi! la violence? Mais, c'eſt dans le premier âge que les paſſions plus dociles ſe plient plus aiſément au devoir; que le cœur pas encore ſouillé reçoit avec moins de répugnance les impreſſions de la vertu; & que ſes penchans n'étant pas encore enchaînés par les habitudes du vice, il lui en coute moins d'éviter tout ce qui peut y conduire. Quoi encore! les réfléxions, dont on n'eſt pas capable dans une grande jeuneſſe? Mais il faut devenir enfant pour être diſciple de Jeſus-Chriſt: la grace ne ſe plaît que dans la ſimplicité & dans l'innocence.

Nos incertitudes croiſſent avec nos réfléxions : plus nous raiſonnons, plus nous nous embarraſſons, plus nous enfonçons dans nos propres ténébres. On ſait tout quand on a la foi, & pour être plus éclairé, il ſuffit d'être plus docile. Quoi enfin ! la fermeté & la perſévérance ? Mais ce ſont nos paſſions ſeules qui font toutes nos inconſtances : les inégalités de la vie de l'homme ne prennent leur ſource que dans la diverſité des objets, qui tour à tour les dominent ; & un cœur pur & innocent eſt toujours égal & tranquille.

Hélas ! mes Frères, ne nous reprochons-nous pas tous les jours à nous-mêmes le mauvais uſage que nous avons fait de cette première ſaiſon de notre vie ? ne nous rediſons-nous pas ſans ceſſe qu'il eût été aiſé alors de prendre ſur nous ; que nous avions porté en naiſſant un cœur vertueux que le crime allarmoit, & qui ſembloit tendre les mains à la grace ; que tout nous applaniſſoit les voies de la vertu ; que les ſacrifices alors euſſent été bien légers ; que le monde & les paſſions ne nous avoient pas encore liés de mille chaînes indiſſolubles, qui

nous laissent à peine la liberté de desirer notre délivrance ; que notre cœur, pas encore corrompu par un long usage des plaisirs, ne trouvoit pas la piété si dégoutante & si affreuse ; qu'à mesure que l'âge nous a approchés du tombeau, nous nous sommes éloignés de la voie de la vérité & de la vie ; & qu'enfin en avançant en âge, nous n'avons fait que croître en malice, en déréglement, & dans l'amour désordonné des créatures ? L'Evangile est donc la loi de tous les âges, comme il l'est de tous les sexes.

Je dis de tous les sexes : car quel prétexte pourroit alléguer ici le sexe en sa faveur contre l'austérité & la difficulté des devoirs de l'Evangile ? Les Agnès, les Luce, les Cécile, tant d'autres héroïnes de la Foi, n'ont-elles pas trouvé dans le leur une force & une grandeur d'ame, dont les héros profanes n'ont jamais approché ? Hélas ! mes Frères, de quoi n'est pas capable une femme mondaine pour l'objet criminel qui la posséde & qui la captive ? quel courage ! quelle force ! quels sacrifices ! les difficultés la raniment. Le repos, la réputation, la liberté, la santé, la fortune, rien ne tient devant

la paſſion : on voit tous les jours de ces héroïnes infortunées capables de tenter les plus grandes entrepriſes : qui ſacrifient tout à leur injuſte goût ; qui tirent de leur ſexe un courage au-deſſus de l'homme ; & qui en ayant oublié la pudeur, en ont auſſi, ce ſemble, oublié la timidité & la foibleſſe. Et pourquoi ne ſeroit-on capable de rien pour Dieu? ce qu'on a pu pour le monde, ne le pourroit-on pas pour le ſalut? la paſſion a ſu nous donner des forces & nous élever au-deſſus de notre foibleſſe, & la grace n'auroit pas le même privilége? Le ſalut éternel, mes Frères, ne demande ni des ſacrifices ſi éclatans, ni des aſſujettiſſemens ſi pénibles que le monde; & nous n'oſons en eſſayer : Jeſus-Chriſt eſt un maître bien plus aiſé à ſervir que le monde, plus tendre, plus indulgent, plus compatiſſant, plus fidéle ; & nous le regardons comme un tyran, qui rend malheureux ceux qui le ſervent. O mon Dieu ! que l'homme eſt à plaindre de vous connoître ſi peu, & de ſe connoître ſi peu lui-même !

Qu'alléguerez-vous donc encore ? la délicateſſe du tempérament? Mais Agnès

Agnès trouve-t-elle dans la délicatesse de sa compléxion des raisons pour craindre les chaînes qui la lient & le glaive qui va l'immoler ? mais vous demande-t-on comme à elle, que vous résistiez jusqu'au sang ? s'agit-il d'offrir votre corps à la rigueur des feux ou à la torture des supplices ? Dieu ne demande pas la force du corps : il demande la pureté & l'innocence de l'ame ; & alors celui qui est infirme peut dire, je suis fort & puissant. Les devoirs essentiels de la Foi s'accomplissent audedans de nous. C'est l'amour, c'est la crainte de Dieu, c'est la reconnoissance, c'est le sacrifice intérieur des passions : ce sont-là les vertus des foibles comme des forts : plus même ce corps de boue se refuse au travail & à la peine, & nous rend incapables de la soutenir ; plus le cœur doit suppléer par la ferveur de son amour & de ses desirs à la foiblesse du corps terrestre. Hélas ! mes Frères, il faut un corps de fer pour fournir aux agitations, aux jeux, aux plaisirs, aux veilles, aux assujettissemens que le monde & l'ambition vous impose : & cependant la foiblesse de votre compléxion y peut suffire ; & cependant

la ſanté eſt une foible raiſon contre le goût ; cependant malgré le dépériſſement d'un corps qui ſe refuſe à vos dérangemens, vous êtes de tout, & la vivacité de vos paſſions ſupplée à la foibleſſe de vos forces. Mais pour remplir les devoirs de la Religion, il ne faut qu'un bon cœur; je l'ai déja dit : une volonté pure & ſincère ſupplée à tout; & Dieu nous compte les œuvres que nous voudrions accomplir, comme celles que nous avons faites : & cependant vous excuſez votre molleſſe & votre impénitence ſur la foibleſſe de vos forces : vous juſtifiez une vie toute dans les ſens & dans les plaiſirs, ſur la délicateſſe d'une compléxion qui vous rend inhabile à la pratique des mortifications & des violences; comme ſi Dieu demandoit de nous ce qui ne dépend pas de nous, comme ſi avec une chair infirme on ne pouvoit pas avoir un eſprit prompt & fervent; comme ſi la Religion conſiſtoit dans la force du corps, & non dans les diſpoſitions du cœur; comme enfin s'il en étoit du nous, ainſi que de ces victimes figuratives de la Loi, qu'on ne pouvoit offrir à Dieu que lorſqu'elles jouiſſoient d'une ſanté par-

faite, & que leur corps robuste & entier n'offroit aux yeux ni tache, ni défaut, ni foiblesse. Donnez-lui sincérement votre cœur : c'est-là, dit Jesus-Christ, *toute la loi & les Prophétes.* *Math. 7. 12.*

Enfin, vous nous opposerez en dernier lieu, l'incompatibilité de la vie chrétienne avec la manière dont on vit & dont il faut vivre dans le monde.

Mais Agnès consulte-t-elle si sa conduite va paroître extraordinaire aux Romains? examine-t-elle s'ils vont traiter son courage héroïque de fureur, & son martyre de superstition & de folie? Quoi de plus singulier selon le monde que de renoncer, à son âge, à des établissemens pompeux, & préférer l'opprobre public & la rigueur des tourmens, à des alliances éclatantes qu'elle pouvoit se flater de concilier avec sa foi & son innocence? Mais elle savoit que la voie des Justes est une voie solitaire & peu battue; que le monde a toujours eu le grand nombre de son côté; & que pour suivre Dieu, il faut se détourner du chemin que tiennent presque tous les hommes.

D'ailleurs, où est cette incompatibilité de l'Evangile avec la société?

Eſt-il incompatible avec les devoirs de l'amitié ? mais c'eſt la Religion toute ſeule qui peut nous aſſurer des amis ſincères & fidéles : avec les ſentimens de la reconnoiſſance ? mais c'eſt la piété véritable qui forme les bons cœurs : avec la joie des converſations & des commerces ? mais ce ſont nos crimes qui forment toute la noirceur & toute la bizarrerie de nos humeurs ; & une conſcience pure eſt la ſeule ſource de la joie & des vrais plaiſirs : avec le lien du mariage ? mais c'eſt la foi toute ſeule qui rendant cette union ſainte, la rend ſûre & inviolable : avec les bienſéances & les devoirs de la vie civile ? mais c'eſt l'Evangile qui nous rend doux, humbles, affables, & qui nous perſuade que nous devons toujours plus aux autres qu'on ne nous doit à nous-mêmes : avec les fonctions de la République ? mais, ſi les maximes de l'Evangile gouvernoient les Empires & les Royaumes, on ne verroit ni l'abus de l'autorité, ni l'oppreſſion des foibles, ni la mauvaiſe foi dans les affaires, ni des fortunes monſtrueuſes, & par l'opulence qu'elles étalent, & par les injuſtices qu'elles cachent ; ni l'innocent devenu le jouet

& la victime du fourbe, ni la société déchirée par les haines, empoisonnée par les jalousies; ni enfin, les passions troubler & diviser les mêmes hommes que les seules passions réunissent.

Voulez-vous donc savoir en quoi l'Evangile est opposé à la société? aux vices qui la deshonorent, aux passions qui la troublent, aux débauches qui la renversent, au luxe qui y répand la confusion & la misère, aux jeux qui en font ou une fureur, ou un trafic éternel de ruse & d'artifice. L'Evangile ne retranche que les désordres qui corrompent la société; il en assure le fond, la paix, les devoirs, les bienséances. Vivez selon Dieu; & vous serez bon citoyen, bon sujet, bon mari, Magistrat équitable, maître modéré, épouse fidéle, juste, désintéressé, charitable. Ne nous dites donc plus que la piété n'est pas compatible avec la vie du monde: du monde pervers & corrompu, il est vrai; du monde qui ne connoît pas Dieu; du monde qui est ennemi de toute vérité & de toute justice. Mais est-il nécessaire d'être fourbe, dissolu, voluptueux, injuste, vindicatif, irreligieux, pour vivre dans le monde? sont-ce donc les vices tous

ſeuls, qui doivent lier les hommes les uns aux autres? n'eſt-ce pas là plutôt ce qui les déſunit? s'il reſte encore de la bonne foi, de l'équité, de l'humanité, de la ſincérité parmi les hommes, n'eſt-ce pas à la Religion, que nous en ſommes redevables?

Grand Dieu! je ſens bien moi-même l'injuſtice des prétextes que j'oppoſe à mes devoirs: votre loi ſainte n'eſt incompatible qu'avec mes paſſions: j'ai beau adopter le langage du monde contre la vertu, ma conſcience s'éléve contre moi-même, & me force de convenir en ſecret que ſi j'étois à vous, & que mes paſſions honteuſes fuſſent éteintes, je ſerois meilleur père, meilleur mari, meilleur maître, ami plus fidéle, homme public plus appliqué & plus intégre, citoyen plus utile à mes frères. La piété ſeule met tout à ſa place: mes paſſions ſeules font que j'abuſe de mes talens, de mes biens, de mon crédit, de mes places, de ma fortune; elles ſeules troublent l'ordre de la ſociété, que l'Evangile aſſure & ſanctifie. C'eſt mon cœur tout ſeul, qui ſe révolte contre vous: ma raiſon, mes lumières, ma conſcience, mon repos, mes intérêts mêmes,

tout me ſollicite en votre faveur, tout me preſſe de retourner à vous, ô mon Dieu! les chaînes ſeules qui me lient à mes déréglemens, s'y oppoſent. Grand Dieu! rendez-moi les exemples de vos Saints utiles : faites que mes lumières l'emportent enfin ſur ma foibleſſe, que ma raiſon ne ſoit pas toujours le jouet de mes paſſions. Ne vous contentez pas de faire luire la vérité aux yeux de mon eſprit ; faites que cette lumière divine m'enflâme, brûle les liens honteux qui m'arrêtent, & me délivre dans le tems, pour m'aſſurer l'éternelle liberté de vos enfans.

Ainſi ſoit-il.





SERMON

POUR LE JOUR DE SAINT FRANÇOIS DE PAULE.

Cùm infirmor, tunc potens ſum.

Je ne ſuis jamais plus puiſſant que lorſque je parois plus foible. 1. Cor. 12. 10.

PLUS on eſt attentif aux voies de la Providence dans l'établiſſement de l'Egliſe; plus on y entrevoit, je ne ſais quels caractères divins, qui démêlent d'abord la Religion de Jeſus-Chriſt des opinions & des ſectes, & ôtent à ſes premiers progrès toute l'apparence des entrepriſes humaines. En effet, choiſir des moyens aſſortis aux fins qu'on ſe propoſe; mettre en œuvre la force pour triompher, l'éloquence pour perſuader, la grandeur pour éblouir, les plaiſirs pour corrompre; c'eſt-là comme le premier plan de la

ſageſſe des hommes, & je n'y vois rien qui tienne tant ſoit peu du prodige. Mais que la foibleſſe de Dieu ait été plus puiſſante que ce qu'il y a de plus fort parmi les hommes; que toute la politeſſe du ſiécle d'Auguſte; toute la volupté de l'Aſie, la force des Romains, la ſageſſe des Grecs, la férocité des Barbares, l'orgueil des Philoſophes, les préjugés & la ſuperſtition des peuples; enfin que toute hauteur ſoit venue ſe briſer contre la groſſiéreté, la foibleſſe, l'ignorance & les travaux de douze pêcheurs; que Daniel ait été l'arbitre des Vieillards; Goliath le jouet d'un enfant; Holopherne, ce conquérant impie, la proie, la conquête d'une femme; que Gédeon, que Barac, que Débora, perſonnes foibles & viles, ſoient devenues la terreur des ennemis d'Iſrael; que Moïſe même, malgré ſa timidité, & l'invincible embarras de ſa langue, ait confondu les Sages des Egyptiens, arraché à toute la puiſſance d'un grand Roi une nation entière, & rendu ce peuple inquiet & intraitable docile à des préceptes pénibles & infinis: ce ſont-là, ô mon Dieu, les routes ordinaires de votre ſageſſe, toujours indépendante des moyens, tou-

jours maîtreſſe des événemens, & toujours marquant ſes voies par des traits ſenſibles qui les diſtinguent ſi fort de celles de l'homme.

Je ſai que dans ces ſiécles avancés la foi n'a plus beſoin de ces événemens ſinguliers pour s'établir dans l'eſprit des peuples, & que la ſageſſe de Dieu ſe cache, pour ainſi dire, préſentement ſous les dehors communs de ſa Providence. Cependant, comme il ſe trouve toujours de ces Juifs charnels qui demandent des ſignes; chaque ſiécle fournit à la Religion quelqu'un de ces grands ſpectacles, de peur que la Foi qui n'eſt preſque plus qu'une lampe fumante ne s'éteigne tout-à-fait, & afin que le Fils de l'Homme revenant puiſſe en retrouver ſur la terre.

Tel a été du tems de nos pères François de Paule, cet homme ſi foible ſelon la chair, & ſi puiſſant ſelon l'eſprit: cet inſtrument vil & mépriſable aux ſens: cette pierre mal polie dont parle Daniel, & détachée ſans art de la montagne, mais qui conduite par une main inviſible, ſçut humilier les coloſſes orgueilleux, briſer la dureté des cœurs, & devenir elle-même une de ces ſaintes montagnes ſur qui

la céleſte Sion eſt fondée : & enfin cette autre verge myſtérieuſe, ſéche & fragile en apparence, mais qui entre les mains du Dieu de Pharaon commanda aux vents & à la mer, eut les clefs de la mort & de l'abîme, changea la face du ciel & de la terre, s'attira le reſpect même des Rois qu'elle avoit frappés, & qui placée depuis dans le ſanctuaire, pouſſa des branches ſaintes, & couvrit toute l'Arche de ſes feuilles. Mais c'eſt pour guérir nos erreurs, mes Frères, que je viens aujourd'hui vous raconter ſes prodiges : c'eſt pour réformer les fauſſes idées que le monde nous donne de la gloire & de la grandeur ; & vous convaincre, hélas ! que les diſtinctions les plus brillantes, une naiſſance illuſtre, une ſupériorité de génie, un amas pénible des plus rares connoiſſances, une fortune riante, des dignités où le mérite ſeul peut conduire, des talens éclatans, l'art des intrigues & des négociations, les emplois de la paix & de la guerre, tout cela, ſi la grace n'en fait des moyens de ſalut, n'eſt aux yeux de la Foi que comme un glaive fatal entre les mains d'un furieux, qui après avoir ſervi quelque tems d'amu-

ſement à ſa folie devient l'inſtrument aſſuré de ſa perte. Vous allez donc voir dans cet éloge la prudence du ſiécle réprouvée, la force confondue par la foibleſſe, la ſcience qui enfle céder à la ſimplicité qui édifie; & vous avouerez que jamais Saint ne parut plus foible aux yeux de la chair, & que jamais Saint ne fut plus puiſſant aux yeux de la Foi: je réduis tout ce Diſcours à ces deux réfléxions. Implorons, &c. *Ave, Maria.*

I. PARTIE. A Quoi ſe réduit, mes Frères, ce qui nous paroît ici-bas digne d'envie? & dans cet amas d'enchantemens qui nous font perdre de vûe les biens éternels, quels ſont les principaux objets qui ſéduiſent l'eſprit, & uſurpent ſeuls tous les hommages du cœur humain? C'eſt l'éclat de la naiſſance, c'eſt la diſtinction qui nous vient des ſciences & de l'eſprit, c'eſt la molleſſe qui ſuit les plaiſirs & la félicité des ſens, & enfin c'eſt le faſte qui accompagne la grandeur & les dignités. Ce ſont-là les ſecrets reſſorts qui agitent les enfans d'Adam; c'eſt là-deſſus que roulent nos projets, nos mouvemens, nos deſirs, nos eſpérances; c'eſt là

comme le tréſor autour duquel notre cœur veille ſans ceſſe, & le plus bel endroit de cette figure du monde qui nous ſaiſit & nous enchante.

La nobleſſe du ſang & la vanité des généalogies, eſt de toutes les erreurs la plus univerſellement établie parmi les hommes. On ne penſe pas quand on s'applaudit de l'éclat des ancêtres & de l'antiquité du nom, que plus haut il nous fait remonter, & plus il nous approche de notre boue; que ce qui diſtingue les vaſes d'ignominie, des vaſes d'honneur, n'eſt pas la maſſe dont ils ſont tirés, mais le bon plaiſir de l'ouvrier qui les diſcerne; que la nobleſſe du Chrétien n'eſt pas dans le ſang qu'il tire de ſes ancêtres, mais dans la grace qu'il hérite de Jeſus-Chriſt; que la chair qui nous fait naître ne ſert à rien, mais que l'eſprit ſelon lequel nous renaiſſons eſt utile à tout; & qu'enfin l'origine comme la converſation du Chrétien étant dans le ciel, celle qu'il prend ſur la terre eſt une baſſeſſe dont il doit gémir, & non pas un titre dont il puiſſe ſe glorifier.

Ce fut pour rendre ces vérités du ſalut plus ſenſibles aux hommes, que

la Providence ménagea à François de Paule, une naiſſance vile & obſcure ſelon le ſiécle. Il naquit dans le ſein de la piété, mais non pas dans celui de la gloire; il ne recueillit de ſes pères qu'une ſucceſſion d'innocence & de candeur; il n'hérita comme les Patriarches, que de la foi des promeſſes, & ne poſſéda rien dans une terre où il devoit être toujours étranger. Ce fut un autre Saül deſtiné par la naiſſance à des emplois obſcurs & le dernier de la tribu la plus mépriſée, mais qui devoit être à la tête des Princes d'Iſrael, & devenir le chef & le légiſlateur d'un grand peuple.

Peut-être, hélas! qu'une origine plus éclatante l'eût rendu inutile, ô mon Dieu, à l'accompliſſement de vos deſſeins, & à l'agrandiſſement de votre héritage. Car qu'eſt-elle, mes Frères, cette naiſſance illuſtre? C'eſt une deſtination aux erreurs du ſiécle & à ſes uſages: c'eſt un engagement anticipé de crime & d'impénitence; c'eſt un titre pour ſe calmer ſur les tranſgreſſions de la loi; c'eſt un nouveau péché d'origine, ſi j'oſe le dire, ajoûté à celui que nous apportons tous en naiſſant, & qui nous rend le ſalut en-

core plus difficile ; en un mot, c'est souvent un préjugé de réprobation, & la suite des jugemens impénétrables de Dieu sur une ame.

L'éducation de notre Saint répondit à sa naissance. Il ne fut pas comme Moïse, instruit dans les sciences & la sagesse des Egyptiens ; mais il reçut comme lui de Dieu même le livre de la loi, & en exposa les préceptes & les ordonnances au peuple. On ne le vit pas comme Paul aux pieds de Gamaliel, s'instruire à fond de la vérité des opinions & des doctrines : mais comme cet Apôtre, sa foi l'éleva jusqu'au plus haut des cieux, & là il apprit des secrets que l'homme profane n'est pas digne d'entendre. Ce fut l'onction de la grace qui l'instruisit, & non pas le travail de la nature. Persuadé que les langues devoient cesser ; que les prophéties devoient finir ; que la science seroit détruite, & que l'amour seul ne périroit pas, il laissa ces vents de doctrine qui enflent pour s'en tenir à la charité qui édifie : ce fut un Scribe instruit dans le Royaume des cieux, mais qui tira du seul trésor de la grace, ces lumières anciennes & nouvelles que nous n'avons nous, jamais qu'à

demi & à force de veilles & de recherches. On ne le vit pas dans les plus fameuses Universités, passer les vieillards en intelligence, faire admirer une jeunesse toute brillante d'espérances, & ouvrir par l'éclat d'une première réputation mille vûes d'ambition à une famille : l'Esprit de Dieu le conduisit dans le désert avant presque qu'il eut conversé avec les hommes ; une résolution de retraite perpétuelle, qui n'est en nous que le fruit tardif des réfléxions & de l'âge, fut en lui un essai de l'enfance ; & sur les traces du précurseur, il alla puiser dans la pénitence & dans la solitude cette haute réputation de sainteté, qui seule peut autoriser à reprocher hardiment aux peuples & aux Princes mêmes leurs excès. Il apprit dans le silence à devenir la voix de celui qui crie dans le désert ; & à force de se croire le moindre de tous, & indigne de toucher aux pieds de ceux qui évangélisent la paix, il devint plus que Prophéte, & le plus grand des enfans des hommes.

C'est donc ainsi, Seigneur, que des pierres mêmes vous suscitez des enfans d'Abraham : c'est ainsi que d'une matière vile & abjecte vous en formez

un ſerpent d'airain élevé dans le déſert pour le ſalut de votre peuple : c'eſt ainſi que d'un vaſe de terre caſſé, d'un Anacoréte foible & infirme, vous en faites ſortir une lumière qui met en ſuite les ennemis d'Iſrael, & rend la paix & la tranquillité à l'Egliſe : c'eſt ainſi que la boue devient entre vos mains un reméde pour guérir les aveugles : c'eſt ainſi en un mot, que dans un poiſſon pris, ce ſemble, au hazard au milieu d'une mer orageüſe, je veux dire, dans un homme ignorant & muet, choiſi parmi la foule, vous mettez un tréſor capable de ſatisfaire les Céſars & rendre la liberté à vos Diſciples.

Elevons-nous après cela, foibles que nous ſommes, de quelques légères connoiſſances qui nous démêlent un peu de la multitude : réjouiſſons-nous à l'aſpect de ces petites lueurs qui nous frappent pour un moment, & ne nous font, ce ſemble, entrevoir les ſecrets de la grace & ceux de la nature, que pour nous faire voir à plein les bornes & la petiteſſe de l'eſprit humain : creuſons avec obſtination dans ces profondeurs ſacrées, & cherchons-y des vérités, qui ſem-

blables à ce feu ſacré, que les Juifs avoient enſeveli dans les entrailles de la terre, ne peuvent être retrouvées qu'au ſortir de la captivité. Affliction d'eſprit & aveu de notre ignorance! un ſeul moment de grace développe ſouvent plus de vérités que de longues années de travail; quelquefois une ame ſainte qui ignore juſqu'aux noms des doctrines & des opinions, voit plus clair dans les voies de Dieu que les Docteurs les plus conſommés; & dans tous les ſiécles, il ſe trouve des Diſciples groſſiers qui comprennent la parole de la croix & la naiſſance éternelle du Verbe, tandis que des Maîtres en Iſrael ignorent les myſtères familiers de la renaiſſance de l'homme.

Mais que prétens-je ici, mes Frères? briſer l'orgueil de l'eſprit, & non pas autoriſer une coupable ignorance. Je ſai que les lévres du Prêtre ſont les dépoſitaires de la ſcience; que nous avons l'honneur d'être des nuées ſaintes placées ſur la tête des Fidéles, pour faire paſſer juſqu'à eux les influences du Ciel; que l'Ecriture nous compare à des aigles qui devons aller enviſager fixement le ſoleil de juſtice,

& de-là nous rabattre ſur la terre : je ſai que ces deux grandes lumières que Dieu place d'abord dans le firmament ſont le ſymbole des Paſteurs de l'Egliſe, & que l'eſprit de notre miniſtère ne ſauroit deſcendre ſur nous qu'en forme de langue myſtérieuſe. Mais je voudrois que la prière & l'innocence fuſſent les ſources ſacrées de nos lumières ; que le cœur d'un Prêtre fût le dépoſitaire de la piété ; que ces nuées ne fuſſent jamais des nuées ſans eau ; que ces aigles ſçuſſent s'aſſembler quelquefois autour du corps pour y prendre de nouvelles forces ; que ces grandes lumières ne préſidaſſent jamais à la nuit, & que ces langues céleſtes fuſſent toujours des langues de feu.

L'ancienne ſolitude du Mont Caſſin, ſi fameuſe par les Saints qui l'avoient habitée ; ce Carmel de l'Occident, cette demeure de Prophétes conſacrée par les auſtérités & les cantiques de tant d'illuſtres Pénitens, fut le premier théâtre des macérations & des rigueurs de François de Paule. Ecoutez-le, mes Frères : & dans un ſiécle où la charité eſt refroidie, l'eſprit de pénitence éteint, & où un long uſage

de relâchement vous fait regarder les auſtérités de la loi comme des devoirs ſurannés, apprenez que l'Evangile eſt de tous les ſiécles ; & que ſi, comme vous le dites ſi ſouvent, la nature baiſſe & devient toujours plus infirme, la grace ne baiſſe point, & fait même paroître plus glorieuſement ſa force dans nos infirmités.

Tant de ſaintes victimes qui avoient autrefois conſommé leur ſacrifice ſur la montagne où François ſe retire, y avoient, ce ſemble, laiſſé des eſprits de ſouffrance & de rigueur, qui dans un moment paſſent tous dans le cœur de notre Saint, & l'arment d'une innocente indignation contre ſoi-même. Des ſauterelles & du miel ſauvage, du pain & de l'eau, ce fut toujours là ſon mets le plus délicieux : perſuadé que l'uſage des créatures eſt le prix du ſang de Jeſus-Chriſt, il ne s'accorde qu'avec meſure les plus inſipides ; & ſemblable à David, même dans des beſoins extrêmes il n'oſa jamais ſe raſſaſier d'une eau, qui avoit été le prix du ſang & le péril des ames. Marchant toujours pieds nuds, couchant ſur la dure, mêlant ſans ceſſe ſon pain avec ſes larmes, paſſant comme ſon divin Maître les

nuits en prières, ranimant dans ces heures destinées au repos, comme les Antoines, les Hilarions, l'assoupissement & la pésanteur de ce corps terrestre par des cantiques sacrés, déchirant sa chair & se châtiant le matin comme le Prophéte; chargé de cette armure de Dieu, dont parle saint Paul, portant sur toutes les parties de son corps les instrumens de justice; & dans un âge, aussi tendre que celui de David, ayant déja l'usage de ces armes pésantes destinées à combattre Goliath, & à repousser les traits de l'ennemi.

Il n'en fut pas de sa pénitence comme de celle de tant de Chrétiens, qui dans un commencement de conversion se prêtent avec plaisir au joug de Jesus-Christ, ne sentent pas presque le poids de la croix, n'ont jamais assés à leur gré châtié leur corps, embrassent avec ardeur tout ce qui s'offre à eux de pénible, & ont besoin d'un frein pour retenir l'impétuosité de l'esprit qui les pousse; mais qui peu à peu sentent mollir leur zèle, rallentir leur vîtesse; reviennent de tems en tems à eux-mêmes; se permettent aujourd'hui un plaisir & demain une faute; & ne re-

tenant de leurs anciennes pratiques que certain régime de pénitence, ne donnent plus, pour ainsi dire, à l'amour de la croix que des empressemens de bienséance.

L'amour que notre Saint eut pour la croix fut violent, mais il fut durable. Les fatigues des voyages, les soins & les embarras de sa charge, les foiblesses mêmes & la défaillance de l'âge, rien ne put jamais le faire relâcher de sa premiere ferveur. Oui, mes Frères, arrivé à une extrême vieillesse, & dans un âge où la nature défaillante n'a presque besoin que de son propre poids pour succomber; chargé de mille fruits de pénitence, loin de recueillir les restes précieux de sa vie pour la consolation de ses chers enfans, il redouble ses austérités; & comme un autre Samson, c'est après mille souffrances & dans une caducité où il ne paroît avoir plus rien de redoutable à l'ennemi, qu'il sent plus de force que jamais pour la destruction de cette maison terrestre qui tient son ame captive, & l'entière défaite des ennemis domestiques qu'il avoit si souvent vaincus.

Mais oserai-je vous le demander ici

grand Saint? ce corps que vous châtiez avec tant de rigueur a-t-il été autrefois un corps de peché? faites-vous ſervir à la juſtice des membres qui ont ſervi à l'iniquité? armez-vous votre bras contre une chair qui ſe ſoit revoltée contre l'eſprit? & comme un autre David, en immortaliſant votre pénitence, immortaliſerez-vous auſſi vos foibleſſes?

Hélas! Meſſieurs, le Seigneur le prévint de ſes bénédictions dès le ſein de ſa mère. Ce temple de l'Eſprit ſaint ne fut jamais profané; & il conſerva juſqu'à la fin ce vêtement de juſtice & de ſainteté qu'il avoit reçu du Ciel dans le Sacrement qui nous régénère.

Et de quel œil, ô mon Dieu, voyez-vous donc tant de pécheurs ſe préſenter aux myſtères ſaints ſans aucun ſacrifice d'expiation, & ſans pouvoir vous offrir que des abominations que le lendemain doit peut-être voir recommencer? de quel œil nous voyez-vous ménager à nos ſens mille nouvelles félicités; forcer la nature pour l'obliger de fournir à notre volupté; ſuppléer par la variété des plaiſirs ce qui manque à leur ſolidité; aſſaiſonner le dégoût qui les ſuit, de mille ca-

prices ſenſuels ; & nous raſſurer après cela au lit de la mort ſur le ſecours des Sacremens, ſur les tréſors de votre miſéricorde, & ſur quelques ſentimens de douleur que le péril préſent excite plutôt que les déſordres paſſés ? Illuſion, mes Frères : mais il eſt écrit que le monde ſera dans l'erreur juſqu'à la fin, & il faut que les Ecritures s'accompliſſent.

La pénitence de notre Saint fut toujours ſuivie de cette humilité profonde, qui domine ſi fort dans ſon caractère & qui toute ſeule vaut mieux que le ſacrifice. Qu'il en eſt en effet de ces ames pénitentes qui en affoibliſſant leur chair, fortifient leur orgueil ; qui font de cet appareil de pénitence qui les environne, une eſpéce de trophée ſecret à leur vanité ; qui dans les traces ſacrées que les rigueurs de la croix laiſſent empreintes ſur leur corps, liſent tous les jours leur propre mérite ; & qui après avoir eſſuyé comme Jonas tout le poids du jour & de la chaleur, s'endorment peu à peu ſur mille criminelles complaiſances, & laiſſent enfin piquer par un ver inviſible la racine de cet arbre chargé de fruits de pénitence qui ſéche en un

un instant, & les laisse exposés à toute l'ardeur des passions!

Ici ne craignez rien de semblable. Le même que vous venez de voir monter jusqu'aux cieux, vous l'allez voir descendre jusqu'aux entrailles de la terre: devenu un spectacle digne des anges & des hommes, il se regarde comme le rebut de tous, & l'anathême du monde : il n'est point d'office si vil où il ne s'abaisse; point d'action si humiliante qui lui échappe; point de nom si méprisable qu'il ne se donne. Les Pontifes du Seigneur & les Rois de la terre s'empressent à lui offrir des établissemens dignes de lui : les honneurs de la Pourpre & de l'Episcopat lui sont présentés; mais comme le Prophéte, il craint la hauteur du jour, & sa chère vertu ne lui paroît être en sûreté que sous les dehors obscurs d'une vie privée. Ordre pieux & austère dont il enrichit l'Eglise, nouveau bouclier dont il orna la tour de David, azile illustre qu'il ajoûta aux villes de refuge déja établies dans Israel, le nom seul que vous portez annonce d'abord l'humilité de votre saint Patriarche. Il n'en trouvoit pas à son

gré, mes Frères, d'aſſés rampant à ſe donner: & nous nous donnons ſi ſouvent de plein droit des titres que le public nous refuſe & que nos ancêtres n'ont jamais eus; & l'on voit parmi nous tant de gens parer une roture encore toute fraîche d'un nom illuſtre, & recueillir avec affectation les débris de ces familles antiques & éteintes pour les enter ſur un nom obſcur, & à peine échappé de parmi le peuple! Quel ſiécle fut plus gâté là-deſſus que le nôtre? Hélas! nos pères ne vouloient être que ce qu'ils avoient été en naiſſant; contens chacun de ce que la nature les avoit faits, ils ne rougiſſoient pas de leurs ancêtres; & en héritant de leurs biens, ils n'avoient garde de déſavouer leur nom. On n'y voyoit pas ceux qui naiſſent avec un rang, ſe parer éternellement de leur naiſſance, être ſur les formalités d'une délicateſſe de mauvais goût & ſelon l'Evangile & ſelon le ſiécle; étudier avec ſoin ce qui leur eſt dû; faire des paralléles éternels; meſurer avec ſcrupule le plus ou le moins qui ſe trouve dans les perſonnes qu'on aborde pour concerter là-deſſus ſon maintien & ſes

pas, & ne paroître nulle part ſans ſe faire précéder de ſon nom & de ſa qualité.

Ajoûterai-je ici que notre Saint s'éloigna toujours du miniſtère des autels & du ſacerdoce Chrétien? Renouvellant dans ces derniers ſiécles ces grands exemples que les premiers âges de la Foi ont laiſſés à la Religion, il n'oſa jamais entrer dans le Sanctuaire; & ſe contentant d'en être la victime, il ſe crut toujours indigne d'en être le Prêtre. Quoi, mes Frères, un cœur diſpoſé par une longue pénitence, conſacré par tous les dons de l'Eſprit ſaint, ne ſe crut pas aſſez pur pour être marqué du ſceau du Seigneur; une bouche ſi ſouvent purifiée par le feu du Ciel, toujours occupée à publier les louanges du Père céleſte, l'inſtrument ſacré de la converſion de tant de pécheurs, & qui tant de fois avoit fait deſcendre Jeſus-Chriſt dans les ames, craignit de proférer les paroles redoutables qui changent les offrandes ſaintes & le font deſcendre ſur les autels; des mains pures, qui levées vers le ciel, avoient pu arracher les morts de l'empire du tombeau, ne bénirent jamais le pain de vie: & des cœurs

mille fois profanés, & encore flétris par les traces toutes vives du crime, osent se faire marquer du caractère saint ? & des bouches semblables à des sépulchres ouverts, s'offrent tous les jours pour être employées au ministère de vie ? & des mains criminelles, mille fois souillées par les abominations de Babylone, forcent tous les obstacles qui leur ferment l'entrée du Sanctuaire, & ne frémissent pas de se voir consacrées par l'onction sainte, trempées dans le sang de l'Agneau, & occupées à offrir des dons purs & des sacrifices sans tache ? Sainte discipline des premiers tems, pieux excès de nos pères sur le choix des Ministres de l'autel, ancienne beauté du temple, que peut-on accorder que des larmes à vos tristes ruines ?

Il est vrai, mes Frères, que depuis long-tems des Zorobabels ont travaillé à réparer les maux de la captivité : il est vrai que le nouvel Esdras, que le Ciel nous a suscité depuis peu, va rendre la gloire de cette dernière maison semblable à la première. Nous l'allons voir lui-même le Livre de la loi à la main, rétablir les mœurs d'Israel,

Le Cardinal de Noailles, Archev. de Paris.

& expofer fes préceptes & fes ordonnances aux Prêtres & aux peuples. Nous l'allons voir parcourir les cités de Juda, répandre fur les contrées de fa dépendance des efprits de Foi & de Religion; & comme l'Arche d'Ifrael, remplir de mille bénédictions tous les lieux qui fe trouveront fur fa courfe. Nous l'allons voir enfin comme un Pontife innocent, féparé des pécheurs, appliqué à offrir des dons & des facrifices, répandant fon ame devant le Très-haut, devenant la réconciliation des hommes dans les tems de colère, prenant fur lui les péchés de fon peuple & les expiant par fes auftérités, defcendant jufqu'aux fonctions les plus communes du miniftère; & en un mot, tel qu'un Pontife qui ne s'eft pas clarifié lui-même, mais qui a fu attendre que celui qui avoit appellé Aaron, le fît affeoir dans le lieu d'honneur, & l'établît Pontife des biens véritables & du Tabernacle éternel. Que vous rendrons-nous, Seigneur, pour ce don que vous nous avez fait? & que nous refte-t-il à vous demander pour votre Eglife, que de Pontifes qui lui reffemblent? Paffons à notre dernière partie; & après avoir

montré qu'il ne fut jamais de Saint plus foible selon la chair, montrons qu'il n'en fut jamais de plus puissant selon l'esprit.

II. PARTIE. DIEU est admirable dans ses Saints, & la variété de ses voies sur les Elus, est un de ces trésors cachés sur lesquels, selon l'expression du Prophéte, *Ps. 32. 7.* sa sagesse répand des abîmes: *Ponens in thesauris abyssos.*

En effet, dans l'histoire de la Religion, tantôt nous trouvons de grands hommes, qui sortis d'un sang illustre, élevés dans la connoissance des sciences & des arts, nés pour commander aux autres hommes, & destinés à l'éclat & à la grandeur, se sont ensevelis tout vivans dans les retraites sombres; & là ont attendu le jour du Seigneur, inconnus presque à la terre, ne voulant que Jesus-Christ, environnés de misère & d'infirmité, & l'objet du mépris & des railleries des insensés.

Et d'autre part, la grace nous offre quelquefois des spectacles bien différens. Ce sont des hommes foibles, nés dans l'obscurité, nourris dans l'ignorance, soumis par leur destinée à toutes les créatures, & s'abaissant

encore par un motif de Foi au-dessous même de leur bassesse ; & cependant devenus tout-à-coup l'admiration de leur siécle ; décidant sur les points de la loi ; exerçant un empire divin sur toutes les créatures ; élevés au plus haut point de la gloire & de la réputation ; & enfin remarquables par les mêmes endroits, qui auroient dû les rendre vils aux yeux des hommes.

Tel fut dans son siécle François de Paule. La vertu de Dieu éclata dans sa foiblesse : cette pierre de rebut fut placée à la tête de l'angle, & au lieu le plus apparent de l'édifice : cette nuée obscure & sortie du centre de la terre, s'éleva peu à peu, couvrit le Tabernacle, devint une colomne de feu, & servit de flambeau à ceux qui étoient assis dans les ténébres & dans les ombres de la mort.

A peine établi dans sa chère solitude, & commençant seulement à goûter combien il est doux d'être oublié des hommes, & de vivre sous les yeux de Dieu seul ; une odeur de vie se répand malgré lui aux environs. Des bruits de sainteté & de pénitence viennent réveiller les villes voisines, & se glissent même jusques dans les Cours

des Princes : de toutes parts le peuple de Dieu vient à Silo consulter le Voyant ; & les Souverains eux-mêmes, sous des habits empruntés, comme autrefois une Reine d'Israel, paroissent dans sa retraite, & veulent apprendre les desseins du Ciel sur eux de la bouche de cet autre Prophéte. La France, l'Italie, l'Espagne, l'Europe entière entend parler de lui : du fond de sa solitude il remplit le monde du bruit de son nom ; & comme son divin Maître, c'est de l'obscurité même du désert qu'il est transporté sur le sommet du temple, & que là il devient un spectacle aux yeux de l'univers.

Les Saints, mes Frères, n'ont jamais éclaté que par-là. C'étoient des enfans de lumière, qui pour être moins prudens dans leurs voies que les enfans du siécle, n'ont pas laissé de mieux arriver à leurs fins. Ils ne connoissoient pas encore l'art pieux de s'insinuer dans l'esprit & dans l'estime des peuples : cette vertu fastueuse, qui ne retient guères de la piété que la contenance & le stile, n'étoit pas le vice de leur tems. On ne les voyoit pas ménager avec adresse à leur zéle des occasions éclatantes de fatigue & de

miséricorde : ils ne faisoient pas annoncer leur sainteté par mille traits extraordinaires ; & ne ressembloient point à ces faux Prophétes d'Israel, qui pour séduire plus surement la crédulité des peuples, & les empêcher de douter de leur don de prophétie, affectoient des figures bizarres, des inspirations soudaines, & des airs bien plus singuliers que les Prophétes du Seigneur.

Confondez, ô mon Dieu, l'espérance des hypocrites : ne souffrez plus que votre saint Nom serve à l'iniquité : maudissez ceux qui font votre ouvrage frauduleusement ; qui regardent la piété comme un gain, & la simplicité de vos voies comme le chemin de l'honneur & de la gloire. Discernez vous-même les sentiers du Juste de ceux du pécheur : empêchez que le mépris dû à la fausse vertu ne retombe sur la véritable ; & que vos serviteurs qui n'ont point de part avec les hypocrites, ne partagent point dans l'esprit de vos ennemis leur dérision & leur honte ?

Si malgré l'obscurité de sa retraite & de son nom, notre Saint fut d'abord exposé à l'admiration des peuples, on peut dire aussi que celui qui appelle les choses qui ne sont pas

comme celles qui ſont, tira en lui la la lumière des ténébres, & la ſcience de ſes voies les plus ſublimes, de la ſimplicité & de l'ignorance.

Quelle gloire pour la Foi, mes Frères! un ſolitaire ſimple & ſans lettres, je le vois tout à coup le conducteur des aveugles, la lumière de ceux qui ſont dans les ténébres, le docteur des ignorans, le maître des ſimples & des enfans, & ayant la régle de la ſcience & de la vérité dans la loi. Il parle le langage des hommes & des Anges; il eſt élevé à la dignité de Prophéte: il pénétre tous les myſtères; il a toute ſcience, & cette foi capable de tranſporter les montagnes. C'eſt le Samuel de ſon tems, l'interpréte des volontés du Seigneur ſur le peuple, le reſtaurateur de la doctrine & de la vérité, & l'arbitre de la Religion & du culte des Princes.

Rome même, le ſéjour du tabernacle d'Iſrael, où le Seigneur rend ſes oracles & où le peuple de Dieu va conſulter, trouva dans ſes lumières de nouvelles reſſources: les Princes des Prêtres députèrent vers lui, & le prirent pour Jérémie ou pour quelqu'un des Prophétes: Sixte IV, le

consulta dans ses doutes, le regarda comme le guide & le coopérateur de son Pontificat; & l'on vit pour la seconde fois le Moïse du peuple choisi, le législateur des Tribus, s'en tenir aux conseils d'un autre Jéthro, peu instruit dans la loi & élevé dans le désert de Madian.

Quelle fut sa pénétration dans les voies de Dieu sur les ames! Les sentimens de l'homme qui ne peuvent être connus, dit saint Paul, que par l'esprit qui est en lui, n'échappèrent jamais au discernement du sien: il découvrit les conseils des cœurs, & vit clair dans l'abîme des consciences; & comme l'agneau de l'Apocalypse, simple & sans art, il ouvrit les sept sceaux du Livre mystérieux, où toute l'habileté & la prudence des vieillards auroit échoué.

Mais ce n'est pas aujourd'hui ce don de discernement, qu'on cherche dans les Juges des consciences: trop de lumieres en eux nous gêne & nous embarrasse; nous ne voulons pas qu'ils voyent plus loin que nous-mêmes dans nos défauts. On craint ces lampes luisantes qui portent le jour dans les lieux les plus ténébreux du cœur, &

n'y laissent rien à examiner : on s'accommode mieux de celles dont la foible lueur n'éclaire que la superficie des passions, & laisse toujours dessous des mystères d'iniquités sans les approfondir. En un mot, on veut des idoles qui ayent des yeux & qui ne voyent pas ; de ces aveugles à demi clairvoyans qui ne voyent les hommes que comme des arbres ; je veux dire qui n'en voyent que les feuilles sans en découvrir la racine ; & l'on est content de soi-même, quand on a pu amener à son point le Ministre de la réconciliation ; comme si sa foiblesse pouvoit rendre Dieu injuste, ou son ignorance l'aveugler sur nos crimes. Semblables, si j'osois le dire, aux Babyloniens, on aime ces Prêtres trompeurs, qui dévorant tout seuls nos sacrifices & nos iniquités, nous persuadent que le Seigneur les a dévorées lui-même ; & on n'a guères recours aux Daniels inspirés de Dieu, qui nous découvrent leurs routes secrettes, détrompent notre crédulité, & nous font toucher au doigt l'inutilité de nos offrandes & l'abus de notre culte.

L'Esprit de Dieu qui parloit dans notre Saint, n'étoit pas toujours ce

ſouffle véhément & impétueux qui ébranla le cénacle & conſterna les Diſciples : ce fut le plus ſouvent ce ſouffle doux & inſinuant dont il eſt parlé dans l'hiſtoire de l'homme innocent, deſtiné à tempérer l'ardeur du jour, & à annoncer à nos premiers pères la viſite & l'approche du Créateur. Auſſi le cœur des Princes & des peuples, fut pour ainſi dire, entre ſes mains : on ne réſiſta jamais à la ſageſſe & à l'eſprit qui parloit en lui. Mille pécheurs virent expirer à ſes pieds leurs paſſions criminelles ; autant de Juſtes y ſentirent reſſuſciter la grace de leur vocation ; & ſa parole fut une odeur de mort pour l'iniquité, & une odeur de vie pour la juſtice. Ferdinand Roi de Naples entendit ce nouveau Jean-Baptiſte, lui reprocher au milieu de ſa Cour ſes excès avec cette ſainte liberté qu'inſpire la Foi : il admira l'innocence & la ſimplicité de ce Solitaire miraculeux ; écouta des remontrances que la douceur & l'humilité rendoient preſque toujours victorieuſes ; & touché comme David des charitables ménagemens & des pieux artifices de Nathan, il prononça le premier contre ſoi-même. Je ſai

quelle eſt la délicateſſe des Grands & les foudres qui partent de ces montagnes d'orgueil du moment qu'on les touche : mais, ô mon Dieu, les Rois entendroient, & ceux qui jugent la terre pourroient s'inſtruire, s'il ſe trouvoit des Prophétes en Iſrael qui oſaſſent porter votre parole devant eux ; & les Princes ne ſeroient pas ſi loin du Royaume de Jeſus-Chriſt, ſi ſes Diſciples en ſavoient mépriſer les premières places.

Le même Père des lumières qui lui découvrit les ſecrets des cœurs, le fit percer dans les ténébres de l'avenir. Les Fidèles de ſon tems s'écrièrent avec ſurpriſe, qu'un grand Prophéte avoit paru parmi eux, & que le Seigneur avoit viſité ſon peuple. Il prévit les malheurs d'Iſrael & la captivité dont Jéruſalem étoit menacée ; & comme le Jérémie de ſon ſiécle, il vit en eſprit partir de Babylone un Prince infidele, & préparer les fers & les flammes dont on devoit enchaîner l'Oint du Seigneur, & brûler le temple & la ville ſainte. Mais qu'on eſt peu diſpoſé, mes Frères, à écouter les Prophétes d'Iſrael, lorſqu'ils n'annoncent que des choſes déſagréables ! On

traita ſes prédictions de ſonge & de foibleſſe ; & Mahomet entré dans l'Italie & déja maître d'Otrante, étoit ſur le point de ravager l'héritage du Seigneur, venir placer l'abomination dans le lieu ſaint, & mettre ſous un tribut infâme la Reine des nations & la maîtreſſe des Provinces, que François de Paule levoit encore inutilement les mains vers un peuple plein de contradiction & d'incrédulité.

Mais vos miſéricordes, Seigneur, vont toujours plus loin que nos misères : vous vous laiſſâtes toucher aux larmes & aux prières de votre Serviteur ; & il obtint de vous un Ange inviſible qui frappa Sennachérib de frayeur, diſſipa les nations aſſemblées, & rendit la paix & l'allégreſſe à votre Egliſe. Eh ! ne ſuſciterez-vous point en nos jours quelque nouveau Prophéte qui puiſſe à ſon tour obtenir de vous la fin de nos troubles & de nos calamités ? n'enverrez-vous plus d'Ange exterminateur pour diſſiper les nations qui veulent la guerre ? avez-vous livré pour toujours Jacob au pillage ? vos Tribus ont-elles juré de ſe détruire elles-mêmes, & de ſervir aux deſſeins de vos ennemis ? & ſouffrirez-vous

qu'un autre Jéroboam pour se maintenir dans son usurpation les divise, altère publiquement votre culte, & jette des semences éternelles de dissension entre Israel & Juda? Vous châtiez, Seigneur, nos iniquités, il est vrai: mais si les malheurs de nos familles, le sang de nos proches, les cris des peuples, & la désolation des provinces, ne sont pas encore capables d'arrêter la main qui nous frappe; ah! que tant de profanations toujours inséparables des guerres vous désarment, & ne vengez plus votre justice en multipliant les crimes sur la terre.

Qui pourroit ici vous représenter, mes Frères, notre Saint, cet homme pénitent, mortifié, & qui se permettoit à peine l'usage des viandes les plus viles; qui pourroit vous le représenter, dis-je, souverain de toutes les créatures; conduisant au tombeau & en rappellant à son gré; commandant aux vents & à la mer; éteignant l'impétuosité du feu; fermant la bouche des lions; vainquant les Royaumes par la Foi, & dépositaire de la puissance divine sur la terre? L'Eglise ne vit peut-être jamais le spectacle d'une foi plus puissante; l'histoire de ses pro-

diges ne finit point; & c'eſt ici le ſeul lieu où l'on peut uſer de l'hyperbole de l'Evangéliſte, & dire que le monde entier n'en pourroit preſque contenir le récit. Il marcha, comme les premiers diſciples, ſur les ſerpens ſans en être bleſſé; ôta à des breuvages mortels tout ce qu'ils avoient de nuiſible; imprima à ſon ombre même une force toute puiſſante; exhala une vertu qui opéroit des prodiges tout à l'entour; affermit par ſa foi les eaux de la mer, & ſans être ſoutenu, comme Pierre, de la préſence de Jeſus-Chriſt, il la traverſa avec plus de conſtance & de ſécurité que cet Apôtre. Que vous dirai-je, mes Frères? il mit ſa bouche dans les nuées, ſelon l'expreſſion du Prophéte, & fit paſſer ſa langue ſur la terre; il ouvrit les cataractes du Ciel, & changea ou rétablit l'ordre des ſaiſons. Il fut la réſurrection & la vie; fit voir les aveugles, parler les muets, ouir les ſourds, marcher les boiteux; & bienheureux ceux qui ne ſeront pas ſcandaliſés en lui!

Car, mes Frères, quelle eſt aujourd'hui la fauſſe délicateſſe du ſiécle ſur les événemens qui tiennent du prodige! On laiſſe, hélas! au peuple la

ſimplicité & la candeur : la Religion de ceux qui ſe piquent de raiſon, eſt une Religion de rafinemens & de doutes ; & l'on ſe fait un mérite d'être difficile, comme ſi le Royaume de Dieu venoit avec obſervation. Ce n'eſt pas que je veuille ici donner du crédit aux ſuperſtitions, ni autoriſer tout ce que le zèle bon, mais peu éclairé, des ſiécles paſſés a laiſſé gliſſer de faux dans l'hiſtoire de nos Saints : mais je ſuis touché que ſous prétexté de bon goût, on tombe dans le libertinage d'eſprit ; & qu'en s'acccoutumant à douter des faits indifférens, on doute tôt ou tard des néceſſaires. La ſimplicité, Meſſieurs, eſt inſéparable de la Foi chrétienne ; il eſt beau même de ſe tromper quelquefois pour avoir voulu être plus religieux & plus docile : les plus grands hommes de la Religion ont été des enfans ſur les matières du ſalut. Et d'ailleurs, vous, mon Frère, qui contre toutes les régles de la droite raiſon, croyez imprudemment que Dieu vous ſauvera dans une vie molle & mondaine, ce qu'il ne ſauroit faire ; vous refuſez votre créance à des prodiges qui lui ſont très-poſſibles ? ah ! pourquoi êtes-vous ſi crédu-

le lorſqu'il y a tout à riſquer? & pourquoi faites-vous gloire de l'être ſi peu lorſqu'il n'y a rien à perdre?

Il faudroit ici pour mettre le dernier trait à cet éloge, après vous avoir montré l'obſcurité de notre Saint ſuivie d'une réputation éclatante, ſa candeur & ſa ſimplicité relevée par le don de ſcience & d'intelligence, ſa pénitence & ſon infirmité devenue toute puiſſante, vous montrer auſſi ſon humilité récompenſée, & inveſtie d'hommages & de gloire. Vous l'auriez vû aſſis à côté d'un grand Pape, comme autrefois Moïſe auprès du Pontife Aaron, partageant avec lui les ſoins du Sacerdoce & la conduite du peuple de Dieu: vous l'auriez vû entrer dans l'aſſemblée des Vieillards d'Iſrael, & comme Daniel, régler leurs jugemens & préſider à leurs ordonnances. Vous auriez vû les peuples en foule ſortir des villes, le recevoir comme autrefois le fils de David, & environné d'un appareil auſſi humble que celui de Jeſus-Chriſt entrant dans Jéruſalem: vous l'auriez vû trouver par-tout les mêmes acclamations & une pompe auſſi ſolemnelle. Les Cours des Princes mêmes ſi peu indulgentes à la ſainte

folie de la Croix, lui rendirent des honneurs qu'on n'y rend guères qu'à la sagesse du siécle ; & la folie mystérieuse de ce nouveau David, n'empêcha pas les Rois mêmes des Philistins, de le retenir à leur Cour avec toutes les distinctions & les égards dûs à sa vertu.

Car il faut le dire ici, Ministres du Seigneur, les véritables Saints peuvent bien être incommodes au siécle; mais dans le fond ils n'y sont guères méprisés. La piété qui est selon Jesus-Christ, quelque part qu'elle se trouve, a je ne sai quoi de noble & de grand qui fait qu'on l'estime lors même qu'on ne veut pas l'imiter. C'est peu connoître le monde que de prétendre nous faire honneur auprès de lui de nos misères & de nos foiblesses : tout corrompu qu'on le croit, il est encore assez équitable pour exiger de nous des exemples de régularité, & faire de la vertu même une bienséance à notre état ; & le plus sûr moyen d'éviter son mépris, c'est de ne suivre pas ses maximes.

Aussi lorsque Louis XI. se sentit frappé de la main de Dieu, ce ne fut point dans sa Cour qu'il chercha un Prophéte ; les vertus de François de Paule,

la puiſſance que Dieu lui communiquoit pour honorer ſa ſainteté, éclatoient dans tout l'univers. C'eſt lui que le Prince demande, il le fait venir des extrémités de l'Italie; & ce fut alors que notre Saint paroiſſant à la Cour trompa l'attente du Souverain, & lui dit hardiment comme un autre Elie: Prince vous mourrez, & vous ne ſortirez plus du lit où vous êtes monté, que pour deſcendre dans le tombeau.

Quel coup de foudre pour un Prince qui aimoit la vie! il reçut en tremblant cet arrêt foudroyant. Hélas! qu'il eſt rare que les inquiétudes & les ſoupirs des mourans ne ſoient plutôt les agitations d'une ame qui ſe défend contre la mort, que des regrets ſincères ſur la vie paſſée! Si l'on léve alors les yeux au Ciel, hélas! ce n'eſt que pour détourner le glaive fatal qui va trancher nos jours; & toutes ces marques de repentir qu'on donne dans ce dernier moment, & qui conſolent tant les amis & les proches, ſont d'ordinaire les derniers traits de notre arrêt & la meſure funeſte de nos crimes.

C'eſt à ce voyage que le Royaume doit l'établiſſement d'un Ordre, dont l'Egliſe a depuis été ſi honorée & le

public ſi édifié. La candeur & l'auſtérité du Saint & de ſes Compagnons toucha les peuples : nos villes à l'envi s'empreſsèrent d'enfermer dans leurs murs ces Anges de la terre : de toutes parts s'élevèrent de nouveaux édifices deſtinés à leur ſervir d'azile : les richeſſes de l'Egypte furent employées avec profuſion à conſtruire ces tabernacles d'Iſrael, & la France ne pouvant diſputer à l'Italie la naiſſance de ce ſaint Inſtitut, lui en diſputa du moins l'amour, & le zèle de ſon accroiſſement.

Nous avons, je le ſai, ſuccédé là-deſſus au goût de nos pères ; François de Paule & ſes enfans ſont encore chers à nos peuples ; & c'eſt là comme la dévotion dominante des François. Mais d'où vient, mes Frères, qu'avec toute notre confiance envers ce Saint, nous ſommes toujours ſi éloignés de le devenir nous-mêmes ? Ah ! c'eſt qu'outre que nous bornons nos hommages à un culte extérieur & à certaines pratiques de piété qui ne gênent en rien nos paſſions ; nous n'avons recours à lui comme ce Roi mourant que lorſqu'il s'agit d'obtenir des faveurs temporelles, la délivrance d'un

péril qui nous allarme, d'une infirmité qui nous acccable, d'un chagrin qui nous mine & nous desséche; & sur les besoins de l'ame nous sommes muets. On ne s'avise guères de demander la délivrance d'une passion qui nous tyrannise, d'une inimitié qui nous ronge, d'un endurcissement qui nous calme sur tout, de mille périls où l'on échoue, d'un naturel fragile & glissant qui nous rend le salut si difficile.

Ce n'est donc pas, ô mon Dieu, le crédit de vos Saints qui diminue, comme nous le reprochent vos ennemis; c'est l'incrédulité des Fidéles qui augmente. Vous êtes toujours le Pere des miséricordes, & toujours prêt à exaucer nos vœux, lorsqu'ils vous sont présentés par les citoyens de la Jérusalem céleste; mais il faut que ces vœux soient dignes de vous, & assés purs pour monter en odeur de suavité jusqu'aux pieds de votre trône. Et cependant, Seigneur, quelles ont été jusqu'ici mes prières & mes supplications! J'ai invoqué vos Saints dans mon affliction, il est vrai; mais je n'ai attendu d'eux que des consolations toutes terrestres, le succès d'une affaire, la ré-

gularité d'une ſaiſon, la vie d'une perſonne chère, la bienveillance d'un Grand, l'élévation d'une famille : du moment que votre main m'a frappé, j'ai couru à leurs autels, pour obtenir la fin ou l'adouciſſement de mes peines ; & ç'a toujours été là le motif de mes dons & de mes offrandes. Souvent même, je ne rougis pas de vous l'avouer, ô mon Dieu, ſouvent j'ai voulu les faire ſervir à mes iniquités, les intéreſſer dans mes foibleſſes ; les rendre protecteurs d'un deſir qui vous déplaît, d'une eſpérance qui vous deſhonore, d'un attachement qui vous bleſſe : & au lieu d'en faire des interceſſeurs de mon pardon, j'en ai fait des confidens de mes fautes. Les Saints, mes Frères, rejettent ces hommages criminels ; & la meilleure manière de les honorer, c'eſt de ſuivre les traces qu'ils nous ont frayées dans les voies de la juſtice, qui nous conduiront comme eux à la bienheureuſe immortalité.

Ainſi ſoit-il.



SERMON



SERMON
POUR LE JOUR
DE
SAINT BENOÎT.

Fide Noe, responso accepto de iis quæ adhuc non videbantur, metuens aptâvit arcam in salutem domûs suæ, per quam damnavit mundum.

C'est par la Foi que Noé ayant été divinement averti de ce qui devoit arriver, & appréhendant ce qu'il ne voyoit pas encore, il bâtit l'Arche pour mettre le salut des siens à couvert: & c'est par-là qu'il condamna le monde. Hebr. 11. 7.

DÈS que la voix du Ciel eut appris à Noé l'arrêt que le Seigneur se préparoit de prononcer contre les hommes, quoique le tems de la vengeance fût encore éloigné, ce saint Patriarche le compta, pour ainsi dire, arrivé; & le même jour où il connut que tout alloit bientôt finir, fut pour lui comme la fin de toute créature. Dès ce moment tout lui parut erreur & vanité parmi les hommes; toujours occupé de ce jour de colère, qui devoit exterminer toute

chair, les plaisirs & les dissolutions auxquelles les hommes se livroient alors avec tant d'excès, lui parurent comme les ris de ces fanatiques, qui ignorent le danger prochain dont ils sont menacés, & qui ne sont dignes que de notre compassion & de nos larmes. Dès lors sans s'arrêter à l'exemple de la multitude, il ne pensa plus qu'à prendre des mesures, de peur d'être enveloppé dans la malédiction commune; & peu content de travailler à sa sureté, il éleva un azile, où le salut des siens pût encore être à couvert. Par-là, dit saint Paul, il vit les choses à venir comme si elles étoient présentes: il devint l'héritier de la Foi & de la justice des Patriarches, qui l'avoient précédé; & il condamna le monde, auquel l'exemple de ses sages précautions fut inutile: *Metuens, aptavit arcam in salutem domûs suæ, per quam damnavit mundum.*

C'est sous cette image que je me suis proposé de vous représenter aujourd'hui le saint Patriarche, dont nous honorons la mémoire; & ce qui m'a déterminé à la choisir, c'est qu'elle m'a paru encore plus heureuse pour notre instruction que pour son éloge;

car ce n'eſt pas un récit embelli & éxact des actions de ſaint Benoît, que vous devez attendre en ce jour, mais ſeulement une inſtruction ſimple & chrétienne, ſur les principales circonſtances de ſa vie.

A peine la voix du Ciel eut fait entendre à cet homme plein de foi, l'arrêt de malédiction que Jeſus-Chriſt prononcera un jour contre le monde, qu'il le regarda comme déja condamné ; & ce qui devoit périr, il l'enviſagea comme s'il n'étoit plus. Dès-lors il vit la fin de toutes choſes : les terreurs de l'éternité le troublerent. Il mépriſa ce qu'il ne pouvoit toujours poſſeder : les fauſſes joies, les deſirs inſenſés, les vaines eſpérances des hommes, ne lui ſemblerent plus que les ſonges agréables d'un criminel qui dort dans ſa priſon la veille de ſon ſupplice, & qui à ſon réveil doit entendre prononcer la triſte ſentence. Tout lui parut erreur, folie, & danger dans le monde. Il penſa donc à ſauver ſon ame de l'anathême général ; & touché enſuite du ſalut de ſes freres, il éleva le premier cet azile ſi fameux depuis dans tous les ſiécles, où il pût les mettre à couvert de la colere à venir, &

les sauver de ce déluge d'iniquité qui devoit faire périr toute chair : *Metuens, aptavit arcam in salutem domûs suæ.*

Ainsi Benoît recueillit seul la succession de la Foi, de l'esprit, de la justice des Antoines, des Hilarions, & de tous les hommes de Dieu qui avoient peuplé les déserts de l'Orient. Ainsi il condamna le monde que ses grands exemples ne purent corriger. Car la Foi lui fit voir les choses à venir comme si elles étoient présentes, & les présentes comme si elles n'étoient plus : *Fide, responso accepto de iis quæ non videbantur*; effrayé des malheurs, qui menaçoient le monde, la Foi le détermina à préparer un azile où son salut & celui des siens fût à couvert : *Metuens, aptavit arcam in salutem domûs suæ* : & dans ces deux circonstances principales de sa vie, Benoît condamna le monde; *Per quam damnavit mundum* : je veux dire les faux jugemens & la sécurité du monde, par les lumières qui lui en découvrirent le néant & le danger; le découragement & les irrésolutions du monde sur le salut, par la gloire & le succès, qui accompagna la promptitude de son entreprise,

LA source déplorable de nos désordres est presque toujours dans nos erreurs ; & nous ne faisons point de chute, où quelque faux jugement ne nous ait conduit. Aussi la grande différence que met l'Apôtre entre le Juste & le pécheur, est que le Juste est un enfant de lumière, qui juge de tout par des vûes hautes & sublimes ; & qui à la faveur de cette clarté supérieure qui le guide, démêle par-tout le vrai du faux, perce les dehors trompeurs répandus sur tous les objets qui nous environnent, & ne voit en eux que ce qui s'y trouve en effet : au lieu que le pécheur est un enfant de ténébres, qui ne juge que par des vûes fausses & confuses ; qui ne voit de tout ce qui est autour de lui que la surface & l'écorce ; & qui loin de porter la lumiere sur les ténébres qui l'environnent, répand ses propres ténébres sur un reste de clarté que lui offrent encore les créatures, & les événemens au milieu desquels il vit. I. PARTIE.

Or, mes Frères, on peut marquer trois erreurs principales, d'où naissent cette foule de fausses maximes répandues dans le monde, & qui dérobent

presque à tous les hommes les voies de la justice & de la vérité. La premiere est une erreur d'espérance, qui formée par la vivacité du premier âge, & par le défaut d'expérience inséparable de notre entrée dans le monde, ouvre à l'imagination, si capable alors de séduction, mille lueurs éloignées de fortune, de gloire, de plaisir; & l'attache à ce monde réprouvé, plus par les charmes qu'elle lui promet, que par ceux qu'on y trouve dans la suite. La seconde est une erreur de surprise, qui ne trouvant pas le cœur encore instruit sur le vuide, & l'instabilité des choses humaines, sur les caprices du monde & l'amertume des plaisirs, laisse aux premières impréssions que fait sur nous le spectacle du monde, le loisir de nous toucher, de nous amollir, de nous entraîner; & profite d'une circonstance où tout ce qui blesse l'ame ne s'efface plus, pour y faire entrer le venin plus avant, & la corrompre sans ressource. Enfin, la dernière est une erreur de sécurité, qui nous représente les abus du monde comme des usages; ses précipices comme des voies droites & sures; les précautions de la Foi comme les foiblesses

ou les excès d'une piété mal entendue ; & nous fait marcher sans rien craindre dans des sentiers, où tous les pas sont presque des chutes. Or les lumières de la Foi découvrirent à Benoît trois vérités principales, qui dissipèrent d'abord l'illusion de ces trois erreurs, & qui encore aujourd'hui condamnent le monde, ou qui les ignore, ou qui les méprise.

Il comprit, premiérement, que tout ce qui passe, & ne doit pas toujours demeurer, n'est pas digne du Chrétien né pour l'éternité. Il sentit en second lieu, que tout ce que les créatures peuvent ménager de plaisirs au cœur de l'homme, n'est qu'un peu d'eau jetté dans la fournaise, qui l'allume loin de l'éteindre ; que ce n'est qu'un amas de remords & de vers dévorans qui rongent le cœur loin de le rassasier ; & que tout ce qui n'est pas Dieu peut le surprendre, mais ne sauroit le satisfaire. Enfin il découvrit que le monde étoit le lieu des tentations & des naufrages, & que la piété ne pouvoit y rencontrer, ou que des piéges dressés par-tout pour la séduire, ou que des scandales établis pour l'af-

fliger, ou que des obſtacles propres à la décourager & à l'abattre.

Envoyé à Rome en un âge encore tendre, pour y cultiver l'eſpérance de ſes premières années, par tous les ſecours que pouvoit fournir à l'éducation un ſéjour ſi célébre, il ſuivit la route ordinaire à ceux de ſa naiſſance & de ſon rang; il répondit aux deſſeins de ſes proches, qui par les vûes inſéparables de la chair & du ſang, rapportoient les ſoins de ſon éducation, non à le former pour le Ciel, mais à l'élever dans le ſiécle. Il ſe fit inſtruire, comme Moïſe, dans la ſageſſe & dans la ſcience des Egyptiens; il cultiva quelque tems par les ſecours humains les grands talens qui parurent depuis en lui. Les études qui frayent le chemin aux honneurs & à la fortune, furent les premières occupations de ſa jeuneſſe: mais la grace s'etoit réſervée le droit de le ſanctifier, & de ſe ſervir de toute cette vaine ſcience d'Egypte, pour en former comme autrefois dans Moïſe, le légiſlateur d'un peuple ſaint, & le chef qui devoit conduire au déſert une nouvelle armée d'Iſraélites pour s'y offrir eux-

mêmes en ſacrifice au Seigneur.

C'eſt à l'entrée de cette carrière, dit ſaint Auguſtin, que ſe forment dans l'ame, peu inſtruite encore ſur les caprices de la fortune, ſur l'inſtabilité & l'injuſtice du monde; que s'y forment, dis-je, des vûes d'élévation, des eſpérances flatteuſes, d'agréables ſonges. C'eſt dans ce premier âge qu'on ſe donne, pour ainſi dire, à ſoi-même tout ce qu'on oſe ſouhaiter; qu'on croit déja voir à ſes pieds, comme le jeune Joſeph, les aſtres mêmes du firmament qui nous adorent; & que l'imagination, pas encore détrompée par l'expérience, raſſemble tout ce qui ſe trouve partagé dans les autres de graces, de talens, de bonheur, pour s'en former à ſoi-même une deſtinée à ſon gré, & un avenir chimérique.

Mais la Foi, dit ſaint Grégoire dans la vie de notre Saint, la Foi, qui mûrit de bonne heure la raiſon, & donne au premier âge toute la ſageſſe & toute la maturité des longues années, montra d'abord à Benoît ce que l'expérience ſeule apprend ſi tard aux ames que le monde a ſéduites. A l'entrée

presque de la vie, Benoît vit le monde tel que le pécheur, trop tard détrompé, le voit enfin en mourant; c'est-à-dire comme un songe, qui après avoir quelque tems réjoui notre imagination, se dissipe enfin tout d'un coup, & ne nous laisse rien de plus réel que le regret inutile d'avoir pu le prendre si long-tems pour quelque chose de vrai & de solide. Il retira le pied, ajoûte saint Grégoire, qu'il avoit comme avancé dans les voies périlleuses du siécle: il interrompit des études que l'usage commence, & que l'ambition soutient & achéve: il renonça à de vaines connoissances, qui ne devoient pas le conduire à la seule *vérité qui nous délivre :* il regarda tous les moyens de parvenir comme des sentiers semés de précipices, où les plus heureux sont ceux, qui par des dangers infinis, arrivent à un danger encore plus grand; & s'éloigna du monde à un âge, où il est encore plus séduisant par les charmes qu'il promet, qu'il ne l'est ensuite par les faveurs réelles qu'il accorde.

Oui, mes Frères, telle est l'illusion la plus universelle, dont le démon

s'eſt ſervi dans tous les tems pour ſéduire les hommes. Nul preſque de tous ceux qui m'écoutent ici, & que le monde ſéduit & entraîne, n'eſt content de ſa deſtinée, & ſi l'eſpoir d'une condition plus heureuſe n'adouciſſoit les peines de notre état préſent, & ne lioit encore nos cœurs au monde, il ne faudroit, pour nous en détromper, que les dégoûts & les amertumes vives que nous y trouvons. Mais nous ſommes chacun en ſecret ingénieux à nous ſéduire ſur l'amertume de notre condition préſente. Loin de conclure que le monde ne ſauroit faire des heureux, & qu'il faut chercher ailleurs le bonheur où nous aſpirons, & que le monde ne ſauroit nous donner, nous nous y promettons toujours ce qui nous manque & ce que nous ſouhaitons : nous charmons nos ennuis préſens par l'eſpoir d'un avenir chimérique ; & par une illuſion perpétuelle & déplorable, nous rendons toujours inutiles les dégoûts que Dieu répand ſur nos paſſions injuſtes, pour nous rappeller à lui, par des eſpérances que l'événement dément toujours, mais où nous prenons de notre mépriſe même l'occaſion de tomber dans de nouvelles,

Voilà l'état de presque toutes les ames que le monde & les passions entraînent. Le Seigneur prévoyant que les biens invisibles n'exciteroient que foiblement notre foi, & que les impressions des sens plus vives & plus présentes, nous entraîneroient toujours de leur côté, avoit répandu sur tous les objets sensibles, des dégoûts & des amertumes, capables de refroidir le penchant violent qui nous y porte, & de nous rappeller aux biens éternels. C'est par-là qu'il avoit voulu soutenir la foiblesse de notre foi, & nous faire trouver le reméde dans le mal même: aussi par une suite de cette sagesse miséricordieuse, il a dispensé avec un ordre si admirable & si divin nos destinées, que quelque heureuse qu'en paroisse la condition, il manque toujours quelque chose à notre bonheur. Mais loin de chercher dans les promesses de la Foi cette félicité qui nous manque, nous la cherchons dans les promesses du monde même. Nous remplaçons par l'erreur de notre imagination ce qui manque à nos desirs: nous ne jouissons jamais; nous espérons toujours. C'est-à-dire, ce n'est pas le monde présent que nous aimons; nous

n'y ſommes pas aſſés heureux ; c'eſt ce monde chimérique que nous nous formons à nous-mêmes : ce n'eſt pas un bonheur réel qui nous éloigne de Dieu ; (car il n'y en a point hors de lui ;) c'eſt une vaine image, après laquelle nous courons, ſans jamais pouvoir y atteindre ; c'eſt un preſtige qui nous joue ; qui ne ſe montre jamais que de loin ; & qui s'évanouit, & s'éloigne encore lorſque nous croyons y toucher & le ſaiſir. O mon Dieu ! & c'eſt à ces ſonges, que nous ſacrifions notre bonheur éternel ! Le monde tout ſeul eſt trop triſte, & trop dégoûtant pour nous plaire & pour nous ſéduire ; il faut que nous nous en mêlions nous-mêmes, & que nous aidions par nos erreurs l'impuiſſance de ſes attraits. Ainſi ce monde miſérable & réprouvé que nous aimons, n'exiſte nulle part : c'eſt une chimère qui n'eſt qu'en nous-mêmes ; c'eſt une divinité imaginaire, qui eſt l'ouvrage de notre cœur tout ſeul ; ce ſont nos deſirs & nos eſpérances, qui ſont nos dieux auxquels nous ſacrifions tout, & qui forment nos ſeuls plaiſirs & nos paſſions les plus violentes. Première illuſion, dont la Foi détrompa Benoît :

l'âge des eſpérances & des erreurs, fut pour lui l'âge des ſacrifices & de la vérité.

Mais non-ſeulement la Foi l'éclaira ſur cette erreur d'eſpérance, ſi dangereuſe quand on commence à entrer dans le monde ; elle le préſerva encore de cette erreur de ſurpriſe que la nouveauté des plaiſirs, le défaut de réflexions, & le torrent des exemples & des uſages rend comme inévitable à ce premier âge. Car, mes Frères, qu'il eſt difficile d'offrir d'abord aux illuſions du monde pas encore approfondies, un eſprit en garde, pour ainſi dire, & une ame qui ſe défie de ſes embuches ! C'eſt alors que l'on ouvre indiſcrétement le cœur à tout ce qui s'offre pour le toucher & pour le corrompre ; que la raiſon reçoit ſans attention toutes les fauſſes maximes répandues dans le monde ; que tout ce qui plaît paroît avoir droit de plaire ; que tout ce que l'exemple commun autoriſe, ſemble juſte ; que les éloges qu'on donne à nos talens, nous perſuadent que nous n'en devons uſer que pour nous-mêmes ; & qu'on ne ſe défie, ni de l'artifice des hommes, ni de l'amertume des plaiſirs, ni des triſtes ſuites des paſſions. Ces grandes le-

çons ſont d'ordinaire le fruit des réfléxions & de l'âge ; & les plus heureux ſont ceux à qui il a été néceſſaire qu'ils fuſſent ſéduits pour ſe détromper plus ſolidement & ſans retour de leurs erreurs paſſées.

Mais Benoît, dit ſaint Grégoire, parut inſtruit ſur le vuide & l'amertume des plaiſirs, ſans qu'il eût couté à ſon innocence pour s'en inſtruire. Sa retraite ne fut pas le fruit de ces dégoûts inévitables, que la longueur des paſſions traîne toujours apres elles : il ne ſortit point du monde comme un homme qui fait naufrage, ſort du milieu des flots à peine à demi eſſuyé, & bien réſolu de ne plus ſe fier à leur inconſtance. La première impreſſion que le monde fit ſur ſon cœur, fut le deſir de l'abandonner ; & il chercha la ſolitude, comme l'azile de ſon innocence, & non comme un lieu propre à pleurer ſes crimes.

Ce n'eſt pas qu'une retraite de pénitence ne ſoit glorieuſe à la grace de Jeſus-Chriſt : il eſt beau de s'arracher enfin au monde, auquel on tenoit depuis long-tems par mille liens injuſtes ; de rendre enfin à Dieu un cœur, que les paſſions inſenſées lui avoient ravi ;

& en le portant enfin aux pieds de l'autel, dans le ſecret d'un ſaint azile, s'appliquer à le purifier par les larmes, par la componction, & par les ſaints exercices de la vie religieuſe. Mais c'eſt toujours un cœur flétri, pour ainſi dire, qu'on porte dans le ſanctuaire: c'eſt une offrande comme encore ſouillée qu'on va mettre ſur l'autel: c'eſt un ſacrifice pour ainſi dire, lugubre, qu'on va faire au Seigneur, où la victime n'eſt parée que de deuil & de triſteſſe. Il ſemble que les ames qui n'ont jamais appartenu au monde & au démon, ſont bien plus propres à être conſacrées à Jeſus-Chriſt, parmi les vierges ſaintes qui le ſervent, & à devenir ſa portion & ſon héritage: il ſemble qu'il habite en elles avec plus de plaiſir; qu'il y régne plus en ſouverain; & qu'il les voit avec plus de complaiſance autour de ſon autel, parer le feſtin de l'époux de leur robe de candeur & d'innocence.

Auſſi ce n'eſt pas une maxime ſi ſûre, quoique très-ordinaire à des parens même pieux & Chrétiens, de ſe perſuader qu'il eſt bon que leurs enfans ayent connu le monde, avant de ſe conſacrer à Jeſus-Chriſt dans une

retraite religieuse. Outre qu'il est rare de vouloir le connoître ce monde, sans qu'il en coûte de l'avoir connu; & que cette expérience est toujours tròp cher achetée : quand même on en sortiroit sans y avoir reçu des plaies mortelles; quand même, comme il n'arrive que trop souvent, la grace de la vocation n'échoueroit pas contre des épreuves qui ne sont point dans l'ordre de Dieu, & qui sont plus capables de la corrompre & de l'éteindre, que de l'éprouver ; quand cela seroit, il en reste toujours je ne sai quelles impressions funestes, qui viennent troubler le repos & la douceur de la retraite. Ces vaines images, pas encore effacées se représentent sans cesse à l'ame retirée, la rappellent à des objets qu'elle ne pourroit jamais assés oublier; sont nourries même & comme réveillées par le calme de la solitude, où rien ne s'offre pour en faire diversion, & deviennent, ou l'écueil, ou le trouble, ou la tentation continuelle de sa retraite. Il faut qu'elle se défende & contre les dégoûts présens de son état, & contre le souvenir de ses plaisirs passés; qu'elle surmonte & les répugnances d'un cœur que le

joug de Jesus-Christ révolte, & les égaremens d'une imagination, qui s'emporte & s'échauffe d'autant plus qu'on veut la gêner & la contraindre : de sorte que le même monde souvent, au milieu duquel on avoit vécu sans l'aimer ; quand une fois on a mis ses dépouilles aux pieds de l'autel, & qu'on ne le voit plus que de loin, paroît dans ce point de vûe plus aimable qu'auparavant ; touche plus par les vaines images qu'il a laissées, qu'il ne touchoit par les plaisirs qu'il nous offroit autrefois ; & par une bizarrerie du cœur humain, le monde trouve dans l'heureuse nécessité qu'on s'est imposée de le haïr, un nouvel attrait pour nous plaire.

Mais, mes Frères, Benoît n'attend pas que l'essai mille fois fait des plaisirs injustes, le détrompe enfin, & le convainque que ce n'est point-là ce qui peut rendre l'homme heureux : il n'attend pas que les cris d'un cœur toujours inquiet au milieu de la jouissance des objets criminels, le rappellent enfin à cet objet éternel, qui seul peut calmer nos desirs, parceque seul il peut remplir tous nos besoins : il prend Dieu seul pour sa consolation & pour son

partage, avant que d'avoir éprouvé que le monde ne fauroit l'être. Et nous, détrompés depuis tant d'années par notre propre expérience ; nous, inſtruits par nos propres dégoûts ; laſſés du monde par les mêmes endroits, qui autrefois avoient pu nous le rendre aimable ; nous, qui comme le reprochoit autrefois Tertullien aux Payens, portons encore une ame chrétienne au milieu de toutes les paſſions qui la ſouillent; & qui dans le tems même que nous offrons de l'encens, & que nous proſtituons nos hommages à la volupté, à l'ambition, à la gloire & à tant d'autres divinités injuſtes, reconnoiſſons au fond de notre cœur qu'il y a un Dieu ſuprême & éternel, qui mérite, tout ſeul, notre amour & notre culte ; lui adreſſons même en ſecret des ſoupirs & des regrets que la triſteſſe du crime nous arrache ; ſentons vivement que le monde, auquel nous ſacrifions notre ſalut éternel, n'eſt rien, c'eſt-à-dire, qu'il n'eſt au fond que l'ouvrage de nos paſſions & de nos erreurs : nous, qui éprouvons tous les jours combien il eſt triſte d'être livré à ſoi-même, & de porter le poids & les inquiétudes

d'un cœur criminel : nous, qui après avoir essayé si long-tems de tout ce qui peut flater notre cœur, n'avons réussi qu'à augmenter sa noirceur & sa tristesse : nous, sans consolation du côté de Dieu, que nous ne servons pas ; sans douceur du côté des plaisirs, qui ne nous touchent plus ; sans repos du côté du cœur, qui est devenu le théâtre de nos remords & de nos inquiétudes ; nous, mes Frères, nous ne pouvons cependant nous déprendre de nous-mêmes. Nous n'osons rompre les liens, qui nous accablent & que nous portons à regret : nous balançons de rejetter loin de nous un breuvage, dont nous ne buvons plus qu'une lie amère : nous flottons, dit S. Augustin, entre le dégoût du monde & le dégoût de Dieu, entre la lassitude des passions & le peu d'amour pour la justice ; entre l'ennui des plaisirs & de
S. Aug. la vertu : *Fastidio justitiæ, & saginâ iniquitatis*. Nous nous défendons, & contre les amertumes que le monde nous fait sentir à chaque instant, & contre les attraits que la grace nous montre de loin. Eh ! jusques à quand suivrons-nous donc malgré nous-mêmes des voies si semées d'épines, si

pleines d'ennui, de travail & de trifteſſe ? pourquoi s'obſtiner juſqu'à la fin à nous attacher à l'ombre qui nous fuit, à l'erreur qui nous accable de ſon vuide & de ſon néant, & fuir la vérité, qui nous rappelle, & qui ſeule peut nous rendre la tranquillité que nous avons perdue ? O mon Dieu ! quelle eſt donc l'incompréhenſible enchantement de l'homme, de vouloir périr malgré ſes deſirs, ſes remords & ſes lumières ! & êtes-vous donc un maître ſi cruel & ſi dur à ceux qui vous ſervent, qu'il faille préférer les amertumes mêmes du crime aux plus douces conſolations de la grace ?

Enfin, la dernière erreur que les lumières de la Foi découvrirent à Benoît, fut une erreur de ſécurité. Il eſt aſſés ordinaire en effet aux perſonnes qu'un heureux tempérament & les préventions de la grace ont préſervées de la corruption au milieu du monde, & qui n'ont jamais fait de grandes chutes, de ne compter pour rien les dangers où preſque tous les autres périſſent ; d'écouter tout ce qu'on dit contre la contagion du monde, de ſes uſages, de ſes plaiſirs, de ſes maximes, plutôt comme un langage de piété, que

comme des avis nécessaires pour la conserver ; de ne voir point de mal, où elles se persuadent qu'il ne s'en est jamais trouvé pour elles. Une certaine innocence extérieure, accompagnée presque toujours d'un cœur plein d'amour propre, d'attachemens mondains, de desirs terrestres, de paresse, d'indifférence pour les choses du Ciel; cette innocence, dis-je, qui souvent n'est le fruit que d'un naturel tranquille & paresseux, nous rassure ; nous rend les maximes de la piété sur la fuite du monde & de ses périls, fades & inintelligibles; nous fait regarder la retraite & les circonspections rigoureuses des ames fidéles comme des voies outrées & singulières ; & nous établit dans un état de sécurité, où les dissipations du monde ne touchant point à cette probité toute humaine, qui contente notre amour propre, corrompent pourtant notre cœur, & y font des plaies d'autant plus incurables, que n'étant pas sensibles, elles nous intéressent moins à leur chercher des remédes.

Or, voilà l'écueil que la retraite de Benoît nous apprend à éviter. L'innocence conservée dans le monde ne le

lui rendit pas moins redoutable: il se défia d'un ennemi qui paroissoit l'épargner, & qui compte nous avoir vaincus, dès qu'il a pu nous persuader qu'il n'étoit plus à craindre.

Il se retira donc de Rome. Ce lieu, dit saint Grégoire, dont les merveilles & la magnificence attirent de toutes parts les étrangers, ne lui parut plus qu'une vallée de larmes: cette ville si superbe, le théâtre des grandeurs & des espérances humaines, ne fut plus pour lui qu'une scène puérile, où les rôles les plus brillans, ne sont que des personnages d'un instant: ce séjour si fameux par ses délices, ne lui offrit plus que des serpens cachés sous des fleurs, sur lesquelles malgré l'attention la plus rigoureuse, on ne pouvoit marcher long-tems sans recevoir quelque piquure mortelle. La nouveauté de son dessein en un siécle où ces exemples étoient encore rares en Occident, n'arrêta pas un moment l'impression de l'esprit qui le conduisoit au désert. Car qu'importe à une ame à qui Dieu lui-même montre une voie, que les hommes la trouvent singulière? & que sert d'avoir des exemples,

quand on a la grace elle-même pour guide?

L'Esprit de Dieu conduit donc Benoît au désert. La retraite même qu'il avoit d'abord choisie aux environs de Rome, ne le cachant pas assés à son gré au monde, il en cherche une plus austère : il craint de retrouver dans le concours des personnes que le bruit de sa piété attiroit déja de toutes parts à son désert, les mêmes écueils qu'il avoit voulu fuir en sortant du monde. Il regarda ces applaudissemens naissans comme un monde encore plus dangereux que celui auquel il avoit renoncé : il trembla que les dons de Dieu ne s'affoiblissent en lui par des complaisances humaines ; & ne voulant fuir le monde que pour en être inconnu, & non pour en être recherché, il craignit même l'utilité qui pouvoit revenir aux hommes de ses exemples. En vain quelques-uns de ses disciples instruits de son dessein, s'efforcent de l'en dissuader, ou se disposent du moins à le suivre dans sa nouvelle solitude. Il se dérobe à ce nouveau peuple, qu'il avoit attiré au désert : il se retire seul comme Moïse sur

la montagne pour y mourir au monde & à lui-même, & pour y cacher son tombeau au reste des hommes; & là dans le fond d'un antre, caché aux yeux de l'univers, & connu de Dieu seul, il goûte à loisir ces consolations ineffables, que la grace ne manque jamais de verser abondamment dans une ame qui s'est dépouillée de tout, & d'elle-même, pour être toute entière à Jesus-Christ.

Ce n'est pas, mes Frères, que les Cloîtres & les déserts soient la vocation générale de tous les hommes; Jesus-Christ qui ordonne à ce jeune homme de l'Evangile de renoncer à tout, & de le suivre; ordonne à un autre de retourner dans la maison de son père, & d'annoncer les merveilles que le Seigneur avoit opérées en lui. Mais je dis que vous, mon cher Auditeur, pour qui tous les périls sont presque des chutes; vous, qui malgré mille bons desirs, éprouvez toujours dans les mêmes occasions les mêmes foiblesses; vous, qu'un fonds de complaisance rend si peu ferme contre les persuasions & les exemples; vous enfin, qui ne sauriez vous promettre d'être fidéle, tandis que vous serez ex-

posé : je dis que Dieu a gravé dans la foiblesse même de vos penchans, l'arrêt qui vous sépare du monde ; que l'exemple des ames fidéles qui conservent au milieu du monde l'innocence & la piété ne doit pas vous rassurer, ni vous servir de modéle; que vos plus saintes résolutions y échoueront toujours; que tous vos sentimens de piété n'y seront jamais à l'épreuve de la première occasion; que votre vie ne sera plus qu'une révolution éternelle de chutes & de repentir; & que le seul avantage que vous aurez sur les ames endurcies, ce sera de périr avec un peu plus de remords qu'elles.

Ce n'est pas, comme je l'ai déja dit, que le monde ne puisse être un désert pour une ame chrétienne. Judith au milieu de Béthulie, vivoit dans le secret de sa maison; & ni le rang qu'elle tenoit parmi son peuple, ni sa jeunesse, ni sa beauté, ni ses grands biens, ne purent jamais lui persuader que les plaisirs & les usages d'un monde corrompu pussent devenir une loi ou une bienséance même pour une fille d'Abraham. Mais pour suivre son exemple, il faut avoir la force & la fermeté de sa vertu, il faut que les exemples

même de déréglement, qui s'offrent ſans ceſſe à nous, raniment notre foi, & deviennent pour nous un nouveau motif de perſévérer dans la piété : il faut que les penchans qui nous portent au plaiſir ſoient moins violens que les foibles deſirs qui nous inclinent à la juſtice : il faut que l'épreuve mille fois faite de notre fidélité au milieu des périls, nous ſerve de garant contre ceux que nous avons à craindre : il faut que nos réſolutions ayent toujours été victorieuſes des occaſions, & que les nouvelles ſéductions que le monde n'a ceſſé de nous offrir, ſoient devenues pour nous de nouveaux ſujets de mérite. Si vous vous reconnoiſſez à ces traits, les périls du monde, les flammes au milieu deſquelles vous vous trouvez ne vous nuiront pas, comme aux trois enfans dans la fournaiſe; & le monde a pour vous toute la ſûreté & tous les avantages de la plus auſtère ſolitude. Ce n'eſt pas la ſituation, ce ſont nos penchans qui décident de nos périls; & les exemples de ceux qui ſe ſauvent dans le monde ne concluent pour nous, qu'autant que nous pouvons nous repon-

dre des précautions qui leur ont assuré le salut.

Voilà les trois erreurs sur lesquelles la foi de Benoît nous désabuse & nous condamne. Poursuivons, & montrons que si les lumières de sa foi confondent nos erreurs; les démarches éclatantes & le succès dont Dieu récompensa sa foi ne condamnent pas moins notre découragement & nos vaines excuses.

II. Partie. LORSQUE Dieu, dans la parabole du père de famille, convie les pécheurs à venir goûter les saintes consolations qu'il prépare ici-bas même à ceux qui le servent, figurées sous l'image d'un grand festin, ils opposent tous quelque excuse à la voix du Ciel qui les appelle; & au lieu, dit saint Grégoire, qu'ils auroient dû presser & solliciter eux-mêmes pour obtenir ce don inestimable, ils sont ingénieux à trouver des prétextes pour le refuser, quand la bonté du Père de famille le leur offre.

Le premier s'en défend sur ce qu'il vient d'épouser une femme : *Uxorem duxi*; & cette excuse, disent les Saints,

Luc. 4. 18. & seq.

eſt une excuſe de molleſſe. L'autre ſur ce qu'il veut éprouver des bœufs qu'il vient d'acheter : *Juga boum emi* ; & c'eſt ici une excuſe de fauſſe prudence, qui n'a jamais pris aſſés de meſures, & qui à force de tout éprouver avant d'entreprendre, n'entreprend jamais rien : *Eo probare illa.* Enfin le dernier prend pour prétexte une maiſon des champs qu'il vient d'acquérir : *Villam emi* ; & cette excuſe, dit S. Grégoire, eſt une excuſe d'attachement & d'intérêt terreſtre, qui regarde le parti de la vertu comme oppoſé à la fortune & aux prétentions temporelles, comme ſi ſauver ſon ame ne valoit pas mieux que le gain du monde entier. Or, les démarches de la foi de Benoît, vont confondre le monde ſur ces trois vaines excuſes.

Caché d'abord au fond d'un antre, oublié des hommes, & connu de Dieu ſeul, Benoît ne trouve plus de volupté qu'à crucifier ſa chair & la réduire en ſervitude: Là, rien ne le conſole que de pouvoir ſouffrir pour ce qu'il aime : là, comme les Antoines & les Hilarions, paſſant les nuits ou à chanter de ſaints cantiques, ou à méditer les années éternelles, il ſe plaint que le

retour trop prompt de l'aurore vienne troubler le ſilence, & la douceur de ces chaſtes délices : là, ſon corps aride & exténué de mortifications & de ſouffrances, ne paroît plus ſe ſoutenir que par la grandeur de ſa foi ; & ſon ſacrifice eût été bientôt conſommé, ſi le Seigneur attentif à prolonger des jours qui devoient être ſi utiles & ſi glorieux à l'Egliſe, n'eût découvert à un ſaint Solitaire, comme autrefois au Prophéte Habacuc, le lieu profond où ce nouvel homme de deſirs s'étoit caché, l'extrémité où il étoit réduit, & ne ſe fût ſervi de ſon miniſtère, pour ſecourir ſon ſerviteur dans une néceſſité ſi preſſante.

Devenu père d'un peuple de Solitaires, il renouvelle en Occident ces prodiges d'auſtérité que les deſerts de Scéthé & de la Thébaïde avoient admirés ; & la régle divine qu'il laiſſa à ſes diſciples, & que tous les ſiécles ont depuis regardée comme un modéle admirable de ſageſſe & de conduite, ne fut, dit ſaint Grégoire, que l'hiſtoire exacte des mœurs du ſaint légiſlateur. Je ne rappelle pas ici les jeûnes ſévères, & preſque jamais interrompus ; ce ſilence éternel, ce travail des

mains si dur & si sévèrement recommandé ; cette retraite si profonde & si perpétuelle ; ces nuits que la nature a, ce semble, destinées au soulagement du corps, employées à l'abattre par les veilles & les prières ; cette mortification universelle de tous les sens, & une vie, qui sembleroit presque n'être plus à la portée de la foiblesse humaine par l'excès de ses austérités, si nous ne la voyions de nos jours renouvellée dans un saint desert. J'abrége ce récit pour venir à l'instruction.

Quand on nous propose, mes Frères, ces grands modéles, disoit autrefois saint Chrysostôme, en parlant des Solitaires de son tems, nous les admirons ; nous nous récrions sur la puissance de la grace dans ces hommes extraordinaires ; nous sommes surpris qu'au milieu de la corruption & de la décadence de nos mœurs, la bonté de Dieu suscite encore de ces grands exemples à son Eglise. Mais nous n'allons pas plus loin. Sous prétexte que cette voie n'est pas la voie commune de tous les Fidèles, nous n'y voyons rien que nous puissions nous appliquer ; & parceque nous ne croyons pas que ces modéles de pénitence soient proposés pour être

imités; nous ne les croyons pas même faits pour nous instruire.

Mais souffrez que je vous demande, premiérement, mes Frères; quel a pu être le dessein de Dieu, en suscitant dans tous les siécles & dans tous les pays, de ces pénitens fameux, qui ont édifié l'Eglise, & dont l'histoire fait encore aujourd'hui tant d'honneur à la Religion? N'est-ce pas de nous faire comprendre de quoi notre foiblesse, soutenue de la grace, est encore capable; que l'Evangile observé même dans toute la rigueur de ses conseils, n'exige rien d'impossible; & que si à nos yeux, des hommes pleins de Foi ajoûtent même à la sévérité de ses préceptes des rigueurs de surcroît, nous serons confondus pour avoir trouvé tant d'inconvéniens à pratiquer ses violences les plus communes?

Je vous demande encore, pourquoi ces grands exemples de pénitence que les Saints nous ont laissés, nous paroissent-ils si éloignés de nos devoirs & de notre état? Est-ce parcequ'ils ont vécu dans des siécles fort éloignés du nôtre? Mais outre que le Seigneur en suscite encore de nos jours, les devoirs ne changent pas avec les âges;

& rien ne change dans les régles de la Foi que les mœurs des Fidéles. Eſt-ce parceque les Saints ont été des hommes extraordinaires, & que leurs actions ſont plutôt des prodiges à admirer que des exemples à ſuivre? Mais les Saints ne ſont devenus parmi nous des hommes extraordinaires, que parceque la corruption y eſt devenue univerſelle. Dans les premiers tems de l'Egliſe, les Saints reſſembloient au commun des Fidéles, parceque tous les Fidéles étoient Saints: il n'y avoit d'hommes extraordinaires & ſinguliers parmi eux que les pécheurs; un Ananie & un Saphire dans l'Egliſe de Jéruſalem; un inceſtueux dans celle de Corinthe. La voie des Saints étoit alors la voie commune de tous les Fidéles; & elle n'eſt devenue ſingulière, que parceque tous les Fidéles preſque s'en ſont écartés. Eſt-ce enfin, parceque les mortifications, & les ſaintes auſtérités ne forment que le caractère particulier de quelques Saints; & que des dons ſinguliers ne ſauroient établir une régle générale? Mais liſez l'hiſtoire de tous les Serviteurs de Dieu, & vous trouverez que les ſaintes auſtérités de la pénitence ont été la ſeule vertu

commune à tous. Tous n'ont pas été favorisés du don des miracles ; & le précurseur lui-même n'en opéra point dans la Judée : tous n'ont pas répandu leur sang pour la vérité ; & le Disciple bien-aimé mourut en paix dans une vieillesse avancée, au milieu de ses Disciples : tous n'ont pas enrichi l'Eglise de leurs ouvrages ; & François d'Assise n'a laissé à ses enfans que la simplicité de sa foi & l'éclat de ses exemples : tous n'ont pas renoncé au lien sacré du mariage ; & Abraham mérita d'être le père des Croyans, en sanctifiant les périls de cet état : tous ne se sont point cachés dans des déserts ; un saint Louis à la tête des armées, & au milieu des soins & des dangers de la royauté, devint un Prince selon le cœur de Dieu. Mais tous ont fait pénitence ; tous ont crucifié leur chair avec ses desirs ; tous ont porté la mortification de Jesus-Christ dans leur propre corps : tous, autant que leur état l'a pu permettre, ont mené une vie de violence, de privation, de renoncement à eux-mêmes, d'éloignement des plaisirs ; & par-tout où vous trouverez des Saints, vous les trouverez pénitens.

Non, mes Frères, nous avons beau nous rassurer sur l'exemple commun. Si les Saints l'avoient suivi, ils ne mériteroient pas aujourd'hui nos hommages : l'Evangile est fait pour nous, comme pour eux : & l'Evangile n'a rien qui nous ressemble, ni par conséquent qui doive nous rassurer. Que nous serons surpris un jour devant Jesus-Christ, lorsqu'on nous comparera à tant d'illustres victimes de la pénitence, qui ont édifié l'Eglise par le spectacle d'une vie dure & mortifiée, & qui jouissent déja dans le Ciel du fruit de leurs travaux, aux Benoîts, aux Hilarions, aux Antoines, aux Thérèses ! que ce paralléle nous fera paroître sensuels, immortifiés, voluptueux, ennemis de la croix de Jesus-Christ ! On nous demandera si nous prétendons à la même récompense que ces ames généreuses : si nous osons aspirer à une gloire qu'elles ont achetée si cher, & qui ne nous a coûté à nous que la présomption d'y prétendre. Telles sont les instructions que nous donne la pénitence de Benoît, & tel est l'exemple qui confond notre mollesse. Mais la fermeté de cet homme de Dieu au milieu de tous les obs-

tacles, & des contradictions infinies, qui traversèrent ſon entrepriſe, ne confond pas moins cette fauſſe prudence qui n'oſe ſuivre la voix du Ciel, parcequ'elle trouve dans la voie que Dieu nous montre des difficultés inſurmontables; & qu'elle veut tout péſer, tout examiner, tout éprouver, avant que de ſe rendre : *Eo probare illa.* Seconde excuſe que nous avons appellée avec ſaint Grégoire, une excuſe de fauſſe prudence.

En effet, l'Occident juſqu'à Benoît n'avoit pas été, pour ainſi dire, la terre des Prophétes : ces Anges du déſert n'avoient encore habité que des climats éloignés du nôtre : c'étoit au milieu de l'Égypte, & dans les Iſles qui ſont au-delà des mers, comme il avoit été prédit, que le Seigneur s'étoit formé ce nouveau peuple. Ce n'eſt pas qu'avant le ſiécle de Benoît, il ne ſe fût élevé de tems en tems dans nos Gaules de ſaintes aſſemblées de Moines. Mais c'étoient des troupes diſperſées, qu'une même loi ne réuniſſoit pas; qu'un même eſprit n'animoit pas, & qui ne combattoient pas ſous la même diſcipline : ainſi on peut dire que Benoît fût ſuſcité de Dieu pour

être en Occident ; non-ſeulement le reſtaurateur, mais le Père de la vie Cénobitique. Il eſt vrai qu'il avoit reçu du Ciel, comme dit ſaint Grégoire, tous les talens propres à une ſi haute entrepriſe ; le ſel de la ſageſſe, le diſcernement des eſprits, la force qui fait entreprendre, les lumières qui aſſurent le ſuccès ; & que les dons de la grace ſurpaſſoient encore en lui ceux de la nature. Mais quelle entrepriſe fut jamais plus traverſée & plus contredite !

Chargé d'abord de la conduite d'un Monaſtére voiſin de ſa ſolitude, il ne trouva parmi ceux qui l'avoient choiſi, que des enfans pervers & corrompus, cachant ſous un habit de piété & de pénitence, tous les déréglemens d'un cœur livré à l'iniquité : dans ce ſaint azile les loix ſages des Anciens n'étoient plus gravées que ſur des tables de pierre. Les remédes ſont rares pour les plaies du ſanctuaire ; & il eſt vrai que les perſonnes conſacrées à Dieu, ne tombent preſque jamais pour ſe relever. Benoît ſecoue donc la pouſſière de ſes pieds, & ſort d'un lieu, où l'eſprit de diſcorde, d'immortification, de murmure & d'indépendance avoit

pris la place de l'Esprit de Jesus-Christ. Etabli dans une nouvelle solitude, il y voyoit déja croître, avec des disciples plus fervens, l'espérance de ses soins, quand un autre Balaam vient dresser des piéges à la pudeur & à l'innocence de ces pieux solitaires. Benoît est donc encore contraint de céder; & comme les Patriarches, lorsque la jalousie ou la dépravation de leurs voisins les obligeoit à changer de demeure, il va à la tête de son innocente famille habiter une nouvelle terre. Le Mont-Cassin, cette montagne depuis si célébre, le Carmel de l'Occident, & la demeure des Prophétes, étoit alors la retraite des démons, & un désert infâme consacré à la plus monstrueuse idolâtrie. On n'y voyoit que des peuples sauvages qui vivoient sans loix, sans police, & dont tout le culte se bornoit à honorer des divinités encore plus hideuses que leur affreux désert. C'est là que l'homme de Dieu arrivé, il commence d'abord à élever un autel au Dieu vivant dans cette terre infidéle: il y invoque le premier le nom du Seigneur; & à travers mille périls & mille contradictions, que la grossiéreté & la superstition de ces hommes barbares

opposent à son zéle, il renverse leurs idoles, que la durée des tems avoit rendu respectables; il annonce le Dieu du ciel à ceux qui n'avoient jamais entendu parler de lui; il donne sur cette montagne sainte, comme sur un autre Sinaï, la loi céleste à ses disciples. Là se forment sous ses yeux & sous la sagesse & la sévérité de sa discipline les Maurs, les Placides : là devenu père d'un grand peuple de saints solitaires, il remplit tout l'Occident du bruit de son nom & de sa sainteté : là enfin comme un autre Elie, il annonce avec fermeté les ordres du Seigneur à des Rois barbares, *& laisse des Prophétes successeurs après lui.* Eccli. 48. 8.

Mais, mes Frères, il importe plus de vous instruire que de le louer. La grande foi de Benoît, qui l'affermit contre toutes les difficultés que le démon oppose à son entreprise, ne condamne-t-elle pas notre découragement dans les obstacles que nous trouvons, ou que nous nous formons à nous-mêmes aux démarches de conversion & de pénitence que Dieu demande de nous? Plus le monde semble s'opposer à la sainte résolution que nous avons prise de l'abandonner &

de penser au salut, plus nous devrions présumer que cette résolution vient du Ciel, & que Dieu qui lui-même nous appelle, saura bien nous soutenir. Si elle n'étoit pas sincère, & que ce ne fût que la suite d'une inconstance naturelle, ou de quelque dégoût humain; ah! le monde & l'enfer verroient nos projets & nos nouveaux desirs de pénitence d'un œil tranquille; rien ne s'opposeroit à des résolutions qui devroient à l'instant tomber d'elles-mêmes; le démon voyant dans le principe de ces desirs, & de ces agitations infructueuses de pénitence, qu'elles sont plutôt dans l'imagination que dans le cœur; que la volonté n'est point changée; & que ce sont là plutôt les dégoûts du crime, que des desirs sincères de la vertu; le démon, dis-je, ne daigneroit pas traverser & refroidir ces nouveaux projets par des contradictions suscitées: il les laisseroit s'éteindre & s'en aller en fumée d'eux-mêmes, comme tant d'autres qui les ont précédés. Mais quand il voit que la grace presse, que l'horreur des crimes passés, jusques-là endormie, se réveille tout de bon; que les plaisirs & les espérances du monde, jusques-là si

chères, ne touchent plus, & n'offrent même plus que des dégoûts & des amertumes ; que les passions les plus violentes changent & s'éteignent; en un mot, que tout annonce un changement véritable: ah ! c'est alors que le démon met en œuvre toutes les créatures, que le Seigneur semble avoir livrées à sa puissance; qu'il dérange l'ordre extérieur de la société ; qu'il suscite toutes les contradictions; qu'il renverse le monde entier pour décourager une ame touchée. Ainsi ce sont les difficultés & les obstacles eux-mêmes qui doivent soutenir & animer une ame dans la résolution qu'elle prend de changer de vie & de servir Dieu. Si tout étoit tranquille, ce grand calme devroit lui faire appréhender pour une conversion à laquelle le monde & l'enfer seroient si favorables. Les contradictions ont toujours été le caractère le plus constant des œuvres de Dieu ; & la grace n'inspire rien qui ne trouve dans le monde ou dans notre cœur des obstacles. Mais ces obstacles eux-mêmes deviennent alors de nouvelles graces que le Ciel nous ménage : loin de nous abattre, ils font que le cœur s'embrase & s'al-

lume davantage envers l'objet qu'on lui dispute : ils irritent l'amour, loin de l'affoiblir. Tel est le caractère du cœur humain : le secret de ranimer ses penchans & ses résolutions, lorsqu'elles sont sincères, c'est de les traverser & de les contraindre. Aussi dès que les contradictions & les persécutions cesserent dans l'Eglise, la ferveur & la vivacité du zéle semblèrent cesser aussi : dès qu'il n'y eut plus de tyrans, les Saints devinrent plus rares. La Foi plus libre & plus tranquille, fut aussi plus languissante ; & ne trouvant plus d'obstacles autour d'elle, ni de ces troubles qui l'avoient agitée, elle s'endormit dans le sein même du calme & de la tranquillité. Seconde instruction tirée des difficultés & des contradictions que la Foi fait surmonter à Benoît dans son entreprise.

Enfin, la gloire & le succès éclatant qui l'accompagna, condamne la troisiéme excuse qui craint le parti de la vertu, comme l'écueil ou de la réputation ou de la fortune.

Vous le savez, mes Frères, Benoît sur le Mont-Cassin, fut l'oracle de toute la terre : les pays les plus éloignés entendirent raconter les merveil-

les du ſerviteur de Dieu, & vinrent entendre de ſa bouche les paroles de la vie éternelle : c'étoit la lampe allumée ſur la montagne, qui répandoit un vif éclat ſur toute l'Egliſe. L'inſtitut célébre dont il jetta les fondemens, ſemblable au grain de ſénevé, devint bientôt un grand arbre qui couvrit tout le champ de Jeſus-Chriſt ; qui en fit le plus bel ornement, & ſervit même d'azile aux oiſeaux du Ciel, je veux dire, aux plus grands hommes qui parurent alors dans l'Egliſe. Vous ſavez que tout ce qu'il y avoit de plus élevé dans le ſiécle, que les Princes & les Princeſſes elles-mêmes, y vinrent ſoumettre leur tête ſacrée au joug de Jeſus-Chriſt ; que les enfans de Benoît gouvernèrent long-tems toute l'Egliſe ; que de ces ſaintes ſolitudes ſortirent les Papes les plus ſaints, & les Evêques les plus célébres par leur doctrine & par leur piété ; que comme Jacob, il fut le père des Patriarches ; que la ſcience & la vérité ſe ſauvèrent dans ce pieux azile, de l'ignorance & de la barbarie de ces ſiécles infortunés, où l'irruption & le mélange de tant de peuples féroces avoit éteint dans l'occident le goût des lettres, & fort al-

téré la pureté de la Foi ; & que comme Noé, à qui nous l'avons d'abord comparé, les alliances du siécle furent mises comme en dépôt dans cette arche mystérieuse qu'il avoit élevée, de peur que tout ne fût effacé sur la terre, & la mémoire des siécles anciens ensevelie dans un éternel oubli : *Testamenta sæculi posita sunt apud illum ; ne deleri possit diluvio omnis caro.* Vous n'ignorez pas toutes ces circonstances éclatantes ; & mon dessein, en les touchant si rapidement, n'est pas, comme vous le voyez, de les embellir par des éloges, mais de venir à l'instruction, où je me hâte de conduire mon sujet.

Eccl. 44. 19.

Oui, mes Frères, la fausse prudence ; les inconvéniens de fortune, de réputation, que nous croyons entrevoir dans une vie chrétienne, l'emportent presque toujours sur les plus pressans mouvemens de la grace qui nous y convient. Je ne parle pas ici seulement de ces ames mondaines, qui commencent d'ouvrir les yeux à la vérité, qui voudroient se déclarer pour elle ; mais qui n'osent, parceque la crainte des dérisions & des censures humaines les arrête ; c'est une terreur puérile que nous avons souvent con-

ſondue. Je parle de celles qui ſe ſont déja déclarées pour Jeſus-Chriſt, & qui ſont une profeſſion publique de le ſervir : & je dis que dans le détail de leurs devoirs, elles ſacrifient preſque toujours à des égards humains les lumières & les mouvemens de leur propre conſcience. Ce n'eſt pas à la vérité ſur des points eſſentiels, & qui conduiſent à la perte viſible & déclarée de la grace : mais ſur une infinité de moindres démarches que Dieu demande de nous ; ſur mille moyens de ſalut que la voix du Ciel nous montre en ſecret, que nous ſentons nous-mêmes néceſſaires à notre foibleſſe ; néceſſaires pour nous ſoutenir dans la vertu ; néceſſaires pour y avancer ; néceſſaires par rapport aux deſſeins de Dieu ſur nous ; néceſſaires enfin au caractère de nos penchans, & à l'expiation de nos mœurs paſſées ; le monde nous arrête : l'impreſſion que notre nouvelle conduite fera ſur les eſprits, nous agite & nous ébranle ; la première penſée qui nous occupe, c'eſt ce que le monde penſera de nous. Ainſi après avoir abandonné le monde, nous voulons encore le ménager ; après avoir renoncé à tout ce qui plaît, nous vou-

lons encore lui plaire : nous voulons le mettre dans les intérêts de notre vertu ; & après l'avoir eu peut-être pour censeur de nos plaisirs, nous voulons encore l'avoir pour approbateur de notre pénitence : nous vivons encore pour lui, quoique nous ne vivions plus avec lui. C'est une idole que nous avons brisée & foulée aux pieds aux yeux des hommes, mais à laquelle nous rendons encore en secret des hommages. Pour peu que nous rentrions en nous-mêmes, nous trouverons ces dispositions au fond de notre cœur. On se dit à soi-même en secret pour se justifier ses infidélités ; que sur des choses indifférentes il ne faut pas s'exposer mal-à-propos aux censures humaines : & on ne prend pas garde que ce que la grace demande de nous, ne sauroit être indifférent pour nous ; que sacrifier les mouvemens de l'Esprit saint à des égards humains, c'est donner dans notre cœur la préférence au monde sur Jesus-Christ ; & que plus les démarches que la grace nous inspire, sont légères, moins la crainte qui nous les interdit est excusable. Car au fond, mes Frères, si nous regardons le monde

comme l'ennemi de Dieu, que peut-il nous arriver de plus heureux que de lui déplaire? si nous sommes persuadés que ses jugemens sur les choses de Dieu sont toujours faux, pourquoi avons-nous la foiblesse, ou de les respecter, ou de les craindre?

Lorsque Noé, à qui nous avons d'abord comparé notre Saint, bâtissoit l'Arche, dit saint Chrysostôme, le monde se moquoit de son entreprise: on regardoit comme une foiblesse d'esprit les sages précautions de cet homme fidéle. Tous les autres hommes se réjouissoient, dit l'Ecriture; les nôces & les festins étoient leur occupation de tous les jours; ils se plongeoient tous dans les voluptés criminelles; toute chair avoit corrompu sa voie; jamais la vertu ne fut plus rare ni plus méprisée: Noé tout seul osa se distinguer dans cette corruption universelle; Noé tout seul vivant à part s'occupoit à bâtir l'Arche sainte, qui devoit lui servir d'azile & le préserver dans le tems de la colère. On se moquoit de l'extravagance prétendue de son dessein, de la singularité de sa conduite, & de la tristesse de ses mœurs. Mais quand les eaux com-

mencèrent à inonder la terre; que la colère du Seigneur éclata, & que les hommes surpris dans leur aveuglement & dans leurs dissolutions, ne trouvèrent plus de ressources que dans des gémissemens inutiles; Noé alors se moqua à son tour de leur folie; ou pour mieux dire, il fut pénétré de douleur & de compassion de la perte de ses frères, & jouit tout seul du fruit de sa sage prévoyance. Ainsi, continue ce Père, lorsqu'occupé à construire l'Arche sainte au-dedans de vous, c'est-à-dire, à édifier un temple à l'Eternel dans votre ame, vous entendez les discours des insensés, & vous devenez le sujet de leurs dérisions & de leurs censures; n'interrompez pas ce saint ouvrage: imitez la constance & la sagesse de Noé: laissez parler un monde fasciné des choses présentes, & qui ne voit pas un terrible avenir. Plus le monde vous trouve singulier & extraordinaire, plus il condamne votre entreprise; plus hâtez-vous de la conduire à sa perfection, & de vous préparer un azile pour les jours mauvais. Les discours des hommes passeront, & seront ensevelis avec eux dans la destruction générale qui approche,

& que la colère de Dieu leur prépare; mais l'ouvrage de la Foi, que vous avez entrepris, ne passera jamais. Le langage du monde va périr avec lui; mais l'œuvre de Dieu surnagera, subsistera sur les débris du monde, vous mettra à couvert de la condamnation générale, & vous établira sur les montagnes éternelles, où il n'y aura plus ni deuil, ni gémissement, ni douleur; & où à l'abri de tous les périls & de toutes les tentations de la terre, vous jouirez de la bienheureuse immortalité.

Ainsi soit-il.





SERMON

POUR LE JOUR DE

S. JEAN-BAPTISTE.

Hic venit in teſtimonium, ut teſtimonium perhiberet de lumine.

Il vient pour ſervir de témoin, pour rendre témoignage à la lumière. Joan. 1. 7.

LES Saints ne ſont ſuſcités de Dieu que pour condamner le monde & le rendre inexcuſable; & le monde ne paroît ſubſiſter que pour abuſer des exemples des Saints, ou pour les condamner. Il faut que les divines Ecritures s'accompliſſent: que le monde trouve toujours des exemples qui le confondent; & que le monde condamne toujours tout ce qui ne lui reſſemble pas.

En vain la bonté de Dieu pour aller au-devant de toutes les vaines excuſes des pécheurs, diverſifie ſa grace

dans ses Saints, & propose au monde, dans la diversité de leurs dons, des modéles différens de vertu. Quelque différentes que soient leurs voies, elles se ressemblent toutes en un point, qui est de condamner le monde, & d'être condamnées par le monde même qu'elles condamnent.

En effet, mes Frères, jamais témoignage parut-il plus propre à ramener les hommes à la vérité, que celui de Jean-Baptiste dont nous honorons en ce jour la mémoire, & dont la solemnité devient encore plus pompeuse par la piété des personnes augustes (*a*) qui l'honorent de leur présence? C'étoit le plus grand des Enfans des hommes : c'étoit l'Ange du désert prédit dans Isaïe, qui devoit préparer les voies au Seigneur: c'étoit un enfant de miracle, sanctifié dans le sein de sa mère; le Précurseur du Messie, le Prophéte du Très-haut, la terreur des Pharisiens, le censeur des Rois, le prodige de toute la Judée. Que pouvoit opposer le monde à un témoignage si éclatant, & si propre à ré-

(a) *Sermon prêché à Sceaux devant M. le Duc & Madame la Duchesse du Maine.*

concilier le monde avec la vérité, si le monde pouvoit aimer ce qui le condamne?

Cependant le monde rejette Jean-Baptiste. Sa doctrine ne trouve que des contradictions; ses exemples des censures; sa pénitence des dérisions; son zéle des persécutions; & le crime de sa mort est le seul fruit que le monde retire de l'éclat & de la sainteté de sa vie.

Telle est la destinée du monde & de la vertu. Développons donc aujourd'hui une vérité si importante, & d'un si grand usage pour ceux qui m'écoutent. La meilleure manière de louer les Saints n'est pas d'éxalter leurs vertus; c'est de montrer qu'elles rendent nos vices inexcusables. C'est aux citoyens du Ciel à chanter les louanges de la grace, & les merveilles de Dieu sur eux; mais c'est à nous à trouver dans leur vie des instructions qui confondent les égaremens de la nôtre: il seroit inutile de célébrer la gloire de leurs actions, tandis que nous les condamnons par nos exemples. Imitons-les: de tous les éloges que nous pouvons leur donner, c'est le seul auquel ils peuvent être encore sensibles. Et

c'eſt pour cela que je me contente de vous propoſer Jean-Baptiſte aujourd'hui condamnant le monde par le témoignage qu'il rend à la lumière & à la vérité ; & Jean-Baptiſte condamné du monde, pour avoir rendu ce témoignage.

Le monde a de tout tems taxé les auſtérités de la vie des gens de bien, d'excès & de ſingularité ; leur humilité, de puſillanimité & de foibleſſe ; leur zéle, de biſarrerie & d'aigreur : telle eſt l'injuſtice qu'éprouva Jean-Baptiſte dans la Judée. C'eſt ſur ces trois préjugés que ſa miſſion rendit autrefois les Juifs plus inexcuſables ; & c'eſt encore par-là qu'elle nous condamne nous-mêmes. I. PARTIE.

Sanctifié dès le ſein de ſa mère, quels exemples d'auſtérité ne vient-il pas montrer aux hommes ? Ce n'étoit pas ici un pécheur, qui livré d'abord aux paſſions inſenſées, preſqu'inſéparables des premières mœurs, vînt expier dans les déſerts les égaremens d'une vie licentieuſe. Ce n'étoit pas un mondain, qui ſur le déclin de l'âge, laſſé des diſſipations du monde, & peu propre déſormais à ſes plaiſirs,

cherchât dans sa retraite, plutôt un repos honorable à sa vieillesse, qu'un lieu d'expiation à ses crimes. Ce n'étoit pas un ambitieux, qui rebuté des injustices du monde, de l'oubli & de l'indifférence de ses maîtres, fût venu cacher ses chagrins dans la solitude, plus pour se plaindre des mauvais traitemens du monde, que pour en fuir la corruption & les périls. C'étoit un Juste en qui la grace avoit prévenu, pour ainsi dire, la nature : & qui porte dans les déserts, non pas ces chutes dont Dieu se sert souvent pour former des pénitens, mais ces vertus pures dont il prévient ses Elus, quand il veut couronner l'innocence.

Cependant, suivez-le dans les déserts de la Judée, sur les bords du Jourdain, à la Cour d'Hérode : quel spectacle de pénitence & de renoncement ne donne-t-il pas à la Judée ? La différence des lieux ne change rien à l'austérité de ses mœurs : par-tout revétu de poil de chameau ; soutenant à peine par un peu de miel sauvage la foiblesse de la nature ; animé de l'esprit & de la vertu d'Elie, il paroît au monde comme un prodige nouveau, qui tantôt excite son admiration, tan-

tôt réveille sa censure; mais qui ne lui est d'aucun usage, parceque le monde ne peut comprendre qu'on ne soit pas fait comme lui, & que tout ce qui le condamne lui paroît plutôt une imposture inventée pour amuser les simples, qu'un modéle proposé pour confondre les pécheurs.

En effet, quelle impression fait sur l'esprit des Juifs la vie & le ministère du Précurseur? Il leur déclare que la coignée est déja au pied de l'arbre; que la justice de Dieu est sur le point d'éclater contre les crimes de la Synagogue, & que sans la pénitence ils périront tous: il leur montre l'Agneau de Dieu seul capable d'effacer leurs souillures & celles de leurs pères; cet Agneau promis depuis la naissance du monde, & que la Judée attendoit comme la seule ressource que le Seigneur lui préparoit pour en faire un peuple saint & nouveau. Ce n'est pas aux Prêtres & aux Docteurs seulement qu'il fait cette menace; c'est aux Grands de Jérusalem; c'est aux Saducéens qui se piquoient de raison & de force d'esprit, & qui regardoient les menaces de la Foi comme des terreurs vaines & populaires; c'est aux

ſoldats & à leurs chefs ; c'eſt à la Cour d'Hérode & à tout ce que la Paleſtine avoit de plus grand & de plus auguſte : c'eſt le ſeul moyen qu'il leur propoſe pour ſe mettre à couvert de la colère à venir. Le monde l'écoute, le monde l'admire, le monde court en foule après lui, le monde eſt frappé de la ſainteté de ſa doctrine ; & le monde ne le croit pas ; & le monde demeure toujours tranquille dans ſon aveuglement & dans ſon impénitence ; & les Phariſiens ſont toujours hypocrites & orgueilleux ; & les Saducéens ne rabattent rien de leurs voluptés & de leurs blaſphêmes : & le peuple ne change rien à ſes mœurs, & la Cour d'Hérode eſt toujours le trône de la volupté, & l'azile des adultères & des inceſtes. Et comment pourrions-nous donc nous flater que des vérités, qui dans la bouche du plus grand des enfans des hommes ne furent qu'un airain ſonnant, ſeroient dans nos bouches plus efficaces & plus heureuſes ?

Quel langage nouveau que celui de la pénitence, pour un monde qui ne la connoît pas ; pour des ames qui ne croyent être nées que pour les ſens, & à qui tous les plaiſirs enſemble peu-

vent à peine suffire ! quelle foule d'obstacles, de prétextes, d'inconvéniens, le monde n'oppose-t-il pas à ce devoir ? Je ne les ignore pas ; & la chaire chrétienne les a si souvent confondus, qu'il seroit inutile ici de les confondre encore. Et en effet, sur quoi vous croyez-vous dispensé de ce devoir, vous, mon cher Auditeur, qui m'écoutez ? Est-ce que votre vie n'a pas été assés criminelle pour en venir enfin à une sincère pénitence ? Mais, quand cela seroit, Jean-Baptiste sanctifié avant que de naître, n'ose s'en dispenser. Mais, hélas ! que ne pouvez-vous du moins nous alléguer l'innocence de votre vie ? Nous rendrions graces avec vous au Dieu tout-puissant & miséricordieux, qui vous auroit préservé de la corruption générale ; & nous laisserions à la grace qui vous auroit prévenu dès votre enfance, le soin d'affermir & de perfectionner son ouvrage : nous n'aurions pas besoin de vous instruire sur vos devoirs ; l'esprit de Dieu, qui résideroit en vous, vous apprendroit toute vérité. Votre vie ? hélas ! oseriez-vous vous-même la rappeller ? une vie, où vos jours n'ont été marqués que par

vos crimes : une vie, dont vous n'osez sonder vous-mêmes les abîmes ; & dont le cahos d'iniquités & de souillures où vous êtes plongé, vous éloigne depuis si long-tems du tribunal de la réconciliation & de la pénitence : une vie, dont vous ne pensez qu'en frémissant, à éclaircir les embarras & les ténébres : une vie, où Dieu l'auteur de votre être & de vos talens, n'a jamais trouvé un seul instant pour lui ; & où vous ne vous êtes souvenu peut-être de sa majesté, que pour l'insulter par vos dérisions & par vos blasphêmes : une vie de laquelle vous pourriez dire avec bien plus de raison que Job : Que le jour qui m'a vû naître périsse ; & qu'on efface du livre des vivans le moment infortuné qui vit commencer une course si abominable
Job. 3. 3. & si souillée ; *Pereat dies in quâ natus sum.* Que dirai-je enfin ? une vie, dont vous avez été peut-être le premier modéle ; & qui par les horreurs secrettes, dont elle est noircie, n'a point eu parmi les personnes de votre état, d'exemples dans les siécles qui nous ont précédés, & n'en trouvera peut-être point dans ceux qui doivent suivre.

Vous alléguerez peut-être la foi-

blesse de votre santé qui vous arrête. Mais quel usage n'en faites-vous pas pour les plaisirs ? que de violence ne donnez-vous pas au monde, à vos passions, à vous-mêmes & à vos caprices ? quel héros n'êtes-vous point, quand il faut vous contraindre pour la gloire, pour l'amitié, pour la fortune, pour vos maîtres ? Quel courage, pour ne pas dire quelle fureur, quand le monde vous appelle; que l'ambition vous anime; que l'envie de plaire vous met en mouvement; qu'une vaine distinction vous attire ? Écoutez-vous alors une santé qui se refuse à vos agitations éternelles, un corps qui s'écroule, pour ainsi dire, sous le poids de vos plaisirs & de vos erreurs ? Et de plus on vous l'a dit si souvent : *Le Royaume de Dieu est au-* Luc. 17.
dedans de vous : Dieu ne demande pas 21.
la force du corps, mais le changement de votre ame; mais la cessation de vos crimes; & dans un corps usé, les gémissemens du moins d'un cœur brisé & humilié. Le monde rejette ceux qui ne sont plus propres à ses plaisirs; il ne les souffre plus au nombre de ses adorateurs; il insulte même à leur obstination & à leur folie, lors-

que déja ſur le retour, ils s'attachent encore à le ſuivre & à lui plaire. Mais le Seigneur toujours clément & miſéricordieux, veut bien encore recevoir dans ſon ſein ceux que le monde rejette: il nous trouve toujours habiles à ſon ſervice, toujours propres à l'aimer, à pleurer nos crimes, à implorer ſes miſéricordes éternelles. C'eſt le Père de famille tendre & compatiſſant, toujours tranſporté de joie du retour d'un enfant égaré, quoiqu'il ne reconnoiſſe preſque plus en lui aucun trait de ſa nobleſſe & de ſa première origine. O mon Dieu! ſe peut-il que vous ſoyez ſi facile à recevoir le pécheur, & que le pécheur ſoit ſi lent & ſi tardif à revenir à vous?

Enfin, c'eſt peut-être là-deſſus, & ſur la facilité avec laquelle Dieu reçoit toujours le pécheur pénitent, que vous renvoyez à l'avenir votre pénitence; & que vous vous promettez que la ſuite apportera à ce changement des facilités que vous ne trouvez pas aujourd'hui. Il eſt vrai que Dieu reçoit toujours le pécheur qui revient à lui. Mais, qui vous a répondu que vous arriverez à ce jour que vous vous marquez à vous-même; &

que la mort ne vous ſurprendra point dans le cours de ces années que vous deſtinez encore au monde & aux paſſions ? Qui vous a répondu que Dieu changera votre cœur, lorſque vous aurez mis le comble à vos crimes; & qu'à force de l'irriter, en différant votre converſion, & continuant vos égaremens, vous vous le rendrez plus propice? qui vous a répondu que vos paſſions alors plus invétérées, ſeront plus aiſées à déraciner de votre cœur; & que le reméde de vos plaies ſera la vieilleſſe même qui les rend toujours plus incurables? Depuis long-tems vous vous ſeduiſez vous-même par ces vains projets de converſion : avez-vous rompu depuis une ſeule de vos chaînes? avez-vous fait une ſeule démarche pour vous rapprocher de Dieu? & qu'ont produit tous ces vains projets de repentir, que de vous rendre plus tranquille dans vos crimes? Eſt-il un ſeul pécheur impénitent qui ne deſire de changer de vie? en eſt-il un ſeul qui ſoit dans la volonté affreuſe de mourir dans ſon péché? & qu'eſt-ce que l'impénitence, qu'un deſir inutile de converſion, qui calme nos remords, & qui ne délie jamais nos chaînes?

O mon Dieu ! ſi comme l'impie j'avois renoncé à la foi, & à l'eſpérance de vos promeſſes, ma tranquillité ſeroit affreuſe ; mais elle ſeroit moins étonnante. Mais, Seigneur, moi dans le cœur de qui votre main miſéricordieuſe conſerve encore ces premiers ſentimens de religion, que mes crimes n'ont pu effacer ; qu'eſt-ce qui peut encore me calmer dans mes égaremens ? Je connois que je vous outrage : je deſire de ſortir d'un état ſi triſte & ſi criminel ; je me dis mille fois à moi-même que je ne ſuis fait que pour vous ; & les dégoûts du monde & des paſſions ne me font que trop éprouver tous les jours, que vous ſeul, ô mon Dieu, êtes la paix, & le ſeul bonheur de votre créature. Quel eſt donc, Seigneur, le charme qui me retient & qui m'enchante ? m'avez-vous donc rejetté pour toujours ? ne mettez-vous donc dans mon cœur des deſirs de ſalut, que pour me rendre plus criminel par les oppoſitions que j'y mets ? & vos graces ſeroient-elles, non les préjugés heureux de mon ſalut, mais des armes que ſe prépare contre moi la terreur de votre juſtice ?

C'eſt ainſi que la pénitence de Jean-Baptiſte condamne le monde. Mais

ſes abbaiſſemens ſont encore pour le monde un nouveau ſujet de condamnation ; & ici remarquez-en, je vous prie, tous les caractères. Il reconnoît que Jeſus-Chriſt eſt plus grand que lui ; c'eſt un aveu qu'il devoit à la vérité & à la juſtice : mais il déclare qu'il n'eſt pas digne même d'être ſon miniſtre ; & cela dans un tems que le peuple accouru en foule ſur les bords du Jourdain, le regarde comme le Chriſt, & eſt prêt à lui rendre les honneurs deſtinés au Meſſie ; dans un tems où Jeſus-Chriſt lui-même confondu dans la foule vient recevoir le batême de ſes mains, & ſemble par cette démarche ſe ſoumettre comme un de ſes diſciples à ſa doctrine & à ſon miniſtère. Rien de plus grand & de plus digne d'admiration que de s'abbaiſſer au milieu des applaudiſſemens qui nous élévent ; & non-ſeulement de ne pas s'attribuer les honneurs que l'erreur publique nous défère, mais de ſe reconnoître indigne même de ceux qui nous ſont dûs. Enfin, il ne ſe contente pas d'aſſurer qu'il n'eſt pas le Chriſt ; il n'oſe même ſe nommer Prophéte, lui qui eſt plus que Prophéte : il lui ſuffit de s'appeller la voix qui

crie dans le désert : il veut diminuer afin que Jesus-Christ croisse ; & ne fait servir sa gloire & ses talens, qu'à manifester la gloire du Messie qu'il vient annoncer à la terre. Il est rare dans les fonctions même les plus saintes, & dans les dons éclatans que nous avons reçus de Dieu, de lui en rapporter toute la gloire, & de n'en rien retenir pour nous-mêmes.

En effet, revenons sur tous les caractères de l'humilité de Jean-Baptiste, & nous y retrouverons tous les caractères de notre orgueil marqués & confondus.

Premiérement, il rend gloire à la vérité & à la justice en se reconnoissant inférieur à Jesus-Christ : & nous, malgré tout ce qui nous humilie au dedans de nous, malgré ces foiblesses qui nous font rougir en secret ; ce vuide & ce néant que nous trouvons en nous, & qui fait que nous nous sommes à charge, & que nous portons par-tout avec nous l'ennui, le dégoût, & l'horreur, pour ainsi dire, de nous-mêmes ; nous voulons pourtant imposer au public, & qu'on nous prenne pour ce que nous ne sommes pas. Nous exigeons que les hommes pen-

ſent de nous ce que nous n'oſerions en penſer nous-mêmes : & le comble de l'injuſtice, c'eſt que tous ceux qui nous refuſent les qualités que nous n'avons pas, & les louanges que nous ne méritons pas, & qui jugent de nous comme nous en jugeons nous-mêmes en ſecret, nous les haïſſons ; nous les décrions ; nous leurs faiſons un crime de l'équité de leurs jugemens ; & nous nous en prenons, ce ſemble, à eux de nos misères & de nos foibleſſes. Telle eſt l'injuſtice de notre orgueil.

Secondement, Jean-Baptiſte veut diminuer afin que Jeſus-Chriſt croiſſe : il met ſa véritable grandeur à cacher l'éminence de ſes titres ; il n'eſt occupé qu'à publier la gloire du Meſſie qu'il vient annoncer. La ſolide humilité eſt grande & magnanime, & l'orgueil, toujours bas & rampant. Auſſi c'eſt peu de vouloir nous attribuer les talens & les vertus que nous n'avons pas, nous diſputons même aux autres celles qu'ils ont. Il ſemble que leur réputation nous humilie ; qu'on nous prive des louanges qu'on leur donne, & que les honneurs qu'ils reçoivent ſont des injuſtices qu'on

nous fait : incapables d'élévation, de vertu, de générosité, nous ne pouvons la souffrir dans les autres; nous trouvons des taches où tout le monde admire des vertus. Au lieu que Jean-Baptiste diminue afin que Jesus-Christ croisse, il semble que nous ne pouvons croître & nous élever, sans que les autres diminuent : le mérite nous blesse & nous éblouit; & ne voulant pas nous défaire de nos vices, nous voudrions pouvoir ôter aux autres leurs vertus mêmes. Telle est la bassesse de l'orgueil.

Enfin, Jean-Baptiste ne fait servir l'éclat de ses dons & de ses talens qu'à la gloire de Jesus-Christ : il ne veut pas qu'il en rejaillisse un seul rayon sur lui-même : il refuse le titre de Prophéte : Je ne suis, dit-il, que la voix qui crie dans le désert; qu'un organe & qu'un vil instrument entre les mains de celui qui me fait parler & qui m'anime. La reconnoissance est le caractère inséparable de l'humilité : elle rapporte tout à celui de qui elle a tout reçû. Hélas ! & tout ce que le Seigneur a mis en nous de dons & de talens, nous n'en faisons usage que pour nous, & souvent contre le Seigneur lui-même;

les talens du miniſtère, à nous faire un grand nom, à nous rendre recommandables auprès des Grands & des Puiſſans; à nous acquérir du crédit & de la conſidération dans le monde, attirer à nous les pécheurs, loin de les ramener à Dieu; & aggrandir notre réputation, loin d'aggrandir le Royaume de Jeſus-Chriſt : le talent de la ſcience & de la doctrine, à taxer d'ignorance tous ceux qui ne penſent pas comme nous; à croire que nous ſeuls avons la ſcience & la ſageſſe en partage; à ne vouloir pas ſuivre les routes communes & battues: à chercher ſouvent à nous diſtinguer par des ſingularités toujours dangereuſes dans la doctrine; à exciter des diſputes qui ſcandaliſent plus les Fidéles, qu'elles n'éclairciſſent les myſtères de la Foi; enfin à troubler l'Egliſe, loin de la ſoutenir & de la défendre. Telle eſt l'injuſtice, la baſſeſſe, & l'ingratitude de l'orgueil, caractères qui en ſont inſéparables, & qui ſont condamnés par les caractères de l'humilité du Précurſeur.

Mais ſon zèle ne nous fournit pas moins de ſujets de condamnation contre le monde. Je dis ſon zéle, un zéle éclairé. Il ne s'en prend qu'aux abus;

il ne propoſe à chacun que les devoirs propres de ſon état; aux Prêtres la charité & le déſintéreſſement; aux Phariſiens, l'humilité, la droiture du cœur, & l'horreur de l'hypocriſie; aux Gens de guerre, l'éloignement des excès, des rapines, & des violences; à Hérode, la ſainteté du lit nuptial, & l'horreur du ſcandale & des ſuites de l'incontinence; à tous, la pénitence & le renoncement. Il borne-là ſon miniſtère; il ne cherche qu'à rendre ſon zéle utile: il ne veut pas qu'on l'admire; il veut qu'on ſe repente: il ne fait pas parade, comme les Phariſiens, d'une ſévérité outrée, & d'impoſer aux autres un joug accablant; il ſe contente de le porter lui-même, & de propoſer aux autres les régles communes de la loi.

Cependant, ce zéle ſi humble & ſi éclairé, n'en eſt pas moins intrépide. Il ne ménage ni les rangs, ni les dignités; ni les erreurs les mieux établies; ni les Phariſiens ſi reſpectés du peuple par la fauſſe apparence de leur ſainteté; ni les anciens de Jéruſalem, ſi redoutables par leur autorité; ni Hérode lui-même, ſi élevé par la majeſté de ſon rang, & l'éclat de ſa cou-

tonne: il porte courageusement la vérité jusqu'aux pieds du trône, d'où elle n'approche presque jamais. Les carresses & les faveurs dont Hérode le comble, loin de l'amollir, raniment l'intrépidité de son zéle : il croit être encore plus redevable de la vérité à un Prince qui l'honore de sa bienveillance. Il n'est pas venu à sa Cour pour aspirer à sa faveur & à ses graces; mais pour le rendre digne lui-même des faveurs du Ciel. On ne craint rien, quand on ne souhaite rien : on ne cache rien, on ne dissimule rien, quand on ne cherche pas à plaire, mais à édifier. Il lui annonce hardiment : *Non licet*; Il ne vous est pas permis : le trône vous met à couvert de la sévérité des loix humaines; mais il ne vous met pas au-dessus de la loi de Dieu : votre puissance vous rend tout possible ; mais elle ne rend pas innocent ce que Dieu condamne : il devient même d'autant plus criminel pour vous, que vous pouvez moins le cacher aux yeux du public, & que votre rang ajoûte au crime de la chute le crime inévitable du scandale : *Non licet*. En un mot, par-tout où Jean-Baptiste trouve le vice, il l'atta-

que, il le confond. Il ne connoît pas ces timides ménagemens qui font grace au crime en faveur du pécheur, & mesurent leur zéle, non sur la nature des déréglemens, mais sur le rang & la dignité des coupables.

Mais ne croyez pas que l'intrépidité de son zéle ne fût accompagnée de charité & de prudence ; car c'est la prudence & la charité toute seule qui assurent le succès du zéle. Je dis la prudence : non cette prudence de la chair, qui n'est qu'une coupable timidité, & qui est plus attentive à ce qu'elle croit devoir aux hommes, qu'à ce qu'elle doit à la vérité ; mais, cette prudence de l'Esprit saint, qui condamne le vice sans aigrir le pécheur ; qui pense plus à le gagner, qu'à le confondre ; & qui sans ménager le crime fait ménager la foiblesse du coupable. Je dis la charité : non cette complaisance molle & humaine qui excuse tout ; qui ne met que de l'huile sur la plaie invétérée, où il faudroit mettre le fer & le feu ; & qui en laissant le malade content du médecin, le laisse encore plus content de son état & de lui-même : mais, cette charité ardente & compatissante, qui supporte le malade, mais qui ne souf-

ſre & ne déguiſe pas le mal ; qui ne flate pas les plaies, mais qui fait aimer les remédes ; qui étudie les tems & les momens ; qui prend toutes les formes ; qui mêle la douceur à la ſévérité ; qui joint la prière à l'inſtruction ; & qui s'oubliant elle-même, n'oublie rien pour ſe rendre utile à ſes frères.

Or, qu'il eſt rare de retrouver tous ces caractères dans le zéle des perſonnes qui ſont profeſſion de piété ! Notre zéle eſt éclairé. C'eſt-à-dire, nous ſommes clairvoyans ſur les défauts de nos frères : rien ne nous échappe de leurs foibleſſes. Nous devinons celles qu'ils cachent ; nous exagérons celles qui paroiſſent ; nous prédiſons même celles qui ne ſont pas encore ; notre vanité ſe repaît, pour ainſi dire, de leurs imperfections ; ſous prétexte que notre vie paroît conſacrée à la piété, nous nous faiſons un mérite de condamner tout ce qui ne nous reſſemble pas. Nos yeux ſont perçans pour voir ce que la charité devroit nous cacher ; & nous ne les tournons jamais ſur nous-mêmes ; & nos foibleſſes qui deshonorent la piété, nous ne les voyons pas ; & nos humeurs & nos bizarreries & nos hauteurs, dont tous ceux qui nous en-

vironnent souffrent, nous les ignorons : nous sommes lumière pour les autres, & nous ne sommes que ténébres pour nous-mêmes.

Notre zéle est intrépide. Mais tandis que nous sommes si sévères sur la conduite de ceux que nous n'aimons pas, que nous ne craignons pas, qui sont inutiles ou même opposés à nos vûes, à nos intérêts, à nos sentimens; nous nous adoucissons envers ceux, ou qui peuvent nous être utiles, ou qui pensent comme nous : nous excusons tout; nous donnons même à leurs vices, les noms & les éloges de la vertu; nos seuls intérêts décident de notre zéle : & au lieu que leurs erreurs auroient dû trouver une ressource dans notre sincérité, elles trouvent un nouvel écueil dans nos adulations & nos complaisances.

Et c'est en quoi seulement notre zéle est prudent, mais d'une prudence intéressée & charnelle. Car d'ailleurs, le zéle prudent n'étend pas ses censures & ses avis sur ceux que la Providence n'a pas soumis à son autorité : il ne reprend pas, il ne censure pas ceux dont il ne répond pas : il ne fait pas d'une prétendue piété un empire tyrannique

tyrannique ſur ſes frères : il n'entreprend pas d'inſtruire & de corriger ceux qu'il devroit ſe contenter d'édifier : il ne publie pas ſur les toits ce qui ne devroit pas être confié à l'oreille ; & ne ſcandaliſe pas le monde par les abus de la piété, plus que les pécheurs mêmes ne le ſcandaliſent par les excès de leurs vices.

Enfin notre zéle doit être charitable ; dernier caractère. Mais pour cela, il faut être plus touché des chutes de nos frères, qu'aigri & rebuté de leurs foibleſſes ; leur laiſſer paroître plus de compaſſion que de zéle ; plus d'affection que de rigueur ; plus de deſir & d'amour de leur ſalut, que d'indignation & d'horreur de leurs fautes. Charitable, qui ne mêle pas le poiſon de la malignité avec les ſaints offices de la charité ; qui ne confonde pas le zéle avec la ſatyre, l'humeur avec la correction ; qui ſache ſe faire aimer, lors même qu'il ne peut ſe diſpenſer de reprendre ; qui rende la vertu plus aimable par ſes ménagemens, que redoutable par ſes cenſures ; qui gagne les cœurs avant d'en attaquer les foibleſſes, & mette, pour ainſi dire, par ſa douceur, les pécheurs d'intelligence

avec lui contr'eux-mêmes. Enfin, charitable, qui tolére pour reprendre avec plus de ſuccès, & ne cherche pas dans ſes répréhenſions l'oſtentation de ſon zéle, mais l'utilité & le ſalut de ſon frère.

Car de ces régles violées, vous, mes Frères, qui faites profeſſion de piété, quelles cenſures ne fourniſſez-vous pas tous les jours au monde contre la piété même! je vous l'ai dit ſouvent; & on ne ſauroit trop le redire, puiſque c'eſt le prétexte le plus univerſel & le plus plauſible, dont le monde ſe ſert tous les jours pour préférer la vie mondaine à celle de la piété, qu'il croit moins ſûre pour le ſalut, que celle du monde même. Vous rendez la vertu odieuſe; en la rendant mordante & incommode; vous lui ôtez tout ce qu'elle a d'aimable & de propre à gagner les cœurs; vous faites penſer au monde que la piété, ce don de Dieu, cette ſageſſe d'en-haut, cette régle de tous les devoirs, ce doux lien de la ſociété, n'eſt qu'une humeur chagrine & dangereuſe, une enflure du cœur, un travers, & une petiteſſe de l'eſprit, le poiſon des ſociétés & des commerces; en un mot, un zéle

amer pour les autres, & une indulgence aveugle & excessive pour soi-même. Rendons donc à la vertu par nos attentions, ce qu'elle perd par nos foiblesses. Nous ne réconcilierons jamais le monde avec elle, il est vrai; mais du moins nous le forcerons de la respecter: nous ne la mettrons jamais entiérement à couvert des dérisions & des censures, mais du moins les seuls contempteurs de la Religion, le deviendront de la vertu. Corrigeons nos frères en les édifiant, & non en les déchirant. Quand le devoir nous obligera de reprendre, nos exemples auront déja préparé les voies à nos instructions: nous aurons tout dit en vivant bien; & le monde respectera une piété qui ne se pardonne rien, & qui semble tout pardonner aux autres. C'est ainsi que la pénitence, que les abaissemens, que le zéle du Précurseur condamnent le monde; il nous reste à le voir condamné du monde par les mêmes endroits par où il vient lui-même de le condamner.

SI la vie des Justes est une manière de jugement anticipé, qui condamne le monde, on peut dire que la corrup- II. PARTIE.

tion du monde s'éléve ici-bas un tribunal, où les Justes ont toujours été condamnés. Ce sont deux tribunaux opposés, dit saint Augustin, qui prononcent mutuellement l'un contre l'autre, des anathêmes & des arrêts de mort; & ce qu'il y a d'étonnant, c'est que souvent les mêmes objets qui fournissent à l'un des motifs de condamnation, forment les arrêts & les jugemens de l'autre. C'est la pénitence, l'humilité, le zéle du Précurseur qui condamnent le monde; nous l'avons vû; & c'est de sa pénitence même, de son humilité & de son zéle, que le monde prend occasion de le condamner; nous l'allons voir.

Je dis de sa pénitence même. Et certes, mes Frères, quels sentimens de respect, d'admiration, d'amour de la vertu, la vie céleste du Précurseur ne devoit-elle pas former dans l'esprit des Juifs? Quel Prophéte jusques-là avoit paru sur la terre plus austère dans ses mœurs, plus héroïque dans sa pauvreté & son désintéressement, plus éloigné de tout ce qui peut flater les sentimens les plus innocens de la nature? Cependant cette vie si austère, cette retraite si profonde, ce détachement

si universel, & si propre à faire glorifier le Seigneur dans ses Saints, trouve parmi les Juifs des dérisions, des censures. Loin d'admirer la force de la grace & le don de Dieu, qui peut élever la foible créature si fort au-dessus de sa propre foiblesse; loin de conclure de si grands exemples d'austérité, que nous pouvons tout en celui qui nous fortifie, & que les difficultés chimériques, que nous trouvons tous les jours dans la sévérité de la Loi, sont plutôt les vaines excuses de nos transgressions, que des raisons légitimes qui nous dispensent de son observance; loin de bénir les richesses de la bonté du Seigneur, qui veut bien encore de tems en tems, & dans les siécles les plus corrompus, tirer des trésors de sa miséricorde ces hommes extraordinaires, & montrer ces grands spectacles à la terre, pour animer les foibles, confondre les pécheurs, & fournir à la Religion de nouvelles preuves contre l'impiété & le libertinage : ils regardent les saints excès de la pénitence de Jean-Baptiste comme une illusion de l'esprit imposteur, qui le séduit & qui l'anime; comme une frénésie, qui s'est emparée de ses sens

& de ſa raiſon; comme une vapeur noire qui le trouble, & ne lui fait oublier ce qu'il doit à ſon corps, que parcequ'il n'eſt plus en état de ſentir & de ſe connoître lui-même; enfin, comme un eſprit bleſſé de l'amour de la ſingularité; & qui ſacrifie au démon de la vanité, & à une complaiſance inſenſée, les ſentimens les plus vifs, & les penchans les plus innocens de la nature: *Venit Joannes neque manducans, neque bibens; & dicunt: Dæmonium habet.*

Matth. 11. 18.

Et telle a été dans tous les tems, mes Frères, la deſtinée du monde, de tourner à ſa perte les mêmes ſecours que la bonté de Dieu avoit préparés pour ſon ſalut. Car, mes Frères, ne craignons pas de le dire ici; & puiſque je ne viens que pour vous édifier, ne cachons rien de tout ce qui peut vous inſtruire: quelle impreſſion font ſur nous les dons de la grace dans les ſerviteurs de Dieu, lorſqu'elle les conduit par ces voies rigoureuſes & ſingulières? que penſez-vous, que dites-vous tous les jours, des ames qui pouſſées par l'Eſprit ſaint, font ſuccéder à vos yeux la retraite aux diſſipations du monde, les larmes aux plai-

ſirs, l'auſtérité des mœurs aux charmes de la volupte & de la molleſſe? quels ſentimens réveillent en vous ces grands exemples, ces heureuſes ſingularités, ces preuves éclatantes de la puiſſance du Seigneur, & de ſa miſéricorde ſur les hommes? En êtes-vous touchés? en êtes-vous ſeulement édifiés? enviez-vous leur deſtinée? Non, mes Frères, leurs auſtérités ſaintes, vous les traitez de ſingularité & de foibleſſe; leur retraite, de bizarrerie & d'humeur; leurs larmes, de puſillanimité & de foibleſſe. Tantôt, c'eſt une affectation, & un vain deſir de ſe diſtinguer, qui les pouſſe & qui les anime; tantôt, c'eſt une ardeur de tempérament, qui croyant ſe livrer aux mouvemens de la grace, ne fait que ſuivre l'impétuoſité de la nature; tantôt, c'eſt une raiſon bleſſée, qui ne voit plus rien au naturel, & à qui il n'eſt plus que les excès qui puiſſent plaire: *Venit Joannes neque manducans, neque bibens; & dicunt: Dæmonium habet.*

Que dirai-je? que de cenſures! que de réfléxions, qui paroiſſent même avoir un air de modération & de ſageſſe! Car je ne parle pas ici des dé-

risions que les impies & les libertins font tous les jours de la vertu : & comment respecteroient-ils les hommes, eux qui ne craignent plus de Dieu ? & de quel prix peut être la vertu auprès de ceux qui regardent comme une chimère l'Auteur de tous les dons & de la vertu même ? Je parle des plus sages d'entre les mondains ; de ces hommes prudens selon le siécle, qui ne blasphêment pas contre l'Esprit saint, comme l'impie ; mais qui veulent juger des dons de Dieu, & de la folie de la Croix, sur la fausse sagesse de l'homme. Quels inconvéniens ne trouvent-ils pas aux saintes austérités, & aux larmes heureuses de la pénitence des Justes? On voudroit une vertu plus modérée, & qui se fît moins remarquer : on se plaint qu'une piété trop austère désespère plutôt ceux qui en sont témoins, qu'elle ne les encourage : on redit sans cesse qu'on ne va pas loin, quand on s'y prend si vivement ; que la grande affaire n'est pas d'entreprendre tout ce qu'on peut, mais de soutenir ce qu'on entreprend ; & que la vanité toute seule nous méne souvent à des singularités, dont on fait honneur à la gra-

te : *Venit Joannes neque manducans, neque bibens, &c.* Vaine ſageſſe des enfans des hommes, eſt-ce à toi à t'élever contre la ſageſſe de Dieu, & contre les voies admirables de ſa grace & de ſa miſéricorde, dans la ſanctification des Juſtes.

Et ne croyez pas, mes Frères, qu'une vertu plus adoucie & plus commune, trouve plus d'indulgence auprès du monde. Le même monde qui prêche tant la modération aux gens de bien; qui cenſure ſi fort les excès de leur piété, & qui condamne ſi hautement leurs ſingularités prétendues; le même monde, dès que les gens de bien paroiſſent dans des mœurs plus communes: que leur piété n'a rien de trop auſtère qui frappe & qui ſurprenne, qu'ils ſe permettent certains plaiſirs innocens, où la bienſéance, plutôt que le goût, les conduit; & qu'ils affectent en tout ce que la Loi de Dieu ne condamne pas, de reſſembler au monde, de peur de révolter le monde; ah! c'eſt alors que le monde triomphe des adouciſſemens de leur piété: c'eſt alors qu'on inſulte à cette vertu commode & aiſée : c'eſt alors qu'on s'applaudit en ſecret, de trouver dans les

gens de bien, des penchans & des foiblesses prétendues, qui justifient les nôtres; & qu'on se rassure dans les égaremens du vice, en les opposant aux imperfections de la vertu : c'est alors qu'on met bien haut les obligations de l'Evangile; que le monde devient un docteur rigide & outré; & que tandis qu'il se permet, sans scrupule les plaisirs les plus criminels, il taxe hardiment de crime les délassemens les plus innocens des Justes; c'est alors que ces dérisions si vulgaires, contre l'amour propre & la vie commode des gens de bien, ne sont pas épargnées; que la piété devient la fable & la risée des pécheurs; & que renoncer au monde n'est plus, selon eux, que chercher avec plus de précaution & de rafinement, les aises & les commodités du monde même.

Et voilà ce que Jesus-Christ reproche aux Juifs de notre Evangile: (car le monde a toujours pensé & parlé de même dans tous les tems.) Jean est venu, leur dit-il, ne mangeant, ni ne bûvant, & montrant à la Judée l'exemple de la vie la plus retirée & la plus austère; & vous avez dit que c'étoit un esprit d'illusion & de fureur,

qui le portoit à ces excès : *Venit Joannes neque manducans, neque bibens ; & dicunt : Dæmonium habet.* Le Fils de l'homme a paru mangeant & bûvant, proposant aux hommes le spectacle d'une vertu plus pratiquable & plus commune, & se mettant à portée de tous, pour les sauver tous, & vous avez dit que c'étoit un homme de bonne chère ; l'ami des pécheurs & des publicains ; & qui dans une vie commode & sensuelle, vouloit jouir de la réputation de la vertu & de la sainteté, sans en souffrir les privations & les peines : *Venit Filius hominis manducans, & bibens ; & dicunt : Ecce homo vorax, & potator vini, publicanorum & peccatorum amicus.* Et c'est ainsi, ajoûte Jesus-Christ, que la sagesse de Dieu, dans la diversité des voies par où elle conduit ses serviteurs, est justifiée par les contradictions insensées du monde ; & que les jugemens des enfans des hommes, jamais d'accord avec eux-mêmes, fournissent tous les jours à sa justice de nouvelles armes pour les condamner & pour les confondre : *Et justificata est sapientia à filiis suis.*

Matth. 11. 19.

Ibid.

Mais si la pénitence de Jean-Bap-

tiste est condamnée du monde, ses abaissemens ne trouvent pas auprès de lui plus d'indulgence. Oui, mes Frères, le monde qui condamne si fort l'ambition dans les gens de bien; qui les accuse si facilement d'aller toujours à leurs fins; d'être plus vifs sur leurs intérêts, plus délicats, plus pointilleux, plus sensibles aux honneurs & aux préférences; & de se servir même de la vertu pour y parvenir: le monde qui est ravi d'avoir ce reproche à leur faire; ce monde lui-même, toujours plein de contradiction, condamne l'humilité du Précurseur. L'aveu qu'il fait aux Juifs de son néant & de sa bassesse, & de la grandeur de Jesus-Christ, les éloigne de lui, & ils ne paroissent plus en foule à sa suite. Ses disciples eux-mêmes sont blessés, & ne peuvent souffrir qu'il s'abaisse si fort au-dessous de Jesus-Christ: (car souvent c'est la vanité toute seule, qui nous attache à la réputation de nos conducteurs; ce n'est pas le desir qu'ils nous soient plus utiles:) ils viennent lui représenter que ce Jesus à qui il a rendu témoignage, se mêle aussi de batiser, & que le peuple
Joan 3. 26. en foule court après lui: *Cui tu testi-*

monium perhibuisti, ecce hic baptisat, & omnes veniunt ed eum. Ils sont jaloux que la multitude abandonne leur maître pour aller à Jesus-Christ; & semblent vouloir le blâmer, à force d'avoir rendu Jesus-Christ trop grand, de s'être rendu lui-même vil & méprisable.

Et telle est encore, mes Frères, notre injustice envers la vertu. Nous, qui trouvons si mauvais que ceux qui en font profession briguent des dignités & des places; nous, qui sommes si éloquens sur les voies secrettes & détournées, que les gens de bien savent prendre pour parvenir; nous, qui leur faisons souvent un crime des graces mêmes & des honneurs qu'ils fuient, & que leur mérite leur a attirés malgré eux-mêmes; nous, qui débitons sans cesse que la vertu n'est que le premier ressort de l'ambition; & que sous un régne sur-tout où les graces suivent la piété, la piété n'est souvent que la recherche & la voie secrette des graces; nous-mêmes, mes Frères, si un Juste animé de l'Esprit de Dieu, abdique le faste & l'éclat des honneurs du siécle; s'il fait à la grandeur de la Foi, & à la vérité de ses

promesses, un sacrifice de sa naissance, de son nom, de ses places, de ses talens, pour méditer dans le silence & dans la retraite, les merveilles du Seigneur, & les années éternelles; s'il préfere la sûreté du repos, & les douceurs d'une vie sainte & privée, aux dissipations de l'autorité, & aux périls des prétentions & des espérances; de quel œil regardons-nous la grandeur de son humilité, & le courage héroïque de son renoncement & de sa retraite? en faisons-nous honneur à la Religion & à la puissance de la grace? Hélas! nous y trouvons de la pusillanimité, & de la foiblesse: nous appellons une vie oiseuse & obscure, une vie qui sert de spectacle aux Anges & aux Saints: nous taxons de paresse, & de défaut d'élévation, les sacrifices les plus héroïques, & les sentimens les plus nobles de la Foi: nous donnons à cette Sagesse sublime d'en-haut, qui fait regarder au Juste tout ce qui passe comme de la boue, les noms rampans de timidité & de petitesse d'esprit: nous regardons comme des hommes devenus inutiles au monde, ces hommes dont le monde n'est pas digne: & nous qui admirons tant la simplicité de vie,

le désintéressement, la fausse sagesse d'un Socrate, & le mépris orgueilleux que les Philosophes avoient pour les dignités & pour les richesses : nous, qui ne voyons pas la bassesse & la folie de ces prétendus sages, de chercher pareillement la gloire & la réputation, par une ostentation de vertu, plus méprisable que le vice même ; nous-mêmes, mes Frères, nous regardons comme un bon air de mépriser la noble humilité des serviteurs de Dieu, le noble dépouillement des Sages de l'Evangile, la sainte magnanimité de leur foi ; & nous donnons à l'extravagance & à la puérilité de l'orgueil, les éloges que nous refusons à l'élévation de l'humilité, à la sainte philosophie de l'Evangile, & à la sagesse sublime de la grace. Qu'est-ce que l'homme, ô mon Dieu ! & quel est son aveuglement, d'admirer tout ce qui l'avilit ; & de mépriser tout ce qui peut le rendre estimable.

Enfin, non-seulement l'humilité de Jean-Baptiste devient un sujet de mépris pour le monde ; mais son zèle même, ce zèle si sage, si éclairé, fournit au monde un dernier sujet de condamnation contre lui.

L'impiété d'Hérodias, & la foiblesse d'Hérode, font au Précurseur un crime de la sainte liberté de son ministère : il devient le martyr de la vérité. Heureux de l'avoir annoncée! Plus heureux encore de mourir pour elle! Heureux d'avoir osé la publier dans le palais des Rois, & jusqu'aux pieds du trône, où elle fait rarement entendre sa voix parmi la foule des adulateurs qui l'environnent! plus heureux encore d'avoir ajoûté, par son sang, un nouvel éclat à la vérité! Heureux d'avoir condamné le monde par la générosité de son zèle! plus heureux encore d'avoir par son zèle saint & généreux, fourni au monde un sujet de condamnation contre lui!

Oui, mes Frères, le monde ne sauroit pardonner à la vérité, parceque la vérité ne peut rien pardonner au monde. Et dans quelle bouche pouvoit-elle être plus respectable, que dans celle du Précurseur? Le prodige de sa naissance, le saint excès de ses austérités, l'éclat de sa réputation, la grandeur de son ministère, les hommages de toute la Judée, l'esprit de tous les Prophétes qui paroît revivre en lui; quel instrument pouvoit choisir la sa-

gesse de Dieu plus propre à rendre gloire à la vérité, & à confondre la volupté, si la volupté pouvoit rougir; & si elle ne mettoit pas sa gloire dans sa confusion même & dans son ignominie?

En effet, il semble que tous les autres vices laissent encore un reste de goût, ou du moins de respect pour la vérité. Mais la volupté en a été de tout tems la plus inexorable persécutrice: il n'est rien de sacré pour elle: tout ce qui s'oppose à sa passion, la rend furieuse & barbare: le sang, la nature, la religion, l'amitié; il n'est point de droits qu'elle ne viole, point de liens qu'elle respecte; les crimes les plus affreux ne coûtent plus rien dès qu'ils deviennent nécessaires; & tandis qu'on nous la présente sous les noms spécieux de tendresse de cœur, de bonté de naturel, de fidélité constante, de sentimens nobles & généreux; c'est une furie armée de fer & de poison, qui n'épargne rien, & qui est capable de tout, dès qu'on l'incommode, ou qu'on la traverse.

Hérodias n'est touchée, ni de la sainteté de Jean, ni de la dignité de son ministère, ni de l'admiration de toute

la Judée, qui le regarde comme un Prophéte, ni du respect qu'Hérode ne peut refuser à sa vertu, ni enfin de la circonstance même du festin, où jamais la barbarie elle-même ne s'étoit avisée de mêler les horreurs du sang & de la mort, aux réjouissances de la table. Jean-Baptiste la reprend; il condamne le scandale de sa passion & de son inceste; il ose lui reprocher la honte dont elle ne craint pas de se couvrir à la face de toute la Palestine, malgré son rang & sa naissance, & il faut que son sang expie le crime de cette liberté, & qu'elle immole à la fureur de sa passion, cette noble & sainte victime.

Oui, mes Frères, s'il étoit permis de mêler à la joie & à la pompe de cette auguste solemnité, le récit de tant de spectacles lugubres que la volupté donne tous les jours à la terre, vous verriez que la barbarie & la fureur ont été dans tous les tems le caractère le plus marqué de ce vice, que le monde appelle la foiblesse des bons cœurs. Vous le verriez, le fer & le poison à la main, répandant le deuil dans les familles, armant l'épouse contre l'époux, le frère contre le frère, le

père contre l'enfant, l'ami contre l'ami; se frayant tous les jours un chemin à l'accomplissement de ses desirs infâmes, par des horreurs secrettes indignes de l'humanité, & trouvant dans la tendresse prétendue d'un cœur voluptueux, tout ce que peut enfanter de plus noir & de plus inhumain, le cœur le plus barbare & le plus féroce. Voilà où méne cette affreuse passion à laquelle les théâtres impurs donnent des noms si doux & si aimables.

Mais n'allons pas si loin; arrêtons-nous à la foiblesse d'Hérode. Voyez ce que l'empire de la volupté peut sur les cœurs mêmes les mieux faits, & les plus capables de vérité, d'humanité & de justice. Il n'a pas la force de refuser la tête du Précurseur. Il frémit en secret de l'horreur & de la barbarie de cette injustice; il se rappelle toute la sainteté & toute la réputation de ce Prophéte; il est triste, dit l'Evangile; & c'est à regret qu'il va souiller ses mains du sang innocent: mais c'est la volupté qui le demande: & que peut-on refuser à la volupté, lorsqu'une fois elle s'est rendue maîtresse d'un cœur, & qu'on en est devenu l'esclave? L'hon-

neur, la raiſon, l'équité, notre gloire; notre intérêt même, ont beau ſe révolter contre ce qu'elle éxige: ce ſont de foibles moniteurs; rien n'eſt écouté. Demandez à un homme public une grace injuſte, onéreuſe au peuple, & dommageable à l'Etat: envain ſa place, ſa conſcience, ſa réputation l'en détournent; ſi c'eſt la volupté qui demande, tout céde, & vous êtes ſûr d'obtenir. Sollicitez auprès d'un Grand la diſgrace, la perte d'un rival innocent, & dont le mérite fait tout le crime auprès de vous: envain le public va ſe récrier contre cette injuſtice; dès que la volupté le demande, vous êtes bientôt exaucé. Qu'un homme en place ait le malheur de déplaire à une autre Hérodias: envain ſes talens, ſes ſervices, ſa probité parlent pour lui: envain l'Etat ſouffrira de ſon éloignement; c'eſt la volupté qui le demande; il faut qu'il ſoit ſacrifié; & le Prince aimera mieux s'attirer le mépris & l'indignation publique, en ſacrifiant un ſerviteur fidéle & utile à l'Etat, que contriſter un moment l'objet honteux de ſa paſſion. Mais d'un autre côté, propoſez-lui un ſujet indigne, ſans vertu, ſans talens, que l'honneur mê-

me d'une nation rougiroit de voir en place, & dont l'incapacité blesseroit la bienséance publique ; il devient capable des emplois les plus hauts & les plus importans, dès que la volupté le désigne. Que l'Etat périsse entre ses mains, que le gouvernement en soit deshonoré, que les étrangers s'en moquent, que les sujets en murmurent, la volupté le portera au faîte des honneurs ; & ne craindra point d'augmenter par la singularité & l'injustice de ce choix, l'éclat & le scandale du vice. O ! passion injuste & cruelle ! que faudroit-il pour t'arracher du cœur des hommes, que les mêmes armes dont tu te sers pour les captiver & pour les séduire ?

Telle est la récompense que trouve sur la terre le zèle de Jean-Baptiste ; telle est la destinée de la vérité ; toujours odieuse, parcequ'elle ne nous est jamais favorable. Les Grands surtout font comme une profession publique de la haïr ; parceque d'ordinaire elle les rend eux-mêmes très-haïssables. Ils lui donnent toujours les noms odieux d'imprudence & de témérité ; parceque l'adulation seule usurpe auprès d'eux le nom glorieux

de la vérité : trop heureux dans la dépravation des mœurs où nous vivons, de trouver encore des hommes qui ofent la leur dire ; mais encore plus à plaindre aussi de ne la connoître que pour la méprifer ; & de fe croire au-deffus de la vérité, parcequ'ils fe voient au-deffus de tous ceux qui la leur annoncent.

Pour nous, mes Frères, aimons la vérité, lors même qu'elle nous condamne : n'aimons dans les hommes que la vérité, parcequ'elle feule les rend aimables. L'adulation & la duplicité font le caractère des ames baffes & mal nées : quiconque eft capable de louer le vice, eft incapable de vertu. Méprifons ceux qui nous flattent, parcequ'ils ne louent en nous que ce qui nous rend méprifables ; ne comptons pour nos amis, que les amis de la vérité ; laiffons-lui un libre accès auprès de nous ; allons même au devant d'elle, & cherchons la lors même qu'elle nous fuit & fe cache. Plus nous fommes élevés, plus elle s'éloigne de nous, & plus auffi nous devons lui tendre la main, afin qu'elle fe rapproche : elle ne fuit que ceux qui la craignent. Aimons-la, & nous

l'aurons bientôt connue. Il eſt ſi grand d'aimer à ſe connoître ſoi-même! & après l'avoir cherchée ſur la terre, elle ſera notre joie & notre éternelle félicité dans le ciel.

Ainſi ſoit-il.



SERMON

POUR LE JOUR DE

Ste MAGDELAINE.

Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multùm.

Beaucoup de péchés lui sont remis, parcequ'elle a beaucoup aimé, Luc. 7. 47.

L'AMOUR est le principe & le mérite de la pénitence ; & quoique la crainte du Seigneur soit un don de l'Esprit saint, il est rare qu'une douleur qui n'aime pas ne soit la nature toute seule qui craint, ou l'amour propre qui se déguise. Le péché, dit saint Augustin, n'est que le déréglement de l'amour ; la pénitence doit donc en être l'ordre, puisque son office est de rétablir dans l'état naturel ce que le péché avoit renversé. Nous ne sommes coupables devant Dieu, que lorsque nous aimons ce qu'il ne faudroit pas aimer, & tous nos vices ne sont que des amours injustes

injustes. Nous ne saurions donc être de sincères pénitens qu'en rendant à notre bien véritable un amour que nous lui avons injustement ravi ; autrement la pénitence ne seroit ni le reméde du péché, ni la réconciliation du pécheur. En un mot, c'est l'amour qui décide de tout l'homme : nous sommes justes , s'il est réglé ; s'il est déréglé, nous sommes pécheurs : & lui seul fait nos vertus comme nos vices.

Ne soyez donc pas surpris, mes Frères, si la pénitence de Magdelaine n'est venue jusqu'à nous qu'avec l'éloge de son amour ; & si Jesus-Christ ne nous donne point d'autre raison de sa grande miséricorde envers cette Péchéresse, si ce n'est qu'elle a beaucoup aimé, *Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multùm*. On ne nous dit pas que plusieurs péchés lui sont remis, parcequ'elle a beaucoup pleuré, parcequ'elle a répandu avec une sainte profusion des parfums précieux sur les pieds du Sauveur, parcequ'elle n'a cessé de les baiser. Pourquoi cela, mes Frères ? C'est que les larmes, les saintes largesses, la participation même au corps du Seigneur figurée par le baiser de ses pieds, les pratiques extérieu-

res d'humiliation ne ſont que comme le corps de la pénitence : c'eſt l'amour qui en eſt l'ame ; & vous pleurez en vain, ſi ce n'eſt pas l'amour lui-même qui pleure ; vous répandez en vain vos richeſſes, ſi ce n'eſt pas l'amour qui les répand ; vous donnez en vain le baiſer de paix au Sauveur, ſi ce n'eſt pas l'amour qui le donne ; en un mot, vous ne faites rien, & vous n'êtes rien vous-mêmes, ſi vous n'aimez pas.

Voulez-vous donc, mes Frères, lorſque vous vous proſternez aux pieds des Miniſtres de l'Egliſe, entendre ſortir de la bouche du Sauveur cette ſentence favorable, Vos péchés vous ſont remis? Aimez ; dit un Père : *Abſolvi vis? ama.* Je ne vous dis pas, Changez vos deux yeux en deux fontaines de larmes comme David ; frappez votre poitrine comme le Publicain ; déchirez vos vétemens, & couvrez-vous de cendres & de cilice, comme le Roi de Ninive ; rendez quatre fois autant que vous avez pris, & partagez avec les pauvres ce qui vous reſte, comme Zachée ; renoncez à une profeſſion funeſte à votre innocence, & quittez la banque, comme Lévi : mais je vous dis, Aimez : l'amour vous

apprendra l'art ſacré de la pénitence : il ne faut plus de leçons à un cœur que l'amour inſtruit ; & comme il efface tous les vices, il apprend auſſi toutes les vertus.

Voilà les inſtructions que nous donne l'illuſtre Pénitente, dont l'Egliſe rappelle aujourd'hui la converſion. Comme elle avoit beaucoup aimé le monde, elle aime beaucoup Jeſus-Chriſt ; & l'excès de ſes paſſions devient le modéle de ſa pénitence. Or, elle avoit aimé le monde d'un amour de goût & de vivacité, qui adouciſſoit tout ce qu'elle trouvoit de pénible dans ſes voies ; d'un amour de préférence juſqu'à tout ſacrifier au monde : c'eſt ainſi qu'elle aime Jeſus-Chriſt. C'eſt un amour tendre & ardent, qui adoucit tout ce qu'elle entreprend de plus amer pour lui ; c'eſt ma première réfléxion : un amour fort & généreux qui ne connoît plus rien qu'elle ne lui ſacrifie ; c'eſt ma ſeconde réfléxion. Voilà, mes Frères, toute l'hiſtoire de ſa converſion & tout le ſujet de cette Inſtruction. *Ave, Maria, &c.*

LA grace de la converſion imite & ſuit d'ordinaire le caractère du cœur I. PARTIE.

qu'elle touche : elle raméne l'ame péchereſſe à Jeſus-Chriſt par les mêmes voies qu'elle s'en étoit égarée ; & ſans détruire ſes penchans, elle les ſacrifie, & fait ſervir à la juſtice ce qui avoit juſques-là ſervi au péché. La fureur de Saul contre les ennemis prétendus de la Religion de ſes pères devient une ardeur divine contre les ennemis de la Foi de Jeſus-Chriſt : un zèle aveugle en avoit fait un perſécuteur ; un zèle ſaint & ardent en fait un Apôtre. La nature fournit, pour ainſi dire, le fonds à la grace ; & la miſéricorde de Dieu trouve toujours dans nos paſſions, les moyens mêmes de notre pénitence.

Or, voilà ce qui ſe paſſe aujourd'hui dans le changement de Magdelaine. C'étoit une femme péchereſſe dans la ville de Jéruſalem : *Mulier quæ erat in civitate peccatrix* ; car ſouffrez, mes Frères, que je ſuive ici le langage le plus commun de l'Egliſe, & que ſans entrer dans des diſcuſſions inutiles à l'édification des mœurs, je confonde avec la tradition des ſiécles, ce que la critique de ce ſiécle a cru devoir diſtinguer. C'étoit donc une femme péchereſſe, c'eſt-à-dire, une perſonne mon-

Luc. 7. 37.

daine, plus occupée de ses amours que de ses misères ; plus attentive à plaire qu'à édifier ; plus touchée du plaisir que de son salut. La plupart des Saints ont borné-là tous ses crimes, & n'ont pas cru qu'il y eût eu du déréglement grossier dans sa conduite : voilà néanmoins ce que l'Evangéliste appelle une femme pécheresse ; car la foi ne juge pas de nos mœurs comme l'usage, & il n'est pas surprenant que ce qui paroît presque innocent au siécle, soit une abomination dans le langage de l'Esprit de Dieu : *Mulier in civitate peccatrix.*

Or, le monde avoit trouvé dans Magdelaine un de ces cœurs tendres & faciles que les premières impressions blessent ; un de ces cœurs habiles & ingénieux dans le choix des moyens les plus propres à plaire ; un de ces cœurs ardens & généreux, où les passions ne savent pas même garder de mesures. La grace trouve dans les mêmes caractères de son cœur les heureuses ressources de sa pénitence. Entrons dans le détail, & accordez-moi votre attention.

En premier lieu, le monde avoit trouvé dans Magdelaine un de ces

cœurs faciles que les premières impressions blessent, un de ces caractères que tout entraîne, & à qui tout devient presque un écueil; que la complaisance gagne; que l'exemple séduit; que les occasions changent, & à qui une circonstance de plaisir fait oublier mille desirs de pénitence. Or, voilà la première disposition que la grace fait aujourd'hui servir à son salut.

Le bruit que les prodiges & la nouvelle doctrine de Jesus-Christ faisoient dans Jérusalem, avoit sans doute excité la curiosité de cette Pécheresse: elle voulut entendre cet homme extraordinaire qui se vantoit d'avoir les paroles de vie & de salut. Elle vit ce nouveau Prophéte; ces traits de majesté répandus sur son visage, cette douceur capable de gagner les cœurs les plus farouches; cet air de pudeur & de sainteté devant qui la conscience criminelle ne pouvoit soutenir sa honte, ni s'empêcher de rougir en secret; ce zèle ardent & désintéressé qui ne paroissoit touché que du salut du pécheur; cette autorité nouvelle qui instruisoit avec poids & qui parloit avec dignité; cette liberté prophétique qui ne faisoit acception de personne, &

qui enseignoit la voie de Dieu dans la vérité : elle entendit les paroles de grace qui sortoient de sa bouche, & qui portoient des traits célestes & une onction ineffable dans les cœurs. Ce cœur si facile pour le monde ne se défendit pas long-tems contre Jesus-Christ. De nouvelles agitations naissent dans son ame : les idées de la vertu que ce Prophéte vient donner aux hommes, la surprennent & la lui rendent déja aimable : les couleurs terribles avec lesquelles il peint le vice, l'allarment ; & déja elle se propose des mœurs plus dignes de sa gloire & de son nom. Inquiéte, combattue, déja à demi pénitente ; Quel est cet homme, se dit-elle sans doute en secret, & quelle est cette nouvelle doctrine ? ne seroit-ce point un Prophéte qui connoît le secret des cœurs ? ses regards tendres & divins m'ont mille fois démélée dans la foule ; & comme s'il eût vu les misères secrettes de mon cœur, ou les mouvemens inexpliquables que ses paroles y opéroient, il a eu sur moi des attentions particulières ; il n'a, ce me semble, parlé que pour moi seule. Quand il convioit avec des charmes si saints les ames qui sont las-

ſées dans la voie de l'iniquité, & qui gémiſſent ſous le poids de leurs chaînes, de venir chercher un repos véritable auprès de lui : ah ! ſans doute il m'adreſſoit le diſcours, & avoit en vûe la triſte ſituation où je me trouve. Lorſqu'il enſeignoit que l'eſprit impur ne peut être chaſſé que par le jeûne & par la prière ; je ſentois qu'il vouloit preſcrire des remédes à mes maux. Quand il déclaroit que les pécherеſſes précéderoient les Phariſiens dans le Royaume de Dieu ; je voyois bien que ſon deſſein ſecret étoit d'encourager ma foibleſſe par l'eſpérance du pardon. Il n'a parlé de la Reine de Saba qui vint des extrémités de la terre entendre la ſageſſe de Salomon, que pour m'avertir de ne point négliger le ſalut que le Seigneur me préſente, & d'écouter celui qui eſt plus grand que Salomon même. Toutes ſes inſtructions avoient quelque rapport ſecret à mes beſoins & à mes erreurs ; ah ! ſans doute, c'eſt un Prophéte envoyé de Dieu pour me retirer de mes voies égarées.

Voilà les premières impreſſions de Jeſus-Chriſt ſur cette ame : les mêmes facilités que les attraits des paſſions

avoient trouvées en elle pour le monde, la grace les trouve pour le ſalut. Ce devroit être, il eſt vrai, une heureuſe diſpoſition pour le Ciel, que d'être né avec un cœur tendre & facile à émouvoir; & le Seigneur en vous faiſant naître telle, vous qui m'écoutez, avoit voulu ſans doute mettre en vous une ame plus à portée de ſa grace, ſi j'oſe le dire : cependant c'eſt par-là que vous périrez. Tout vous touche, rien ne vous corrige. Suſceptible de ſentimens de ſalut, ſuſceptible d'impreſſions mondaines ; vous vous attendriſſez à un diſcours évangélique, & vous allez vous attendrir à un ſpectacle profane : vous n'êtes pas inſenſible aux inſpirations du Ciel comme tant de pécheurs endurcis ; mais vous les portez dans le monde, où de nouvelles impreſſions les effacent : vous gémiſſez quelquefois ſous le poids de vos chaînes, & vous en ſuivez toujours la triſte deſtinée. Loin des plaiſirs vous voulez tout quitter ; du moment qu'ils approchent, ils vous retrouvent la même : au milieu du monde & de ſes amuſemens, vous pouſſez quelquefois en ſecret des ſoupirs vers le Ciel, que la triſteſſe

ſecrette du péché, que le dégoût lui-même vous arrache; & au fond de la retraite où vous vous cachez quelquefois, votre cœur vous rentraîne d'abord en Egypte, & vous regrettez des joies dont vous venez ſeulement de vous ſéparer. Caractère dangereux pour le ſalut. Les ames endurcies, une fois touchées peuvent ſe convertir; mais vous, vous pouvez être touchée, & ne ſauriez être convertie: imitez Magdelaine, & faites ſervir vos foibleſſes mêmes à votre ſanctification.

En effet, le monde en ſecond lieu, avoit trouvé en Magdelaine un cœur habile & ingénieux dans le choix des moyens pour arriver à ſes fins. Car, mes chers Auditeurs, juſqu'où ne va pas la fatale habileté de la paſſion! David a bientôt trouvé le ſecret de rappeller Urie, & de couvrir par cet artifice la honte de ſa foibleſſe. Que d'expédiens ne fournit-elle pas pour ſortir des embarras les plus épineux! le fils du Roi de Sichem inventa d'abord des moyens pour vaincre les obſtacles que la différence du culte & de la Religion mettoit à ſon amour pour Dina. Que de reſſources dans les occaſions les plus difficiles! la perfide Dalila con-

cilie ſans peine ſes égards pour Samſon avec ſes complaiſances ſecrettes pour les Philiſtins. On trompe les yeux les plus attentifs ; & Jacob trouve des idoles dans ſa maiſon malgré toute ſa vigilance : on cache ſous des apparences pénibles les voies de la paſſion ; & le fils de David ſe réſout à feindre des maux trompeurs pour dérober aux yeux de la Cour la plaie véritable & honteuſe qu'il porte dans l'ame : on y fait ſervir ceux-même qui auroient intérêt de la détruire ; & l'infidéle épouſe de Putiphar, réuſſit à faire de ſon propre époux le vengeur de ſon indigne foibleſſe : on la couvre ſous le voile de la piété & de la Religion ; & les femmes d'Iſrael au tems d'Héli, ſous prétexte de venir ſacrifier au Seigneur, venoient participer aux déréglemens ſacriléges des enfans de ce Pontiſe. Que dirai-je encore ? on va à ſes fins par des routes qui ſembloient mener à des fins toutes oppoſées : en un mot, la paſſion eſt toujours ingénieuſe, & des perſonnes nées d'ailleurs avec un eſprit borné & des talens médiocres, ſont ici habiles & éclairées, dit ſaint Ambroiſe : *Ad inquirenda delectationum genera aſtuti* S. Amb. de parad. c. 12.

ſunt qui appetentes ſunt voluptatum.

Or, cette malheureuſe prudence qui avoit conduit Magdelaine dans les voies de l'iniquité, devient une pieuſe ſageſſe dans les démarches de ſa pénitence. Quels ſaints artifices n'employe-t-elle pas pour toucher celui à qui elle veut plaire, & pour en obtenir le pardon des fautes qu'elle vient pleurer à ſes pieds ! premiérement, elle choiſit la ſale d'un feſtin, c'eſt-à-dire, un lieu qui l'expoſant à la riſée & à la cenſure publique, intéreſſera Jeſus-Chriſt pour elle, & le touchera de pitié ſur les outrages auſquels elle a bien voulu s'expoſer pour venir à lui ; ſecondement, une circonſtance où les graces s'accordent plus facilement, & où la joie innocente du repas ne permet pas de rebuter une infortunée qui vient reconnoître ſa faute : troiſiémement, des témoins tous Phariſiens, c'eſt-à-dire, durs envers les pécheurs, & devant qui Jeſus-Chriſt, pour confondre leur dureté, ſe plaiſoit à donner des marques de bonté & de tendreſſe envers les brebis égarées : quatriémement, elle employe une confuſion ſalutaire ; elle n'oſe ſe préſenter à lui ; elle s'arréte

derrière, dit l'Evangile, *Stans retrò*; elle se laisse tomber à ses pieds de douleur & d'accablement; elle n'ose même lever les yeux jusqu'à celui en qui elle a mis pourtant sa plus douce espérance; elle ne fait plus que rougir de ses égaremens: déja elle voudroit se cacher aux yeux de tous les hommes, & ne montrer plus à Jérusalem une pécheresse qui en avoit été le scandale & comme le péché public, dit un Père: elle ne parloit point; sa douleur, ses larmes, sa posture, sa confusion, tout parle pour elle: *Stans retrò secus pedes Jesu.* *Luc.* 7. 38.

Elle auroit pu trouver sans doute de vaines excuses pour adoucir au moins aux yeux de son Sauveur l'excès de ses égaremens, son âge, sa naissance, des penchans de foiblesse nés avec elle, ses talens malheureux, le déréglement de Jérusalem, la licence des mœurs de son siécle, l'exemple des autres femmes de la Palestine, l'ignorance où elle étoit de la doctrine de Jesus-Christ, autant de prétextes spécieux à une ame moins touchée. Notre sainte Pécheresse laisse à la bonté de son Seigneur à juger de la nature de ses fautes; elle pleure, elle se

tait; & voilà toute l'apologie qu'elle veut faire de sa conduite. Prosternée à ses pieds, ne parlant plus que par ses larmes: Il me connoît, dit-elle en secret; il voit mes besoins & mes desirs; ma foiblesse, mes efforts impuissans, & les gémissemens de mon cœur ne lui sont point inconnus : que pourrois-je lui dire, qu'il ne lise lui-même au fond de mon ame, & qui puisse égaler ce que je sens? Agitée de mille mouvemens divers, elle espère, elle tremble, elle rougit, elle se rassure, elle aime, elle s'afflige; mais elle se tait. Ce n'est pas la honte d'avouer ses désordres; ah! ses larmes les publient assés : c'est un artifice de son amour; un silence de confusion lui paroît plus propre à toucher son Libérateur, que l'aveu le plus éloquent de ses foiblesses.

Enfin, elle employe une humilité profonde : elle répand des parfums précieux, & ne veut pas presque que le Sauveur s'en apperçoive; elle ne les répand que sur ses pieds comme pour lui cacher le prix de sa sainte profusion; elle ne veut attirer les regards de son Libérateur que sur les misères de son ame, & point du tout sur le

mérite de ses œuvres. Elle regarde les pieds sacrés du Seigneur comme son partage, trop heureuse encore qu'on veuille l'y souffrir : elle laisse à ses Disciples bien-aimés le sublime avantage de reposer dans son chaste sein, ou de répandre des parfums sur sa tête. Elle sait, dit saint Bernard, qu'il faut gémir long-tems à ses pieds, avant que de venir lui donner le baiser de paix dans l'Eucharistie ; que la précipitation est ici périlleuse: & que comme dans l'Eglise du Ciel il n'y aura que ceux qui auront lavé leurs vétemens dans le sang, & qui seront venus d'une grande tribulation, qui auront droit d'environner l'autel de l'Agneau ; ah ! de même dans l'Eglise de la terre, il n'y a que ceux qui ont lavé leurs souillures dans le sang de la pénitence, & qui ont passé par les tribulations de la croix, à qui il soit permis de se présenter à sa table.

Voilà les saints artifices de l'amour de Magdelaine ; elle avoit été prudente dans le mal, elle est prudente pour le bien ; au lieu que souvent habiles dans la recherche des plaisirs & dans la conduite de vos passions, femmes du monde, une seule démarche de con-

version vous jette dans des embarras étranges. Vous ne ſavez plus par où vous y prendre, quand il faut ſe déclarer pour Jeſus-Chriſt : c'eſt ici où toute votre habileté & toutes vos reſſources vous abandonnent; tout vous arrête, tout vous allarme ; tout eſt pour vous perpléxité ; votre eſprit n'eſt plus ingénieux à trouver de ces moyens heureux qui viennent à bout de tout. Vous êtes en peine comment faire conſentir un époux à vos réſolutions de pénitence, & vous avez ſu le faire conſentir à des démarches qu'il étoit peut-être ſi fort intéreſſé d'empêcher. Vous ne croyez pas pouvoir vous faire dans la piété des amuſemens innocens qui vous ſoutiennent ; & vous en inventez tous les jours de nouveaux dans le monde pour égayer votre ennui & vos dégoûts. Vous héſitez comment vous pourrez éloigner de vous certaines perſonnes ſi funeſtes à vos nouveaux deſſeins de vertu ; & vous étiez ſi habile autrefois à vous défaire de celles que la ſageſſe & la piété rendoient importunes à vos plaiſirs. En un mot, vos paſſions étoient fécondes en reſſources; votre pénitence ſuccombe aux plus légers obſta-

cles. D'où vient cela ? ah ! c'est le cœur qui fournit les expédiens, & le vôtre n'est pas bien touché ; c'est l'amour qui rend habile, & vous n'aimez pas : la grace est toujours moins ingénieuse en vous que la passion, parceque votre pénitence n'est jamais aussi sincère que votre égarement ; & que différentes de Magdelaine, vous n'aimez pas Jesus-Christ comme vous aviez aimé le monde.

Aussi en troisiéme lieu, le monde avoit trouvé dans Magdelaine un cœur ardent où les passions ne savoient pas même garder de mesures ; c'est-à-dire, prompt, & pour qui un plaisir différé étoit un supplice ; extrême dans ses joies, comme dans ses chagrins ; aveugle, qui ne connoissoit ni périls ni obstacles, & qui croyoit facile tout ce qui pouvoit servir à sa passion.

Or, voulez-vous voir en elle les mêmes traits dans le caractère de son amour pour Jesus-Christ ? A peine eut-elle appris, dit l'Evangile, que le Sauveur étoit entré dans la maison du Pharisien : *Ut cognovit*. Remarquez ici, Luc. 7.
premiérement, la promptitude de son 37.
amour : la première occasion qu'elle trouve de venir se jetter aux pieds du

Sauveur, elle en profite; elle y court. Elle ne balance pas des années entières entre la grace & la passion; elle n'est pas ingénieuse comme vous l'êtes si souvent, femmes du monde, à trouver sans cesse des prétextes pour remettre à un autre tems cette première démarche: sa jeunesse ne lui fournit pas de ces raisons frivoles qui persuadent d'attendre un âge plus sérieux & moins propre au monde. On n'aime pas quand on peut différer. Ah! bien loin de vouloir reculer, & de renvoyer au soir de sa vie; elle voudroit pouvoir renaître pour recommencer à aimer son Seigneur en commençant à vivre; sa douleur la plus amère est de l'avoir connu si tard; ce qui lui reste de vie, ne peut la consoler de ce qu'elle en a perdu en des amours insensés: elle sent qu'on ne peut trop tôt aimer ce qu'on aimera toujours, & elle veut regagner les jours d'indifférence par un saint empressement de tendresse: *Ut cognovit.*

En effet, mes chers Auditeurs, la promptitude est essentielle à la conversion, la grace a des momens heureux, que ni le tems, ni les années, ni les mêmes circonstances, ne ramé-

nent plus. Ce jeune homme de l'Evangile, qui appellé par Jesus-Christ, voulut aller ensevelir son père avant que de le suivre, manqua son moment; & nous ne lisons pas qu'il revint ensuite se mettre au nombre de ses Disciples. L'Esprit de Dieu est cet Esprit, dont parle le Prophéte, qui va & qui ne revient plus: & tout depend de savoir entendre sa voix, & de l'arréter dans notre cœur lorsqu'il y passe & qu'il nous visite: un desir de pénitence renvoyé est presque un préjugé certain que vous ne vous repentirez plus. Voilà la promptitude de l'amour de Magdelaine.

Remarquez-en secondement, la vivacité. Le monde avoit trouvé en elle un de ces caractères extrêmes qui ne se donne jamais à demi: c'est ainsi qu'elle aime Jesus-Christ: tout ce que l'amour a de plus vif & de plus extrême, pour ainsi dire, elle le sent; toutes les marques de la douleur la plus profonde, elle les donne. Les suites ne diminuent rien à cette ardeur: le dernier jour de sa pénitence ressemblera à la première démarche de sa conversion. Par-tout dans l'Evangile elle nous sera représentée comme une amante

vive & fervente : tantôt nous la verrons prosternée aux pieds du Sauveur, s'exposant même aux reproches de sa sœur Marthe, plutôt que de perdre un instant de vûe le Libérateur qu'elle aime; tantôt transportée d'amour pour lui, elle courra à son tombeau avant tous les Disciples, & les larmes qu'elle y répandra seront aussi abondantes, que celles qui arrosent aujourd'hui ses pieds divins dans la salle du Pharisien; tantôt en le rencontrant sous une forme étrangère : Si vous l'avez enlevé, lui dira-t-elle, dites-le-moi & je l'emporterai : on ne sait quel est celui qu'elle redemande; elle ne pense pas même à le nommer; son cœur en est si plein, qu'elle suppose que le cœur de tous les hommes en est occupé comme le sien : *Si tu sustulisti eum, dicito mihi*; elle ajoûte qu'elle l'emportera; une fille foible, accablée de tristesse, seule, elle se persuade qu'elle aura assés de force pour emporter le corps mort de son Sauveur : *Et ego eum tollam*; son amour croit tout possible : tantôt enfin, l'ayant reconnu elle ne sera plus maîtresse de son cœur; elle courra à lui avec un saint transport; elle voudra encore embrasser ses

Joan. 20.

Ibid.

pieds ſacrés ſi heureux pour elle, & qui furent les premiers confidens de ſa douleur & les premiers aziles de ſa pénitence : par-tout elle ſoutiendra ce caractère de ferveur & de vivacité qui commence ſa converſion, & la durée de ſa carrière ne la verra jamais ni rallentie ni moins fidéle.

Inſtruction importante, mes chers Auditeurs ! Les converſions les plus vives finiſſent d'ordinaire par la tiédeur & par le relâchement. On ſe repoſe après les premières démarches, comme ſi l'on étoit déja arrivé au bout de ſa courſe : on ſe relâche ſur mille pratiques ſaintes que la vivacité de la douleur avoit d'abord inſpirées : d'un pénitent zèlé on devient un tiéde Chrétien : nos péchés une fois pleurés ne nous paroiſſent plus dignes de nos larmes ; & l'on trouve ſouvent dans la tiédeur de la pénitence ; l'écueil qu'on avoit cru éviter en ſortant du déréglement du vice.

Enfin, à la vivacité conſtante de notre heureuſe Péchereſſe, ajoûtez-y encore l'aveuglement de ſon amour, pour ainſi dire. Car quoique la grace ſoit une lumière céleſte qui éclaire l'eſprit en même-tems qu'elle échauffe la vo-

lonté, il eſt vrai de dire néanmoins qu'elle aveugle la raiſon charnelle ſur mille difficultés que l'amour propre oppoſe d'ordinaire aux premières démarches de la converſion, & qu'ainſi la charité a ſes ſaintes erreurs comme la cupidité a les ſiennes.

En effet, mes Frères, que de difficultés Magdelaine n'auroit-elle pas pu prévoir dans ſon changement! tant de liaiſons à rompre, tant d'occaſions à éviter, tant de commerces à fuir : difficultés du côté de l'âge, du côté des penchans, du côté du rang, du côté des maximes qu'elle alloit embraſſer: que de réfléxions devoient naître dans ſon eſprit, ſi ſon cœur lui eût permis d'en faire! mais le ſaint amour ne raiſonne pas. Que ne pouvoit-elle pas ſe dire à elle-même? Que vais-je faire? je m'expoſe ſans ſavoir ſi je ſerai écoutée. A la vérité ce Prophéte aſſure qu'il n'eſt venu que pour les pécheurs; mais une pécherеſſe telle que je ſuis peut-elle ſe promettre un accueil favorable? ne pourra-t-on pas croire que ma douleur n'eſt pas ſincère, & que c'eſt ici quelque ſecret dépit qui n'aura point de ſuites? Eſt-ce bien prendre ſon tems que d'aller troubler par des

larmes la joie d'un feſtin ? d'ailleurs ſuis-je bien ſûre même ſi mon changement ne ſera pas une douleur paſſagère, une vivacité d'un inſtant, & ſi après avoir fait une démarche d'éclat j'en pourrai ſoutenir les ſuites.

Que ne vous dites-vous pas tous les jours à vous-même, Ame infidéle, dans des circonſtances bien plus favorables au ſalut, que ne l'eſt celle où ſe trouve aujourd'hui Magdelaine ? Elle pouvoit du moins ſe faire un prétexte de ſon âge ; & vous déja ſur le retour, vous ne comprenez pas encore comment on peut ſe paſſer du monde : les empreſſemens qu'on y avoit pour elle auroient pu l'arrêter ; & mille déſagrémens ne ſauroient en détacher votre cœur : la ſingularité de ſa demande dans Jéruſalem, où peut-être ſeule & la première elle s'alloit déclarer pour Jeſus-Chriſt, auroit pu former encore un nouvel obſtacle ; & vous, environnée de ſaints exemples de tant de femmes chrétiennes qui vous montrent la voie du ſalut, vous n'oſeriez vous déclarer pour la piété ; tout vous paroît des obſtacles ; vous voulez tout péſer, tout examiner avant que de fai-

re le premier pas, & vous n'avez jamais pris assés de mesures.

Ah! mes chers Auditeurs, les précautions excessives dans un commencement de pénitence, outre qu'elles ne supposent qu'un cœur à demi touché, elles ne sont jamais heureuses: la grace dans ses premiers mouvemens sur-tout a d'heureuses imprudences qui révoltent la sagesse humaine, mais qui consomment l'ouvrage du salut. Je ne veux pas dire par-là que pour mourir au monde & servir Dieu, il faille renverser toutes les régles de la prudence, & négliger tous les moyens humains nécessaires pour applanir les obstacles que notre état ou notre rang peuvent mettre à notre conversion, sous cette fausse confiance que c'est à Dieu seul à conduire son ouvrage. Je sai que la raison est donnée à l'homme pour le conduire; & c'est tenter Dieu & sortir de l'ordre de la Providence, que de ne pas consulter une lumière qu'il a mise lui-même en nous. Mais je veux dire, que trop de prévoyance & de circonspection arrête toujours l'ouvrage de la grace; je veux dire que dans les premières

premières démarches de la pénitence, ſur-tout, ah ! il faut laiſſer quelque choſe à faire à l'Eſprit qui nous touche, ne vouloir pas tout prévoir ſoi-même, s'abandonner à Jeſus-Chriſt ſur mille difficultés auſquelles on ne voit pas de reſſources, & avoir encore plus de foi & de confiance que de raiſon; je veux dire, que lorſqu'on laiſſe à l'amour-propre le loiſir des réfléxions, la grace y perd toujours quelque choſe, & quelquefois on perd la grace ſoi-même. Matthieu au premier ordre qu'il reçoit de Jeſus-Chriſt quitte ſon bureau, & ne penſe pas même à rendre compte de ſon adminiſtration, ni à juſtifier devant ſes maîtres une retraite ſi prompte & ſi ſuſpecte dans les perſonnes de ſon emploi. Pierre jette les filets dans la mer, quoique le travail ingrat de toute une nuit, ne ſemblât lui promettre que des ſoins inutiles de ce nouvel effort; il n'a que la parole du Sauveur pour garant de ſon entrepriſe, & le ſuccès répond à ſa confiance: *In verbo tuo laxabo rete.* Luc, 5. 5.
Au contraire, il enfonce ſur les eaux dès qu'il fait trop d'attention au péril où il ſe trouve, & Jeſus-Chriſt l'aban-

donne dès qu'il commence à raiſonner & à ſe défier.

Pourquoi vous défiez-vous de vous-même? pourquoi vous inquiétez-vous tant ſur les ſuites de votre pénitence, comme ſur des voies amères & triſtes qui vont d'abord vous laſſer? pourquoi n'oſez-vous vous déclarer pour Jeſus-Chriſt par la crainte toute ſeule de ne pouvoir ſoutenir une démarche d'éclat? Le Seigneur qui a déja commencé ſon ouvrage en vous, ne ſera-t-il pas aſſés puiſſant pour le continuer? S'il a pu vous toucher tandis que vous étiez encore dans le crime, ne ſaura-t-il vous ſoutenir, quand vous ſerez devenu juſte? s'il a ſu vous tirer du bourbier, refuſera-t-il de vous donner la main lorſque vous commencerez à marcher dans la voie du ſalut? s'il vous a cherché lorſque vous étiez ſi loin de lui, & que comme une brebis égarée vous erriez dans des pâturages étrangers; ah! ne ſaura-t-il pas vous retenir quand vous ſerez retrouvée, & qu'il vous aura ramenée au bercail? Vous êtes foible, dites-vous; mais ne vous connoît-il pas? & vos mœurs paſſées ne l'ont-elles pas mieux

inſtruit que tout autre de votre foibleſſe ? repoſez vous-en ſur ſes ſoins & ſur la connoiſſance qu'il a de votre cœur. Vous êtes d'un goût changeant, & vous craignez tout de votre inconſtance : ah ! les créatures ont pu fixer cette légèreté par l'injuſte amour que vous avez eu ſi long-tems pour elles ; & vous croyez que votre Dieu aura moins de crédit ſur votre cœur ? Vos inconſtances paſſées ne venoient que de la fauſſeté & de l'inſuffiſance des biens que vous aimiez ; ne pouvant vous ſatisfaire, ils ne pouvoient vous fixer ; mais Dieu ſeul remplira tous vos beſoins, & vous ne ſouhaiterez plus rien quand une fois vous aurez goûté combien il eſt doux d'être à lui.

Oui, mes Frères, la foi d'une ame véritablement touchée eſt une foi généreuſe : les montagnes mêmes ne l'arrétent pas ; elle ſe promet de les tranſporter comme des grains de ſable ; & quand on aime vivement, ou l'on ne voit plus d'obſtacles, ou ils deviennent eux-mêmes des moyens de ſalut. Ainſi, Magdelaine eut pour Jeſus-Chriſt la même vivacité qu'elle avoit eue pour le monde : mais l'amour de préférence fut encore égal ;

& tout ce qu'elle avoit ſacrifié au monde dans ſes déréglemens, elle le ſacrifie à Jeſus-Chriſt dans ſa pénitence.

II. PARTIE. J'APPELLE, avec S. Auguſtin, amour de préférence, ce poids dominant de notre ame, qui rappelle à lui tous nos moindres penchans; cet amour qui prévaut ſur tous nos amours, qui décide de nos choix, qui régle nos jugemens, qui devient le principe de toutes nos actions; cet amour, comme dit ſaint Paul, que nulle tribulation ne peut éteindre, nul péril allarmer, nulle eſpérance corrompre, à l'épreuve de la faim & de la nudité, plus fort que la mort même: en un mot, l'amour de préférence eſt celui ſur lequel rien ne l'emporte, que rien ne peut même balancer, auquel on eſt toujours prêt de tout ſacrifier. Ce n'eſt pas tant ici une affaire de goût & de ſentiment, qu'un état de l'ame qui ſe manifeſte dans les occaſions, & qui ſans balancer ſe déclare toujours pour l'objet auquel ſon amour a donné la préférence. Or, mes Frères, c'eſt ainſi que Magdelaine avoit aimé le monde; elle lui avoit ſacrifié ſa réputation, ſon repos, ſes biens,

ſes qualités naturelles : c'eſt ainſi qu'elle aime Jeſus-Chriſt ; & voilà préciſément ce que ſon amour lui ſacrifie aujourd'hui. Suivons l'hiſtoire de ſa pénitence ; & renouvellez, s'il vous plaît, votre attention.

En premier lieu, Magdelaine avoit ſacrifié au monde ſa réputation. Son ſexe & ſa naiſſance la défendirent ſans doute d'abord contre la honte des paſſions ; & l'on peut croire qu'elle oppoſa la barrière de la pudeur & de la fierté aux premiers orages qu'elle ſentit s'élever dans ſon cœur. Mais lorſqu'une fois elle eut prêté l'oreille à la voix du ſerpent, qu'elle ſe fut raſſurée contre elle-même, qu'elle eut pu juſtifier ſa propre foibleſſe, & ſe dire en ſecret ces maximes inſenſées que le monde inſpire ; que ce n'étoit pas un crime d'être touchée du mérite ; que ces rapports ſecrets qui forment les paſſions ne ſont pas libres ; & que nous en trouvons la deſtinée dans nos cœurs ; qu'il eſt des liens ſi purs & ſi innocens, que la plus auſtère pudeur ne ſauroit en rougir, & qu'après tout il eſt un âge où l'on peut être aimée : ah ! dès lors ſon cœur fut ouvert à tout ce qui s'offrit pour le captiver ; tous

les nouveaux objets furent pour elle de nouvelles passions : sa gloire & sa raison rougissoient en vain en secret de ses foiblesses ; l'ascendant de son caractère avoit déja pris le dessus ; son cœur ne savoit plus vaincre, & tout ce qui pouvoit plaire pouvoit l'engager.

Que n'auroit-elle pas dû se dire à elle-même sur le scandale de sa conduite, si la passion écoutoit la raison ! Née avec un nom & sortie d'une maison qui la distinguoit dans son peuple ; n'étoit-elle pas obligée à des attentions plus rigoureuses sur sa gloire ? La tache immortelle que ses égaremens alloient faire à son sang, la honte qui en retomberoit sur ses proches, les exemples & les avis sages d'une sœur attachée au devoir, les suites mêmes d'une réputation flétrie dans les personnes de son âge, & le long repentir qu'elle se préparoit dans une vieillesse triste & deshonorée ; enfin, l'éclat que ses passions alloient faire dans Jérusalem, le séjour du Roi Hérode, d'un Préfet Romain, des plus illustres maisons de la Palestine, & d'où le bruit de ses emportemens ne manqueroit pas de se répandre dans tout le reste de la Judée : que de motifs

puissans de retenue ! & que de réfléxions à faire, si la passion en faisoit quelquefois ! Mais Magdelaine aimoit le monde, & il n'est plus rien de si cher que l'on ne sacrifie à ce qu'on aime. Cette délicatesse sur la gloire que donne la vertu, s'étoit effacée; cette fierté qui vient de la naissance, s'étoit changée en foiblesse; cette pudeur attachée au sexe, avoit dégénéré en effronterie : ni les conseils des gens de bien, ni les larmes de Marthe, ni les railleries des mondains, ni les mépris même de ses amans insensés à qui elle avoit pu plaire; mais dont elle n'avoit pu réussir à se faire estimer, car la vertu toute seule est estimable; tout cela ne la touchoit plus. Elle paroissoit avec ostentation au milieu d'une ville où elle n'étoit connue que par ses misères; & comme cette femme de l'Apocalypse, elle portoit écrit sur son front le nom de mystère; c'est-à-dire, elle ne faisoit plus un secret de ses passions, & ne prenoit plus même soin de cacher aux yeux du public les mystères de ses folles amours. La passion arrivée à un certain point ne rougit plus : il n'est que les commencemens qui soient timides; & plus la nature avoit formé

votre ame modeste & chrétienne, plus vous allez loin d'un autre côté, quand une fois vous avez pu secouer ce joug importun.

Or, voyons comme dans sa pénitence Magdelaine fait un sacrifice de sa réputation à l'amour qu'elle a pour Jesus-Christ. Sur le point d'éclater, & de venir chercher le Sauveur dans une maison étrangère, que de réfléxions pouvoient encore ici naître dans son esprit ? une personne de son âge & de son sexe, aller comme une insensée dans un lieu où elle n'est ni connue ni priée; s'aller avouer pécheresse devant tant de conviés, malgré tout ce que cette démarche alloit paroître avoir d'extraordinaire. Au fond que risquoit-elle d'attendre que Jesus-Christ se fût retiré chez quelqu'un de ses Disciples ; & là en secret & à la faveur des ténébres de la nuit comme Nicodême, lui exposer le triste état de son ame, & écouter les paroles du salut qui sortiroient de sa bouche. Mais le saint amour, comme la passion, ne raisonne pas. Ah ! elle ne pense pas à se faire approuver des hommes dans une action où elle va se condamner elle-même : elle ne prend pas de me-

ſures pour adoucir aux yeux du public la ſurpriſe de ſon changement, & le préparer peu à peu, & comme par des eſſais de converſion, à l'éclat d'une retraite. Bleſſée d'amour comme l'Epouſe, elle traverſe les rues de Béthanie dans un appareil bien différent de celui où juſques-là elle y avoit paru : triſte, éplorée, fondant en larmes elle ne voit pas le concours de citoyens que ce nouveau ſpectacle aſſemble autour d'elle : elle n'eſt occupée qu'à chercher ſon bien-aimé, & n'a plus d'yeux pour le reſte du monde : elle entre dans la ſalle du feſtin ; elle s'avance avec une ſainte impudence : ſa préſence renouvelle dans l'eſprit des ſpectateurs le ſouvenir de ſes excès paſſés, & elle veut bien en ſoutenir toute la honte. Déja toute la Paleſtine ne s'entretient plus que de ſon changement ; on en cherche les raiſons dans quelque ſecret dépit, dans une paſſion mépriſée, dans une inconſtance & une légéreté de naturel, dans des vûes peut-être encore plus cachées & moins ſincères : chacun trouve des conjectures pour juſtifier la malignité de ſes jugemens : car c'eſt ainſi que le monde, ô mon Dieu ! juge toujours hu-

mainement de vos œuvres : les Prêtres & les Docteurs eux-mêmes jaloux, & de son attachement pour le Sauveur, & de ce que ce n'étoit pas par leur ministère qu'elle avoit renoncé au monde, traitent sa conversion d'hypocrisie ; & au lieu de louer sa piété, ils tâchent de rendre même sa foi suspecte. Magdelaine dans un déchaînement si universel, n'est touchée que de ses crimes, n'est occupée que de son amour, ne pleure que l'innocence qu'elle a pu perdre devant son Dieu, ne pense au monde que pour l'oublier. Les discours publics ne l'avoient jamais refroidie dans ses passions ; ils ne lui font rien rabattre de sa pénitence. O sainte fierté de la grace ! ô héroïque magnanimité de l'ame juste ! Et pourquoi, mes chers Auditeurs, vous que la crainte des jugemens humains retient encore dans la souillure du péché, pourquoi ne pourriez-vous pas sacrifier à Jesus-Christ comme Magdelaine, ce que vous avez tant de fois sacrifié au monde ? Vos passions n'ont point craint la censure publique ; & votre pénitence seroit plus timide ? vous ne vous êtes point ménagés pour le plaisir, vous vous ménageriez pour

le ſalut ? vous regardiez comme des eſprits foibles ceux qui ſe ſcandaliſoient de vos déſordres ; & vous redouteriez comme des hommes ſages & ſenſés ceux qui parleroient avec dériſion de votre vertu ? Vous diſiez tant autrefois du milieu de vos joies inſenſées, qu'il faut laiſſer parler le monde ; & cela, lorſque vous l'aimiez le plus, & que vous en ſuiviez les maximes : quoi ! ſes diſcours ſeroient-ils donc devenus d'un plus grand poids pour vous, depuis que vous avez réſolu d'y renoncer ? ou le regarderiez-vous comme un juge plus éclairé & plus à craindre ſur les voies de la grace que ſur celles du péché ? Eh ! qu'importe à une ame qui commence à goûter ſon Dieu ce que les inſenſés penſent d'elle ? Depuis qu'elle a mépriſé les maximes inſenſées du monde corrompu, elle mépriſe ſes vains jugemens ; depuis qu'elle a pu le haïr, elle ne ſauroit plus le craindre. Elle y a vû ſi ſouvent le vice applaudi, qu'elle ne trouve pas mauvais d'y trouver la vertu condamnée : ravie même de le voir ſoulevé contre elle, elle ſent par-là qu'elle commence d'être à Jeſus-Chriſt ; elle ſe défieroit des démarches de ſa péni-

tence, si elles avoient eu le malheur de plaire au monde; & le mépris des hommes est la consolation de sa vertu, comme il en est la plus sure marque.

Et en effet, qu'est-ce que paroît le monde à une ame qui connoît Dieu? Le sentiment le plus dangereux qui puisse lui revenir de ses mépris, c'est la fierté & la complaisance : il est doux de n'avoir pas pour soi un juge de si mauvais goût; & plus on l'a connu, plus on est tranquille sur ce qu'il pense. Ne craignez ses censures, que lorsque vous voudrez le ménager & allier Jesus-Christ avec lui; il est inexorable envers la fausse piété. Voulez-vous qu'il vous estime? convainquez-le bien que vous le méprisez. Ainsi toutes les précautions & les mesures qui ne tendent qu'à adoucir aux yeux des hommes la surprise d'une conversion, sont des infidélités à la grace, des restes secrets de notre attachement pour le monde, & un hommage peu chrétien que nous rendons encore à la fausseté de ses maximes : on n'est touché de Dieu qu'à demi, tandis qu'on a encore le loisir de se ménager avec les hommes. Première inf-

truction tirée du ſacrifice que Magdelaine fait à Jeſus-Chriſt de ſa réputation.

En ſecond lieu, elle avoit ſacrifié au monde le repos de ſon cœur : car, ô mon Dieu ! s'écrie ſaint Auguſtin, vous l'avez ordonné, & la choſe ne manque jamais d'arriver, que toute ame qui eſt dans le déſordre ſoit à elle-même ſon ſupplice. Si l'on y goûte certains momens de félicité, c'eſt une ivreſſe qui ne dure pas : le ver de la conſcience n'eſt pas mort, il n'eſt qu'aſſoupi ; la raiſon aliénée revient bientôt, & avec elle reviennent les troubles amers, les penſées noires, & les cruelles inquiétudes ; *Juſſiſti, Domine, & ſic eſt, ut pœna ſua ſibi ſit omnis inordinatus animus.* S. Aug.

Mais outre ces troubles qui naiſſent du fond d'une conſcience coupable ; que d'épines Magdelaine n'avoit-elle pas dû trouver dans les voies de l'iniquité? Car je veux qu'elle offrît aux diſcours publics un front tranquille ; ces ſemences de gloire & de vertu qu'une heureuſe éducation laiſſe dans l'ame, peuvent-elles ſe démentir & s'effacer tout-à-fait ? & les retours n'en ſont-ils point déſeſpérans ? D'ailleurs, à une

réputation mal établie, mille désagrémens sont attachés dans le monde : des discours enveloppés faits en présence qu'on entend toute seule, qu'on sent vivement sans oser s'en appercevoir ; des distinctions d'oubli & de mépris dans des occasions publiques dont on n'oseroit se plaindre : je ne parle pas ici des craintes, des soupçons, des jalousies, des dégoûts, des perfidies, des préférences, des fureurs inséparables de la passion ; il n'est point d'iniquité tranquille, & le crime est toujours plus pénible que la vertu : *Jussisti, Domine, & sic est, ut pœna sua sibi sit omnis inordinatus animus.*

Or, voilà ce que Magdelaine avoit sacrifié au monde ; cette paix si chère au cœur, & la plus pure source de nos plaisirs : son amour fait encore ici le même sacrifice à Jesus-Christ. Ce n'est pas, mes Frères, que Jesus-Christ ne soit lui-même la paix véritable de nos cœurs, & qu'on puisse la perdre en lui devenant fidéle ; mais il est toujours une certaine paix à laquelle le pécheur renonce en renonçant à ses vices : la grace fait au fond du cœur des séparations douloureuses ; & Jesus-Christ qui est venu annoncer la

paix à nos ames, nous avertit assés qu'il y est venu porter aussi le glaive & la douleur.

Car, premiérement, quelle violence ne se fit pas Magdelaine pour haïr ce qu'elle avoit aimé, pour éteindre des passions dont le caractère de son cœur la rendoit si capable, pour rompre des liens qu'un long usage d'aimer avoit rendus presque indissolubles ! qu'il en coûte à des ames d'un certain caractère pour en venir à ces séparations!

Secondement, elle ne se proposoit pas une conversion douce & commode comme tant d'ames à demi converties. Elle avoit appris du Sauveur que le feu de la pénitence, comme un sel divin, devoit guérir & préserver désormais de la corruption toute ame qui avoit été la victime infortunée du monde & du péché : *Omnis victima igne salietur;* que la violence étoit la voie des ames criminelles, & la croix le partage & la seule consolation du pécheur. Or, à son âge & avec un corps nourri si mollement, on n'entre pas dans une carrière si affreuse à la nature corrompue comme dans un chemin couvert de fleurs : eh ! qu'il

Marc. 9. 48.

faut prendre ſur ſoi-même pour accoutumer au joug une chair qui frémit au ſeul nom de tout ce qui peut la contraindre ! Cependant Magdelaine attachée à la perſonne du Sauveur le ſuit dans ſes courſes ; elle partage avec lui tous les travaux de ſa vie pénible, & ne trouve plus de conſolation après ſa mort que dans les larmes & les macérations de ſa retraite & de ſa pénitence.

Je ne parle point ici de toutes les allarmes qui ſuivirent ſon grand attachement pour Jeſus-Chriſt. Elle n'entendoit ſans doute qu'en frémiſſant les calomnies des Phariſiens : elle craignoit tout de leur fureur & de leur jalouſie contre ſon divin Maître ; tant de complots formés pour le perdre, tant de gens attentifs pour le ſurprendre, tant d'artifices employés pour le décrier : qu'elles étoient là-deſſus les allarmes de ſon amour ! les paroles mêmes enveloppées du Sauveur ſur le myſtère de ſa croix & de ſa mort, dont il avoit ſans doute entretenu ſouvent ſon amante, lorſqu'elle étoit à ſes pieds, comme il entretenoit ſes diſciples ; & enfin, le ſpectacle lui-même du Calvaire : & d'autant mieux

que plus forte que les Disciples, elle fut spectatrice de ces tristes mystères, & ne voulut pas même pour adoucir sa peine en dérober l'objet à ses yeux: de quel glaive de douleur son ame ne fut-elle point percée? C'est ainsi que renonçant au monde elle fit un sacrifice de son repos à Jesus-Christ. Mon Dieu! & souvent en se déclarant pour la piété, on y cherche une vie plus douce & plus tranquille; on ne sort des voies difficiles du siécle, que pour trouver une sainte oisiveté dans le sentier du salut. La vie chrétienne pour certaines personnes, n'est précisément qu'une vie qui les tire des embarras du monde & de la gêne des bienséances; une vie qui les rappelle à des mœurs plus calmes & plus de leur goût; & tout le fruit de leur conversion, c'est qu'elles ont plus de loisir de jouir d'elles-mêmes: leurs déréglemens avoient été pénibles; leur pénitence est douce & tranquille. Je sai que les gens de bien ont des consolations intérieures, qu'aucun plaisir profane n'égale, & que la paix est le fruit de la bonne conscience. Mais cette paix est le fruit des souffrances; c'est une paix très-amère, comme dit l'Esprit saint. Ce n'est qu'en rompant toutes les incli-

nations & en crucifiant ſans ceſſe ſa chair, que l'on a droit de goûter cette joie ſecrette qui rend témoignage au Juſte que l'Eſprit ſaint habite au-dedans de lui; hors de-là, votre paix eſt une paix d'amour propre & une pareſſe de cœur: la régle pour en juger, c'eſt de voir ce qu'elle vous a coûté; & toute piété qui n'eſt pas pénitente & crucifiée avec Jeſus-Chriſt, eſt une illuſion & une vertu de tempérament.

En troiſiéme lieu, Magdelaine avoit ſacrifié ſes biens au monde; car quel uſage en fait-on dans une vie toute mondaine & telle que notre Péchereſſe l'avoit menée? Les ſoins de la parure & des ornemens connoiſſent-ils quelques bornes? tout ce qui peut aider à plaire eſt-il jamais trop acheté? tout ce qui peut ſeulement ſatisfaire la vanité, paſſe-t-il jamais les régles ou de la condition ou du revenu? Vos intentions ſont innocentes? mais ſi vous ne cherchez point à être vûe, à quoi ſervent ces ſoins & ces attentions? & d'ailleurs les régles de modeſtie & de ſimplicité que l'Evangile preſcrit, peut-on les violer avec innocence? une femme chrétienne devroit-elle chercher des ornemens

ailleurs que dans la pudeur & dans une exacte bienséance ? Je ne parle point ici de toutes les autres profusions qui suivent les passions : les plaisirs qu'il faut soutenir, les confidens qu'il faut payer, les services qu'il faut acheter. Juda, fils de Jacob donne jusques à l'anneau qu'il porte à son doigt; Salomon fait bâtir des temples aux dieux des femmes étrangères, & ses immenses trésors suffisent à peine à ses plaisirs; l'Enfant prodigue dissipe la portion entière du bien qui lui étoit revenu; Hérode promet la moitié de son Royaume: la passion n'est jamais avare; les tems ne sont jamais malheureux pour elle, jamais les saisons fâcheuses, les charges publiques jamais trop incommodes.

Magdelaine avoit suivi l'égarement de ces voies. Ses richesses avoient servi à ses passions; voyez comme elles servent aujourd'hui à sa pénitence : elle répand des parfums précieux sur les pieds du Sauveur : *Et unguento ungebat.* Vous la verrez bientôt renouveller cette sainte profusion, & mériter même un jour que Jesus-Christ la justifie contre les reproches de ses disciples qui la blâment : sa maison même

Luc. 7.
38.

déformais va être ouverte à fon Libérateur. Là, il trouvera un faint délaffement au retour de fes voyages ; là il pourra venir célébrer la Pâque avec fes Difciples, & honorer fouvent la maifon de Béthanie & la table des deux fœurs de fa préfence. Magdelaine le fuivra même dans fes courfes pour fournir à fes befoins, & lui rendre des bénédictions temporelles pour les fpirituelles qu'elle avoit reçues de lui. C'eft ainfi qu'elle répare l'ufage criminel qu'elle avoit fait de fes biens.

Et voilà, mes chers Auditeurs, le modéle de votre pénitence. Vous avez répandu pour l'iniquité; femez pour la juftice: vos plaifirs ont été prodigues ; que vos vertus le foient auffi ; & faites-vous une noble paffion du foulagement des malheureux. Car, mes Frères, il faut le dire ici, fouvent après les excès & les profufions des plaifirs, on prend avec la piété des inclinations de réferve & d'épargne : il femble qu'on veut regagner avec Jefus-Chrift ce qu'on avoit perdu pour le monde ; on met, pour ainfi dire, la piété à profit pour la terre, au lieu d'en faire un gain folide de l'éternité; & l'on n'expie les folles dépenfes des

paſſions que par une exactitude d'avarice, pire peut-être devant le Seigneur que les excès dont on ſe repent. N'ayez donc rien de trop précieux quand il s'agit de ſecourir les membres de Jeſus-Chriſt : ſouvenez-vous ſeulement que Magdelaine choiſit les pieds pour répandre ſes largeſſes comme les moins expoſés aux yeux du public ; qu'elle ne cherche point à les répandre ſur la tête & dans des endroits éclatans, & que les lieux les plus obſcurs ſont toujours les plus ſûrs pour recevoir les pieux dépôts de notre charité : ſouvenez-vous ſeulement que Magdelaine mêle ſes larmes à la profuſion de ſes parfums, que les œuvres de miſéricorde ne ſont qu'une partie de la pénitence, & que tout ce qui a ſervi en vous à l'iniquité doit ſervir à la juſtice.

Auſſi, mes Frères, en dernier lieu, Magdelaine avoit ſacrifié au monde tous les dons qu'elle avoit reçus de la nature ; elle en fait dans ſa pénitence un ſacrifice à Jeſus-Chriſt : ſa douleur n'excepte rien, & la compenſation eſt univerſelle. Ses yeux avoient été ou les inſtrumens de ſes paſſions, ou les ſources de ſes foibleſſes ; ils devien-

nent les organes de sa pénitence &
Luc. 7. 38. les interprétes de son amour : *Lacrymis cœpit rigare pedes ejus.* Ses cheveux avoient servi d'attraits à la volupté, elle les consacre aujourd'hui à un saint
Ibid. ministère : *Et capillis capitis sui tergebat.* Sa bouche avoit été mille fois souillée ou par des discours de passion, ou par des libertés criminelles ; elle la purifie par les marques les plus vives
Ibid. d'une sainte tendresse : *Et osculabatur pedes ejus.* Son amour reprend toutes les armes de ses passions, & s'en fait autant d'instrumens de justice ; & elle punit le péché par le péché même. Elle n'imite point ces personnes qui dans leur pénitence veulent encore sauver quelque chose du débris de leur passions ; qui après avoir renoncé aux amusemens criminels, conservent encore sur elles-mêmes des soins & des attentions dont la tristesse de la pénitence ne s'accommode guères ; qui n'étalent plus d'une manière indécente pour allumer des desirs criminels, mais qui ne négligent rien dans des ornemens moins brillans ; qui cherchent les agrémens jusques dans la modestie & dans la simplicité ; & qui veulent encore plaire, quoi-

qu'elles ſoient fâchées d'avoir plû.

Or, mes Frères, je le répéte en finiſſant, parceque ce doit être ici le fruit de tout mon diſcours : il doit y avoir une exacte compenſation entre le péché & la pénitence, entre le ſacrifice de juſtice & le ſacrifice d'iniquité. Vous n'aviez pas été un demi pécheur; il ne faut pas être un demi pénitent. L'attachement exceſſif au ſoin de votre corps avoit été la ſource de vos malheurs ; il faut qu'une ſainte horreur de vous-même répare l'offenſe. L'affectation & le ſcandale des parures avoit été l'écueil de votre innocence & de celle de vos frères ; il faut qu'une négligence chrétienne, qu'un oubli de tout ce qui nous regarde, qu'une pudeur exacte dans tout votre extérieur commencent votre pénitence. Les commerces des hommes avoient bleſſé votre ame ; faites-vous une ſolitude dans votre cœur, & goûtez dans la retraite combien le Seigneur eſt doux : les agitations des plaiſirs vous avoient fait oublier votre Dieu ; priez ſans ceſſe, habitez avec vous, & penſez qu'une ame n'eſt pas chrétienne tandis qu'elle n'eſt pas intérieure. Vous aviez ménagé à vos

ſens tout ce qui pouvoit les flater; appliquez-vous à les crucifier : allez dans ces lieux de miſéricorde où la piété appelle tant d'ames ſaintes; approchez-vous des Lazares puants & couverts de plaies; ne refuſez pas votre miniſtère & le ſecours de vos mains à leurs beſoins; & malgré les frémiſſemens ſecrets de votre nature, accoutumez votre délicateſſe à ces œuvres de Religion, & ſurmontez par la foi & par l'ardeur de votre amour une corruption qui a ſi ſouvent triomphé de vous-même. En un mot, proportionnez les remédes à vos maux: ne diſputez point à la grace ce que vous n'avez jamais eu la force de refuſer à la cupidité: aimez Jeſus-Chriſt comme vous avez aimé le monde; auſſi tendrement, auſſi vivement, auſſi aveuglément, pour ainſi dire, auſſi ſouverainement; & que vos paſſions ſoient le modéle de votre pénitence.

Ah! peut-être le Seigneur n'a permis votre vivacité dans les plaiſirs, que pour prévenir votre tiédeur dans une nouvelle vie; & dans ce que vous avez fait pour le monde, il a voulu que vous compriſſiez ce que vous étiez capable

capable de faire pour lui. Peut-être ne vous a-t-il livré à toute la ſenſibilité de votre cœur dans des engagemens profanes, que pour vous faire ſentir juſquesà quel point votre cœur pouvoit l'aimer ; & il a voulu que vous fiſſiez un eſſai funeſte de votre ardeur dans les paſſions, afin que vous ne puiſſiez plus ignorer combien vous pouviez être ardent dans le bien & dans la vertu.

Mon Dieu ! quand rappellant un jour devant votre tribunal toute la vie d'une ame chrétienne, vous mettrez dans une balance ſes années d'iniquité d'un côté, & de l'autre les jours qu'elle a paſſés dans la juſtice ; quand vous comparerez le pécheur au pénitent ; quand vous oppoſerez les paſſions aux vertus, les plaiſirs aux ſouffrances, & la charité à l'amour du monde : ah ! Seigneur qu'il ſe trouvera peu d'ames que ce parralléle ne confonde ! que vous trouverez alors de juſtices défectueuſes, & qu'il y aura d'ames abuſées à qui vous direz ces terribles paroles : Vous avez été péſées dans la balance, & l'on vous a trouvé d'un poids inégal : *Appenſus es in ſtatera, & inventus es minùs habens.* Dan. 5. 27.

Pour éviter ce malheur, mes Frères, proposez-vous souvent l'exemple de notre sainte Pénitente : pensez que les fausses pénitences damneront presque plus de Chrétiens que les crimes & les excès : aimez beaucoup; c'est à l'amour que la rémission des péchés est aujourd'hui accordée, & que la récompense des Saints est promise.

Ainsi soit-il.





SERMON

POUR LE JOUR DE SAINT BERNARD.

Dilectus à Domino Deo suo, renovavit imperium, & unxit principes in gente; sua in lege Domini congregationem judicavit, & in fide sua probatus est Propheta.

Il fut aimé du Seigneur son Dieu; il fit prendre à tout l'Etat une face nouvelle, répandit une onction sainte sur les Princes de son peuple, présida aux assemblées d'Israel, prononça selon la loi du Seigneur, & parut un vrai Prophéte dans sa foi. C'est l'éloge que le Saint-Esprit fait de Samuel, au chap. 46 de l'Ecclésiastique, v. 16. & 17.

ISRAEL infidéle au Dieu qui l'avoit tiré de l'Egypte, étoit devenu depuis long-tems la proie des nations & l'opprobre de ses voisins. La discipline des mœurs y étoit tristement défigurée; la sainteté de la loi tombée dans l'avilissement; le culte du Seigneur négligé; les sacrifices & les offrandes souillées, ou par l'impiété des Prêtres, ou

par la superstition de Fidéles; les enfans d'Héli, Ministres du Sanctuaire, faisoient des fonctions mêmes de leur ministère, l'occasion de leurs désordres; l'Arche sainte ne rendoit plus ses oracles à Silo, mais tombée en la puissance des Philistins elle avoit paru dans le temple de Dagon, & depuis erroit indécemment dans les campagnes de la Judée. Enfin tout l'éclat de la fille de Sion étoit obscurci: ses solemnités & ses sabbats n'étoient plus que des spectacles lugubres, elle n'avoit plus de consolateur: ses Prophétes ne lui reprochoient plus son iniquité pour l'exciter à pénitence; & le Seigneur avoit fait sécher dans sa fureur l'abondance d'Israel, & n'avoit pas épargné les beautés de Jacob.

Tel étoit l'état de la Synagogue, lorsque Dieu touché des gémissemens & des calamités de son peuple lui suscita Samuel, ce Prophéte chéri du Ciel qui renouvella le gouvernement; qui répandit une onction sainte sur les Princes de sa nation, & qui jugea l'assemblée d'Israel selon la loi; ce Prophéte, qui d'abord sous les yeux du Grand-Prêtre Héli invoqua le Seigneur dans le calme & la retraite du Sanc-

tuaire ; qui depuis consulté de tout Israel à Silo, où il avoit choisi sa solitude, parut à la tête du peuple de Dieu, fut connu depuis Dan jusqu'à Bersabée, régla les différends des Tribus, rétablit le culte du Seigneur, & fut le censeur des Rois & des Princes du Peuple ; & qui enfin dépositaire des vérités de la Loi fut reconnu fidéle dans ses paroles, parcequ'il avoit vû le Dieu de lumière ; confondit Amalec, & brisa l'insolence des Princes de Tyr & de tous les chefs des Philistins.

Est-ce une prophétie, mes Frères ? est-ce une histoire ? & par quelle suite de rapports a-t-il pu arriver que le siécle de Samuel ressemblât si fort à celui de Bernard, & ce Prophéte si fameux & si souvent loué dans les Livres saints, à celui dont j'entreprends aujourd'hui l'éloge ?

L'épouse de Jesus-Christ ne s'étoit jamais vûe couverte de plus de taches & de rides, que dans ces tems de ténébres & de dissolutions où la Providence avoit marqué dans ses conseils éternels la naissance de ce grand homme. La Foi éteinte parmi les Fidéles : le culte défiguré & inondé de superstitions ; les Clercs & les Princes des

Prêtres plongés dans l'ignorance & dans le vice ; la vigueur de la discipline monastique affoiblie ; & les Elus eux-mêmes, si j'ose le dire, sur le point de céder au torrent, & de se laisser entraîner par l'erreur commune. A tant de calamités, à des plaies si hideuses & si touchantes vous ne fermâtes pas votre cœur, & n'endurcîtes pas, Seigneur, vos entrailles; mais vous tirâtes des trésors de votre miséricorde une de ces grandes ressources que vous ne refusez jamais aux besoins extrêmes de votre Eglise.

Bernard, le Samuel de son siécle, naît. Il passe les premières années de sa vie dans le repos & dans la retraite du Sanctuaire; & c'est-là où vous lui donnez des marques secrettes & ineffables de votre amour: *Dilectus à Domino Deo suo.* Le bruit de son nom se répand bientôt après : de toutes parts on va consulter le Voyant; il quitte sa solitude, & devient le législateur des tribus ; il renouvelle la face de l'Etat: & les Princes sont touchés de l'onction & de la grace de ses paroles : *Renovavit imperium, & unxit principes in gente sua.* Enfin, instruit du Dieu même de lumière, il confond

l'héréſie & le ſchiſme, devient l'arbitre des Conciles, & préſide aux aſſemblées d'Iſrael; & malgré les diſcours des inſenſés, la grandeur de ſa foi le fait reconnoître pour un vrai Prophéte : *In lege Domini congregationem judicavit, & in fide ſua probatus eſt Propheta.* Et le voilà repréſenté dans les trois principales circonſtances de ſa vie : parfait Religieux, homme apoſtolique, & Docteur toujours invincible ; c'eſt l'idée la plus naturelle de ſon éloge, & à laquelle je me ſuis arrêté. Implorons. *Ave, Maria.*

I. PARTIE.

LORSQUE la Providence deſtine une créature à des entrepriſes glorieuſes, & veut en faire l'inſtrument de ſes plus nobles deſſeins, elle lui ménage de bonne heure mille circonſtances favorables que le hazard ſeul paroît avoir aſſemblées, verſe dans ſon ame les dons & les graces qui ſont comme les ſemences ſacrées des prodiges qu'elle veut opérer par ſon entremiſe; & toujours attentive aux périls qui l'environnent, elle entoure d'abord ſon cœur d'un mur d'airain, met à couvert ſon innocence ſous un bouclier de ſalut, conduit par la main

ſes paſſions dès leur naiſſance, & lorſqu'elles ſont encore en état d'être diſciplinées ; & cultive avec des ſoins infinis ce grain qu'elle veut élever audeſſus de toutes les autres plantes, & dont elle deſtine les branches ſaintes à ſervir un jour d'azile aux oiſeaux du ciel.

Telle fut envers Bernard la conduite de la grace. Il reçut en naiſſant cette bonté d'ame & cette candeur de naturel, qui eſt comme le préſage & la première ébauche de la piété ; des inclinations bienfaiſantes, de la douceur & de la ſérénité dans l'eſprit, un cœur tranquille & innocent, & preſque de ſon propre fonds ennemi des excès & du vice. Les ſoins de l'éducation aidèrent ces heureuſes eſpérances ; les exemples domeſtiques furent pour lui des leçons de vertu : un père juſte & droit, & qui avoit toujours marché fidélement devant le Seigneur ; une mére pieuſe & tendre, qui n'avoit jamais partagé ſon cœur qu'entre Jeſus-Chriſt & ſon époux, & qui loin du monde & renfermée dans l'enceinte de ſes devoirs cherchoit à ſe ſanctifier, comme dit ſaint Paul, au milieu de ſes enfans en les ex-

hortant à persévérer dans la Foi, dans la charité, dans la sainteté, & à mener une vie réglée & digne des Saints.

Ce furent là les premières bénédictions dont le Ciel prévint notre vase d'élite, destiné à porter un jour la parole de vie devant les Princes & les Rois, les nations & les enfans d'Israel. Heureux de n'avoir pas comme tant d'autres, dans un âge où le cœur se flétrit si aisément, respiré auprès de ceux dont il tenoit la vie une odeur funeste de mort, & trouvé dans leurs mœurs des écueils à son innocence! Car hélas! où avons-nous la plupart étudié l'iniquité, que dans les exemples de nos pères? où avons-nous vû se former, ou plutôt croître & se fortifier, cet homme de péché que nous portons dans notre fonds, que sous les yeux de ceux qui auroient dû y former Jesus-Christ? d'où nous sont venues ces premières impressions si fatales au cœur, que de l'indiscrétion ou du déréglement de nos proches? & enfin, où avons-nous appris, comme Rachel, à adorer des idoles, que dans la maison même de Laban?

Avec de si favorables dispositions Bernard entre dans le monde. Mais

que peuvent les ſoins de la plus régulière éducation ſur un âge où le cœur incapable de précautions, & encore tout ouvert, ſent poindre de toutes parts les paſſions? que peut un naturel heureux contre l'exemple de la multitude, & les attraits qu'offre à tous les pas l'iniquité? Aaron adore le veau d'or avec la foule; & Jonathas ne peut ſe défendre de goûter du moins en paſſant, le miel funeſte qu'il trouve ſur ſon chemin.

De pareilles réfléxions, ſi peu familières à une jeuneſſe inconſidérée, occupent déja l'eſprit de Bernard. A peine a-t-il jetté ſes premiers regards ſur le monde, qu'il y découvre ces piéges infinis qu'on ne voit guères qu'après coup, & ſur leſquels nos chutes ſeules nous ouvrent les yeux. Déja même le ſpectacle d'une beauté mortelle avoit penſé jetter dans ſon cœur quelques étincelles de péché; déja violant le pacte qu'il avoit fait avec ſes yeux, il avoit laiſſé errer ſes regards ſur un objet périlleux. Mais vous viendrez juſques-là, puiſſance des ténébres, & ne paſſerez pas outre; & vous y verrez briſer votre fureur & votre attente. Bernard, comme

un lion myſtérieux, n'a jamais plus de force que lorſqu'il ſe ſent légèrement bleſſé. Un étang d'eau glacé où il ſe jette, punit à l'inſtant ſa foibleſſe : il éteint dans ce nouveau bain de la pénitence les traits enflammés de ſatan; & comme un autre Jonas il calme, en ſe jettant dans les eaux, la tempête naiſſante que ſon infidélité avoit excitée dans ſon cœur. Quelle tendreſſe d'innocence, qui ne peut ſoutenir un ſeul moment le poids de la plus légère tranſgreſſion ! Mais, Chrétiens, en matiere de périls le paſſé eſt un mauvais garant pour l'avenir : le plus juſte ne peut répondre ni de la grace, ni de ſoi-même ; il y a douze heures dans le jour, & toutes ne ſe reſſemblent pas : la vertu même s'uſe, pour ainſi dire, & s'affoiblit par ſes propres victoires; & nos ſuccès ſouvent ne ſont qu'une feinte de l'ennemi, qui nous céde les premiers avantages pour nous amuſer & nous engager plus avant dans l'occaſion. Bernard ne l'ignore pas ; & perſuadé que lorſqu'il s'agit du ſalut les précautions ne ſauroient être exceſſives, il va chercher dans la ſolitude une paix que le monde ne peut donner, & croit que ſe dérober

à l'ennemi, c'eſt la plus ſûre manière de le vaincre.

Quelles furent les glorieuſes circonſtances de cette retraite ! Ce n'eſt pas ici un pénitent humilié qui fuit devant l'ennemi comme un vaincu percé de coups ; c'eſt un Moïſe qui ne ſort de l'Egypte pour ſe retirer dans le déſert, qu'après avoir vaincu Pharaon, & qui dans ſa retraite même conſerve tout l'air d'un conquérant. Il ne compte pour rien de ſecouer lui ſeul le joug du Prince du ſiécle, s'il ne délivre encore ſes frères avec lui : il ne peut ſe réſoudre à laiſſer triſtement errer dans une terre étrangère ſes amis & ſes proches, tandis qu'il va lui-même goûter dans le déſert combien le Seigneur eſt doux.

Que prétendons-nous, leur dit-il, comme autrefois ce Courtiſan dont parle ſaint Auguſtin ? à quoi aboutiront enfin nos vûes & nos eſpérances ? La faveur du Prince eſt le plus haut point où nous puiſſions aſpirer ; mais par combien de dangers faut-il arriver à un danger encore plus grand ? & d'ailleurs quelle en ſera la durée ? *Quamdiu iſtud erit ?* au lieu que ſi je veux être ami de mon Dieu, je le de-

S. Aug. lib. 8. Conf. c. 6.

viens à l'inſtant : *Ecce nunc ſio* ; & c'eſt là un tréſor qui ne craint ni les vers, ni la rouille, ni la fatalité des tems, ni l'envie des hommes. Ainſi ſuivi de ſes frères & de la plupart de ſes amis, comme d'autant d'illuſtres captifs qu'il vient d'enlever au Prince du ſiécle, il ſort du monde chargé de ces glorieuſes dépouilles ; & comme ſon divin Maître, en s'arrachant à l'empire de la mort, il traîne après ſoi les principautés & les puiſſances, & les méne hautement en triomphe à la face de l'univers : *Traduxit confidenter, palàm triumphans.* Coloſſ. 2. 15.

Ah ! ſi les Anges du ciel dans le ſéjour même de la gloire ſont capables d'une nouvelle joie à la converſion d'un ſeul pécheur ; quelle dut être la joie des Anges du déſert, des pieux Solitaires qui déja depuis quelque tems s'étoient retirés à Citeaux, lorſqu'ils virent arriver Bernard à la tête d'une ſi floriſſante troupe ! Le ſilence, les veilles, les jeûnes & toute la rigueur de la diſcipline monaſtique, qui ailleurs ou rallentie, ou tout-à-fait éteinte, s'obſervoit ſans adouciſſement à Citeaux, rendoient l'abord de cette ſolitude formidable à ceux d'entre les

Séculiers qui vouloient renoncer au ſiécle. On regardoit cette terre ſainte comme une terre peuplée par des hommes extraordinaires, & qui dévoroit ſes habitans : peu de perſonnes oſoient y venir eſſayer un genre de vie d'autant plus dur, qu'il étoit peu à la portée d'un ſiécle où le relâchement étoit devenu le goût dominant : cette chaſte Sion étoit déſerte & ſtérile, tandis que les autres épouſes moins fidéles ſe glorifioient de la multitude de leurs enfans ; & il étoit à craindre que ce pieux établiſſement ne tombât enfin faute de ſujets. Etienne, Abbé du Monaſtère, vénérable par un grand âge & par une piété conſommée, voyoit avec douleur le fruit de ſes travaux ſur le point de périr. Mille fois il avoit levé ſes mains pures au ciel pour demander à Dieu la multiplication de ſon peuple ; & il attendoit avec confiance l'effet de ſes prières, quand Bernard ſuivi de ſes compagnons vient ſe jetter à ſes pieds. Que de larmes de joie & de tendreſſe coulèrent alors des yeux du ſaint vieillard ! combien de fois, dit-il au Seigneur, comme Siméon, qu'il mouroit en paix, puiſque ſes yeux avoient en-

fin vû le ſalut de Dieu, & celui qu'il avoit préparé pour être la lumière des nations & la gloire d'Iſrael.

Les ſuites ne démentirent pas l'eſpérance du ſaint Abbé. Notre nouveau Solitaire ayant, ce ſemble, dépouillé avec l'ignominie de l'habit ſéculier les reſtes des inclinations du vieil homme, ne garde plus de meſures avec la vivacité de ſa foi : débarraſſé de ſes liens, il prend ſon eſſor vers le ciel, & échappe preſque à la vûe des plus avancés.

Bernard, ſe dit-il tous les jours à lui-même, qu'es-tu venu chercher dans la ſolitude? es-tu ſorti du ſiécle pour traîner tes chaînes après toi? voudrois-tu, comme tant d'autres, conſerver ſous un habit auſtère & religieux un cœur profane & immortifié? *Ad quid veniſti?* Ah! ſi une vertu douce & aiſée t'avoit paru ſûre pour le ſalut, pourquoi ſortir du ſiécle où l'erreur commune l'autoriſe, & venir dans ce lieu de pénitence où des lumières plus pures & des exemples plus ſaints la condamnent? Voilà votre modéle, vous qui après avoir commencé par une converſion d'éclat, & des dehors ſoudains d'une piété auſtère, relâchant peu à peu de cette pre- *S. Bern.*

mière ferveur, en êtes enfin venu à cet état douteux de vertu tiéde & tranquille, qui à la vérité ſert encore de frein aux plus groſſières paſſions, mais qui ne ſe preſcrit rien ſur la plupart des plaiſirs, & bannit la fidélité & la vigilance: *Ad quid veniſti?* tenez-vous à vous-même ce langage. Quel eſt mon deſſein en me propoſant une vie tiéde & infidéle? ſi le ſoin de mon ſalut me touche encore, pourquoi m'en tenir à une voie incertaine & périlleuſe? & ſi je veux rendre tout-à-fait ma première foi vaine; eh! à quoi bon me gêner encore ſur certains plaiſirs & conſerver un reſte de vertu inutile? La vie que je méne eſt trop ſelon les ſens, ſi j'ai deſſein de me ſauver; mais ſi je veux me perdre, elle eſt encore trop pénible.

Par le ſecours de ces pieuſes réfléxions Bernard nourriſſoit ſa foi, & reſſuſcitoit ſans ceſſe en lui la grace de ſa vocation. Cependant, ô mon Dieu, du fond de votre Sanctuaire vous répandiez déja ſur ce jeune Samuel, ces bénédictions infinies qui devoient en faire le Prophéte & le Légiſlateur de votre peuple. Le Cloître depuis Benoît n'avoit pas vû de vertu plus conſom-

mée; & c'étoit déja un heureux préjugé pour le rétablissement de la régle de ce grand Patriarche, déchue alors dans la plupart des Monastères de l'Occident, &, comme c'est le sort des choses humaines de baisser toujours en s'éloignant de leur source, tombée de ce haut point de ferveur & d'austérité où on l'avoit vûe, dans les adoucissemens, les interprétations & les priviléges.

Avec un corps délicat & une santé mal affermie, il n'est point de macérations qui puissent satisfaire l'amour de Bernard pour les croix & pour la pénitence. Et quelles macérations, mes Frères? un silence éternel, une solitude sévère, des veilles continuelles, des jeûnes sans interruption, une nourriture qui loin de soulager le corps, le révolte par son insipidité; le travail des mains le plus dur, & un enchaînement de mille exercices laborieux qui ne laissent pas respirer l'amour-propre, & qui en changeant d'objet ne font que changer de supplice : environné de cet appareil de pénitence, il trouve encore sa croix trop douce, & croit comme l'époux être au milieu des roses & des lis. Les

Saints tremblent ſur une ſeule faute expiée par une vie entière de pénitence ; & nous préſumons ſur une ſeule action de pénitence, anéantie dans une vie toute de péchés.

La retraite de Bernard & de ſes compagnons à Citeaux, l'auſtérité & l'innocence de leurs mœurs, répandoit déja au loin une odeur de vie ; & attirés par des exemples ſi nouveaux, pluſieurs y accouroient de toutes parts. Le nombre des diſciples croiſſant, & l'enceinte de Citeaux ſe trouvant trop étroite pour les contenir, il fallut chercher une nouvelle terre : on partage ce peuple ſaint ; & Bernard à la tête d'une tribu choiſie, s'éloigne à regret d'un lieu où tout lui retraçoit le doux ſouvenir des premières faveurs qu'il avoit reçues de ſon divin Maître, & va établir ſa demeure à Clairvaux, ſolitude alors inconnue, mais devenue depuis plus fameuſe que les principales cités de Juda, par la préſence de celui qui devoit un jour régir Iſrael.

Elevé à la dignité d'Abbé de ce Monaſtère, que de nouveaux ſpectacles de vertu ne donne-t-il pas dans ce nouveau rang ? Loin d'affecter ces

diſtinctions odieuſes & ces vaines marques d'autorité qui laiſſent une diſtance ſi énorme entre les enfans & le père, il ne fut jamais plus avide d'abaiſſemens : loin de regarder ſa dignité comme un prétexte honorable d'adouciſſement & de repos ; il n'uſa jamais de plus de rigueurs envers ſoi-même. Qui pourroit-ici, mes Frères, raconter en détail les progrès de la grace ſur ſon ame ; cet eſprit de prière & de recueillement, ces conſolations ineffables de l'Eſprit ſaint, cette mort univerſelle à ſoi-même & à toutes les créatures, l'uſage des ſens preſque éteint ? Hélas ! à force de mortifier ſon goût, il ne lui en reſtoit plus même pour diſcerner les viandes ; & au lieu que les Iſraélites trouvoient dans la ſeule manne des goûts divers : les mets les plus différens n'avoient plus que le même goût pour lui : les objets qu'il avoit même ſous les yeux, il ne ſe ſouvenoit pas de les avoir vûs : ſa converſation toute dans le ciel, fixoit là les opérations de ſon ame : & l'on peut dire de lui, quoique dans un ſens différent, ce que le Prophéte dit des idoles ; qu'il avoit des yeux, & ne voyoit plus ; un odorat, & ne

ſentoit plus ; une bouche & des mains, & il ne s'en ſervoit plus.

Ce fut alors que Dieu accorda à ſes vœux la vocation de ſon père à Clairvaux, & ſa retraite entière du ſiécle. Cet homme ſi heureux dans ſa famille, & dont les enfans, comme ceux de Jacob, devoient être un jour autant de Patriarches, quitte enfin le pays de Canaan, vient joindre Joſeph ce fils bien-aimé ; adore ſon bâton paſtoral, cette marque ſacrée de ſa puiſſance ; & plein de jours, il s'endort peu après au Seigneur dans cette terre de Geſſen, ſous les yeux d'un fils qui l'avoit enfanté dans la foi & dans la charité.

Ainſi ſe ſont rendus agréables à Dieu les Saints, mes Frères. Tous ceux que l'Egliſe honore comme tels, elle les honore comme pénitens : l'Eſprit de Dieu n'a pas là-deſſus diverſes voies, & l'on ne peut pas dire, qu'il opère différemment. Nous flatons-nous qu'il y aura pour nous une voie privilégiée ? ſerons-nous traités plus favorablement, parceque nous ſommes plus coupables ? Si les bien-aimés du Père céleſte ont bu le calice amer ; croyons-nous que la lie & l'amertume en ſoit ôtée pour nous ? Mais quand

le Royaume des cieux ne seroit pas le prix de la seule violence, pourroit-il l'être de la volupté ? & quand on pourroit être saint sans la pénitence, pourroit-on l'être après les plaisirs ? Tel fut notre nouveau Samuel dans l'enceinte du sanctuaire ; il fut cher au Seigneur son Dieu : *Dilectus à Domino Deo suo.* Donnons à son zèle de plus vastes bornes : il va renouveller la face de l'Etat, & répandre une onction de grace sur les Princes & les peuples : *Renovavit imperium, & unxit principes in gente sua :* & après que la Foi en a fait un religieux consommé, la charité va en faire un homme apostolique : c'est mon second point.

II. PARTIE.

Il y a différens dons dans l'Eglise, dit saint Paul ; & ces dons sont partagés aux divers membres qui la composent, selon la secrette disposition de l'Esprit qui souffle où il veut. Tous ne sont point en même tems Apôtres, Prophétes, Docteurs ; à chacun est donnée sa grace particulière selon la mesure du don de Jesus-Christ. Tel dans le calme de la retraite conserve son ame pure & sans tache, qui trans-

porté dans le siécle y verroit expirer son innocence & éteindre toute sa foi. Tel dans le ministère de la parole & les autres fonctions de l'apostolat, luit comme un astre au milieu d'une nation corrompue & perverse, & forme Jesus-Christ dans les cœurs, qui dans le désert auroit soupiré après l'Egypte, & seroit tombé dans la tiédeur & l'abattement. Tel est envoyé pour évangéliser les simples & les ignorans, qui craindroit de porter le nom du Seigneur devant les Princes & les Rois de la terre. Tel s'oppose comme un mur d'airain pour la maison d'Israel, & résiste aux puissances du siécle, qui n'oseroit toucher l'Oint du Seigneur, ni contredire aux Pontifes de la loi. Tel enfin a le don d'interpréter les Ecritures, qui n'a pas celui des prodiges pour s'en servir comme de signe contre les infidéles. Mais cet ordre établi de vous-même, ô mon Dieu, n'est pas une loi pour vous: il est certaines ames sur lesquelles, quand il vous plaît, vous versez à pleines mains la variété de vos dons, & à qui votre Esprit n'est pas donné par mesure.

Il falloit au siécle de Bernard une

ame de ce caractère. Les diſſenſions domeſtiques, les guerres étrangères, l'ignorance, qui toujours en eſt le triſte fruit, avoient répandu ſur toutes les parties de l'Etat je ne ſai quel air de licence & de barbarie, toujours fatal à la ſainte politeſſe & à la candeur des mœurs chrétiennes. L'ambition, le faſte, & des vices encore plus honteux, s'étoient gliſſés dans le ſanctuaire, & faiſoient de la maiſon du Seigneur un lieu d'intrigue, de molleſſe & de ſcandale: les Cloîtres n'étoient plus des aziles contre la contagion du ſiécle; le peuple de Dieu qui habitoit cette terre ſainte, peu ſoigneux de l'alliance de ſes pères avoit lié commerce avec les nations, & adopté leurs mœurs & leurs uſages: les ſages loix des fondateurs n'étoient plus écrites que ſur des tables de pierre; on y avoit mêlé des traditions humaines qui en ruinoient l'eſprit; ces déſerts arides & ſombres étoient devenus des terres où couloient le lait & le miel: ce n'étoient plus des lieux écartés, où fatigués du monde on pût venir de tems en tems reſpirer l'air de la piété; & illuſtres autrefois par les Saints qui les avoient habitées, ces

ſolitudes ne brilloient plus que par des bâtimens ſomptueux, des temples ſuperbes, des richeſſes & des dons immenſes, de ſorte que les pieuſes libéralités des Fidéles, & leur ſainte diminution, pour parler avec l'Apôtre, étoit devenue l'excès de ce peuple autrefois ſi ſimple & ſi délaiſſé.

De-là, mes Frères, quel déluge d'iniquités dans le ſiécle! Car il faut le dire ici, les lampes d'Iſrael ne ſauroient s'éteindre, qu'il n'en ſorte une épaiſſe fumée qui ſe répand au loin & va ternir tout l'éclat & tout l'or du tabernacle : les colomnes du temple ne plient jamais, qu'elles n'entraînent avec ſoi le reſte de l'édifice, & pour le dire ſans figure, les vices des Clercs & des perſonnes conſacrées à Dieu, ſont toujours comme les étendards funeſtes du déſordre, élevés au milieu
Iſ. 5. 26. des peuples : *Signum in nationibus.*

A des beſoins ſi extrêmes & ſi divers, vous n'opposâtes, Seigneur, qu'un nouveau Moïſe ſorti du déſert de Madian ; & Bernard entre vos mains frappe les Rois & les Royaumes, réforme le tabernacle ſur le modéle de celui que vous lui aviez montré ſur la montagne ; confond les mi-

niſtres murmurateurs ; aſſure la ſouveraine ſacrificature au Pontife que vous aviez établi ; renverſe l'idole que les enfans d'Iſrael s'étoient eux-mêmes fabriquée ; briſe les ennemis de votre nom, & auroit conduit vos tribus à la conquête de Jéruſalem, ſi leur ingratitude & leurs excès ne vous euſſent fait retirer votre force & votre bras du milieu d'elles.

Quelle fut l'ardeur, la fermeté, l'étendue de ſon zèle ! Il avoit reçu de la nature ces avantages de l'eſprit & du corps qui ſemblent deſtiner par avance ceux qui en ſont pourvûs, au miniſtère de la parole, mais qui ſans la grace & la vocation du Ciel, ne forment jamais qu'un airain ſonnant & une cymbale retentiſſante : un eſprit vaſte & nourri dans la lecture des livres ſaints ; un cœur tendre & avec qui étoient, ce ſemble, nées l'onction & la miséricorde ; un exterieur doux & mortifié qui préparoit les cœurs à la grace, & dont le ſeul ſpectacle verſoit d'abord dans l'ame, je ne ſai quel goût du don céleſte & des biens du ſiécle à venir.

Repréſentez-vous donc, mes Frères, ce nouveau Précurſeur ſorti du

désert, vêtu pauvrement, la pénitence peinte sur le visage, cherchant dans ses discours non pas à se rendre agréable au pécheur, mais à rendre le pécheur désagréable à soi-même; travaillant à préparer les voies au Seigneur, & non pas à sa propre gloire; applanissant, non pas l'âpreté du sentier évangélique, mais celle des cœurs rebelles; & prêchant, non pas certaines ablutions aisées & des cérémonies extérieures qui ne purifient que le dehors, mais mettant la coignée à la racine des passions, & annonçant un batême de pénitence. On le prend pour Elie ou pour quelqu'un des Prophétes: toute la France court pour entendre cette nouvelle doctrine; & touchés des paroles de grace & de vertu qui sortent de sa bouche, les peuples en foule viennent à lui pour savoir si la colère du Seigneur comme ses dons est sans repentir, & s'il n'y a plus de ressource à eux pour la fléchir. Eh! que pouvoit-on attendre d'un Ministre de Jesus-Christ, qui loin du monde avoit long-tems médité la loi de Dieu dans le silence & dans la prière, dont le cœur vuide des créatures, n'étoit plein que de cet Esprit

qui parloit en lui, & qui pouvoit dire avec une confiance apostolique aux Fidéles : Soyez mes imitateurs, comme je le suis de Jesus-Christ; que pouvoit-on, dis-je, en attendre, que le renouvellement de son siécle, que la renaissance de la Foi, & de la piété? Si notre ministère n'a pas le même succès, ce n'est pas que le monde soit plus corrompu, mais c'est que la source de nos travaux n'est pas la même. Est-ce l'esprit de Dieu qui nous ouvre la bouche? & n'entre-t'il rien d'humain dans notre zèle?

Alors, mes Frères, les ténébres répandues sur l'abîme commencèrent à se dissiper : la France comme un autre cahos se développa peu à peu : les Cloîtres virent revivre cet esprit primitif, cet héritage précieux qu'ils avoient autrefois reçu de leurs pères. De nouvelles troupes de Solitaires sorties de Clairvaux se répandirent dans l'Europe, allèrent repeupler les déserts; les plus grands hommes de ce siécle s'y retirèrent à l'envi; les Princes mêmes préférèrent l'opprobre de Jesus-Christ à la pompe des Egyptiens; & ceux qui habitoient les palais des Rois ne voulurent plus être vétus avec mollesse;

dé-là, comme d'un nouveau cénacle ſortirent en foule des Paſteurs illuſtres qui parurent à la tête de nos Egliſes; & les enfans de Bernard devinrent les pères des Fidéles. Mais quels hommes, mes Frères, que ces Evêques! quel zèle! quelle ſimplicité! quelle innocence! quelle auſtérité de mœurs! L'Epiſcopat n'étoit pour eux qu'une ſervitude honorable: ils ne brilloient, comme Moïſe, que d'un éclat deſcendu du Ciel, & ne croyoient pas qu'une vaine affectation de faſte & de repos, fût néceſſaire pour rendre reſpectable au peuple un miniſtère de ſollicitude & d'humilité. Ne nous bornons pas à envier cet heureux ſiécle: ſouvenons-nous, mes Frères, que les Paſteurs fidéles ne ſont guères accordés qu'aux prières des peuples, & que le défaut des Miniſtres ſaints, dont nous nous plaignons quelquefois, loin de nous ſervir d'excuſe un jour, ne fera peut-être que notre crime.

A l'ardeur de la charité Bernard joignit la force. Car ne vous figurez pas ici un de ces Miniſtres timides, qui, ſous prétexte d'honorer les Grands, croyent qu'il faut reſpecter leurs vices; qui éblouis de l'éclat

qui les environne, n'ofant envifager leurs démarches, fe mettent volontairement un voile devant les yeux, de peur de les appercevoir, & donnent à leur foibleffe les noms fpécieux de modération & de prudence. Il eft peu de Samuels qui ofent dire à ceux qui régnent : Prince, n'eft-ce pas le Seigneur qui vous a établi Roi fur Ifraël? pourquoi n'avez-vous donc pas écouté fa voix? Il n'a que faire de vos victimes & de l'orgueil de vos offrandes; le facrifice le plus agréable à fes yeux, c'eft la foumiffion & l'obéiffance. Bernard laiffe cet exemple à la poftérité. Louis le Gros ufurpe les droits de l'Eglife; des Prélats généreux s'élévent contre cette nouveauté, il les profcrit: on a recours à notre Saint: Prince, lui dit-il, l'Eglife éléve fa voix contre vous devant fon Epoux, & fe plaint de ce que celui qu'elle avoit reçu pour fon défenfeur, devient fon perfécuteur lui-même; eh! pourquoi régnez-vous fur la terre, que pour y faire régner la juftice & la piété?

Que de marques publiques de pénitence n'obtint-il pas de Louis le Jeune fon fils, fur le maffacre de Vitry? Comme un nouvel Ambroife, il lui

déclare hardiment que la voix du ſang qu'il a répandu, crie vers le Seigneur, & demande vengeance contre lui; & par ces généreuſes remontrances, il donne encore à l'Egliſe le ſpectacle conſolant d'un Roi humilié, couvert de cendres, proſterné à la porte de ſes temples, & renouvelle les exemples ſi rares des Davids & des Théodoſes.

Mais comment rapporter ici les traits divers de ſa fermeté? L'Abbé Suger, ce Miniſtre ſi ſage & ſi fameux dans nos Hiſtoires, corrigé par ſes avis ſur certaine pompe ſéculière, où l'air de la Cour l'avoit conduit peu à peu: la Reine Eléonor elle-même, Princeſſe fière & mondaine, traverſée dans ſes deſſeins en un point aſſés délicat, & réduite enfin à revenir au ſentiment de Bernard: circonſtance aſſés rare dans une jeune Princeſſe, enivrée encore de plaiſirs & de grandeurs; qui aime à dominer ſur les eſprits comme ſur les cœurs; que toute réſiſtance bleſſe, & qui ne fait pas aſſés de cas de la vertu pour ſouffrir d'en être contredite: car on lit bien qu'Elie ſut faire reſpecter quelquefois la vérité, même à l'impie Achab; mais on ne lit pas

que Jézabel lui pardonna jamais la liberté d'un ſeul diſcours, ni ſa réſiſtance à l'injuſtice qu'elle vouloit faire à Nabot.

Tous les ſiécles admireront les inſtructions vives & touchantes, & cette noble fierté qui régne dans ſes livres de la *Conſidération* au Pape Eugène. Il eſt vrai que ce Pontife avoit vû croître ſous les yeux & la diſcipline de notre Saint ces grandes qualités qui depuis l'élevèrent au Pontificat. Mais qui ne ſait combien la religieuſe ſoumiſſion qu'on doit à tout ce qui part de ce Trône auguſte, & les hommages éternels dont le Pontife eſt environné, le familiariſent peu avec une liberté chrétienne, & des diſcours qui ne ſont pas faits pour louer? Mais la charité oſe tout; & Bernard toujours ſemblable à Samuel, honore à la vérité l'Oint du Seigneur devant le peuple, mais ne laiſſe pas de lui annoncer enſuite les ordres du Ciel.

Les Princes & les ſouverains Pontifes reſpectent la liberté de l'Eſprit de Dieu dans ſon ſerviteur: & aujourd'hui, mes Frères, dans le ſiécle, ſi l'on ſe trouve né avec quelque diſtinction, on exige des Miniſtres de

Jeſus-Chriſt, des égards & des ménagemens indignes de leur caractère : on eſt bleſſé de leur zèle; on croit être dégradé s'ils nous diſent la vérité comme ils la diſent au peuple : on diroit que la ſainte ſévérité de l'Evangile ne regarde plus que les ames vulgaires; & que les vices des Grands ſont nés nobles comme eux, & qu'on leur doit les mêmes égards qu'à leurs perſonnes.

Ah ! le crime nulle part ne fut à couvert du zèle de notre Saint : il le pourſuivit juſques ſur le trône : les liens mêmes de la chair & du ſang, ſi périlleux à notre miniſtère, ne ſéduiſirent pas ſa conſtance. En vain touchée du bruit de ſes prodiges & de ſa réputation, ou peut-être d'une vaine curioſité de le voir, ſa ſœur vient à Clairvaux. L'orgueil de ſes équipages, & la pompe du ſiécle qui l'environne, laiſſe d'abord entrevoir au Saint combien elle eſt éloignée du royaume de Dieu : au bruit de cette faſtueuſe viſite, il gémit, il ſe renferme dans l'enceinte de ſon Monaſtère; & malgré la tendreſſe qu'il a pour cette ſœur, & le ſpectacle touchant de ſa déſolation & de ſes larmes, il

refuſe de la voir, ſi au lieu des parures du ſiécle qu'elle étale, elle ne ſe couvre de pudeur & de modeſtie : c'eſt un autre Moïſe, qui attentif aux ſeuls intérêts de la gloire de ſon Maître, ſépare ſans balancer ſa ſœur du camp du Seigneur, & lui interdit l'entrée du tabernacle, juſqu'à ce qu'elle ait quitté cette lépre qui couvre ſon corps, & ces marques honteuſes de ſon orgueil & de ſon infidélité.

Si vous trouvez aujourd'hui des Miniſtres plus complaiſans, femmes du ſiécle, ce n'eſt pas une excuſe pour vos erreurs; car la foibleſſe du Prêtre n'affoiblit pas la loi de Dieu : c'eſt la peine de vos péchés, & un jugement de la colère du Seigneur ſur vous, qui punit les fauſſes raiſons dont vous vous ſervez pour juſtifier contre vos propres lumières une vie molle & mondaine, par des Miniſtres qui l'autoriſent.

Enfin, mes Frères, ſa voix briſa les cédres du Liban, ébranla les déſerts, & tonna au milieu des eaux, je veux dire parmi les peuples. On ne vit jamais avant lui de Prophéte ſi autoriſé à reprendre les vices : le Ciel l'avoit, ce ſemble, établi le cenſeur

des mœurs de ſon ſiécle. Que de différends parmi les Princes appaiſés par ſa ſageſſe ? que de lettres écrites pour le rétabliſſement de la diſcipline & de la piété ? Nous voyons encore dans celles qui nous reſtent ce détail immenſe de ſoins & de meſures où ſa charité le faiſoit deſcendre. Quel ſtyle ! quelles expreſſions ! quels artifices puiſſans d'une éloquence toute divine ! La France, l'Italie, l'Allemagne le virent répandre par-tout le feu divin que Jeſus-Chriſt eſt venu apporter ſur la terre, & dont il avoit embraſé ſon cœur ; ſeul il ſut ſuffire aux beſoins divers & infinis de l'Egliſe ; & comme ce ſerpent d'airain élevé dans le déſert, il n'y eut point de plaie qui fût à l'épreuve de ſa préſence.

Il ne manquoit à ſes travaux que la récompenſe des Saints, je veux dire, les perſécutions & les calomnies ; il eut la conſolation d'y participer. Il entendit les plaintes des inſenſés contre lui ſur le mauvais ſuccès de l'entrepriſe des François dans la Terre ſainte : les prodiges dont Dieu avoit accompagné ſes prédications, pour exciter les Chrétiens à cette Milice ſacrée, furent traités de foibleſſe & de créduli-

té ; la force de ses discours qui pensa déserter la France & l'Allemagne, en inspirant aux peuples le desir de se croiser, passa pour indiscrétion & faux zèle. Mais adorant dans le secret de son cœur les desseins impénétrables de la Providence, il rappelloit le souvenir des Israélites, qui, quoiqu'appellés de Dieu à la conquête d'une Terre sainte, périrent dans le désert à cause de leurs infidélités ; il rappelloit l'histoire des Tribus, qui engagées par l'ordre exprès du Ciel à combattre les Benjamites, n'en eurent pas moins la honte d'une double défaite; & gémissant sur les excès des Chrétiens qui avoient attiré ces calamités du Ciel, il étoit bien plus touché de ce que les Infidéles, fiers de leurs avantages, demandoient insolemment : Où est le Dieu des Chrétiens ? & blasphémoient son nom, que des outrages dont ses frères tâchoient de noircir le sien propre.

Ainsi on est toujours prêt dans le siécle à censurer la conduite des Saints: on n'a pour leurs démarches que des yeux de rigueur & de malignité : on veut les rendre garants de tous les mauvais succès des entreprises où ils

ont eu quelque part; & leur zèle eſt indiſcret, du moment qu'il n'eſt pas heureux. Enfin il ſuffit preſque d'être homme de bien, pour ne trouver plus d'indulgence ſur la terre : & je ne ſai ſi c'eſt haine de la vertu, ou amour de nous-mêmes ; mais nous ne manquons jamais d'appercevoir des foibleſſes dans les Saints : ſoit parcequ'à force de les croire juſtes, nous exigeons preſqu'auſſi qu'ils ne ſoient plus hommes ; ou que ne pouvant parvenir à leur reſſembler, nous tâchons du moins de nous perſuader qu'ils nous reſſemblent eux-mêmes. Vous venez de voir tout ce que fit notre Saint pour le rétabliſſement des mœurs & de la piété : montrons en peu de mots ce qu'il fit pour le rétabliſſement de la foi & de la doctrine ; & dans cet homme apoſtolique voyons encore le Docteur le plus éclairé & le plus humble de ſon tems : *In lege Domini congregationem judicavit, & in fide ſua probatus eſt Propheta.* Je finis dans un moment.

III. PARTIE. L'EGLISE, cette nouvelle Jéruſalem, eſt à la vérité fondée ſur des montagnes ſaintes, les vents & les

orages s'élévent en vain contre ses murs sacrés ; son Epoux l'a promis, les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle. Cependant toute invincible qu'elle est, elle n'est pas paisible : ses persécuteurs ne sauroient la détruire ; mais ils peuvent l'affliger : elle ne craint pas des vainqueurs qui la réduisent comme une esclave à adopter leurs Dieux & leurs sacrifices; mais elle peut avoir des ennemis qui altèrent sa paix, ou qui défigurent la pureté de son culte : il est même peu de siécles où elle n'en ait vu s'élever quelques-uns. Née dans les combats & dans les persécutions, il semble que c'est son destin de n'en être jamais exemte ; mais les hérésies & les schismes ont eu leur utilité. Nous devons la gloire de nos Martyrs à la fureur des Tyrans ; à qui sommes-nous redevables aussi des travaux précieux des anciens défenseurs de la vérité, qu'aux Docteurs du mensonge qui parurent dans leurs siécles ?

Dieu qui destinoit Bernard à être le restaurateur de sa Loi ; lui en avoit développé les secrets ineffables dans le désert. Sans avoir été disciple ; dit un Historien, que des chênes & des

forêts, & ſans avoir eu d'autre maître que la grace, on le vit paſſer tout d'un coup de la ſolitude dans le monde, & de l'ombre des bois dans la lumière du ſoleil. Sa ſcience ne conſiſta pas dans un amas de connoiſſances vaines qu'on acquiert par un dur travail, & qu'on débite ſans fruit & ſans onction. Il ne chercha pas à éblouir les eſprits par de nouvelles découvertes, ni à ſe faire honneur de certains approfondiſſemens qui flatent par leur ſingularité; mais à réformer les cœurs, & à rétablir la foi de ſes pères ſur la ruine des nouveautés profanes: enfin il ne fut pas de ceux qui regardent les ſciences comme un trafic honteux, & qui font de ces dons deſtinés à maintenir le culte du Seigneur & l'honneur de ſes ſacrifices, l'occaſion de leur gain & le prétexte de leur avarice.

Les Livres ſaints furent ſa plus chère étude: rien ne lui paroiſſoit plus digne de la grandeur de l'eſprit humain que l'hiſtoire des merveilles de Dieu dans les Livres de Moïſe, les beautés de ſa Loi, les divins tranſports de ſes Prophétes, & l'onction des autres Ecrivains inſpirés. Auſſi il avoit dévoré avec tant d'ardeur ce volume

ſacré, & l'avoit ſi bien changé en ſa propre ſubſtance, qu'il ne ſait plus parler que ce langage dans ſes écrits: les expreſſions de l'Ecriture y ſont ſemées à pleines mains; elles paroiſſent ſon ſtyle naturel. Saints & pieux monumens de ſon amour pour les Ecritures, fruits précieux de ſes lumières & de ſa piété, vous êtes encore entre nos mains; & c'eſt aſſés pour ſon éloge.

Mais la lecture des divines Ecritures, qui faiſoit autrefois les plus chères délices des premiers Fidéles, céde aujourd'hui parmi les Chrétiens à des ouvrages de menſonge & de péché, pernicieux à l'eſprit qu'ils rempliſſent de mille images profanes, & funeſtes au cœur, où ils jettent des ſemences de crime, qui toujours dans leur tems produiſent des fruits de mort. Hélas! ne portons-nous pas déja dans notre fonds des diſpoſitions aſſés favorables à l'iniquité, ſans y en ajoûter d'étrangères? Ce levain de corruption qui croît avec notre cœur, ne ſuffit-il pas pour exercer notre innocence, ſans aider ſa malignité? & faut-il le ſecours de l'art à des paſſions ſur leſquelles nous ne naiſſons que trop inſtruits?

Ce fut cette ſcience des Livres ſaints, qui rendit Bernard ſi redoutable aux ennemis de l'Egliſe. La chaire de Pierre étoit devenue la proie d'un uſurpateur; Dagon avoit pris la place de l'Arche; un intrus plein de fiel & d'artifice paroiſſoit dans le Sanctuaire, & y recevoit les hommages du Peuple de Dieu: la foi des Egliſes ſuſpendue par le ſpectacle nouveau de deux Pontifes dont chacun prétendoit être l'Oint du Seigneur, attendoit comme autrefois que Dieu lui-même fît connoître celui qu'il avoit élu; on ne ſavoit plus s'il falloit aller adorer à Jéruſalem, ou ſur la montagne de Gariſim: Pierre de Léon jouiſſoit à Rome du fruit de ſon iniquité; & environné de ſes adorateurs, cet homme de péché étoit aſſis dans le Temple de Dieu; tandis que le véritable Pontife Innocent II. chaſſé de ſon Siége, & errant comme l'Arche d'Iſrael de contrée en contrée dans un équipage peu convenable à ſa dignité, étoit enfin venu aborder en France, & y avoit trouvé un azile plus honorable ſous la protection & la piété de nos Rois: car tel a été de tout tems le deſtin de la France, d'ouvrir ſon ſein aux Pontifes

& aux Souverains détrônés, & de voir ses Monarques armés contre les usurpateurs & les rebelles.

Or, mes Frères, quel est le triste état de l'Eglise, lorsqu'elle est ainsi déchirée au dedans; & que l'étendart de la révolte & de la dissension est élevé jusques dans le sanctuaire de la paix & de l'unité! Les uns sont à Céphas, les autres à Paul, & personne à Jesus-Christ. Ses dignités sont ou le prix ou le lien de la rebellion; ses graces, loin d'être dispensées avec majesté, sont offertes avec bassesse; ses foudres ne sont plus les peines du vice, mais les instrumens de la passion; & de part & d'autre on cherche à se faire des amis, non pas avec des richesses d'iniquité, mais avec les trésors mêmes du Sanctuaire.

Quel scandale plus digne du zèle & des lumieres de Bernard que celui-ci? Il paroît au milieu des Prélats du Royaume, assemblés à Etampes pour prononcer sur ce différend: il préside, comme un autre Daniel, à l'assemblée des Vieillards: les Princes, pour me servir des paroles de Job, cessent de parler devant lui, & sont attentifs à ses jugemens: tous les Pères du Con-

cile reſpectant dans Bernard je ne ſai quelle autorité qui ſuit une haute réputation de vertu, s'en remettent unanimement à ſa déciſion ; de ſorte que les yeux de toute cette illuſtre Aſſemblée ſont tournés ſur cet homme merveilleux : lui ſeul eſt l'interpréte du Saint-Eſprit ; lui ſeul forme un Concile entier, & toute la France reçoit de ſa main Innocent II. pour légitime Pape. C'eſt toujours le Samuel de ſon ſiécle, qui au milieu des Tribus aſſemblées, fait expliquer le ſort en faveur de celui que le Seigneur avoit oint & deſtiné à régir ſon Peuple.

Que de courſes en Sicile, en Italie, en Allemagne, pour éteindre les reſtes du ſchiſme & raſſembler les aigles autour du corps ? On le vit foudroyer un Prince, dont le crédit fomentoit la diſſenſion ; aller à lui dans un Temple, armé du Corps de Jeſus-Chriſt ; & lui ordonner de la part de ce Dieu terrible qu'il tenoit entre les mains, de ne plus troubler la paix de l'Egliſe. A ce ſpectacle ſi nouveau le Duc de Guienne ſe trouble ; toute ſa fierté ſe change en frayeur ; & renverſé comme Paul par la préſence du Dieu dont la majeſté ſe rend ſenſible, il devient comme

lui, d'inſtrument de la fureur d'un faux Pontife, un vaſe d'élection.

Mais c'étoit peu d'avoir rétabli la paix au-dedans de l'Egliſe; il falloit, comme Moïſe, après avoir aſſuré contre les murmurateurs le ſouverain Sacerdoce à Aaron, mettre le peuple de Dieu à couvert des ſéductions de Balaam. Les Conciles de Sens & de Rheims admirèrent la fécondité de ſes lumières & la force de ſon génie, & le virent défendre glorieuſement l'antiquité & la ſimplicité de la Foi contre les rafinemens dangereux d'un Evêque de Poitiers, & les nouveautés profanes d'Abaillard.

Cet homme enflé d'une vaine ſcience, & pourvû de ces talens naturels propres à ſéduire les eſprits, & à donner au menſonge tout l'air de la vérité; éloquent, poli, artificieux dans ſes diſcours, vain de mille connoiſſances ſingulières, avoit entrepris de rendre les Myſtères de la Foi palpables à la raiſon humaine; & au lieu de cette lampe qui luit dans un lieu ténébreux, y introduire une lumière qui ne paroitra que lorſque nous ſerons transformés de clarté en clarté. Déja les Fidéles attirés par les charmes de ſon

éloquence, & par l'aſcendant de la nouveauté, toujours inévitable en matière de Religion ſur l'eſprit des peuples, commençoient à franchir les bornes ſaintes que nos Anciens avoient ſi ſagement poſées. Ce myſtere d'iniquité n'opéroit preſque plus en ſecret; & Abaillard fier de ſon ſuccès, défioit hautement le peuple de Dieu, comme ce Géant des Philiſtins, de lui oppoſer un ennemi digne de lui: mais l'inſolence de cet Heréſiarque préparoit à Bernard une nouvelle gloire. Tous deux ſe rendent au Concile de Sens: & là devant les Pontifes du Seigneur, la ſcience qui enfle céde à la ſimplicité qui édifie; les paroles artificieuſes de la ſageſſe humaine à la vertu de la Croix & de l'Eſprit; & le Philoſophe le plus orgueilleux de ſon tems, à un Scribe inſtruit dans le Royaume des Cieux.

Sorti de cette victoire, il vole à Toulouſe, où Henri Moine apoſtat prêchoit une nouvelle doctrine, & s'élevant contre l'inſtitution ſainte des Sacremens & les Traditions de l'Egliſe, préparoit déja les voies à la naiſſance de ces monſtres que l'erreur enfanta le ſiécle paſſé, & qu'un Mo-

narque toujours heureux a étouffé le premier, dans un Royaume, qui le premier presque les avoit vû naître. Mais arrêtons-nous : un éloge n'est pas une histoire; & tout n'y sauroit entrer.

Et d'ailleurs, mes Frères, ce n'est pas là ce que la vie de notre Saint nous offre de plus instructif. Ces circonstances éclatantes embellissent, à la vérité, la vie du Saint que l'on loue, mais ne proposent rien à imiter aux pécheurs devant qui l'on parle : elles exposent de grands traits, mais elles n'offrent point d'exemples : l'humilité de Bernard au milieu de toute sa gloire, est un endroit bien plus propre à nous toucher. Hélas! une fragile réputation où l'erreur des hommes a plus de part que nos bonnes qualités, nous grossit si fort à nous-mêmes notre propre idée ! & arrivé au plus haut point de gloire où la France ait jamais vû un particulier, Bernard a toujours les yeux attachés sur ses miseres, & ne les en détourne jamais pour voir ce qui brille autour de lui, & rencontrer les regards des hommes attentifs à l'admirer.

Tantôt il se refuse à des Eglises il-

luſtres qui l'ont choiſi pour Paſteur, & regarde le trône Epiſcopal comme une eſpéce de buiſſon ſacré, dont il ne lui eſt pas permis d'approcher. Tantôt revétu par les Papes du caractère de Légat univerſel dans le monde chrétien, & ne voyant plus par ce nouveau titre que le ſouverain Pontife au-deſſus de lui, il fait aux Evêques un hommage reſpectueux de ſa dignité, n'agit que ſous leurs ordres, refuſe de ſe ſouſtraire à cette puiſſance de Dieu, & ne ſouffre même pas que les ſiens ſortent de la loi commune, & acceptent des prérogatives & des exemptions, qui ſont à la vérité utiles dans leur établiſſement & ſaintes dans leur fin; mais qui ne laiſſent pas d'être de ces remédes preſqu'auſſi fâcheux que les maux, & dont le beſoin eſt toujours une ſuite de la tiédeur & du relâchement de l'Egliſe, parcequ'il marque ou l'abus de la puiſſance dans le Paſteur, ou l'amour de l'indépendance dans les miniſtres ſubalternes

Tantôt honoré à Clairvaux de la viſite d'un ſouverain Pontife ſuivi d'une Cour magnifique & nombreuſe, il paroît à la tête de ſes Religieux, tous

les yeux baiſſés gardant un profond ſilence, & laiſſant paroître ſur leur viſage au milieu d'une ſolemnité ſi extraordinaire, un air de pénitence & de recueillement dont le ſpectacle attendrit le Pontife; & le ſaint Abbé conſervant un maintien tranquille & calme, & paroiſſant preſque inſenſible à un honneur ſi nouveau, rappelle le ſouvenir de ce Prophéte d'Iſrael, qui viſité dans ſa retraite par Naaman, Prince environné d'éclat & de magnificence, peu touché de cette nouveauté, ne daigna pas le regarder; & occupé des malheurs d'Iſrael & du ſoin d'appaiſer la colère de Dieu irrité ſur ſon peuple, ne parut preſque faire aucune attention au rang de ce Prince & à l'éclat qui l'environnoit.

Tantôt enfin, ne converſant avec les hommes que pour fixer leur converſation dans le Ciel, il ſe plaint ſans ceſſe à ſoi-même & à ſes amis de la diſſipation de ſa vie, & regarde les ſervices qu'il rend au public comme des prévarications à ſes devoirs particuliers. Je ne vis plus, diſoit-il, ni en Eccléſiaſtique, ni en Laïc; car il y a long-tems que je ne fais plus la vie de Religieux dont je porte l'habit: que

ſuis-je donc? je ne ſuis plus que comme le prodige & le monſtre de mon ſiécle. Auſſi combien de fois touché de ce que les Rois de la terre venoient le conſulter dans ſon déſert, & troubler le repos ſacré de ſon tombeau, leur répondoit-il comme Samuel à Saül : Eh! pourquoi voulez-vous reſſuſciter pour le ſiécle un homme enſeveli dans la région des morts?
1. Reg. 28. 15. *Quare inquietaſti me ut ſuſcitarer?*

Voilà, mes Frères, les ſentimens de crainte & d'humilité, qui toujours ont accompagné les actions les plus héroïques des Saints. La charité a, comme l'amour propre, ſes pieuſes erreurs & ſes innocentes ſéductions.

La grace & la cupidité nous déguiſent preſque également à nous-mêmes; & comme la plupart de nos vices ne ſont en ſûreté que par les fauſſes idées que nous nous en formons, ſouvent les vertus des Saints n'ont été à couvert que ſous les images trompeuſes ſous leſquelles ils ſe les ſont repréſentées.

Ainſi la vie du ſiécle, les dangers des converſations & des commerces, les divertiſſemens criminels des ſpectacles, le vuide & l'inutilité de nos œuvres,

œuvres, cette révolution éternelle de nouveaux plaisirs ; tout cela, vous ne le regardez que comme des amusemens innocens & des délassemens inévitables à la foiblesse humaine ; & les travaux de la charité, & les œuvres extérieures de miséricorde, ne sont aux yeux des Saints qui s'y trouvent appellés, que des agitations périlleuses au recueillement de l'ame, & des obstacles aux secrettes consolations de la grace. Ainsi Bernard se méconnoît jusqu'à croire sa vie monstrueuse, parceque les besoins de l'Eglise & la vocation du Ciel l'engagent à des emplois tumultueux peu compatibles avec le silence & la retraite d'un Solitaire ; & tous les jours, ô mon Dieu, vos Ministres s'abusent jusqu'à trouver dans une vie toute séculière, & des mœurs profanes, la sainteté de leur état & les obligations redoutables du Sacerdoce : hélas ! on traite presque de foiblesse dans vos Saints les erreurs de leur humilité ; & des erreurs de nos passions, nous en faisons un mérite même à notre prudence. Rompez, Seigneur, ce charme funeste, & éclairez les yeux de nos cœurs, afin que ne nous égarant plus dans nos

voies, nous ſuivions les routes que vos Saints nous ont frayées, & arrivions comme eux à l'heureuſe éternité.

Ainſi ſoit-il.



SERMON
POUR LE JOUR DE SAINT LOUIS ROI DE FRANCE.

An neſcitis quoniam Sancti de hoc mundo judicabunt ?

Ne ſavez vous pas que les Saints doivent un jour juger le monde ? 1. Cor. 6. 2.

Si la Loi de Dieu toute ſeule devoit un jour juger le monde, mes Frères, le monde pourroit oppoſer à ſa condamnation les obſtacles preſque inſurmontables que chacun de nous trouve dans ſon état, à la pratique des devoirs qui nous ſont preſcrits : il pourroit accuſer la Loi d'injuſtice, ſur ce qu'elle exige de nous mille choſes qu'il n'eſt pas poſſible d'allier avec les ſituations diverſes où la naiſſance, la fortune & les grandes places nous engagent : & la Loi de Dieu,

si juste dans ses jugemens & dans ses préceptes, ne seroit plus justifiée devant la fausse sagesse des hommes. Aussi l'Apôtre nous avertit que les Justes de tous les états paroîtront alors à côté de Jesus-Christ; qu'ils seront les défenseurs de sa Loi contre toutes les vaines excuses des pécheurs; & que leur exemple jugera le monde, qui n'a pas voulu les imiter.

Mais ce droit de juger le monde ne leur conviendra pas à tous également. Ce n'est pas assés, ce semble, de l'avoir méprisé & foulé aux pieds, pour être en droit de condamner ceux qui l'aiment : il faut l'avoir vaincu avec tout ce qu'il a d'éclat, de pompe, de magnificence, de plaisirs, & résisté à tous ses périls, pour pouvoir confondre toutes ses excuses.

Ainsi juge par avance le monde, le saint Roi que la France aima autrefois comme son père, & qu'elle honore aujourd'hui comme son protecteur. Le monde ne sauroit opposer d'illusion aux devoirs de la Loi, que ce grand exemple ne confonde : tout prétexte contre la vertu trouve ici sa condamnation; les vaines raisons du rang, de la naissance, des places dis-

paroissent, & n'oseroient plus être alléguées; & le monde, forcé de respecter sa sainteté, n'a plus rien à nous dire pour colorer ses déréglemens, ou pour justifier ses usages.

En effet, mes Frères, deux erreurs régnent dans le monde contre la véritable piété. Premiérement, on la regarde comme incompatible avec ces qualités brillantes & héroïques, qui donnent de la réputation parmi les hommes, & nous rendent dignes de remplir avec éclat les plus grandes places. Secondement, on regarde un grand rang & une place éminente comme un privilége qui adoucit à notre égard toutes les pratiques pénibles de la piété. C'est-à-dire, on se figure presque la piété comme une foiblesse, ou qui deshonore les Grands, ou qui rend incapable des grandes places; première erreur: on croit que l'élévation permet un genre de vertu plus commode & plus autorisée à jouir de tous les plaisirs, & à suivre tous les usages que le monde approuve, & que la Loi de Dieu condamne; seconde erreur.

Or le saint Roi, dont nous allons aujourd'hui proposer plutôt les exem-

ples que louer les vertus, condamne le monde fur ces deux erreurs. Premièrement, il trouva dans la piété la ſource de toutes ces qualités héroïques, qui le rendirent le plus grand Roi de ſon ſiécle; ſecondement, il trouva dans ſa qualité de Roi de nouveaux engagemens pour s'animer aux devoirs les plus auſtères de la piété. C'eſt-à-dire, il fut un grand Roi devant les hommes, parcequ'il fut un Roi ſaint aux yeux de Dieu : il crut qu'il devoit être d'autant plus ſaint aux yeux de Dieu, qu'il étoit plus grand devant les hommes. La ſainteté en fit un grand Roi : la royauté le rendit un grand Saint. C'eſt ainſi, ô mon Dieu, que ce Prince ſelon votre cœur devient un accuſateur qui nous confond : faites-en un modéle qui nous conſole & qui nous anime; & ne permettez pas qu'un ſi grand exemple domeſtique, que la Religion nous propoſe avec tant de ſolemnité pour nous inſtruire, n'ait preſque plus d'autre utilité pour nous, que de nous rendre plus inexcuſables.

IL n'eſt que trop vrai, mes Frères, que le monde, toujours injuſte eſtimateur de la piété, la regarde comme le partage des ames foibles & bornées. On attache aux ſentimens tendres de la Foi, je ne ſai quoi qui annonce ou de la puſillanimité dans le cœur, ou de la médiocrité dans la raiſon : l'innocence des mœurs ne devient un mérite, que pour ceux qu'un caractère borné rend incapables des plus grandes choſes : le Héros & le Saint paroiſſent des perſonnages incompatibles ; & il ſemble que les hommes ne peuvent être grands que par les paſſions mêmes qui les aviliſſent. Cependant, mes Frères, rien n'eſt plus grand pour l'homme que de vivre ſelon Dieu : la piété eſt l'effort le plus héroïque du cœur, & l'uſage le plus noble & le plus ſenſé de la raiſon : une ame exercée à la vie de la Foi, ne connoît plus d'entrepriſe au-deſſus d'elle ; & le Juſte a la réalité de toutes les grandes vertus, dont le héros mondain n'a ſouvent que la réputation & l'image. I. PARTIE.

C'eſt pour convaincre le monde d'un vérité ſi honorable à la Foi, que

le Seigneur donna autrefois à la France le saint Roi, dont la mémoire, si précieuse à tous les François, nous assemble tous les ans en ce lieu de Religion. Les instructions & les exemples d'une mère sainte tournèrent ses premiers penchans à la vertu : au milieu des soins d'une régence difficile, la Reine Blanche n'en connut pas de plus important que l'éducation du jeune Roi. Persuadée qu'en formant les mœurs du Souverain, elle formoit, pour ainsi dire, les mœurs publiques, & que le bonheur de la Monarchie étoit attaché au caractère de celui que Dieu avoit destiné à la gouverner ; elle n'oublia rien pour jetter dans son ame ces premières semences de magnanimité & de vertu, qui produisirent dans la suite des fruits si saints & si éclatans. Peu contente d'avoir assemblé auprès de lui tout ce que la France avoit de plus pieux & de plus habile, elle-même voulut avoir la principale part à ce grand ouvrage. Mêlant sans cesse les leçons de la Foi à celles de la Royauté ; tantôt formant le Chrétien, tantôt instruisant le Prince, elle lui apprit à ne jamais séparer ces deux devoirs, & à

regarder comme opposé aux véritables intérêts de sa gloire & de sa Couronne, tout ce qui seroit contraire à la Loi de Dieu.

Des attentions si religieuses trouvèrent des censeurs dans le monde ; (car il faut s'attendre à ses censures, quand on ne veut pas suivre ses exemples.) On publia que la jeunesse des Rois devoit avoir de plus nobles amusemens, que des pratiques journalières de piété ; que sous pretexte de préserver son innocence, on amollissoit son courage ; qu'il falloit laisser plus de carriere à des penchans, qui dans la suite ne trouvant plus de frein dans l'autorité souveraine, iroient d'autant plus loin qu'on auroit plus voulu les contraindre ; & qu'enfin une vertu si rigoureuse & si exacte pouvoit former de bons Solitaires, mais qu'elle n'avoit jamais formé de grands Princes.

Le langage du monde ne change point, mes Frères; vous le voyez : ainsi, justifie-t-on tous les jours les abus des éducations profanes. Ce n'est pas qu'on ne recommande à ceux qui y président, d'imprimer de bonne heure aux enfans qu'on leur confie, les

maximes de la vertu & de la ſageſſe ; mais ce ſont les ſeules impreſſions qu'on craint toujours qui ne ſoient pouſſées trop loin. L'amour de la gloire, le deſir de parvenir, l'art de plaire ſont les plus ſérieuſes & les plus importantes leçons qui cultivent la jeuneſſe de ceux que leur naiſſance deſtine à de grandes places ; on aime à voir briller dans cet âge tendre les premières lueurs de toutes ces dangereuſes paſſions : les ébauches naiſſantes des grands vices, on les appelle de grandes eſpérances. On regarde les inclinations heureuſes & tranquilles d'un naturel tourné à la vertu comme des préſages moins favorables ; on craint tout d'une enfance moins docile aux leçons de la vanité ; on y réveille par mille artifices les paſſions que la nature même ſembloit avoir aſſoupies ; & ſouvent Dieu permet que ces impreſſions étrangères prévalent, & que ceux pour qui on avoit craint un excès de ſageſſe & de vertu, deviennent trop licentieux pour le monde même.

La mère pieuſe de Louis n'écouta les cenſures du monde ſur l'éducation du jeune Roi, que pour ſe féliciter

de les avoir méritées : on eſt sûr d'être dans la bonne voie, dès qu'on a choiſi celle que le monde condamne. Auſſi, inſtruit de bonne heure dans la Foi & dans la piété, Louis porta ſur le trône, outre l'innocence du premier âge, la grace de l'onction ſainte qui venoit de le marquer du caractère auguſte de la royauté & l'établir ſucceſſeur du grand Clovis. Un régne commencé avec cette grace qui conſacre les Rois & les fait régner ſaintement, ne pouvoit qu'être ſaint & glorieux. C'eſt la maniere d'entrer dans les dignités, qui d'ordinaire en ſanctifie ou en dérégle l'uſage : Dieu préſide toujours au régne des Souverains que ſa grace elle-même a placés ſur le trône : il devient alors lui-même le protecteur du Roi & du peuple ; & s'il permet des événemens fâcheux, il en fait tirer de nouveaux avantages, & pour le Souverain & pour les ſujets. Ainſi, ne croyez pas que la piété du ſaint Roi aille diminuer quelque choſe de la gloire de ſon régne. Un Roi n'eſt établi de Dieu ſur les peuples, que pour les défendre & les protéger dans la guerre, ou pour les rendre heureux durant la paix : c'eſt

par-là que les Rois vantés dans l'histoire, ont mérité que la postérité les démêlât de la foule de leurs ancêtres. Or, jamais l'amour de la gloire ne poussa si loin dans les autres Princes les vertus pacifiques & militaires, que la Foi dans le saint Roi dont nous honorons la mémoire. Persuadé que le trône n'étoit pas le siége de la mollesse, de l'orgueil & de la volupté, mais un tribunal de justice, de Religion & de vigilance, il regarda son Royaume comme sa famille, & comprit qu'il n'étoit Souverain de ses sujets que pour en être le père.

Et ici, mes Freres, représentez-vous le détail immense des soins de la Royauté, & un Prince qui veut suffire à tous, & à qui tous peuvent à peine suffire; abolissant les abus, rétablissant la décence & l'autorité des Loix, tirant les dignités publiques de l'avilissement où les choix injustes les avoient laissées; ne laissant jamais les talens & le mérite, ou inutiles, ou malheureux; jaloux des droits de sa Couronne, plus jaloux encore des intérêts de Dieu; soutenant la majesté & les prérogatives du trône, sans rien perdre de l'amour de ses peuples; toujours prêt

à écouter les plaintes, ou à consoler les misères : voulant être instruit de tout pour remédier à tout : ne cherchant pas dans un abord inaccessible le secret d'ignorer les maux publics, de peur d'être obligé de les soulager; convaincu que l'affliction est un titre qui donne droit d'aborder un bon Prince, & qu'il n'est point de malheureux, dont les plaintes ne méritent du moins d'être écoutées; en un mot, cher à son peuple par sa bonté, redoutable au vice par son équité, précieux à l'Eglise par sa Religion; & persuadé que la souveraineté n'est plus qu'une tyrannie dès qu'elle n'est utile qu'à celui qui régne, dès que les peuples ne vivent que pour le Prince, & que le Prince ne vit que pour lui seul. Maximes saintes, soyez à jamais gravées autour du Diadême & dans le cœur de ses augustes descendans.

En effet, mes Frères, la bonté est la première vertu des Rois. C'est elle, dit un grand Roi lui-même, qui est *Prov. 20. 28.* la force & le soutien de leur trône : ils ne sont puissans que pour être bienfaisans : ils ne régnent proprement qu'autant qu'ils sont aimés : c'est la

naiſſance qui leur donne les Royaumes; mais c'eſt l'amour qui leur forme des ſujets. Elevé dans ces maximes, & d'ailleurs ayant appris dans l'Evangile que les Rois des nations ne cherchent qu'à dominer ſur leurs peuples, mais que les Rois chrétiens ne doivent s'appliquer qu'à les rendre heureux, ce fut là auſſi la principale occupation de Louis. Sous les régnes précédens, & durant les troubles inſéparables d'une longue minorité, la France preſque épuiſée avoit éprouvé ces tems difficiles, où le ſalut des peuples rend la dureté des charges publiques néceſſaires, & où pour les défendre, il faut preſque les accabler. Le ſaint Roi leur rendit avec la tranquillité, la joie, l'abondance; les familles virent renaître ces ſiécles heureux, qu'elles avoient tant regrettés; les villes reprirent leur premier éclat, les arts facilités par les largeſſes du Prince attirerent chés nous les richeſſes des étrangers; le Royaume, déja ſi abondant de ſon propre fonds ſe vit encore enrichi de l'abondance de nos voiſins. Les François vivoient heureux; & ſous un ſi bon Roi, tout ce

qu'ils pouvoient ſouhaiter à leurs enfans, c'étoit un ſucceſſeur qui lui fût ſemblable.

Mais peu content d'être attentif aux beſoins des particuliers, Louis redoubla ſon attention pour remédier aux misères publiques, & même pour les prévenir. C'eſt le privilége & en même tems le devoir des Grands, de préparer non-ſeulement à leur ſiécle, mais aux ſiécles à venir des ſecours publics aux misères publiques : notre ſaint Roi connut ce devoir, & jamais Prince ne fit plus d'uſage d'un ſi heureux privilége. Que de maiſons ſaintes dotées ! Que de lieux de miſéricorde élevés par ſes libéralités ! que d'établiſſemens utiles entrepris par ſes ſoins! il n'eſt point de genre de misère à laquelle ce pieux Roi n'ait laiſſé pour tous les âges ſuivans une reſſource publique. Ville heureuſe qui le vîtes autrefois régner, au milieu de vos murs s'élévent encore & ſubſiſteront toujours des édifices ſacrés, les fruits immortels de ſa charité & de ſon amour pour ſon peuple. Mais l'enceinte de cette Capitale ne renferma pas tous les ſoins bienfaiſans de ſa magnificence & de ſa piété. Obligé ſouvent de vi-

ſiter ſes Provinces, & de ſe montrer à ſes ſujets les plus éloignés, il laiſſa par-tout des monumens durables de ſa miſéricorde & de ſa bonté; & encore aujourd'hui on ne marque ſes voyages dans les divers endroits du Royaume, que comme autrefois les Juifs marquoient ceux des Patriarches dans la Paleſtine, c'eſt-à-dire, par les lieux de Religion, qu'il éleva à la gloire du Dieu de ſes pères. Ses tréſors pouvoient à peine ſuffire à ſes pieuſes largeſſes; & comme on lui remontroit, dit l'ancien Hiſtorien de ſa vie, que ces dons exceſſifs épuiſoient l'épargne, & pouvoient nuire à des beſoins plus preſſans; Il vaut mieux l'épuiſer, répondoit-il, pour ſoulager les pauvres dont je ſuis le père, & que Dieu m'ordonne de ſecourir, que pour fournir à des profuſions & à de vaines magnificences que la Royauté ſemble permettre, mais que la Loi de Dieu me défend. Auſſi il prenoit même ſur ſes propres beſoins les fonds deſtinés aux malheureux; & tout Roi qu'il étoit, il ſe croyoit les dépenſes les moins ſuperflues interdites, tandis qu'il lui reſtoit encore des miseres à ſoulager.

Quel exemple, ô mon Dieu, pour confondre un jour les excuſes barbares que le rang & la naiſſance oppoſent au devoir de la miſéricorde ! Eh ! quoi, mes Frères, tandis que la magnificence & les plaiſirs publics de cette ville ſuperbe y attirent de toutes parts les étrangers, que la pompe laſcive des théâtres & des ſpectacles ſurpaſſe preſque celle des ſiécles payens : que l'orgueil des édifices & l'excès bizarre des ameublemens n'a plus de bornes ; que la fureur du jeu a eu beſoin même du frein de l'autorité ſouveraine ; que le luxe, croiſſant tous les jours, commence à devenir un uſage onéreux & inſoutenable au monde même qui l'a inventé ; que c'eſt d'ici qu'il ſe répand dans toute l'Europe, & que nos voiſins viennent en chercher chez nous le modéle : en un mot, tandis qu'il n'eſt point de profuſion, dont cette ville ſomptueuſe ne donne l'exemple aux autres peuples, les misères publiques y ſeront négligées ? les maiſons communes de miſéricorde, que les villes payennes elles-mêmes entretenoient avec tant de ſoin & de magnificence, tomberoient faute de ſecours au milieu de la nôtre ? les pauvres

manqueroient de ressource publique & particulière? le zèle des gens de bien ne seroit plus secondé? les œuvres les plus utiles seroient délaissées: & les larmes de tant d'infortunés qui y venoient chercher un azile, l'y chercheront en vain, & ne trouveront plus de main charitable qui les essuye? Dieu vous jugera, mes Frères; & dans son tribunal terrible vos richesses s'éleveront contre vous, & se plaindront que vous les avez fait servir à la vanité & à la volupté; elles qui étoient destinées à glorifier par des usages miséricordieux, le souverain dispensateur qui vous les avoit confiées.

Ainsi la piété & l'humanité du saint Roi faisoit la félicité de son peuple. Accessible à tous, il ne disputoit pas même au dernier de ses sujets le plaisir de voir son Souverain: leur montrant toujours un visage riant, tempérant par l'affabilité la majesté du trône; jettant, comme Moïse, un voile de douceur & de tempérament sur l'éclat de sa personne & de sa dignité, pour rassurer les regards de ceux qui l'approchoient; & se dépouillant si fort de tout le faste qui environne la

grandeur qu'en l'abordant, on ne s'appercevoit presque qu'il étoit le maître, que lorsqu'il accordoit des graces. L'affabilité & l'humanité seroient les vertus naturelles des Grands, s'ils se souvenoient qu'ils sont les pères de leurs peuples : le dédain & la fierté, loin d'être les prérogatives de leur rang, en sont l'abus & l'opprobre ; & ils ne méritent plus d'être maîtres de leurs sujets, dès qu'ils oublient qu'ils en sont les pères : cette leçon regarde tous ceux que leurs dignités établissent sur les peuples. Hélas ! souvent on laisse à l'autorité un front si sévère & un abord si difficile, que les affligés comptent pour leur plus grand malheur la nécessité d'aborder celui duquel ils en attendent la délivrance. Cependant les places qui nous élévent sur les peuples, ne sont établies que pour eux : ce sont les besoins publics qui ont formé les dignités publiques ; & si l'autorité doit être un joug accablant, elle doit l'être pour ceux qui l'exercent & qui en sont revétus, & non pour ceux qui l'implorent, & qui viennent y chercher un azile.

Il est vrai que la bonté toute seule seroit dangereuse dans les soins pu-

blics, si elle n'étoit tempérée par une juste sévérité; & que comme les Princes portent le sceptre pour marquer qu'ils sont les Pasteurs de leurs peuples & qu'ils doivent pourvoir à leurs besoins, ils portent aussi le glaive pour se souvenir qu'ils sont établis pour en corriger ou punir les abus : c'est ce que le saint Roi n'ignora pas. Les dissensions civiles, la foiblesse des régnes précédens, l'ignorance même & la corruption de ces tems malheureux, avoient confondu dans le Royaume la majesté des Loix avec la licence des usages. Au milieu même de la Capitale, & sous les yeux du Prince, étoient revétus de l'autorité publique des hommes corrompus qui abusoient des Loix, & auprès desquels l'indigence étoit le seul crime auquel on ne faisoit point de grace. Sous de tels censeurs des désordres publics, vous comprenez assés quelle devoit-être dans ce siécle infortuné, la discipline des mœurs. Il s'étoit répandu dans toutes nos villes une foule d'Histrions, qui sur des théâtres impurs corrompoient les peuples; & qui mêlant même les mystéres saints de la Religion dans leurs fades & indécens specta-

cles, débitoient avec impudence des obſcénités que ce mélange impie & ridicule rendoit encore plus ſacriléges, mais dont la groſſièreté de ces tems ne permettoit pas alors de ſentir toute l'infamie & toute l'impiété. De ces écoles publiques de lubricité, naiſſoit, comme il arrive toujours, un débordement de vices; & la France plus civiliſée depuis qu'elle avoit embraſſé la Foi chrétienne, avoit, ce ſemble, repris par cette effrénée licence, la barbarie de ſes ancêtres. A de ſi grands maux, le ſaint Roi crut qu'il falloit appliquer de grands remédes. Il commença par établir ces réglemens utiles qui font tant d'honneur encore aujourd'hui à la Juriſprudence du Royaume: des perſonnages intégres & éclairés furent choiſis pour préſider à ſes côtés à la juſtice & aux jugemens. Des hommes nouveaux élevés ſur les ruines des peuples & peu capables d'être touchés des misères publiques, dont ils avoient été eux-mêmes les auteurs, ne parurent plus aſſis parmi les anciens d'Iſrael : le bien & la faveur n'élevèrent plus à des charges, où il ne faut que de la lumière, du déſintéreſſement & de l'équité : on cher-

cha dans tout le Royaume des hommes de ce caractère ; & souvent le mérite, appellé des lieux les plus éloignés & de la situation la plus obscure, venoit remplir le premier tribunal de la ville Capitale. Le don le plus précieux que les Rois puissent faire à leurs peuples, c'est de ne confier leur autorité qu'à des hommes qui n'en usent que pour les peuples eux-mêmes.

Ainsi se rétablissoit tous les jours la majesté des Loix & la bienséance des mœurs publiques. On vit bientôt la source des désordres publics arrétée, les lieux de honte & d'ignominie proscrits, les théâtres impurs renversés, les spectacles dont nous avons tant de peine aujourd'hui à vous faire comprendre le danger par toutes les régles de la foi, interdits comme des crimes par les Loix mêmes de l'Etat ; & les Comédiens, que le monde du plus haut rang ne rougit pas aujourd'hui d'honorer de sa familiarité, & ausquels des parens Chrétiens osent même confier le soin d'instruire leurs enfans de tous les arts propres à plaire, déclarés infâmes & bannis du Royaume comme des corrupteurs publics des mœurs & de la piété.

Mais ſi le ſaint Roi purgea l'Etat par la ſévérité de ſes Loix, quels furent ſes ſoins pour rétablir la majeſté du culte & la ſainteté des autels! Les François, peuple fier & belliqueux, en conquérant les Gaules, y avoient porté avec eux une eſpéce de barbarie & de férocité inſéparables d'une nation dont la guerre avoit été juſques-là la ſeule occupation, & que la Foi qu'elle embraſſa depuis n'avoit pas encore adoucie : nos premiers Rois mêmes conſervèrent long-tems ce reſte de férocité ; & leurs régnes furent preſque toujours ſouillés de ſang & de carnage. La Religion qui monta ſur le trône avec le grand Clovis, y fit monter avec elle plus de clémence & d'humanité ; mais l'eſprit bouillant de la nation ne changea pas ſitôt : & quoique l'Egliſe de France, toujours célébre par ſes lumières & par ſa piété, ne fût pas dépourvue alors de ſaints Paſteurs ; la plupart de ceux que nos Rois élevoient à ces dignités ſaintes, en quittant l'habit du ſiécle, n'en quittoient pas les mœurs & les abus ; & ſe trouvant par le droit de leurs Egliſes, Seigneurs de fiefs conſidérables & d'un grand nombre

de vaſſaux, on les voyoit ſouvent plus occupés à faire la guerre à leurs voiſins, qu'à inſtruire & édifier leurs peuples. De-là l'ignorance, le relâchement, l'oubli des régles, le mépris de la diſcipline n'avoient pas manqué de paſſer des premiers Paſteurs dans tout le reſte du Clergé: & quoique ſous les régnes précédens, les Evêques ſouvent aſſemblés, n'euſſent rien oublié pour remédier à ce ſcandale par des réglemens utiles qui ſont encore aujourd'hui un des plus précieux monumens de l'Egliſe de France; néanmoins la plaie n'étoit pas encore tout-à-fait fermée, quand le ſaint Roi monta ſur le trône.

Auſſi, perſuadé que ſa puiſſance, qui venoit de Dieu, ne lui avoit été donnée que pour faire régner Dieu ſur ſon peuple; que les Rois n'étoient établis que pour protéger & aggrandir le Royaume de Jeſus-Chriſt ſur la terre; & que les Céſars, comme le diſoit autrefois Tertullien, ne naiſſoient que pour les Fidéles: les intérêts de la Religion devinrent un de ſes ſoins les plus chers & les plus preſſans. Il comprit d'abord que la première ſource des maux de l'Egliſe eſt toujours

toujours dans l'incapacité ou le déréglement de ceux qui en remplissent les premières places; que sous des Pasteurs ignorans ou mondains, la doctrine s'affoiblit, & le culte peu à peu dégénère; & que l'Arche sainte ne tarde pas de tomber dans l'avilissement, & de devenir même la risée des Philistins, dès que les enfans d'Héli en sont établis les principaux dépositaires. Le saint Roi commença donc à rétablir la sainteté & la majesté du Sanctuaire, en élevant aux premières dignités, des Ministres fidéles. La naissance, la brigue, la faveur ne donnèrent plus des guides aux peuples & des Pasteurs aux Eglises: la dispensation des honneurs sacrés ne fut plus une intrigue de Cour, mais une affaire de Religion: les services rendus à l'Etat ne furent plus payés des revenus & des honneurs du Sanctuaire: un ministère de paix & de douceur, ne fut plus le prix du sang & la récompense des victoires. On n'eut égard aux sollicitations, que pour exclure ceux qui étoient assés téméraires pour solliciter & s'appeller eux-mêmes: on tira de l'obscurité des Cloîtres ce que ces pieux aziles, si fertiles alors en

grands hommes, avoient de plus ſaint & de plus éclairé : on élevoit ceux qui avoient ſu ſe cacher; & pour être digne des premières places, il falloit avoir eu le courage de les refuſer. O mon Dieu, renouvellez cet eſprit primitif dans le relâchement de nos ſiécles ! Secondez les ſaintes intentions d'un Monarque religieux ; & au milieu des cupidités humaines dont le trône eſt toujours environné, cachées même ſouvent ſous les apparences de la vertu, éclairez ſes yeux ſi favorables à la piété ! Montrez-lui vous-même ceux que vous avez choiſis ; & continuez à protéger votre Egliſe, en conſervant un Prince qui, ſur les traces de ſon ſaint prédéceſſeur, regarde comme la fonction la plus importante de ſa Couronne, de donner aux peuples de ſaints Paſteurs, & à l'Egliſe des Miniſtres fidéles.

Mais ce ne fut pas aſſés même pour Saint Louis d'élever des hommes pieux & habiles aux honneurs ſacrés ; il les honora de ſa familiarité. Ce que ſon ſiécle avoit alors de plus illuſtre en doctrine ou en ſainteté, venoit preſque tous les jours, ou le délaſſer des ſoins de la Royauté par des diſcours

de ſalut, ou les partager avec lui par des conſeils utiles. Thomas, Bonaventure, Robert Sorbon, ces hommes ſi célébres & ſi ſaints parurent ſouvent aſſis à ſa table : & en honorant ainſi la ſcience & la piété, non-ſeulement il montroit que la familiarité des bons Princes, devroit être la récompenſe du mérite & de la vertu ; mais encore que la Royauté elle-même ne fournit pas de plaiſirs plus vifs & plus purs, que ceux qui ſe goûtent avec des amis ſaints & fidéles. Et c'eſt ainſi que dès-lors on commençoit à voir ce que nous voyons aujourd'hui ſous un régne encore plus floriſſant, c'eſt-à-dire, le palais du Prince devenu l'azile des Sciences & des Lettres ; les Savans aſſemblés autour du Trône y faire tous les jours de nouveaux progrès dans la connoiſſance de la nature, y polir les mœurs & le langage, renouveller l'éloquence des bons ſiécles, éclairer ce que l'antiquité a de plus obſcur & de plus curieux ; & par-là la France devenue l'Ecole publique de toute l'Europe, & les hommes doctes s'y multiplier autant par le génie heureux de la nation, que par les largeſſes du Souverain, qui ne laiſſe ja-

mais ſans récompenſe les talens & le mérite.

Un régne accompagné de tant de ſageſſe & de juſtice, fut bientôt propoſé comme le modéle de tous les régnes, & rendit le ſaint Roi l'admiration de toutes les Cours de l'Europe. Nos voiſins de tout tems jaloux de la grandeur & de la gloire de la Monarchie, la voyoient proſpérer ſans envie ſous un Monarque dont ils étoient forcés d'admirer la prudence & la vertu : ils cherchoient plus à étudier & imiter la ſageſſe du gouvernement & le bonheur de ſon régne, qu'à venir le troubler. On les voyoit même venir mettre aux pieds de ſon trône leurs diſſenſions & leurs querelles ; s'en remettre à ſa déciſion ſeule de tous leurs intérêts ; & malgré les raiſons d'Etat, qui ſembloient nous rendre leurs querelles utiles, ils trouvoient toujours en lui un juge équitable & déſintéreſſé, qui régloit leurs différends, qui aſſoupiſſoit leurs animoſités, & qui, en les réuniſſant, ne faiſoit que réunir en ſa faveur leur admiration & leurs hommages. Non, mes Frères, c'eſt deshonorer la foi des Chrétiens & blaſphêmer contre

elle, d'oſer ſoutenir que les maximes de l'Evangile ne s'accordent guères avec celles du gouvernement. La Religion, qui établit les Rois, ſeule conſerve & ſoutient les Royaumes : la prudence de la Croix fait régner encore plus ſûrement que la fauſſe prudence de la chair : l'ambition & la mauvaiſe foi ont renverſé beaucoup de Trônes; mais la juſtice & la piété les ont toujours affermis.

La ſource de cette illuſion, c'eſt qu'on regarde la piété comme le partage d'une ame foible & timide; & qu'on ne croit pas que les vertus militaires, qui ſuppoſent du courage, de l'ardeur, de l'élévation, puiſſent s'allier dans un cœur avec la tendreſſe de la charité, la paix & la douceur de l'innocence ; comme s'il falloit être vicieux pour être vaillant, au lieu que la valeur la plus ſûre eſt celle qui prend ſa ſource dans la vertu. Auſſi le Héros, dans notre pieux Monarque, ne fut pas moindre que le Saint. A la tête des armées, ce n'étoit plus ce Roi pacifique, acceſſible à ſes ſujets ; aſſis ſous le bois de Vincennes avec une affabilité, que la ſimplicité du lieu rendoit encore plus reſpectable ; ré-

glant les intérêts des familles ; réconciliant les pères avec les enfans ; démêlant les passions de l'équité ; assurant les droits de la veuve & de l'orphelin ; paroissant plutôt un père au milieu de sa famille, qu'un Roi à la tête de ses sujets ; entrant dans des détails, dont des subalternes se seroient crus deshonorés, & ne trouvant indigne d'un Prince & indécent à la majesté des Rois, que d'ignorer les besoins de leurs peuples.

Ce n'étoit plus, dis-je, ce Roi pacifique & clément : c'étoit un Héros toujours plus intrépide à mesure que le péril augmentoit ; plus magnanime dans la défaite que dans la victoire ; terrible à ses ennemis, lors même qu'il étoit leur captif. Elevé sur un Trône que les troubles de la minorité avoient affoibli, avec quelle valeur en rétablit-il la gloire & la majesté ! Les Grands, sous prétexte de mécontentement contre la Régente, avoient pris les armes contre leur Roi : un Prince de son sang à la tête des rebelles entraînoit tout dans son parti ; & déja la plupart des Provinces, gouvernées alors par de petits Souverains, ne vouloient plus reconnoître le Maître

commun. Le jeune Louis, au milieu de ces troubles, si dangereux à une autorité naissante, assemble des troupes, poursuit les rebelles, prend les villes, raméne les Provinces au devoir. Le Prince chef de la révolte demande la paix : les Grands suivent son exemple, obligés de venir implorer la clémence du vainqueur, ils sont surpris de retrouver un père ; & le voyant par-tout plus grand, ou que le danger, ou que la victoire, ils s'applaudissent d'un malheur qui les a rendus à un si bon Maître, & qui leur a fait connoître un si grand Roi.

En subjuguant ainsi les ennemis domestiques, notre pieux Héros s'exerçoit à combattre un jour les ennemis de la Foi. Il voyoit avec douleur les armes des Princes Chrétiens employées à s'exterminer les uns les autres, & leurs tristes divisions augmenter tous les jours l'insolence & les conquêtes des nations infidéles. Poussé d'un zèle saint, il sort comme un autre Abraham de sa terre & de la maison de ses pères : il s'arrache à tous les délices du Trône ; & à la tête de ses plus vaillans sujets, il vole venger la gloire de Jesus-Christ outragée

par des barbares qui fouloient encore aux pieds une partie des lieux ſaints de la Paleſtine, & menaçoient d'envahir le reſte que la valeur des François venoit de conquérir depuis peu. Terre infortunée, qui arroſée du ſang de Jeſus-Chriſt, & conſacrée par les myſtères qui ont opéré le ſalut de tous les hommes, gémiſſez pourtant encore, malgré les efforts de nos pères, ſous une dure ſervitude, pour ſervir ſans doute de monument juſqu'à la fin, à la vérité, des prédictions du Sauveur & à la triſte réprobation des Juifs; terre infortunée, vous rapellâtes alors, en voyant ce pieux Héros armé pour la délivrance de la ſainte Jéruſalem, vous rappellâtes vos anciens jours de gloire & d'allégreſſe : vous parûtes animée d'une nouvelle eſpérance : vous crûtes revoir les Joſué, les Gédeon, les David à la tête de vos Tribus, qui venoient briſer votre joug, & vous délivrer de la ſervitude & de l'oppreſſion d'un peuple incirconcis. Mais le tems de votre délivrance n'étoit pas encore arrivé : le crime de vos pères n'étoit pas encore expié; & le Seigneur ne vouloit que glorifier ſon Serviteur en l'éprou-

vant, & point du tout mettre fin à vos malheurs & à votre ignominie.

Cependant tout ſembloit annoncer des ſuccès heureux : la ſainteté de l'entrepriſe, le zèle ardent d'une nation accoutumée à vaincre, le bonheur de la première expédition conduite par le vaillant Godefroi, les prières de toute l'Egliſe, qui donnent toujours une nouvelle force aux armées qui vont combattre pour la gloire du Seigneur ; & enfin la valeur & la piété du Prince, à qui la Religion ſeule avoit inſpiré ce grand & pieux projet. Je dis ſa valeur. Car, mes Frères, qui pourroit rédire ici tout ce que ſon courage lui fit entreprendre d'héroïque dans une guerre ſi fameuſe par ſes malheurs & par ſa foi. Tantôt arrivé au port de Damiette, impatient de venger la gloire du Seigneur, il ſe jette dans l'eau l'épée à la main & le bouclier pendu au côl; & devançant ſes troupes à la vûe de l'ennemi, Où eſt le Dieu de Louis, s'écrie-t-il comme un autre Théodoſe ? raſſure les ſiens ébranlés par la grandeur du péril, glace les ennemis par la fierté de ſa contenance, & Damiette devient la conquête de ſa foi & de ſa valeur.

Tantôt courant par-tout où le péril devient plus grand, exposant à tout moment avec sa personne le salut de son armée; sourd aux remontrances des siens, se jettant dans la mêlée comme un simple soldat, il ne se souvient qu'il est Roi, que pour se souvenir qu'il est obligé de donner sa vie pour le salut de son peuple. Tantôt invincible même dans les fers; son courage & sa grandeur n'y perdent rien de la majesté du Trône; & tout captif qu'il est, il sait se faire rendre des hommages par des vainqueurs barbares.

Non, mes Frères; (& c'est ici le fruit de cette première partie de mon Discours:) les grandes qualités que le monde admire ne sont héroïques que dans les Saints: par-tout ailleurs elles sont des passions ou des foiblesses. La piété est la source du vrai mérite: les actions les plus brillantes des pécheurs, rapprochées de la corruption du cœur d'où elles partent, rougissent toujours de la bassesse de leur origine; il en est d'elles comme de ces nuées éclatantes, qui n'ont de beau que le spectacle, mais qui se sont formées dans la plus vile boue des ma-

rais. On applaudit aux victoires d'un conquérant : mais si son cœur est corrompu : mais s'il ne craint pas le Seigneur, on peut louer ses succès, mais le héros mérite peu de louanges, & l'on prend pour grandeur d'ame, ou une férocité de naturel, qui le rend intrépide, ou une ivresse de raison qui lui cache le danger, ou une bassesse d'ame qui s'expose & risque tout pour s'attirer de vains honneurs & de vains éloges. On loue la fermeté d'un homme, que l'adversité ne peut abbattre : mais si le principe de sa constance n'est pas dans sa foi, dans la consolation de sa propre conscience, & dans la soumission aux ordres de Dieu qui le frappe ; c'est un imposteur qui se trahit & qui nous trompe, ou un barbare qui n'a pas même assés de naturel pour s'affliger.

Soyez donc Saints, mes Frères, si vous voulez être véritablement grands. La piété, que vous regardez comme une foiblesse, seule annoblit le cœur, l'éléve au-dessus des passions vulgaires, & forme seule les grandes qualités, parcequ'elle seule nous fait agir par de grands principes. C'est ainsi que saint Louis fut un grand Roi devant

le monde, parcequ'il fut un Roi ſaint aux yeux de Dieu. Mais ce n'eſt pas aſſés : il crut qu'il devoit être d'autant plus ſaint aux yeux de Dieu, qu'il étoit plus grand devant le monde ; c'eſt ce qui me reſte à vous montrer.

II. PARTIE. IL n'eſt pas d'erreur plus répandue dans le monde que celle qui nous fait regarder le rang & la naiſſance comme des titres qui adouciſſent à notre égard les obligations de l'Evangile. On croit que l'extrême diſproportion qui ſe trouve entre les devoirs d'une vie chrétienne, & les uſages inſéparables de la grandeur, doit modérer en notre faveur l'auſtérité des régles ſaintes, comme ſi les obſtacles de ſalut qui font la peine & la malédiction de la proſpérité, pouvoient en devenir eux-mêmes un privilége qui leur en facilitât les voies ; & que ce qui fait le péril & le malheur des Grands, dût en faire en même tems la ſûreté & l'avantage. On ſe perſuade que plus nous ſommes élevés, plus le mérite de nos œuvres les plus légères croît devant Dieu ; & que pour peu que nous faſſions pour le Ciel, nos foibles efforts enflés de nos titres & de nos

dignités, ont le même poids dans la balance du souverain Juge, que les justices les plus abondantes & les œuves les plus saintes & les plus pénibles des ames vulgaires.

A une illusion si commune saint Louis opposa les vûes de la Foi. Loin d'envisager la Royauté comme un rang qui justifie des mœurs voluptueuses & toutes sensuelles, il comprit avec saint Ambroise, que plus il avoit reçu, plus on exigeroit de lui; & que les périls du Trône étant infinis, les fautes presque irréparables, les exemples du Souverain essentiels, il avoit besoin de plus de vigilance, pour y conserver son ame pure; de plus de mortification, pour y expier, outre ses propres foiblesses, tant de fautes étrangères, inévitables dans les grandes places; & enfin de plus de fidélité dans le détail de ses devoirs domestiques, pour y être le modéle de ses peuples.

Je dis en premier lieu, de plus de vigilance pour y conserver son ame pure. En effet, mes Frères, tout est péril dans la dignité souveraine: l'orgueil que nourrissent des adulations injustes; les passions ausquelles applaudissent toujours des complaisan-

cès baſſes ; les plaiſirs que facilite l'autorité ſuprême ; l'oubli de Dieu que produit la multiplicité des ſoins, ou l'oiſive indolence ; enfin, les uſages que tous les ſiécles ont reçu, mais que la Loi de Dieu, plus ancienne que les ſiécles, a toujours réprouvés. Au milieu de tant d'écueils, le plus dangereux encore, c'eſt de ne pas les connoître : car les Grands, toujours loués & jamais inſtruits, périſſent d'ordinaire ſans avoir même ſû qu'ils avoient lieu de craindre.

Convaincu de ces grandes vérités, le pieux Prince régla ſa vigilance ſur la multitude de ſes périls. Les Grands d'ordinaire, dès qu'ils oublient Dieu, ils ne mettent plus de bornes à la licence : laſſés des déſordres communs, il leur faut des excès bizarres pour réveiller leur ame raſſaſiée de voluptés : & juſques dans le crime même, il n'eſt qu'une affreuſe diſtinction d'énormité qui puiſſe leur plaire. Ainſi ce Prince de Babylone n'eût pas trouvé aſſés de goût aux diſſolutions impures de ſes feſtins, s'il ne les eût aſſaiſonnées par l'impie profanation des vaſes du Sanctuaire. Notre ſaint Roi ſe fit des monſtres des fautes les plus

légères : rien n'égala dans ſon eſprit l'horreur d'un ſeul péché qui tue l'ame, & qui la met dans la diſgrace éternelle de ſon Dieu. Il ne pouvoit comprendre que les hommes connuſſent de plus grand malheur ſur la terre que celui de tomber dans le péché : c'étoit-là le ſujet le plus ordinaire de ſes entretiens ; &, comme il le diſoit ſouvent, la perte de ſon Royaume lui eût paru un gain, s'il avoit fallu s'en dépouiller pour éviter un ſeul crime. Reſſuſcitez, ô mon Dieu, au milieu des Grands & des Princes de votre peuple, une foi ſi vive & ſi digne de la Religion ; & faites leur comprendre que dans la plus haute fortune, & ſur le trône même, on n'eſt plus rien & on a tout perdu, dès qu'on a eu le malheur de vous perdre.

Aux ſentimens, ſaint Louis ajoûta les précautions & les remédes : car qui ne ſait, mes Frères, que l'adulation eſt l'écueil des meilleurs Princes ; que leurs vices ne trouvant autour d'eux que des yeux favorables & des langues mercénaires, ne reviennent jamais à eux que ſous les couleurs flateuſes de la vertu ; & que tout les trompe, parceque l'art de leur plaire,

c'eſt de les tromper? Le ſaint Roi n'eut point de flateurs, parcequ'il n'aima point ſes fautes: environné d'un nombre d'amis ſaints & fidéles, il les établiſſoit les cenſeurs de ſa conduite: les plus ſincères lui étoient toujours les plus chers. Perſuadé que les Princes n'apprennent jamais que les vérités agréables; qu'on eſt à plaindre ſur le trône de n'être puiſſant que pour n'avoir pas un ami, & de rendre les hommes faux & timides par les graces mêmes qui nous les attachent, le ſaint Roi chercha dans les gens de bien cette droiture de cœur, cette ſincérité de lévres, cette liberté déſintéreſſée qu'on ne ſauroit trouver qu'en eux ſeuls. Il vouloit être inſtruit; il ne vouloit pas être flaté: la vérité n'eſt odieuſe qu'à ceux qui craignent de la connoître.

Mais peu content d'éviter les périls de la Royauté, ſaint Louis ſe crut obligé d'en expier ſans ceſſe les fautes, ou inévitables, ou inconnues. Car, mes Frères, quel abîme qu'une grande place, qui nous établit ſur les peuples, qui nous rend reſponſables devant Dieu de la deſtinée des villes & des Provinces, de la tranquillité des fa-

milles, de l'obſervance des Loix, des ſuites de la paix ou de la guerre, de l'abondance ou des calamités publiques, de la licence ou de la diſcipline des mœurs, des artifices & des paſſions humaines ; des abus, ou impunis, ou autoriſés ; des vertus, ou négligées, ou peut-être perſécutées ; des graces ou accordées au vice, ou refuſées au mérite ! Grand Dieu ! vous ne rejettez pas les Grands & les Puiſſans, puiſque vous les avez établis vous-même, & qu'ils tiennent leur puiſſance de vous ſeul ; mais que les grandes places ſont de grands écueils pour le ſalut !

Plein de ces vûes de la Foi, le ſaint Roi gémiſſoit ſans ceſſe ſous le poids de la couronne & ſous la multiplicité de ſes ſoins & de ſes devoirs. Il n'étoit pas ébloui de l'éclat qui environne le Trône ; il étoit effrayé des ſollicitudes & des obligations immenſes cachées ſous cet éclat trompeur. Il puniſſoit ſur ſa propre chair les déſordres publics : il regardoit les péchés de ſes peuples comme ſes péchés propres, & ſe croyoit obligé d'expier tout cè qu'il ne pouvoit empêcher. Sous l'éclat de la pourpre royale il ca-

choit la mortification de Jesus-Christ: l'austérité d'une haire presque perpétuelle affligeoit l'innocence de son corps : la seule soumission aux avis du guide de sa conscience suspendoit quelquefois cette pratique douloureuse ; & des membres qui n'avoient jamais servi à la volupté, servoient à la justice & à la pénitence. Cependant après les plus grands crimes, on n'oseroit l'éxiger des Grands : leurs plus légères démarches de la Religion sont accompagnées d'éloges si pompeux, qu'on les donneroit à peine à la piété la plus consommée : ils sont des modéles de vertus, le moment après qu'ils ont cessé de l'être du vice & de la licence. Aussi, comme le disoit saint Ambroise au Grand Théodose, les siécles passés ont vû beaucoup de Princes pécheurs assis sur le trône ; mais ils n'y ont presque vû qu'un seul David pénitent. Combien de fois dans les calamités publiques qui affligeoient le Royaume, cette ville régnante vit-elle notre saint Roi traverser les rues couvert de cendres & de cilice ; aller implorer publiquement dans nos Temples le secours du Ciel ; s'offrir lui-même, à l'exemple de David, com-

me une victime de propitiation pour tout son peuple ; se reconnoître seul coupable des malheurs publics ; & comme ce Prince, dire au Seigneur : Détournez sur moi seul, ô mon Dieu, le glaive de votre fureur & de votre colère : épargnez ce peuple que vous avez choisi, qui vous connoît & qui vous adore, & dont peut-être tout le crime à vos yeux est d'avoir un Prince que vous avez comblé de faveurs, & qui ne vous en est pas plus fidéle : *Vertatur, obsecro, manus tua contra me : ego sum qui peccavi ; isti qui oves sunt, quid fecerunt?* 2. Reg. 24. 17.

Et au fond, mes Frères, ces sentimens si humbles dans la bouche de saint Louis, ne seroient que les dispositions les plus légitimes des personnes élevées. Les malheurs des peuples sont presque toujours une suite des crimes des Grands. Oui, mes Frères, le peuple simple adore encore le Dieu de ses pères avec une foi humble & une conscience sincère ; la Religion n'est presque plus que pour lui : c'est parmi les Grands & les Puissans que la Religion devient un problême : que la Foi passe pour crédulité ; que l'impiété n'a souvent d'autre frein que la

bienséance ou la sévérité religieuse du maître ; que la volupté ne connoît pas même les bornes sacrées de la nature & de l'humanité ; & que l'ennui & la satiété, qui suit les plaisirs, est le partage des plus vertueux & des plus sages. Cependant, mes Freres, c'est vous seuls qui attirez les châtimens publics sur les peuples ; & c'est le peuple seul qui souffre de ces châtimens publics : vous vous servez même tous les jours de l'excuse des calamités publiques pour diminuer vos largesses & vous dispenser de les soulager : vos jeux, vos tables, vos profusions, vos plaisirs n'y perdent rien ; les devoirs seuls de la miséricorde sont retranchés : vous êtes les seuls coupables ; & les pauvres seuls sont punis : votre crime devient votre excuse ; les calamités publiques qui sont toujours la peine de vos dissolutions, & qui devroient être le juste sujet de vos larmes & de vos largesses, le deviennent de votre dureté & de votre barbarie. Vous avez attiré l'indignation de Dieu sur son peuple par l'usage criminel des biens dont il vous a comblés : vous rallumez sa foudre en les refusant aux malheureux qu'il ne frappe que pour

vous donner occasion de l'appaiser en les soulageant. Malheur à vous, qui après avoir abusé des graces du Ciel, abusez encore de ses châtimens; & qui également insensibles aux démarches d'un Dieu ou bienfaisant ou sévère, trouvez par-tout ou l'occasion de vos crimes, ou le prétexte de votre impénitence.

Du moins, mes Frères, vous devez l'exemple aux peuples, quand même vous trouveriez des prétextes pour vous dispenser de la réparation des maux publics qui les affligent; dernier motif de vertu que le saint Roi trouva dans la dignité souveraine. En effet, les exemples des Grands décident presque toujours des mœurs publiques: les hommes aiment les grands modéles; & par une vanité naturelle que chacun trouve en soi, on croit en copiant les mœurs, entrer en part de leur grandeur & de leur naissance: le peuple sur-tout, qui n'est pas capable de se faire des régles, cherche des exemples; & comme les Grands lui paroissent les plus dignes d'envie, ils sont aussi ceux qui lui semblent les plus dignes d'imitation. Ajoûtez à ce desir qu'inspire la nature, les motifs

étrangers de complaisance, de crainte, de fortune, qui donnent aux Grands tant d'imitateurs, & qui rendent si dangereux, ou si utiles, les exemples de ceux à qui on a intérêt de plaire.

Plus donc on est exposé aux regards publics, plus on doit à son rang le spectacle d'une vie pure & irrépréhensible. Aussi on admire encore aujourd'hui dans saint Louis toutes les qualités d'un grand Roi, jointes à toutes les vertus d'un simple fidéle. Plus magnifique que tous les Princes de son siécle, dans les occasions où la dignité du Trône le demandoit, il savoit reprendre ensuite cette simplicité chrétienne dont les Grands ne sont pas dispensés; & en surpassant même ses sujets, comme le remarque l'Historien de sa vie, dans la simplicité de ses habits & dans la frugalité de sa table, il nous apprenoit que l'usage n'est une loi que pour ceux qui l'aiment, & que ce sont les passions des hommes, & non leur rang & leurs dignités, qui ont rendu le luxe & les profusions nécessaires. De plus, plein d'une noble fierté quand il s'agissoit de soutenir les droits de l'empire, de

ramener au devoir des ſujets rebelles, ou de faire reſpecter à des vainqueurs barbares la majeſté de ſon rang; on le voyoit au ſortir de-là, tantôt porter aux pieds des Autels la componction & l'humilité d'un pénitent; tantôt abaiſſer aux pieds des pauvres, qu'il ſervoit preſque tous les jours de ſes mains, la majeſté royale; tantôt enſevelir lui-même au milieu de la contagion & de la défaite de ſon armée, les ſoldats morts pour la gloire de Jeſus-Chriſt, animer les ſiens par ſon exemple; & malgré l'odeur de mort, que l'air corrompu par la puanteur des corps, répandoit à l'entour & l'horreur du ſpectacle, aimer mieux expoſer ſa perſonne à cette infection mortelle, que laiſſer expoſés à l'inſulte des infidéles des corps conſacrés par la grace du batême, & par la gloire de s'être dévoués à la mort pour l'honneur de la Religion. Exemple d'autant plus rare, que les Grands ne croyent être nés que pour eux-mêmes; que le bonheur & l'intérêt des peuples n'eſt compté pour rien, dès qu'il lui en doit coûter un ſeul plaiſir; qu'ils regardent le reſte des hommes comme des créatures d'une autre eſpéce, & faites ſeu-

lement pour ſervir à leurs paſſions ou à leurs caprices ; & que loin d'être les victimes du bien public, le public eſt d'ordinaire la victime de leurs cupidités injuſtes.

Ici, mes Frères, ſi la briéveté d'un Diſcours le permettoit, après vous avoir repréſenté ſaint Louis comme l'exemple de ſes peuples & le modéle des Rois, il faudroit nous renfermer dans l'enceinte de ſes devoirs domeſtiques, & le conſidérer comme le modéle des pères de famille. Et certes, mes Frères, il eſt plus aiſé, ce ſemble, de remplir avec fidélité les devoirs publics où l'on eſt comme ſoutenu par l'éclat de ſes actions mêmes ; mais c'eſt dans la pratique conſtante de ces devoirs obſcurs & ordinaires, où l'on eſt moins en garde contre ſoi-même, que la vertu ſolide paroît principalement ; & rien n'eſt plus rare dans la piété des Grands ſur tout, plus dominés par les inégalités de l'humeur que les autres hommes, que de ſoutenir avec dignité cette partie obſcure de leur vie qui eſt toute cachée aux yeux du public & renfermée dans le devoir domeſtique.

Cependant les ſoins d'un vaſte Royaume

Royaume n'empêchèrent jamais le ſaint Roi d'offrir tous les jours au Seigneur à la tête de ſa famille royale, des vœux communs & des prieres ferventes. Son palais étoit devenu une Egliſe domeſtique; & cette demeure ſuperbe des Rois, où ſe forment toutes les paſſions, & d'où elles ſe répandent enſuite ſur toute la terre, n'étoit plus que le ſejour de l'innocence où le Seigneur étoit invoqué, & d'où couloient ſur tout le Royaume des ſources de vie & de vertu.

C'eſt ainſi que ſes exemples, autant que ſes inſtructions, inſpiroient de bonne heure la crainte de Dieu à Philippe ſon fils aîné & aux autres Princes ſes enfans. Qu'on lit encore avec un ſaint reſpect pour ce pieux Roi, mes Frères, les ſoins où il vouloit bien entrer lui-même pour leur éducation ! les aſſemblant tous les ſoirs auprès de ſa perſonne ; étudiant dans la naïveté de leurs diſcours leurs inclinations naiſſantes, ou pour les redreſſer lorſqu'elles paroiſſoient dangereuſes, ou pour les cultiver lorſqu'elles étoient louables ; leur propoſant dans l'hiſtoire des Rois leurs ancêtres, des exemples de vice & de

vertu; & en leur faiſant remarquer les deſtinées différentes des bons & des méchans Princes, le bonheur ou le malheur de leur régne, & les blâmes ou les louanges, que la poſtérité toujours équitable, donnera juſqu'à la fin à leur mémoire, les animant par ces grands motifs à imiter les qualités louables & bienfaiſantes des uns, & à éviter les vices & les fautes des autres. On aime aſſés, je l'avoue, mes Frères, à donner à des enfans des leçons de vertu & de probité: on ſe fait honneur même de leur débiter les maximes les plus ſévères & les plus héroïques de la ſageſſe. Mais la conduite domeſtique ſoutient mal le faſte & la vanité de ces inſtructions: on leur propoſe les vertus de leurs ancêtres; & on affoiblit, en les démentant ſoi-même par des mœurs oppoſées, l'impreſſion qu'auroit pu faire le ſouvenir de ces anciens modéles. Ainſi loin de leur inſpirer des ſentimens de vertu par ces inſtructions contredites par nos exemples, nous les accoutumons à penſer de bonne heure que la vertu n'eſt qu'un nom; que les maximes qu'on nous en débite, ne ſont qu'un langage & une façon de parler, qui

a passé des pères aux enfans, mais que l'usage a toujours contredit; & qu'enfin ceux qui en ont paru dans tous les tems les plus zelés défenseurs, ont toujours été au fond semblables au reste des hommes.

Tel fut le saint Roi, dont je n'ai fait qu'abréger l'histoire; persuadé que le simple récit de sa vie étoit un parfait éloge & une excellente instruction. Une terre infidele reçut ses derniers soupirs. Les malheurs de sa première expédition dans la Palestine n'avoient pu rallentir son zèle; déja cassé, moins par les infirmités d'un âge avancé, par les fatigues de ses voyages & de ses guerres, que par les austérités d'une vie dure & pénitente, il part & marche encore contre les infidéles suivi de ses Princes & de ses troupes: il aborde en Afrique, persuadé que s'il peut chasser de ces contrées les ennemis de Jesus-Christ, cette conquête lui facilitera celles des Lieux saints, & de cette terre, dont la délivrance avoit toujours fait le pieux objet de tous ses desirs. Mais il meurt, comme Moïse, avant d'avoir pu passer le Jourdain: il salue de loin, comme lui, cette terre heureuse pro-

mise à sa postérité ; & se consolant, à l'exemple de Moïse, dans l'espérance que ses successeurs établiroient enfin un jour le peuple de Dieu dans son héritage, & en chasseroient les ennemis du Seigneur : Je meurs dans cette terre étrangère, dit-il à ses enfans & aux principaux Chefs de son armée, comme autrefois Moïse sur le point de sa mort : *Ecce morior in hac humo.* Le Seigneur refuse sans doute à mes infidélités la consolation que j'avois tant souhaitée de délivrer son héritage : *Non transibo Jordanem :* mais vous, ou vos successeurs, le délivrerez, & cette terre promise au peuple de Dieu, deviendra enfin la conquête des héritiers de mon sang & de mon trône : *Vos transibitis, & possidebitis terram egregiam.*

Deut. 4. 22.

O Dieu, conservez donc à la France une si sainte & si auguste postérité ! Faites passer jusqu'à la dernière génération aux descendans de saint Louis, avec son rang & sa couronne, toutes les vertus qui rendirent son nom si respectable à ses voisins, & son régne si heureux à ses peuples ! Donnez toujours votre justice & votre jugement aux enfans de ce saint Roi ;

rendez-les ſaints, & vous les rendrez grands! N'en faites pas les vainqueurs des Provinces & des Royaumes ; faites-en les péres de leurs peuples ! les conquêtes les plus éclatantes ébranlent ſouvent le trône où eſt aſſis le conquérant ; & l'amour de ſes ſujets l'affermit toujours. Ecoutez les vœux ſur-tout que nous vous offrons tous les jours pour le plus grand de ſes Succeſſeurs, pour qui nous n'avons plus rien à deſirer, qu'un régne auſſi long & auſſi ſaint, qu'il a été juſqu'ici glorieux ! Secondez ſes pieux deſſeins ; éclairez la droiture & la ſainteté de ſes intentions ; montrez-lui vous-même vos voies, puiſqu'il les cherche de bonne foi, & que ſon deſir le plus vif & le plus marqué eſt de les connoître ! Et ſoyez béni à jamais, Seigneur, de ce que vous avez voulu enfin ſanctifier la proſpérité de ſon régne ; faire ſervir ſa gloire à ſon ſalut ; embellir ſon hiſtoire, déja pleine de tant de prodiges, des actions de la Foi plus durables & plus immortelles que les victoires & les conquêtes, & combler toutes les graces dont vous l'aviez favoriſé juſqu'ici par la plus

grande de toutes, je veux dire par une piété tendre & sincère.

Pour vous, mes Frères, instruits dans ces grands exemples, ne rougissez plus de la piété comme d'une foiblesse. Souvenez-vous que c'est le plus haut point de gloire où l'homme puisse atteindre ; qu'elle seule donne du prix & une véritable grandeur à nos actions ; que sans elle les plus grands hommes sont petits & rampans, & avec elle les plus petits & les plus obscurs deviennent grands & héroïques ; & qu'enfin il n'y a de réel sur la terre, que ce que nous faisons pour le Ciel, que je vous souhaite, &c.

Ainsi soit-il.





SERMON

POUR LE JOUR

DE

SAINT ETIENNE.

Et non poterant resistere sapientiæ, & Spiritui qui loquebatur.

Et ils ne pouvoient résister à la sagesse & à l'Esprit qui parloit en lui. Act. 6. 10.

TOUT Chrétien est établi par le batême, témoin & défenseur de la vérité. C'est un dépôt sacré que l'Eglise en nous régenérant, nous met entre les mains; que nous sommes obligés de conserver dans ce lieu d'erreurs & de ténébres, & de defendre contre toutes les fausses maximes que le monde ne cesse de lui opposer. C'est-là une des principales fonctions du Juste : il doit briller au milieu du monde, selon l'expression de l'Apôtre, comme un astre toujours luisant, dissipant par l'éclat de ses lumieres

les ténébres que les passions répandent parmi les hommes, redressant par la majesté de sa course tant de voies obliques dont le monde est plein, & confondant par sa pureté & par son innocence les excès & les déréglemens qui l'environnent. Mais comme les Justes sont rares sur la terre, il est peu de Fidéles qui ayent conservé le droit de défendre la vérité. Il faut la connoître, & presque tous les hommes l'ignorent; il faut l'aimer, & tous cherchent bien moins les intérêts de la vérité que leur intérêt propre; enfin, il faut aimer ses frères, & la charité qui nous unit à eux, est presque plus rare que la vérité, qui nous découvre en eux les titres qui nous les rendent aimables.

Et voilà, mes Frères, les trois grandes instructions que nous fournit aujourd'hui la solemnité du saint Martyr, dont je viens vous proposer les exemples plutôt que louer les vertus. La vérité n'eut jamais de plus zelé défenseur, parcequ'elle ne trouva jamais tant de lumieres, tant de force, tant de charité: il eut pour elle un amour éclairé, un amour intrépide,

un amour tendre & compatiſſant. Pour nous, ou nous n'aimons pas la vérité, parceque nos paſſions nous empêchent de la connoître; ou la connoiſſant, nous n'oſons nous en déclarer les défenſeurs, parceque nous craignons plus le monde que nous n'aimons la vérité; enfin, ou la défendant, il entre dans notre zele moins d'amour pour la vérité, que de haine contre ceux qui l'attaquent. Implorons, &c. *Ave, Maria, &c.*

I. PARTIE.

Les trois ſources de lumière ſont l'innocence de la vie, le deſir de s'inſtruire, la pureté de l'intention: l'innocence de la vie, parcequ'un cœur corrompu nous cache les vérités qui nous condamnent, & c'eſt une ignorance de corruption; le deſir de s'inſtruire, parceque la vérité ne ſe montre pas à ceux qui ne la cherchent pas, & c'eſt une ignorance de pareſſe; enfin la pureté de l'intention, parceque ce n'eſt pas chercher la vérité, dit ſaint Auguſtin, que de la chercher pour quelqu'autre choſe que pour elle-même, & c'eſt une ignorance de malice. Or c'eſt ſur ces trois grandes diſpoſitions, que notre ſaint

Martyr va nous ſervir aujourd'hui de modéle.

L'innocence de ſes mœurs fut la première ſource de ſes lumières. Il apporta à la connoiſſance de Jeſus-Chriſt un cœur pur, une jeuneſſe ſainte, un eſprit préſervé de la corruption, une heureuſe ignorance de tous les déréglemens qui ſouillent d'ordinaire les premières mœurs, & le premier uſage que nous faiſons de la vie.

Auſſi le nombre des Fidéles croiſſant, & les Apôtres partagés par trop de ſoins cherchant des hommes pleins de foi & de l'Eſprit de Dieu, ſur qui ils puſſent ſe décharger d'une partie de leur miniſtere, & les aſſocier, comme autrefois Moïſe, à la conſtruction du tabernacle ſaint & à la formation de l'Egliſe, Etienne a le premier honneur du choix, & paroît à la tête de ces nouveaux Miniſtres. Quelle gloire! mes Frères, parmi tant de Diſciples tous témoins de la réſurrection de Jeſus-Chriſt, tous remplis des dons de l'Eſprit ſaint depuis peu repandu ſur eux, la plupart compagnons des courſes & des travaux de leur divin Maître, tous dépoſitaires de ſa puiſ-

ſance, marchant ſur ſes pas, & chaſſant les eſprits immondes : parmi ces hommes les fondateurs de la foi, les conquérans des peuples, les premières colonnes des Egliſes, qu'on prend pour des Dieux & qui ſervent déja de ſpectacle au ciel & à la terre, Etienne eſt préféré ; & au milieu de tant de lumières ce nouvel aſtre brille & ſe fait remarquer, comme s'il paroiſſoit tout ſeul au milieu d'une nuit profonde.

Ainſi Etienne ſe prépara à devenir Miniſtre de la vérité en dégageant de bonne heure ſon cœur de toutes les paſſions qui nous la cachent. Car, mes Freres, d'où viennent tant de fauſſes maximes que nous nous faiſons tous les jours ſur nos devoirs les plus inconteſtables & les plus eſſentiels ? d'où viennent tant de ténebres que nous répandons ſur la plupart des obligations de la vie chrétienne, ou pour les adoucir, ou pour les combattre ? D'où vient que nous ne convenons preſque jamais des vérités qui nous condamnent ; & que de tant de pécheurs dont le monde eſt plein, il n'en eſt preſque pas un ſeul qui ne ſe juſtifie à lui-même ſes propres voies,

ou qui du moins ne les envisage que par les endroits qui en diminuent à ses propres yeux la honte & l'injustice ? D'où vient que l'impudique n'est presque point frappé de son ignominie, & de sa foiblesse ? que le vindicatif trouve sa gloire dans sa confusion même ? que l'injuste ne voit dans l'iniquité de son gain & de ses profits, que son bonheur & son adresse ? que l'avare, au milieu de tant de misères qui accablent ses frères, prend dans les malheurs même des tems, des prétextes pour se justifier sa dureté & sa barbarie ? que l'ame mondaine regarde son ivresse & ses dissipations comme le privilége de son âge ou de son état, & la condition nécessaire de la vie humaine ? D'où vient que dans ces chaires chrétiennes loin d'annoncer l'Evangile, nous ne sommes presque plus occupés qu'à le justifier ? que loin de condamner & de juger le monde par la vérité, il faut défendre la vérité contre lui, & que notre ministère, qui n'est établi que pour inspirer la vertu, ne sert presque plus qu'à empécher qu'on ne la confonde avec le vice ? c'est que chaque pécheur trouve dans sa passion le voile

même qui la lui cache ; c'eſt que nos lumières ne ſont pures que lorſque notre cœur l'eſt auſſi ; c'eſt qu'il faut commencer par rompre nos attachemens, pour parvenir à connoître nos devoirs ; c'eſt que la vérité eſt le fruit de la pureté & de l'innocence. De-là vient que chaque pécheur preſque eſt tranquille dans ſon état ; qu'il voit le danger des autres paſſions, & qu'il eſt aveugle ſur le précipice qu'il ſe creuſe à lui-même. De-là vient que l'ambitieux mépriſe la volupté comme une vie d'obſcurité & de pareſſe ; que le voluptueux ne voit dans l'ambition qu'une fureur inſenſée qui fait que nous devenons les martyrs de nos propres chimères : en un mot, que chacun voit loin de lui les piéges qui ne le regardent pas, & qu'on n'a point d'yeux pour ceux où l'on tombe ſoi-même.

Mais ce n'eſt pas encore aſſés d'apporter à la connoiſſance de la vérité un cœur pur ; il faut ajoûter à cette première diſpoſition un deſir ſincère de la connoître. L'innocence d'Etienne lui fraya les premieres voies à la connoiſſance de Jeſus-Chriſt ; mais il n'en demeura pas là. Malgré les pré-

jugés de son peuple contre la doctrine & la personne du Sauveur; malgré les bruits injurieux que les Pharisiens répandoient contre la sainteté de ses œuvres & la vérité de son ministère; malgré la honte attachée à la profession publique d'être au nombre de ses Disciples; malgré les mépris même dont on étoit menacé en s'attachant à ses maximes & à l'espérance de ses promesses: Etienne cherche la lumière qui commence déja à se montrer à lui; il soupire comme les Patriarches ses ancêtres aprés le Libérateur dont il sent l'approche; il en étudie dans Jesus-Christ les marques & les caractères prédits dans les Prophétes; il les découvre dans ses œuvres & dans sa doctrine; & la connoissance de la vérité, est en lui le prix du desir sincère qu'il avoit toujours eu de la connoître.

Pour nous, mes Freres, nous vivons dans une ignorance profonde de nos devoirs, parce que nous ne voulons pas nous en instruire. Nous fuyons tout ce qui pourroit éclaircir nos erreurs & dissiper nos ténébres; nous sommes ravis de pouvoir nous faire une conscience tranquille dans nos

égaremens; nous aimons cette fausse paix qui est le fruit de notre aveuglement & de nos méprises; nous fuyons tout ce qui pourroit en troubler la fausse douceur; nous sommes habiles à nous dérober à la lumière, qui malgré nous nous poursuit & nous éclaire; nous nous faisons de fausses raisons pour en infirmer la vérité, & nous la regardons, selon l'expression de Job, comme le mensonge & l'ombre de la mort: *Et si subitò apparuerit aurora, arbitrantur umbram mortis.* Tout ce qui nous condamne, nous le regardons comme outré; tout ce qui ne favorise pas les préjugés de nos passions, nous le traitons de scrupule & de petitesse; tout ce qui combat ce que nous aimons, nous paroît les opinions des hommes plutôt que les décisions de la vérité; tout ce qui nous découvre à nous-mêmes, nous le prenons pour une censure & non pas pour une instruction: ce n'est pas assés pour nous de vivre dans l'erreur, nous voulons que ce que nous aimons, comme dit saint Augustin, devienne la vérité. Ainsi la Chaire chrétienne, loin de nous détromper, nous aigrit & nous révolte; nous la regardons

Job. 24. 17.

comme un art d'exagération & d'hyperbole ; nous oppoſons nos propres lumières à la lumière de Dieu ; nous conteſtons contre les déciſions de l'Evangile, comme ſi l'on pouvoit en appeller de Jeſus-Chriſt à nous-mêmes, comme ſi le monde pouvoit juſtifier ce que le Seigneur condamne. Ainſi tout nous affermit dans nos erreurs : la lumière même deſtinée à nous éclairer, nous égare & nous aveugle ; les remédes qui auroient dû nous guérir, ſont pour nous de nouvelles plaies ; les Miniſtres établis dans l'Egliſe pour notre ſanctification, coopèrent à notre perte : & par une juſte permiſſion de Dieu qui permet toujours que la vérité devienne une occaſion d'erreur à ceux qui ne veulent pas la connoître, nous trouvons la mort & les ténébres, où nous aurions dû trouver la vie & la lumière.

Enfin, la pureté de l'intention fut la dernière diſpoſition qui prépara Etienne à la connoiſſance de Jeſus-Chriſt. Il ne ſe propoſa dans la recherche de la vérité que le bonheur de la connoître. Des intérêts humains ne l'attachèrent point à Jeſus-Chriſt ; il ſavoit que les perſécutions & les

opprobres étoient la récompenſe qu'il avoit promiſe ici-bas à ſes Diſciples. Il n'y chercha ni une vaine diſtinction, puiſque ſon élévation au miniſtère fut le prix de ſa modeſtie & de ſon innocence ; ni les premières places dans le Royaume de ſon Maître, puiſqu'il avoit déja appris de ſa divine bouche que le dernier de ſes Diſciples ſeroit le premier ; ni les louanges frivoles des hommes, puiſqu'il s'expoſoit par-là à leurs dériſions & à leurs cenſures ; ni une vie plus douce & plus tranquille, puiſqu'on ne lui avoit annoncé que la faim, la ſoif, la pauvreté, des travaux & des peines ; ni la gloire même d'opérer des prodiges comme le ſacrilége Simon, puiſqu'il avoit même appris que tous ceux qui auroient opéré de grands miracles, ne ſeroient pas pour cela mis au nombre des Diſciples de ſon divin Maître. Il chercha Jeſus-Chriſt pour Jeſus-Chriſt lui-même ; il comprit qu'en lui étoient tous les tréſors de la ſcience & de la ſageſſe ; que le trouvant il avoit tout trouvé, & que c'étoit le perdre, que de ſe propoſer en le cherchant quelqu'autre choſe que lui-même.

Quelle inſtruction, mes Frères,

pour la plupart de ceux qui m'écoutent ! Nous mêlons presque toujours à la recherche de la vérité des intérêts humains & des vûes basses & rampantes : le salut éternel tout seul ne paroît pas un prix assés digne de nos soins & de nos démarches, Dieu lui-même ne nous suffit pas; il faut que le monde, que les hommes, que la terre remplacent à notre égard ce que nous ne croyons pas trouver en lui. Tous presque cherchent leurs intérêts, plutôt que les intérêts de Jesus-Christ: je dis leurs intérêts; une vaine réputation, les premières places dans un Royaume terrestre, la gloire frivole de plaire aux hommes presque toujours incompatible avec la gloire d'être serviteur de Jesus-Christ, l'honneur de la vertu plutôt que la vertu même: que dirai-je ? souvent le desir secret d'affoiblir ou de combattre la vérité en faisant semblant de chercher à la connoître : voilà, mes Frères, les intentions souillées que la plupart des hommes apportent à la recherche de la vérité & de la vertu.

Les uns ne se déclarent pour Jesus-Christ que parceque le monde les abandonne : ils regardent la vertu

comme la reſſource des paſſions & la bienſéance du dernier âge ; ils attendent de n'être plus propres au monde & à ſes plaiſirs, pour être propres au Royaume de Dieu & à ſa juſtice ; ils couvrent des apparences de la Religion les prétextes d'une vie criminelle & mondaine ; & ne pouvant plus ſe faire un amuſement du vice, ils ſe font un art de la vertu.

Les autres regardent la piété comme un gain : ils font ſervir les dons du Ciel aux eſpérances de la terre ; ils cherchent le monde en faiſant ſemblant d'y renoncer ; ils veulent plaire aux hommes en ſe donnant à Dieu ; & après avoir épuiſé pour parvenir à leurs fins toutes les reſſources criminelles des paſſions, ils y font ſervir la vertu même.

Il en eſt qui ne ſe propoſent dans la piété que le délaſſement des inquiétudes du crime : ils ſont fatigués de leurs paſſions, & non pas touchés de la vertu ; ils ſentent le poids du déréglement, mais non pas l'horreur de leurs fautes ; ils veulent finir leurs agitations, & non pas commencer leur pénitence ; ils cherchent à ſe mettre en paix avec eux-mêmes plu-

tôt qu'avec Dieu; ils desirent de calmer leur cœur, & non pas de le purifier; & n'ayant pu trouver un repos humain dans le crime, ils le cherchent dans la vertu.

Enfin, il s'en trouve encore qui ne s'instruisent de la vérité qu'à dessein d'y trouver des armes pour la combattre : des hommes corrompus dans l'esprit & dans le cœur, dit l'Apôtre, qui ne cherchent dans la doctrine de la Religion que les endroits qui peuvent la leur rendre suspecte; qui ne lisent les divines Ecritures que pour y trouver de quoi en affoiblir l'autorité & l'évidence ; qui n'étudient curieusement la sainteté de nos mistères que pour en faire le sujet de leurs doutes & de leurs blasphêmes ; qui ne veulent être instruits que pour résister à la lumière, & qui font servir la vérité d'occasion à leur aveuglement & à leurs ténébres. Ainsi, mes Freres, il n'est presque plus de foi sur la terre, & la vérité se montre à peu de Fidéles, parcequ'il en est peu qui apportent à sa recherche, comme Etienne, un cœur pur, un desir sincère de la connoître, & une intention droite qui ne se propose qu'elle-

même. Mais non-seulement la vérité trouva dans ce saint Martyr un défenseur éclairé : elle y trouva encore un défenseur intrépide.

TROIS défauts sont opposés à cette fermeté chrétienne qui oblige tout Fidéle d'être le défenseur intrépide de la vérité. Premièrement, la crainte des hommes, qui malgré nos propres lumières, fait que nous nous déclarons contre elle ; secondement, la prudence de la chair qui fait que la connoissant, nous gardons un silence criminel, & n'osons tout haut en prendre la défense ; enfin une fausse complaisance qui voulant allier la vérité & le mensonge, l'altere & l'adoucit, & cherche à plaire aux hommes aux dépens de la vérité & de la conscience. Or, l'histoire du saint Martyr que nous honorons aujourd'hui, nous offre des instructions & des vertus très-opposées à ces trois défauts. II. PARTIE.

Et premièrement, quoique le Pasteur frappé, les brebis fussent dispersées ; quoique la fureur d'Hérode, la malice des Prêtres, la superstition du peuple, laissassent tout à craindre pour les nouveaux Disciples ; quoique la

plupart de ceux qui avoient été témoins & participans même des prodiges de Jesus-Christ, de peur d'être enveloppés dans sa condamnation, se rangeassent du côté de ses ennemis, & répandissent avec eux des opprobres & des calomnies contre sa mémoire; quelque prix que l'envie des Juifs attachât alors à la lâcheté de ceux qui se déclaroient contre le Sauveur, Etienne persévère dans la fidélité qu'il lui a jurée: il ne se laisse point ébranler comme Pierre, ni corrompre comme Judas. Egalement insensible aux promesses & aux menaces des hommes qui périssent avec eux, il ne craint que celui qui demeure toujours, & qui seul peut perdre l'ame ou la sauver éternellement; il voit avec une sainte douleur l'aveuglement de son peuple contre Jesus-Christ; l'exemple commun, loin de l'ébranler, l'affermit & le fortifie; il tire de l'erreur publique, de nouveaux motifs de fidélité & de prévoyance. Il n'a pas oublié que selon la doctrine de son divin Maître, le parti de la multitude n'est presque jamais celui de la vérité: que le monde ne sauroit aimer Jesus-Christ; que les persécutions & les opprobres

ſont les caracteres les mieux marqués de ſon Evangile ; & que la voie qu'il nous a montrée, eſt trop étroite & trop difficile pour être jamais la voie du plus grand nombre.

Et voila, mes Frères, ce qui confond notre peu de foi, & condamne notre lâcheté dans toute la conduite de notre vie. Nous reſpectons les déciſions du monde ; ce que la multitude approuve, nous l'approuvons ; ce que l'exemple commun autoriſe, nous y donnons nos applaudiſſemens & nos ſuffrages : les erreurs publiques nous ſont plus cheres que la vérité ; nous n'oſons contredire le langage commun du monde & des paſſions ; nous craignons la ſingularité comme un vice, elle qui forme le trait le plus éclatant des Diſciples de Jeſus-Chriſt. En vain la grace nous éclaire en ſecret, & nous découvre les illuſions du monde & de ſes maximes ; en vain, une éducation chrétienne & un naturel heureux, ont laiſſé en nous des ſemences de vérité qui nous marquent le faux & le danger des voies que la plupart des hommes ſuivent ; en vain notre conſcience d'intelligence avec la loi de Dieu, nous dicte tout bas les ma-

ximes de la vie éternelle ; nous parlons comme le monde, quoique nous ne pensions pas comme lui : nous tournons comme lui la vérité en ridicule, quoiqu'au fond nous en sentions le prix & l'excellence ; nous donnons de vaines louanges à des passions dont nous connoissons en secret le frivole & la folie : nous pallions des abus dont l'injustice ne nous est pas douteuse ; nous approuvons des plaisirs que notre conscience condamne ; nous faisons tous les jours l'apologie des maximes du monde, tandis que notre cœur contredit en secret nos décisions ; nous ne faisons pas d'autre usage de la vérité qui se montre à nous, que de la retenir dans l'injustice : par-tout presque nous trahissons notre conscience & nos sentimens. Nous nous laissons entraîner à la multitude ; nous n'osons être tout seuls de notre côté ; nous craignons la singularité de la vertu & de la vérité, comme un ridicule qui nous couvriroit de honte. Toute notre vie est un outrage continuel que nous faisons à la vérité : tantôt la complaisance pour nos supérieurs ; tantôt la foiblesse pour nos amis ; tantôt la

crainte

crainte des dérisions & des censures; tantôt une vaine indolence qui fait que la vérité nous est presqu'aussi indifférente que le mensonge; tantôt une ivresse & une mauvaise foi qui cherche à s'étourdir dans ses égaremens, débitant des maximes que l'on condamne tout bas soi-même; tantôt une fausse vertu de société qui aime mieux applaudir au mensonge que prendre la défense de la vérité incommode; tantôt un bon air qu'on trouve à parler comme ceux que le monde applaudit: enfin, presque par-tout nous nous déclarons pour le monde contre Jesus-Christ; loin d'être ses témoins fidéles parmi les hommes, nous nous joignons avec eux contre lui. Nous louons dans nos amis comme des vertus des défauts que la loi de Dieu condamne; nous adhérons à leurs erreurs, & nous aidons à les rendre plus inexcusables; nous donnons à leurs passions, les noms de la justice & de l'équité: nous appellons leurs vengeances, des ressentimens équitables; leurs attachemens criminels, des caractères & des suites d'un cœur tendre & fidéle; leurs déréglemens honteux, des foiblesses par-

donnables; leurs profusions insensées des penchans d'une ame noble & généreuse; leur ambition démesurée, une élévation d'esprit & de cœur; leur avarice sordide, une sage économie; leur médisance cruelle, une aimable vivacité; la fureur du jeu qui les posséde, un délassement nécessaire. En un mot, il est rare que nous prenions sur nous les intérêts de la vérité: vifs, fiers, intraitables, quand il s'agit de nos passions; nous devenons lâches, timides, rampans, dès qu'il ne s'agit plus que de la vérité: nous ne connoissons point cette sainte fierté, cette droiture de cœur, cette haute magnanimité, cette noble simplicité si respectée même dans le monde, dont les premiers Disciples de la Foi nous ont laissé de si grands exemples, & qui a toujours été le caractère des ames fidéles. Nous vivons pour les hommes; nous ne vivons pas pour Dieu & pour nous-mêmes: nous nous faisons une conscience & une Religion, une humeur, un caractère, un esprit, & un cœur pour eux; & ils sont la fin de toutes nos voies & le motif de toutes nos actions, comme s'ils pouvoient en être le prix & la ré-

compenſe : tout ce que nous ne faiſons par pour eux, nous le comptons comme perdu, comme s'il n'y avoit de réel que ce qui doit périr avec nous ; & après pluſieurs années paſſées ſur ce ton, Dieu ſeul pour qui nous devions vivre, ſe trouve à notre mort le ſeul qui ne ſauroit compter pour lui un ſeul moment preſque de toute notre vie.

Le ſecond défaut oppoſé à cette fermeté chrétienne, dont notre ſaint Martyr nous fournit aujourd'hui le modéle, eſt cette prudence de la chair qui fait que connoiſſant la vérité, nous gardons un ſilence criminel, & n'oſons tout haut en prendre la défenſe. En effet, il ne ſuffit pas de ne ſe point déclarer pour le monde contre Jeſus-Chriſt, & de garder, pour ainſi dire, une maniére de neutralité entre l'un & l'autre ; il faut encore confeſſer tout haut Jeſus-Chriſt ſans ménagement & ſans honte ; qui n'eſt pas avec lui, eſt contre lui ; & n'oſer ſe déclarer ſon Diſciple, c'eſt être ſon perſécuteur & ſon adverſaire. Or, c'eſt encore ici que la fermeté d'Etienne nous inſtruit & nous condamne. Que de vains prétextes n'au-

roit-il pas pu se former à lui-même pour se menager avec les Juifs par un sage silence, & ne pas leur reprocher encore tout haut leur aveuglement & leur crime ? le prétexte d'attendre un tems plus favorable, & où la vérité auroit trouvé plus d'accès dans leur esprit; l'incertitude où il étoit de n'être point écouté, & de jetter la pierre précieuse de l'Evangile devant des animaux immondes ; la crainte d'exciter une persécution contre l'Eglise, en irritant la fureur des Juifs; une fausse modestie, en se persuadant que les Apôtres s'étant réservé le ministère de la parole, il falloit le leur laisser & se renfermer dans le soin des veuves qu'on lui avoit confié & de la distribution des aumônes; l'exemple des autres Diacres nouvellement élus qui ne sortoient point de leurs fonctions & ne couroient point annoncer Jesus-Christ au peuple. Mais le généreux Martyr n'écoute pas les vaines raisons de la chair & du sang. Livré à l'impulsion de l'Esprit de Dieu qui le remplit & qui l'anime, il développe aux Juifs l'esprit & les figures de la loi : il leur découvre Jesus-Christ dans toute l'histoire de leurs ancêtres;

il leur montre leur aveuglement prédit dans les prophétes ; il leur reproche leur ingratitude & l'oubli des bienfaits dont le Seigneur les avoit toûjours favorisés ; il leur annonce que la mesure de leurs crimes & de ceux de leurs pères est comblée par le sang innocent qu'ils ont répandu ; il leur remet devant les yeux le sang de tant de Prophétes dont leur ville a été souillée, & se sert de leurs propres armes pour les attaquer & pour les combattre.

Oui, mes Frères, je parle ici principalement aux personnes touchées de Dieu : nous croyons en être quittes en notre conscience, quand témoins tous les jours de tant de fausses maximes que les mondains débitent ; de tant d'illusions sur les régles & sur les devoirs, qu'ils se forment à eux-mêmes ; de tant de scandales sur lesquels ils ne s'avisent pas même d'entrer en scrupule : nous croyons, dis-je, avoir satisfait à ce que Dieu demande de nous en ne les approuvant pas tout haut, en nous renfermant dans la modération d'un lâche silence, en ne leur opposant qu'un désaveu secret & timide. Nous nous formons

mille prétextes pour nous justifier à nous-mêmes notre lâcheté : la crainte de rendre la vérité odieuse en la rendant trop incommode ; la fausse persuasion que nous ne sommes point chargés de la conscience des autres ; & que ce n'est pas à nous à instruire nos frères ; la peur d'éloigner nos amis par le contre tems de nos censures, ou de nous attirer leurs dérisions en voulant combattre leurs maximes ; enfin, tout nous justifie à nous-mêmes notre indifférence pour la vérité : nous oublions que chacun de nous en particulier en est chargé ; que nous devons la vérité à nos frères ; que nous ne vivons au milieu du monde que pour empêcher l'erreur de prévaloir contre elle, & conserver à ceux qui nous suivront le langage de la foi & de la doctrine sainte ; que nous devons luire comme des astres au milieu d'une nation corrompue, & que cacher la lumière, c'est être ingrat envers celui qui la répand sur nous & qui nous éclaire ; que l'amitié n'est fondée que sur la vérité ; que ce n'est point aimer nos amis, que de les voir périr sans oser leur découvrir du moins le précipice où ils se jettent,

& qu'il faut ſouvent avoir la force de leur déplaire pour leur devenir plus utile. Helas ! mes Frères, le monde ne craint point de débiter tout haut ſes erreurs & ſes maximes de mort & de péché ; & nous craignons de rendre gloire aux vérités de la vie éternelle ; le monde ſe fait un honneur inſenſé de ſa doctrine ; & nous nous faiſons une honte de la doctrine de Jeſus-Chriſt ? le monde oſe tous les jours contredire le langage de la Foi par les illuſions qu'il lui oppoſe ; & nous craignons de contredire les illuſions du monde par le langage de la foi & du ſalut ? le monde s'éléve inſolemment contre l'Evangile ; & nous n'oſons ſoutenir l'honneur de l'Evangile contre lui ? le monde traite publiquement la doctrine de Jeſus-Chriſt de folie & de foibleſſe ; & nous avons pour ſes folies & pour ſes erreurs des égards qu'il refuſe à la vérité ? le monde ne ménage point la piété des ſerviteurs de Dieu, il la mépriſe, en fait le ſujet de ſes déríſions & de ſes cenſures ; & la piété des ſerviteurs de Dieu ménage la corruption du monde, & n'oſe la couvrir de la confuſion qui lui eſt dûe ? Nous nous

faiſons une gloire & un devoir de ſoutenir les intérêts de nos amis contre ceux qui les attaquent: nous nous ferions un crime de nous ménager, lorſqu'on noircit devant nous leur réputation & leur conduite; le ſilence nous paroîtroit alors un lâcheté & une perfidie; nous ne croyons pas devoir des égards à ceux qui en manquent devant nous envers ceux que nous aimons: & les intérêts de Jeſus-Chriſt dont nous nous diſons les amis & les diſciples, nous trouvent inſenſibles; & ſa gloire qu'on outrage tous les jours devant nous, ne réveille pas notre indignation & notre zèle; & le ſilence, quand on attaque ſa doctrine & l'honneur de ſa loi, nous paroît une prudence néceſſaire; & nous craignons de déplaire à ceux qui ne craignent pas de l'inſulter? O mon Dieu, peut-on être à vous, & rougir de vous connoître? Peut-on vous aimer, & vouloir être encore aimé de ceux qui vous haïſſent? & n'eſt-ce point ſe joindre au monde contre vous, que de n'oſer le condamner comme vous?

Enfin, mes Frères, la troiſiéme manière dont nous nous rendons coupables envers la vérité, c'eſt en l'adou-

ciſſant & en l'accommodant aux préjugés & aux paſſions de ceux à qui nous craignons de déplaire. Or, c'eſt ici principalement, qu'Etienne nous ſert & de condamnation & de modéle. Il auroit pu, ce ſemble, ménager davantage les préventions & la délicateſſe des Docteurs & des Prêtres : il pouvoit en apparence, comme Gamaliel, ſe contenter de leur repréſenter que ſi l'œuvre de l'Evangile étoit l'œuvre de Dieu, il ſeroit inutile d'entreprendre de le détruire, & que s'il ne l'étoit pas, il tomberoit bientôt lui-même ; il pouvoit excuſer en quelque ſorte leur crime envers Jeſus-Chriſt, en ſuppoſant qu'ils n'avoient connu ni la divinité de ſa miſſion, ni la vérité de ſon miniſtère ; il pouvoit adoucir les reproches dont ils méritoient d'être chargés pour avoir rejetté le Meſſie promis à leurs pères ; il pouvoit leur vanter la ſainteté de la loi de Moïſe, & louer le zèle & le reſpect dont ils faiſoient oſtentation pour ſes préceptes & pour ſes cérémonies : en un mot, il pouvoit, ce ſemble, en inſinuant la vérité, accorder quelque choſe à la foibleſſe & aux préjugés de ſon peuple. Mais le

ſaint Martyr ne connoît pas ces timides ménagemens : il les appelle ſans
Act. 7. 51. balancer, *cœurs rebelles & incirconcis.* Loin d'excuſer leur ignorance, il les accuſe de réſiſter ſans ceſſe à l'Eſprit ſaint ; loin de les flater ſur leur reſpect pour la loi de Moïſe, c'eſt par-là même qu'il les confond & qu'il les condamne ; loin de faire valoir les bienfaits dont le Seigneur avoit favoriſé leurs pères, il leur reproche de marcher ſur leurs traces, & d'ajoûter au ſang des Prophétes, dont ils avoient ſouillé leurs mains, le ſang du Juſte qu'ils venoient de mettre à mort. Les hommes pouſſent quelquefois à un tel point leur haine contre la vérité, qu'ils ne méritent plus de ménagement ni de meſure. Ce n'eſt pas que la vérité ne ſoit inſéparable de la charité, comme nous le dirons dans un moment : ce n'eſt pas qu'il ne faille préparer les voies à la lumière par de ſages précautions, & lui faciliter l'accès dans les cœurs où l'on veut la répandre : ce n'eſt pas que la vérité ſoit toujours dure, impérieuſe ; & qu'elle cherche plus l'oſtentation de la victoire, que le fruit ſolide du ſalut & la gloire de l'utilité : ce n'eſt pas qu'il

ne faille être foible avec les foibles pour les ſauver tous ; rendre la vérité aimable pour la rendre plus utile ; attirer les pécheurs pour les retirer du péché ; ménager leur foibleſſe pour triompher plus ſûrement de leurs paſſions ; & n'employer le fer pour les plaies, qu'après avoir endormi, pour ainſi dire, par des paroles de paix & de conſolation, la chair du malade.

Mais je ne voudrois pas qu'on honorât du nom de prudence cette complaiſance criminelle, qui fait que dans nos entretiens avec nos fréres, nous trouvons toujours des tempéramens entre le monde & Jeſus-Chriſt ; nous entrons dans les fauſſes idées que le monde ſe forme de la vertu, ſous prétexte de blâmer les excès ; nous applaudiſſons à l'inutilité & à la pareſſe ; nous accordons bien plus au monde & à ſes uſages, que l'Evangile ne leur accorde ; nous louons l'eloignement du crime comme la perfection de la vertu ; nous donnons aux talens de la nature, les éloges qui ne ſont dûs qu'aux dons de la grace ; nous trouvons toujours dans les vices mêmes de nos amis que nous condamnons, des endroits qui les rendent plus excuſables ; nous ne

montrons jamais la vérité dans toute l'étendue qu'elle se montre à nous; nous nous faisons une fausse régle de charité & de sagesse, de nous accommoder jusqu'à un certain point aux préjugés de ceux avec qui nous avons à vivre; nous portons parmi les hommes un fond d'amour propre qui nous rend ingénieux à concilier les intérêts de la vérité qu'ils haïssent, avec les intérêts des passions qu'ils aiment; nous ne leur parlons jamais qu'à demi sur ce qui les regarde; & nous mêlons à la vérité que nous ne voudrions pas trahir, tant d'adoucissemens, qu'ils la font perdre de vûe. Ainsi nous devenons aux hommes une occasion d'erreur; ils laissent la vérité que nous embarrassons, & s'arrétent au voile qui la leur cache. Et de-là, mes Frères, il arrive souvent que les gens du monde ne s'autorisent dans leurs dissipations, que par les suffrages des gens de bien. De-là, nous entendons tous les jours les pécheurs justifier la vie mondaine en nous opposant des Justes qui ne la condamnent pas. Delà, les fausses complaisances d'un homme de bien pour le monde deviennent sa justification & sa défense: il triom-

phe de nos lâchetés; il insulte à nos condescendances; il sait bien faire valoir à son avantage les légères complaisances qu'il obtient de nous; pour s'excuser, il condamne les Justes, & cherche toujours à nous blâmer par les mêmes endroits par où nous avons cherché à lui plaire. Grand Dieu! faut-il que ce monde misérable puisse entrer en parallèle dans notre cœur avec votre éternelle vérité? Faut-il que nous cherchions encore à plaire à ce qui nous paroît si digne d'être méprisé, & que tandis que nous décrions le monde, que nous en exagérons le vuide & la folie, que nous en connoissons si profondément les abus & la misère, que nous parlons si souvent de ses illusions & de ses chimères; nous le ménagions encore, nous respections encore ses maximes, nous soyons encore jaloux de ses suffrages, nous voulions encore garder des mesures avec lui; & qu'après l'avoir abandonné, nous n'ayons pas la force de le condamner & de lui déplaire?

JE sai, mes Frères, que la fermeté de la vérité est une fermeté pleine de douceur & de tendresse, & qu'elle II. PARTIE.

n'aime que des défenſeurs compatiſſans & charitables: & ce devroit être ici la dernière partie de cette inſtruction; mais je l'abrége. En effet, de quel amour ſincère pour les Juifs Etienne n'accompagne-t-il pas la force des vérités qu'il leur annonce? Plus touché de leur aveuglement que de ſa propre perte, il léve les mains au Ciel pour eux; inſenſible, ce ſemble, aux coups dont ils l'accablent, il ne ſent que les malheurs qu'ils ſe préparent à eux-mêmes; il offre ſon ſang même qu'ils répandent, pour obtenir le pardon de leur crime: leur barbarie ne déchire ſon corps que pour ouvrir ſon cœur à des gémiſſemens & à des prieres capables de fléchir le Seigneur à leur égard, ſi leur endurciſſement n'eût pas été à ſon comble. Il ne comptoit pour rien ſa mort, ſi leur ſalut devoit en être le fruit & le ſalaire: il voit le Fils de l'Homme aſſis à la droite de ſon Père; & le ſaint tranſport de joie qui l'anime dans l'eſpérance de le poſſéder bientôt, n'eſt troublé que par la réprobation de ſon peuple dont il lit, ce ſemble, l'arrêt dans l'accès de ſa viſion, gravé en caractères immortels ſur les colomnes du temple

céleſte. Il ne demande pas vengeance contre ces meurtriers ; il ne s'écrie pas comme Job : *Terre*, *ne caches point mon ſang*, & laiſſes-en monter la voix juſqu'au trône du Tout-puiſſant, pour ſolliciter ſes foudres contre les barbares qui le répandent : *Terra*, *ne operias ſanguinem meum* ; & ne pouvant obtenir le ſalut du peuple qui veut périr & qui s'eſt exclu lui-même du ſalut, il obtient du moins la converſion de Saul qui participe au crime de ſa mort. Son ſang répandu eſt comme une ſemence ſainte d'où ſortira un jour ce nouvel Apôtre ; ſes prières préparent déja les graces, qui d'un perſécuteur doivent en former dans la ſuite un vaſe d'élection, & un ſpectacle digne des Anges & des hommes ; & ſi ſon zele n'a pu faire connoître Jeſus-Chriſt à l'infidéle Jéruſalem, ſa mort va du moins inſtruire un Miniſtre puiſſant en œuvres & en paroles qui le fera connoître un jour à toute la terre.

Tels ſont, mes Frères, les défenſeurs que ſe forme la vérité : c'eſt la charité qui leur prépare des victoires : il faut aimer le ſalut de ceux dont nous combattons les erreurs. La vérité trouve

presque toujours des cœurs rebelles, parcequ'elle ne trouve presque que des défenseurs aigres & peu charitables. Souvent on mêle aux instructions qu'on donne à ses frères plus d'envie de les mortifier que de desir de les instruire; souvent leurs défauts ne nous déplaisent, que parceque leurs personnes nous sont déja odieuses; souvent en défendant la vérité, on cherche plus à dominer, qu'à faire dominer la vérité elle-même; souvent c'est l'humeur qu'on suit, & non pas la vérité qu'on cherche; souvent sous prétexte de vanger les intérêts de la vérité, on n'est pas fâché de se venger soi-même; souvent en reprenant nos frères, nous voulons plutôt triompher de leurs fautes que les relever charitablement de leurs chutes; souvent on est plus aise de les voir s'égarer, qu'on ne le seroit de les voir dociles à la vérité dont on prend tout seul la défense; souvent on s'applaudit en secret de leur aveuglement, tandis qu'on fait semblant de mettre tout en œuvre pour les rappeller à la lumière; souvent nous ne sommes éclairés sur leurs vices, que parceque nous sommes jaloux de leurs vertus: enfin,

rien n'eſt ſi rare que de mêler la charité avec la vérité. Et de-là vient, mes Frères, que ceux qui nous ſont ſoumis, regardent d'ordinaire nos inſtructions comme des cenſures ; que nos enfans, nos inférieurs, nos domeſtiques, ne trouvent dans nos corrections que l'humeur qui révolte, & non pas la charité qui édifie ; qu'ils nous regardent plutôt comme les cenſeurs impitoyables de leurs foibleſſes, que comme les médecins charitables de leurs plaies ; & que nous perdons ſur eux l'avantage que nous donne la vérité, par les défauts que nous mêlons à ſa défenſe. De-là vient que les exemples des gens de bien trouvent dans le monde plus de cenſeurs qui les condamnent, que d'imitateurs qui les ſuivent ; c'eſt qu'ils ſe bornent ſouvent à décrier les vices de leurs frères, & qu'en faiſant paroître beaucoup de zele contre les défauts des autres, ils ne montrent pas aſſés de compaſſion pour leurs foibleſſes ; c'eſt que ſous prétexte de ne point ménager le vice, ils ne ménagent pas aſſés les pécheurs ; c'eſt que dans leurs cenſures, ils paroiſſent quelquefois plutôt s'applaudir de leur régularité,

qu'être touchés du déréglement qu'ils blâment; & rendant la vertu odieuse aux pécheurs, ils leur font paroître la vérité revêtue de tous les défauts qui ne sont attachés qu'à eux-mêmes.

De-là vient enfin, que nos réconciliations avec nos ennemis ne sont presque jamais sincères, parceque ce n'est pas la charité qui les forme. On se réunit ; mais on ne s'aime point ; les bienséances se rétablissent ; mais les sentimens sont toujours les mêmes : les personnes se rapprochent ; mais les cœurs demeurent toujours éloignés : les dehors sont différens ; mais les dedans sont toujours semblables. La haine prend seulement les apparences de la charité : elle se contraint ; mais elle n'est pas éteinte : on se rend des devoirs ; mais on ne se rend pas l'amour sans lequel tout le reste n'est rien ; on ajoûte seulement au crime de la haine celui du deguisement & de l'imposture ; & souvent ayant la raison & la vérité pour soi, on n'en est pas moins coupable aux yeux de Dieu, parcequ'on n'a pas la charité qui souffre tout, & qu'on doit toujours à ses frères.

Telles sont les instructions que nous

donne aujourd'hui le généreux Martyr dont la ſolemnité nous aſſemble en ce lieu ſaint, la vérité montra en lui un défenſeur éclairé, un défenſeur intrépide, un défenſeur tendre & charitable. Quelle conſolation pour vous, mes Frères, de retrouver toutes ces qualités dans le Paſteur fidéle que le Seigneur vous a ſuſcité dans ſa miſéricorde; c'eſt-à-dire, de retrouver un Docteur éclairé pour vous inſtruire, un Miniſtre ferme pour vous corriger, & un père tendre pour vous ſecourir & vous conſoler dans vos peines, & vous faciliter à tous les voies de la vie éternelle!

Ainſi ſoit-il.



SERMON
POUR LE JOUR
DE
SAINT THOMAS
D'AQUIN.

Paravit cor ſuum ut inveſtigaret legem Domini, & faceret & doceret in Iſrael præceptum & judicium.

Il diſpoſa ſon cœur à la recherche de la Loi du Seigneur, il pratiqua & enſeigna dans Iſrael ſes préceptes & ſes ordonnances C'eſt l'éloge que le Saint-Eſprit fait d'Eſdras, au Chapitre ſeptiéme du livre premier de ſon Hiſtoire.

RIEN n'eſt plus conſolant, mes Frères, que de ſuivre des yeux de la Foi, les routes de la Providence dans la conduite de l'Egliſe. A combien de ménagemens ſa bonté ne s'eſt-elle pas abaiſſée pour empêcher que les portes de l'enfer ne prévaluſſent contre cette ſainte cité, ſituée depuis la naiſſance des ſiécles ſur la montagne, & ſi bien affermie, que malgré tous

les efforts des enfans de Babylone elle ne ſera jamais renverſée ?

Il falloit à la Foi dans ſa naiſſance des caractères ſenſibles & éclatans pour triompher de l'incrédulité. Auſſi quels hommes que les hommes apoſtoliques ! ils vont au-delà des prodiges qu'a fait leur Maître ; leur ombre même eſt toute puiſſante. Attaquée par les Empereurs, qu'un faux zèle pour le Paganiſme arme contr'elle, elle a beſoin de force & de conſtance pour ſoutenir la fureur des perſécutions : que de Héros, dans ces ſiécles de feu & de ſang, la grace ne forma-t-elle pas ? quelle hardieſſe & quelle conſtance ne vit-on pas dans l'âge le plus tendre, & dans le ſexe le plus foible, pour braver les Tyrans, & ce que les tourmens ont de plus affreux ? On voyoit les Chrétiens courír aux ſupplices avec plus d'ardeur, que n'en ont les hommes les plus voluptueux pour les plaiſirs.

Enfin, livrée dans des tems plus tranquilles & plus reculés à la diſpute des hommes, ébranlée par les aſſauts de l'héréſie, défigurée par les couleurs étrangères dont ſes enfans mêmes ont voulu flétrir ſa beauté, il lui a fallu

des hommes dont les lévres fussent les dépositaires de la science ; des Docteurs éclairés, de nouveaux Esdras, qui s'appliquassent à la recherche de la Loi dans la simplicité de leur cœur, & qui après en avoir pratiqué les préceptes & les ordonnances, sussent les défendre contre les ennemis de la Foi, & les enseigner aux Fidéles dans toute leur pureté. Or tels furent dans leurs siécles les Basiles, les Hilaires, les Jérômes, les Augustins ; tel fut aussi dans des tems postérieurs le saint Docteur, dont je viens aujourd'hui proposer plutôt les exemples que relever les vertus. En effet, il disposa son cœur à la recherche de la Loi du Seigneur ; il pratiqua & enseigna dans Israel ses préceptes & ses ordonnances : *Paravit cor suum, &c.* Point d'erreur que Thomas n'ait combattue ; point de vérité qu'il n'ait établie ; peu de doutes qu'il n'ait éclaircis ; & tant qu'il vécut, l'Eglise trouva dans sa personne un défenseur invincible, qu'elle retrouve encore dans ses écrits après sa mort.

Mais pour me renfermer dans quelque chose de précis, en considérant saint Thomas comme un grand Doc-

teur, je raméne à deux idées toutes ſimples que me fournit mon texte, tout le ſujet de ſon éloge, qui ſera en même tems pour les Miniſtres de l'Egliſe la matiere d'une grande inſtruction. L'étude de la Religion, qui en manifeſtant la vérité ſembleroit devoir nous en inſpirer l'amour, ne laiſſe pas d'expoſer la piété à de très-grands périls. Que d'écueils dans la recherche de cette ſcience! que de pas délicats dans ſon uſage! Saint Thomas s'eſt ſanctifié dans la recherche de la ſcience de la Religion; il en a ſanctifié l'uſage. La piété l'a guidé dans la recherche de la ſcience de la Religion; voilà mon premier point: l'uſage de cette ſcience l'a affermi dans la piété; c'eſt le ſecond. C'eſt-à-dire, qu'il a cherché la Loi du Seigneur dans la ſimplicité de ſon cœur, & qu'il a pratiqué & enſeigné dans Iſrael ſes ordonnances & ſes préceptes. Implorons, &c.

Ave, Maria.

QUE l'homme eſt profondément corrompu: mes très-chers Freres! Il lui eſt reſté, dit ſaint Auguſtin, du débris de ſon innocence, certains pen- I. PARTIE.

chans de gloire, de plaisirs, de vérité, qui sont comme les espérances de son rétablissement : mais hélas ! des restes heureux de son ancienne droiture, il en fait les premieres ébauches de ses passions ; & ces ressources consolantes deviennent entre ses mains de tristes écueils.

Quoi de plus digne de l'esprit que cette avidité de tout savoir qui lui est si naturelle ? quoi de plus indigne de lui que la manière dont on la satisfait ? Il semble que la vérité n'ait plus que des charmes impuissants : toute seule, elle touche peu ; & si des vûes de fortune & d'intérêt ne nous raniment, on languit dans sa recherche : premier écueil ordinaire à tous ceux qui s'appliquent aux sciences, soit sacrées, soit profanes. D'autre part, l'esprit lassé de trouver toujours les mêmes objets dans l'enceinte de la Foi, s'y trouve à l'étroit, s'échappe au-delà des barrières sacrées, & par une curiosité peu respectueuse, veut entrer dans un Sanctuaire qu'il falloit adorer de loin : autre écueil encore plus délicat que le premier. Enfin, l'étude épuisant toute l'application de l'ame dissipe l'esprit, desséche le cœur, ral-

lentit la dévotion : troisiéme écueil sur lequel nous gémissons tous les jours, nous qui par les engagemens d'un état saint, devons à l'Eglise & l'odeur du bon exemple & la lumière de la doctrine.

Saint Thomas se fraya dans la recherche des sciences des routes bien plus sûres & plus chrétiennes. Car, premiérement, il renonce à toutes les prétentions dont une grande naissance & le crédit de sa famille auprès d'un Empereur pouvoient le flater, & se sert du mépris de la grandeur, comme d'un dégré pour atteindre aux sciences; en second lieu, avec l'esprit le plus vaste qui peut-être ait jamais paru, il ne le guide que par les lumieres d'autrui, baise les traces sacrées des anciens, se contente de mettre en œuvre les précieux débris qu'il trouve épars cà & là dans leurs ouvrages; & pouvant, comme Moïse, trouver lui-même des matériaux pour construire le tabernacle, il lui suffit comme à Béséléel de les assortir, & de leur donner ce bel ordre, qui dans tous les siécles fera la surprise & les délices des savans : enfin, toujours attentif à ressusciter la grace de sa vocation, la priè-

re, la retraite, mille macérations font le plus doux assaisonnement de ses études ; & l'onction de votre Esprit, ô mon Dieu ! lui développe plus de difficultés, que tous les efforts de l'esprit humain.

Premier écueil à éviter, des vûes de fortune & d'interêt. Né des plus illustres familles de sa Province, on confie le soin de l'éducation de notre Saint aux Moines du célebre Monastere du Mont-Cassin, usage ancien & si cheri sur-tout de nos peres. Il me semble voir la fille de Pharaon confier à la mère de Moïse cet enfant miraculeux :
Exod. 2. 9. *Accipe puerum*, lui disoit-elle, *& nutri mihi*. Elevez-le pour toute la grandeur où je le destine, pour la pompe & l'éclat de l'Egypte. Telles étoient les vûes de la mere de notre Saint : car, hélas ! on ne peut trop le dire, on décide presque toujours de la destinée des enfans ; & on les a déja donnés au monde ou à Jesus-Christ, avant qu'ils soient en état de connoître ni l'un ni l'autre. Mais que vos vûes, Seigneur, étoient bien différentes ! vous ne l'aviez sauvé des eaux, comme Moïse, que pour le conduire au désert, lui confier les intérêts de votre

loi, & en faire le Docteur de votre peuple.

L'Ordre de ſaint Dominique avoit commencé depuis peu à groſſir le camp du Dieu d'Iſrael d'une nouvelle tribu. Les ordres qui l'avoient devancé n'étoient, ſi j'oſe le dire, que comme des eſſais de la grace : *Initium aliquod creaturæ ejus* : la retraite, la prière, des auſtérités édifiantes, c'étoit-là le plan de ces anciens Fondateurs qui avoient fait fleurir en Occident la diſcipline monaſtique ; ici on joignoit la ſcience à la priere, les fonctions apoſtoliques à la retraite, le travail de l'eſprit aux macérations du corps. Thomas ſortit du Mont-Caſſin où les inſtructions & les exemples des pieux Solitaires qui habitoient cette montagne, avoient nourri & fait croître ces ſemences de vertu que la grace avoit miſes de bonne heure dans ſon ame : arrivé à Naples, il entend parler des Enfans de Dominique ; les merveilles qu'on lui en raconte, excitent ſa curioſité ; il les voit, & auſſi-tôt il ſent un attrait ſecret pour ce nouvel établiſſement, & ſe propoſe de l'embraſſer ; il conſulte, il examine, il s'adreſſe au Père des lumières ; & convaincu

que c'eſt là que Dieu l'appelle, fermant les yeux à tout ce qui pourroit l'arréter, il exécute ſon deſſein. Envain le dieu de ce monde lui fait voir au loin ſes Royaumes, & toute leur gloire : envain l'enfer invente tous les jours de nouveaux artifices pour recouvrer une proie ſur qui les engagemens d'une naiſſance diſtinguée ſembloient lui donner tant de droit. Vous le ſavez, Seigneur ! les larmes, les menaces, les intrigues d'une mere toujours ingénieuſe dans ſa douleur, la puiſſance d'un Empereur, mille aſſauts qu'on livre à ſon innocence, une triſte & longue priſon; rien n'eſt oublié, afin que rien ne manquât au mérite de ſa foi : mais tous ces efforts ſont vains & inutiles; les obſtacles qu'on lui ſuſcite, ne font qu'enflammer ſon deſir, & ſa perſéverance eſt enfin couronnée par le ſucces. Voilà le premier pas que fait Thomas avant de s'engager dans la carriere pénible & laborieuſe des ſciences : non-ſeulement il ne bâtit pas des idées de fortune & de grandeur ſur les progrès qu'il y fera; il renonce d'abord à une fortune & à une grandeur préſente, afin que nul motif etranger ne vienne

le distraire dans les recherches de la vérité.

Oseroit-on, ô mon Dieu ! proposer ici cet exemple au siécle ? Est-ce une chose ordinaire qu'on aille ensevelir au fond d'un Cloître l'espérance flateuse de parvenir ? eh ! dans le monde on attache de la gloire à savoir par des routes d'iniquité se ménager des occasions de fortune ; & la plus haute vertu s'y borne à les attendre. Nous-mêmes, Ministres du Seigneur, dont les lévres sont les dépositaires de la doctrine, nous frayons-nous une entrée dans les sciences sur les debris de toutes les pretentions du siécle ? Hélas ! qui nous soutient dans nos pénibles veilles ? un rang qui nous donne de la distinction dans un corps, une réputation qui nous produit agréablement dans le siécle, un établissement, où parvenus, l'on sent expirer chaque jour l'amour du travail & de l'étude, ou enfin une vaine curiosité qui ranime nos fatigues, mais qui rallentit notre foi.

Le second écueil que les savans ont à craindre, c'est de ne pouvoir se renfermer dans les bornes étroites de la Foi : & c'est ici où se présente à moi

un des plus beaux endroits de la vie de notre Saint. La Foi eſt une vertu commode pour les eſprits médiocres; comme ils ne voyent pas de loin, il leur en coûte peu de croire : leur mérite en ce point eſt un mérite tout du cœur : ils n'ont pas beſoin d'immoler ces lumières favorites dont leur ame n'eſt jamais frappée; & ſi la foi eſt pour eux un ſacrifice, c'eſt un ſacrifice tout pareil à celui d'Abraham; on y trouve du bois & du feu, de l'amour & de la ſimplicité, mais il n'y
Gen. 22. a point de victime : *Ecce ignis & ligna; ubi eſt victima holocauſti?*

Il n'en eſt pas de même de ces eſprits vaſtes & lumineux. Accoutumés à voir clair dans les vérités où l'eſprit peut atteindre, ils ſouffrent impatiemment la ſainte obſcurité de celles qu'il doit adorer : introduits depuis longtems par un privilége délicat dans le Sanctuaire de la vérité, il leur en coûte pour ne pas franchir cette haie ſacrée, qui ſert comme de barrière à celui de la Foi. On ſe feroit une religion de toucher à certains articles; mais pour les autres, on les tâte, on les ſonde, on veut que l'ignorance ſeule de nos pères nous les ait donnés pour impé-

nétrables : un air de nouveauté vient là-dessus, flate, attire, emporte ; on s'égare malheureusement ; & notre erreur, comme dit saint Augustin, devient notre Dieu : on oublie que donnër atteinte à un point de la Loi, c'est faire écrouler tout l'édifice : en un mot, on veut bien subir le joug de la Foi ; mais on veut se l'imposer soi-même, l'adoucir & y faire des retranchemens à son gré. Tel a été souvent l'écueil des plus grands génies : les annales de la Religion nous ont conservé le souvenir de leur chute ; & chaque siécle a presque été fameux par quelqu'un de ces tristes naufrages.

De-là, mes Freres, quelle source de gloire pour saint Thomas ! avec tous ces grands talens qui font les hommes extraordinaires : un esprit vaste, élevé, profond, universel, un jugement droit, net, assuré ; une imagination belle, heureuse, exacte ; une mémoire immense ; quels hommages n'a-t-il pas fait de toutes ces precieuses richesses aux pieds des Maîtres de l'Eglise qui l'avoient précédé ? Il savoit, ô mon Dieu, que vous avez marqué des bornes à l'orgueil de l'esprit humain, aussi-bien qu'à l'impétuosité

des flots de la mer ; & que, comme cet élément furieux ne ſauroit rompre ſa digue invincible ſans cauſer des déſordres dans l'univers, l'eſprit de l'homme ne s'emporte jamais au-delà du terme que vous lui avez preſcrit, ſans tomber dans des égaremens auſſi funeſtes que déplorables.

Sorti de l'école d'Albert le grand, il paroît dans la capitale de la France, & dans la première Univerſité du monde ; mais avec quelle diſtinction ! Son mérite perce d'abord cette foule de Savans, qui attirés par les libéralités de nos Rois, y venoient de tous les endroits de l'Europe porter le tribut de leur érudition. Mais s'il ſe diſtingua parmi tant de Savans, par la ſagacité de ſon eſprit & par l'abondance de ſes lumieres ; combien leur eſt-il ſupérieur par la manière ſage & reſpectueuſe dont il traite les Myſtères ineffables de notre ſainte Religion, ſans jamais donner l'eſſor à ſon eſprit dans des matieres où il eſt queſtion de croire, & non pas de raiſonner ? Auſſi, mes Freres, il eſt peu de Docteurs de ſon ſiécle auſquels on ne reproche des opinions ſingulieres, hardies, & qu'on auroit peine à garantir de la

censure; mais la doctrine de Thomas a toujours été hors d'atteinte, & n'a jamais mérité que des éloges.

Cependant, mes Frères, il ne s'étoit pas renfermé uniquement dans l'étude de la Religion, quoique la Religion fût la fin à laquelle il rapportoit toutes ses autres connoissances; & le commerce des sciences profanes ausquelles il s'appliqua, inspire souvent par une suite de notre foiblesse, je ne sai quel libertinage d'esprit, hélas! trop commun dans ce malheureux siécle. Comme la raison s'accoutume à examiner, elle se désaccoutume de croire: il faut revenir de trop loin; c'est descendre du trône pour recevoir des fers; c'est dépouiller, comme David, les marques de la royauté, & venir devant l'Arche passer pour insensé à cause de Jesus-Christ. De-là ces noms odieux que donnent à la philosophie des Anciens les premiers apologistes de la Religion: Tertullien, toujours extrême, veut qu'elle soit irréconciliable avec l'Evangile; & que comme un autre Samson, à craindre même depuis qu'elle a été enchaînée par les Apôtres, elle ébranle encore & fasse presque écrouler tout l'édifice

de la Foi : *Concussio veritatis Philosophia.* De-là cette sainte horreur qu'en avoient les premiers Disciples. Conservant précieusement là-dessus le souvenir des avis de saint Paul, ils prenoient les sages précautions de cet Apôtre pour des défenses précises & irrévocables. Qu'il y ait dans ce zèle quelque chose, si l'on veut, qui ne soit pas tout à fait selon la science ; hélas, que ces excès édifient ! Ils sont fondés sur la foiblesse de l'esprit humain : eh ! qu'il seroit à souhaiter que cette pieuse délicatesse reprît le dessus dans notre siécle ! la Foi regagneroit d'une part ce que les sciences profanes perdroient peut-être de l'autre ; la France auroit peut-être moins de Savans, mais l'Eglise en échange auroit plus de Fidéles.

Loin d'être infecté dans l'étude des profanes par cet air malin qu'on y respire, notre Saint purifie ces sources suspectes ; mêle leurs eaux croupissantes, avec les eaux vives de la doctrine évangélique ; en grossit ce fleuve sacré, qui coulant de siécle en siécle depuis la naissance de l'Eglise, va se perdre dans le sein de Dieu même d'où il est sorti ; & par un art tout

nouveau, il fait servir le mensonge à la vérité, la Philosophie à la Foi, la superstition au vrai culte, les dépouilles de l'Egypte à la construction du tabernacle; en un mot, il consacre les armes des geans au temple du Seigneur, apres s'en être servi contre les Philistins mêmes.

Combien d'esprits gâtés qui vont puiser jusques dans les Livres saints, la matiere de leurs doutes, & de quoi nourrir leur incrédulité ? La foi de Thomas trouve au milieu même des profanes de nouvelles forces, Aristote devient entre ses mains l'apologiste de la Religion.

Mais d'où vient que l'intégrité de sa foi souffre si peu du commerce qu'il a avec les profanes? C'est que la foi de ce grand homme n'étoit point établie sur la légéreté d'un sable mouvant, mais fondée sur la solidité de la pierre; c'est que toujours en garde contre les sentimens des auteurs profanes, les vérités de la Foi étoient la régle par laquelle il en jugeoit, toujours prêt à rejetter tout ce qui ne s'ajustoit pas à cette régle infaillible; c'est qu'il a soin de fortifier continuellement sa foi par l'étude des Livres

ſaints & des Docteurs de l'Egliſe. Il fait, comme David, ſes plus chères délices de la Loi du Seigneur : il dévore ce volume ſacré ; il le change en ſa propre ſubſtance : ne cherchant pas moins à s'édifier qu'à s'inſtruire. Au lieu qu'il ne lit les Auteurs profanes qu'avec précaution & avec défiance, ſachant que ce ſont des hommes, & des hommes ſujets à l'erreur; il lit les divines Ecritures avec une ſoumiſſion entière, pour y former ſon langage & ſes ſentimens, ſachant que c'eſt la parole de Dieu même, du Dieu de vérité, également incapable de tromper & d'être trompé. Entreprend-il d'en développer les myſtères & d'en expliquer les difficultés ? ne craignez pas qu'il s'aviſe de débiter ſes propres idées : non, mes Frères, le plus bel eſprit de ſon ſiécle, le plus autoriſé à hazarder ſes conjectures, ne marche jamais que ſur les traces d'autrui dans l'explication des Livres ſaints. Il va recueillir religieuſement dans les ouvrages des anciens Docteurs, dans ces ſources ſacrées de la véritable doctrine, les précieux reſtes de leur eſprit. Peu jaloux de la gloire de l'invention, gloire ſi délicate pour

ceux qui se piquent de la science; il use les plus beaux talens qui furent jamais, à ramasser, à ranger, à éclaircir, à fortifier par de nouvelles raisons ce que les autres avoient dit avant lui. Aussi qui pourroit louer assés dignement ses savans & pieux Commentaires, monumens éternels de son amour pour les Ecritures? Malgré les progrès que l'on a fait depuis son siécle dans les langues & dans la critique; les plus habiles y trouvent encore de quoi admirer & de quoi s'instruire.

Mais ce n'est pas seulement lorsqu'il est question d'éclaircir les saintes obscurités de l'Ecriture, qu'il a ce respect religieux pour les anciens Pères; c'est dans tous ses autres ouvrages, que leurs sentimens sont la régle des siens. Attaché sur-tout aux écrits du grand saint Augustin, il en exprima, pour ainsi dire, le suc; il mit dans un ordre naturel cet amas prodigieux de richesses éparses çà & là dans les ouvrages de ce grand homme; il dépouilla sa doctrine de tout cet appareil d'éloquence qui l'enveloppe & nous la dérobe quelquefois; & un peu différent d'Elisée, sans hériter du man-

teau de ſon maître, il ne laiſſa pas d'hériter de tout ſon eſprit. Grand Dieu, inſpirez ces ſentimens à tous ceux qui traitent les vérités de la Religion! Puiſſe notre ſaint Docteur leur ſervir à tous de modéle, & leur apprendre à ſe précautionner contre le venin dangereux de tant de livres dont la lecture les dégoûte de la ſimplicité de la parole de Dieu, & à ne chercher la vérité que dans les ſources où Dieu nous a promis que nous la trouverions infailliblement!

Mais ce qui mérite le plus notre attention dans la vie de notre ſaint Docteur, c'eſt le ſoin extrême avec lequel il évita le dernier écueil de l'étude; j'entends la diſſipation de l'eſprit qui deſſéche le cœur, & ôte à la piété cette ferveur, ſans laquelle il eſt ſi difficile qu'elle ſe puiſſe ſoutenir longtems.

Oui, mes Frères, c'eſt-là le grand écueil des Savans; l'étude devient ſouvent en eux une paſſion violente qui fait tout négliger, à laquelle ils ſacrifient juſqu'aux devoirs même les plus eſſentiels de la piété. Sur-tout lorſque le ſuccès vient encore animer leur ardeur: ils ſe laiſſent bientôt emporter

à la curiosité si naturelle à l'homme ; au desir de se distinguer par de nouvelles découvertes, à la crainte que la réputation ne vienne à baisser, si de nouvelles productions ne la soutiennent ; que sais-je ? à l'utilité qu'ils se persuadent facilement que le public retirera de leurs veilles & de leurs travaux. Mais ne croyez pas qu'on en vienne du premier coup à un retranchement universel de tout exercice de dévotion : la conscience en seroit trop allarmée. On commence par y apporter plus de précipitation, pour pouvoir retourner plus promptement à ses chères études ; on se permet ensuite quelques retranchemens légers ; enfin, on en vient insensiblement au point de passer la vie dans la recherche de la vérité & dans l'oubli de Dieu. Que la conduite de notre saint Docteur fut bien différente ! le soin de son ame fut toujours la première & la plus importante de toutes ses occupations. Trouve-t-il dans la carriere des sciences de ces nuages épais, que toute la vivacité & l'application de l'esprit ne sauroient dissiper ? ce n'est point pour lui une raison de négliger ses exercices de piété sous le pretexte

ſpécieux de donner plus de tems à l'étude : au contraire, alors il va à la ſource des lumiéres, il a recours à l'oraiſon. Lui arrive-t-il de n'y être point éclairé ? il ranime ſa ferveur & ſupporte ſes ténébres avec patience, ſacrifiant au Dieu qui ſe cache, avec autant de zéle qu'au Dieu qui ſe manifeſte. C'etoit dans ces momens, que s'eſtimant indigne des faveurs du Ciel, il s'adreſſoit à ſaint Bonaventure. La piété & le mérite de ce grand homme, avoient fait naître dans le cœur de notre Saint ces ſentimens de tendreſſe, qui ne ſont ſincéres, dit ſaint Auguſtin, que parmi les Saints ; & qui eût vû ces deux Anges s'entreregarder & ſe conſulter l'un l'autre pour développer les ſecrets de la Divinité, eût penſé voir les deux Chérubins du Tabernacle qui ſe regardoient, & au milieu deſquels Dieu ſe plaiſoit à prononcer ſes loix & à rendre ſes oracles.

Non, mes Freres, l'ambition d'acquérir de nouvelles connoiſſances ne prit jamais rien dans notre ſaint Docteur ſur la régularité la plus ſcrupuleuſe à tous les exercices de ſon état : chés lui l'étude a ſes heures réglées ; mais tous les autres devoirs ont auſſi

chacun leur tems marqué. A quoi me ſervira, diſoit-il, la ſcience qui enfle, ſi je n'ai pas la charité qui édifie? Le nombre prodigieux de ſes écrits eût ſuffi tout ſeul pour rendre ſa vie non-ſeulement laborieuſe, mais très-pénitente; cependant que de jeûnes, que de macérations n'y ajoûtoit-il pas, plutôt pour ſe rendre conforme à Jeſus crucifié, que pour réduire ſon corps en ſervitude! Car, mes Frères, la grace avoit fait ceſſer en lui de bonne heure, ces combats fâcheux d'une chair qui ſe révolte contre l'eſprit, afin, ce ſemble, que ſon ame dégagée de ces noirs brouillards qui s'élevent du fond de notre boue, pût s'appliquer plus librement, ſans être diſtraite, à la recherche de la vérité; & la pureté de ſon cœur lui eût fait donner le nom de Docteur Angélique, quand il ne l'eût pas mérité par la ſublimité de ſes lumières.

Mais pour vous bien repréſenter cette piété ſolide, & en même tems ſi tendre & ſi affectueuſe, qui étoit dans notre Saint, & avec quel ſoin il travailloit à l'y entretenir & à l'y faire croître; je n'ai qu'à vous renvoyer à cet Office admirable qu'il a compoſé

pour l'adorable Sacrement de nos Autels : c'eſt-là que le fond de ſon cœur ſe manifeſte. Oui, mes Freres, le cœur ſeul peut parler ce langage de piété & de Religion ; & tant qu'on n'a point ces ſentimens graves au-dedans de ſoi, c'eſt envain qu'on entreprendroit de les exprimer par des paroles. Quelle onction, quelle lumiere dans les expreſſions ! quelle vivacité dans les ſentimens ! ah ! encore une fois, ce n'eſt point ici une production de l'eſprit ; c'eſt l'ouvrage du cœur ſeul, & d'un cœur embraſé d'amour. Ne craignons donc point de dire que ſi le Ciel avoit orné ſon eſprit d'un treſor de ſcience & de ſageſſe, il avoit rempli ſon cœur d'un treſor de graces & de vertus ; & que s'il fut le plus grand Docteur de ſon ſiécle, il fut auſſi le plus ſaint Religieux de ſon Ordre, le plus exact, le plus fervent.

Quel exemple, mes Frères ! & qu'il eſt peu imité ! Eſt-ce-là en effet la manière dont nous nous conduiſons ? Sous prétexte que nos occupations n'ont rien que de permis, & même de louable en ſoi, nous nous y livrons tout entiers, & la piété eſt abſolument négligée. Je ne parle point ici de ces

personnes qui n'ont dans l'esprit que des projets de fortune & des vûes d'ambition, & qui renfermant toute leur félicité dans les bornes étroites de cette vie, employent sans scrupule les voies les plus iniques pour réussir, & ne se ménagent sur rien. Des hommes, qui, comme dit l'Apôtre, n'ont de pensées & d'affections que pour les biens de la terre; est-il surprenant qu'ils ne s'occupent pas des biens à venir, dont la Foi est peut-être éteinte dans leur cœur? Mais vous, mes Frères, vous qui ne renoncez pas à l'espérance des biens futurs; vous qui vous interdisez le dol, la fraude, la rapine; qui faites une haute profession d'honneur & de probité: vous dont les mœurs sont réglées, & fort éloignées de tout excès; vous qui ne refusez point votre secours à l'orphelin, & au pauvre la portion de vos biens que la Providence lui a destinée; d'où vient que votre tems est tellement rempli par vos occupations, que les exercices de Religion ne sauroient y trouver leur place? Vous dites que la vraie piété consiste à remplir les devoirs de son état; j'en conviens: mais prenez garde; l'illusion est ici à craindre: ce ne

ſont pas tant nos actions : que la maniere de les faire, qui les rend agréables à Dieu ; il ne prend pas ſur ſon compte toutes nos œuvres, dès qu'elles n'ont rien de contraire à ſa loi : pour qu'il les agrée, il faut les lui offrir, il faut l'avoir en vûe dans tout ce que nous faiſons, & deſirer de lui plaire : or, ce devoir ſi eſſentiel s'accomplit-il lorſque la priere eſt ſi rare dans tout le cours de notre vie ; lorſque nous vivons dans un entier oubli de Dieu ? Mais d'ailleurs, ſi la piété ne ſe trouve que dans l'exactitude aux devoirs de notre état ; je vous demande, votre état principal n'eſt-il pas d'être Chrétien & membre de l'Egliſe ? donc votre premier devoir doit être de rendre à Dieu & à la Religion ce que vous leur devez. Il eſt étonnant à quel point on ſe fait illuſion là-deſſus, & combien de perſonnes croyant porter au tribunal de Jeſus-Chriſt un tréſor immenſe de bonnes œuvres, n'y trouveront qu'un vuide affreux, & un tréſor effroyable de colere, qui les accablera éternellement. Mais revenons à notre ſujet : vous venez de voir comme la piété guida notre ſaint Docteur dans la recherche des ſciences ;

je vais vous montrer comme l'uſage de ces mêmes ſciences l'affermit dans la piété.

II. PARTIE.

Le jour, dit le Prophéte, inſtruit le jour, & la nuit donne de triſtes leçons à la nuit. La cupidité vous a-t-elle ſervi de motif dans la recherche des ſciences? elle ſera votre but dans leur uſage. Car, premierement, y êtes-vous entré par ces routes ſecrettes qu'un vil intérêt a frayées? vous ſerez un Docteur flottant; votre fortune décidera de vos ſentimens; & il en ſera de vos lumieres comme de ces jours empruntés, dont on régle l'uſage ſur le beſoin: premier écueil dans l'uſage des ſciences, & qui naît de ce premier écueil dont nous avons parlé dans leur recherche. En ſecond lieu, avez vous cherché à contenter une vaine curioſité? vos lumieres vous ſeront chéres; vous vous applaudirez de vos découvertes; vous adorerez cet ouvrage de vos mains; vous ſerez un Docteur ſingulier; les opinions vous paroîtront douteuſes, du moment qu'elles ſeront communes: ſecond écueil dans l'uſage des ſciences, ſuite du ſecond écueil qu'on a marqué

dans leur recherche. Enfin, votre ferveur a-t-elle ſouffert de votre application aux ſciences ? avez-vous négligé de réparer par la prière cette diſſipation de cœur inſéparable d'une étude profonde & ſoutenue ? plein de vous-même, & vuide de Dieu, vous ſerez un Docteur vain ; vous ne rendrez point au Seigneur la gloire qui lui eſt dûe : & ſemblable à ces impies dont parle le Prophéte, vous direz que votre langue s'eſt ſignalée elle-même, & que vos lévres vous appartiennent :
Pſ. 11. *Dixerunt : Linguam noſtram magnifica-*
ỳ. 5. *bimus ; labia noſtra à nobis ſunt :* troiſiéme écueil dans l'uſage des ſciences, toujours inſéparable du troiſiéme écueil qui ſe trouve dans leur recherche.

Saint Thomas qui dans la recherche des ſciences s'étoit frayé des routes bien différentes, mais malheureuſement ſi peu battues dans tous les tems, ne ſe dément pas dans leur uſage. Il y étoit entré par un mépris généreux de toutes les prétentions du ſiécle ; auſſi, loin d'être un Docteur flottant, devient-il un Docteur exact, uniforme, déſintéreſſé : jamais il n'y avoit marché qu'à la lueur des aſtres

de l'Eglise qui l'avoient précédé ; aussi, loin d'être un Docteur singulier, devient-il, je puis le dire ici, un Docteur œcuménique & universel : enfin, il avoit toujours mêlé la priere à l'étude ; ah ! aussi avec la réputation la plus extraordinaire qu'aucun autre avant lui ait jamais eue en ce genre, il fut le Docteur le plus humble de son tems, & semblable à Moïse, seul il ne s'apperçut pas de la gloire dont il brilloit : *Ignorabat quòd cornuta esset* *Exod.*
facies sua ex consortio sermonis Domini. 34. 29.

Il fut un Docteur exact & désintéressé, n'ayant d'autre but que de faire connoître la vérité : cette louange que je donne à notre Saint paroîtra peut-être peu de chose à bien des gens ; mais souffrez que je la mette dans le point de vûe d'où elle m'a frappé.

Représentez-vous l'homme de son siécle le plus consulté : le nouvel Esdras à qui on a recours pour l'interprétation de la loi ; l'arbitre & l'oracle des Grands de la terre dans leurs difficultés & dans leurs doutes. Que cette situation est délicate ! Les Puissans de la terre veulent être souverains par-tout : on diroit que la vérité

eſt de leur reſſort; il faut qu'elle ſe trouve quelque part qu'ils veuillent la placer : ils ne ſavent pas avoir tort : & leur oppoſer la raiſon, c'eſt preſque ſe rendre coupable du crime de felonie : l'air même qu'on reſpire auprès d'eux, a je ne ſai quoi de malin qui derange toute la conſtitution de l'eſprit. Tel qui loin de la grandeur & dans l'obſcurité de la Province, s'applaudit en ſecret de ſon déſintéreſſement, retrouve-t-il cette même force & ce même courage, lorſqu'il eſt une fois expoſé au grand jour? On plie la loi ; on l'ajuſte au tems, à l'humeur, au beſoin : hélas! on n'a point de ſentimens propres ; & ſouvent on n'a que les ſentimens de tous ceux auſquels il eſt avantageux de plaire. Vous le ſavez, Seigneur ; & tous les ſiécles en ont vû de triſtes exemples.

Or, mes Freres, quel ordre, qu'elle exactitude, quel air uniforme & ſoutenu dans la doctrine de notre Saint! on voit bien qu'il ne cherche que la vérité. Donne-t-il des régles pour les mœurs ? quelle droiture ! il ne panche ni à droite ni à gauche, ſelon l'expreſſion du Prophete. Eloigné de ce zele amer & intraitable qui veut faire

faire descendre le feu du ciel sur les villes pécheresses, qui sans nul égard achéve de briser un roseau déja cassé, & d'éteindre une lampe encore fumante, qui bannit de l'Evangile cette humanité consacrée par mille paraboles qu'on y rencontre; éloigné aussi de cette molle complaisance qui éteint le feu sacré que Jesus-Christ est venu allumer sur la terre, qui loin de renouveller un vêtement vieux & pourri se contente d'y appliquer un peu d'étoffe neuve, qui bannit de la morale de Jesus-Christ cette sainte austérité qui en est l'esprit dominant; il tient toujours ce sage milieu dont chacun se fait honneur, mais que si peu de gens savent tenir, & l'on trouve encore aujourd'hui dans les belles décisions qu'il nous a laissées sur les mœurs, comme dans l'Arche d'Israel, & la douceur de la manne, & la rigueur salutaire de la verge.

Ministres de la nouvelle alliance, vous qui tous les jours travaillez à construire au Seigneur des tabernacles vivans, regardez & faites selon ce modéle. Malheur, dit l'Esprit saint, malheur aux Pasteurs qui traitent leurs brebis avec une rigueur févère & plei-

ne d'empire ; mais malheur aussi à ceux qui préparent des coussinets pour les mettre sous les coudes. Il ne faut pas cacher aux hommes l'immensité des miséricordes du Seigneur ; mais il ne faut pas non plus leur laisser ignorer la sainte rigueur de sa justice, & combien c'est une chose horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant avant que de l'avoir appaisé par de dignes fruits de pénitence : en un mot, il faut instruire les hommes de la vérité sans y ajoûter, sans diminuer, sans la déguiser. Or, que ce talent est rare ! & qu'il est dangereux de se mêler d'instruire lorsqu'on manque de ce talent !

Thomas le possédoit ce talent si rare, & il sut le conserver au milieu de la faveur des Grands. Urbain IV. veut l'élever aux premières dignités de l'Eglise ; l'Archevêché de Naples lui est offert : semblable à Moïse, il lui suffit d'être législateur du peuple de Dieu ; il laisse à d'autres l'honneur du Sacerdoce : mais non content d'avoir refusé cette dignité, se défiant de lui-même en quelque sorte, il conjure le Pontife de ne lui en plus donner d'autres, & de le laisser finir sa course

dans la pauvreté & l'humilité de sa profession ; exemple rare, ô mon Dieu, & qui semble n'être plus à la portée du siécle. Ah ! on ne demande plus que vous osiez refuser les dignités de l'Eglise qu'on vous offre : c'est une vertu des premiers âges ; c'est un héroïsme qu'on renvoye, si j'ose le dire, aux tems fabuleux : mais osez ne pas y parvenir par des sentiers d'injustice & d'iniquité ; osez ne pas acheter le don de Dieu ; osez résister à la tentation d'un bénéfice, pour lequel il faut traiter & dresser des articles comme pour un bien profane.

Les Princes de la terre non contens de respecter la vertu de notre Saint, & de lui accorder leur estime, l'honorèrent même de leur familiarité. Saint Louis appelle souvent saint Thomas à sa table ; mais de quelles pensées croyez-vous donc qu'est alors occupé ce saint Docteur ? Ecoutez, hommes enivrés de la grandeur ; & apprenez de l'insensibilité des Saints, de quel prix est à leurs yeux cette faveur des Grands dont vous faites votre idole : il est devant un Roi de la terre, comme vous êtes si souvent en la présence du Roi des Rois ; à peine se sou-

vient-il que le Prince eſt là préſent : il retrouve juſqu'au milieu de la Cour le calme de ſa retraite & le ſouvenir de ſes chères études ; il y eſt profondément enſeveli ; & par une ſainte mépriſe qu'on peut regarder comme une des plus grandes preuves de ſa piété & du peu d'attache & de goût qu'il avoit pour les choſes de la terre, il prononce tout haut, comme il eût fait dans ſa cellule, un nouvel arrêt qu'il vient de dreſſer contre les hérétiques : *Concluſum eſt contra Manichæos.* Jugez par ce trait ſi la faveur du Prince faiſoit une forte impreſſion ſur ſon cœur, & ſi l'on peut croire qu'il l'eût recherchée.

Les enfans du ſiécle, je le ſai, entêtés d'une fauſſe délicateſſe, verront ſans doute d'un autre œil cet endroit de la vie de notre Saint ; mais qu'ils apprennent de l'admiration même de ſaint Louis, que la folie apparente des Saints eſt plus ſage que toute la ſageſſe du monde.

Mais ſi le mépris du ſiécle fit ſaint Thomas un Docteur exact & déſintéreſſé, le mépris de ſes lumières en fit un Docteur œcuménique & univerſel ; le mépris de lui-même, un

Docteur humble ; & c'eſt ainſi qu'il évita les autres écueils que l'on trouve dans l'uſage des ſciences.

L'amour de la nouveauté, dangereuſe & délicate paſſion des Savans, fut toujours l'objet le plus conſtant de la haine de notre Saint. Vous avez vû, mes Frères, avec quel ſoin il évita toujours toute ſingularité dans la doctrine ; avec quel reſpect il s'attachoit aux ſentimens des anciens Docteurs de l'Egliſe qui nous ont tranſmis la foi qu'ils avoient reçue des Apôtres ; & voilà ce qui l'a rendu en quelque ſorte dans l'Egliſe, un Docteur œcuménique & univerſel, je veux dire, ſuivi & approuvé univerſellement.

Rome, Paris, Naples, Boulogne, ces villes célébres l'admirèrent tour à tour, & entendirent les paroles de vérité qui ſortoient de ſa bouche ; & dans tous ces différens endroits ſa doctrine reçoit les mêmes applaudiſſemens & les mêmes éloges. On l'admire, non parcequ'il dit des choſes nouvelles, mais parceque chacun reconnoît dans ſes diſcours la foi de ſes pères, & s'en convainc de plus en plus par les preuves ſolides & lumineuſes qu'en donne notre ſaint Docteur.

Mais c'eſt ſur-tout depuis ſa mort, que Dieu a glorifié notre Saint, & qu'il l'a rendu un Docteur univerſel. Ici, mes Frères, vous me prévenez : d'abord s'offrent à vos eſprits toutes les Univerſités du monde, fidéles dépoſitaires de ſa doctrine ; & ſur toutes les autres, celle qui le forma dans ſon ſein, l'illuſtre Faculté de Paris, plus glorieuſe par cet endroit que par mille autres qui depuis tant de ſiécles la mettent ſi fort au-deſſus de toutes les Sociétés de Savans répandues dans le monde chretien. Parmi tant de pieuſes & ſavantes Communautés régulières, boucliers ſacrés dont l'Egliſe, cette tour de David, eſt environnée, en eſt-il une où les déciſions du fondateur tiennent plus lieu de régle dans la diſcipline & dans les mœurs, que celles de notre Saint dans la foi & dans la doctrine ? Mais ſur toutes les autres Communautés, celle qui avec lui a donné & donne tous les jours à l'Egliſe tant de grands hommes, tant de ſaints Pontifes, tant de Docteurs diſtingués ; l'Ordre de ſaint Dominique, qui toujours a occupé le rang d'honneur dans le camp du Seigneur ; d'où cet Ordre célébre

tire-t-il aujourd'hui ſon principal éclat, ſinon de l'attachement inviolable qu'il conſerve pour la doctrine de notre ſaint Docteur? Vous dirai-je que l'oracle du monde chrétien, Rome même, ce centre de la Foi & de l'unité, a vû ſouvent ſes Pontifes deſcendre du tribunal ſacré, & y faire monter les écrits de notre Saint pour prononcer ſur les différends qui troubloient l'Egliſe; que les Conciles eux-mêmes, ces Juges vénérables & infaillibles de la doctrine, ont formé leurs décrets ſur ſes déciſions; que les partiſans de l'erreur n'ont jamais eu de plus redoutable ennemi, & que comme les Philiſtins, ils ont déſeſpéré de pouvoir exterminer l'armée du Dieu vivant, tandis que cette Arche réſidoit au milieu d'elle: *Tolle Thomam, & diſſipabo Eccleſiam Dei.* Auſſi de quels éloges les Pontifes Romains n'ont-ils pas honoré ſa doctrine? eh! je ne finirois pas ſi je voulois recueillir ici, & vous mettre ſous les yeux, tous ceux qu'il a reçus dans tout le monde chrétien.

Mais que ne puis-je du moins vous le repréſenter dans le plus haut dégré de réputation où la vanité la plus emportée puiſſe prétendre, connu, ad-

miré, consulté de tout l'univers, regarde comme une lampe éclatante placée sur le chandelier pour éclairer toute l'Eglise, & en même-tems plus ingénieux à se cacher à soi-même son merite que nous ne le sommes nous, à donner du relief & à grossir le nôtre à nos propres yeux! Je passe ici mille traits dont l'histoire de sa vie est toute semée. Combien peu étoit-il empressé d'étaler les trésors de science & de sagesse dont il étoit rempli? jusques-là que son silence donna lieu quelquefois à des méprises, & le fit prendre pour un esprit commun & vulgaire : combien étoit-il éloigné d'affecter la moindre supériorité au-dessus de ses freres? ou plutôt avec quelle attention il les prévenoit tous par des témoignages d'honneur & de déférence, quoique tout le monde reconnût & rendît hommage à la supériorité de grace & de lumières qui étoit en lui? Avec quelle attention rapportoit-il tous ses talens à celui de qui descend tout don parfait, & toutes ses connoissances au Père des lumières, ne cessant de dire qu'il étoit plus redevable à la prière qu'à l'étude, du peu qu'il savoit? Mais ce qui manifeste sur-tout

le fonds admirable d'humilité qui étoit dans notre Saint, & qui montre qu'en cultivant ſon eſprit, il avoit encore plus de ſoin de régler ſon cœur, c'eſt cet air de réſerve & de modération qui régne dans ſa manière d'écrire. L'entend-on jamais parler ſur le ton déciſif & important qui veut tout ramener à ſoi, & qui pour garant de ſes raiſons ne donne que ſa propre autorité? Les altercations de l'école, la chaleur des diſputes, la variété des opinions & des doctrines l'ont-elles jamais fait ſortir de ce caractère modeſte & uni? Il propoſe ſimplement, décide modeſtement, condamne peu, ne bleſſe jamais; oui, dans des ouvrages immenſes & ſur des matières preſque toutes diſputées, il ne lui eſt pas échappé un ſeul mot qui ſe ſente de l'aigreur & de la diſpute; & s'il a bâti un temple à la vérité, ç'a été, ſi je l'oſe dire, comme Salomon, ſans employer le fer ni ſans donner un coup de marteau. Hélas! pourquoi ne s'en eſt-on pas tenu là dans les ſiécles ſuivans? pourquoi loin de défendre Jéruſalem inveſtie d'ennemis de toutes parts, a-t-on tourné les armes les uns contre les autres? pourquoi appelle-

t-on si souvent la passion au secours de la vérité ? Quelle folie, s'écrioit autrefois saint Augustin, gémissant sur ce désordre, de donner de mortelles atteintes à la charité pour défendre une loi dont la charité seule est la fin & l'accomplissement : *Vide quàm stultum sit perniciosis contentionibus ipsam offendere caritatem, propter quam dicta sunt omnia cujus dicta conamur exponere.* Ce seroit ici un nouveau sujet d'éloge pour notre Saint : mais je ne finirois pas si je voulois mettre dans leur jour tous les traits que fournit sa vie ; en voilà plus qu'il n'en faut pour notre édification. Admirons surtout, mes Freres, l'humilité profonde de ce grand Docteur. Hélas ! nous nous élevons souvent au-dessus des autres sans aucun fondement, aveuglés par notre amour-propre qui nous cache des défauts grossiers, & nous fait voir en nous des vertus que nous n'avons point ; le Ciel nous a-t-il départi quelques-uns de ces talens rares parmi le commun des hommes ; dès-lors il faut que tout ce qui nous approche nous rende des respects & des hommages, & la délicatesse de notre orgueil se blesse contre quiconque ose-

roit les lui refuser :& voilà un Saint qui réunit en sa personne tout ce qui excite l'estime & l'admiration, les dons de la nature, ceux de la grace, les talens acquis; cependant loin d'exiger des égards & des attentions, s'il pouvoit se blesser de quelque chose, ce seroit de ce qu'il ne peut vivre oublié & confondu dans la foule de ses frères. Voilà, Chrétiens, voilà le vrai caractere des Saints; l'humilité, cette vertu que Jesus-Christ nous a tant recommandée, parceque ce n'est que par elle que nous pouvons lui être rendus conformes; l'humilité, parceque toute seule elle suffit, & que sans celle-là toutes les autres ne sont rien: mais hélas! c'est de toutes les vertus la plus rare, quoiqu'il semble qu'elle dût nous être si naturelle. Car enfin, mes Frères, si nous nous connoissions tels que nous sommes; si nous ne nous attribuions que ce qui est véritablement à nous; en un mot, si nous nous rendions la justice que nous méritons, quel fondement trouverions-nous à notre orgueil?

Grand Dieu! je ne vois rien en moi qui ne me rende abject & méprisable à vos yeux & aux yeux des hommes;

& si j'étois connu tel que je suis, je ne pourrois me plaindre d'être bafoué avec le dernier mépris ; cependant vous me promettez un poids immense de gloire , pourvu que je préserve mon cœur de la vanité. Ah ! je m'humilierai de plus en plus, je serai petit à mes yeux, afin de mériter par-là cette gloire immortelle que vous destinez aux humbles de cœur; je vous la souhaite, &c.

Ainsi soit-il.



SERMON
POUR LA FESTE D'UN St. MARTYR, PATRON D'UNE EGLISE.

Vos eritis mihi teſtes.

Vous me rendrez témoignage. Act. 1. 8.

RENDRE témoignage à Jeſus-Chriſt eſt pour tout Fidéle un devoir indiſpenſable; & le martyre eſt ſans doute le plus grand témoignage que Dieu puiſſe exiger de l'homme, puiſque rien n'eſt ſi grand que l'amour, & que le martyre en eſt la conſommation & la plénitude. Je ſai que ce témoignage n'eſt pas de tous les tems, & qu'il a fallu que l'Egliſe ait eu ſes tyrans & ſes perſécuteurs, pour avoir ſes martyrs & ſes Apôtres; mais il eſt un martyre de foi comme un martyre de ſang. Quoique les perſécutions ayent fini, & que les Céſars ſoient

devenus les protecteurs de la Religion qu'ils avoient voulu d'abord détruire; tout Fidéle n'en eſt pas moins obligé d'être un témoin de Jeſus-Chriſt, comme le ſaint martyr dont nous honorons ici la mémoire : la paix de l'Egliſe qui n'ôte rien au mérite de la Foi, n'ôte rien non plus à ſes obligations; la vie chrétienne eſt toujours une vie de combat, de tentation & de ſouffrance : le Chrétien eſt toujours un martyr qui doit en un ſens mourir chaque jour pour Jeſus-Chriſt ; il faut dans tous les tems qu'il perde ſon ame pour la regagner; & ſi ſa vie n'eſt pas un témoignage continuel & pénible de ſa foi, elle en eſt une déſertion & une indigne apoſtaſie. Mais pour développer une vérité ſi capitale & d'un ſi grand uſage pour les Fidéles, je la partage en trois réflexions, qui vous apprendont ce que c'eſt que ce témoignage, que nul Fidéle ne peut ſe diſpenſer de rendre à Jeſus-Chriſt. Nous avons beſoin des lumières de l'Eſprit ſaint; invoquons-le par l'interceſſion de Marie. *Ave, Maria.*

QUAND je parle du témoignage que tout Chrétien est obligé de rendre à Jesus-Christ ; je n'entends pas seulement la profession extérieure que nous faisons tous de sa doctrine : tous ceux qui lui diront : Seigneur, Seigneur, c'est-à-dire, qui l'invoqueront avec l'Eglise, ne seront pas pour cela un jour au nombre de ses Disciples : je parle d'un témoignage qui coûte, qui ne démente pas par la conduite la Foi qu'il professe au-dehors, qui ne désavoue pas Jesus-Christ par ses œuvres tandis qu'il le confesse de bouche ; d'un témoignage qui honore la Religion, qui glorifie le Seigneur, qui sanctifie le Fidéle, & qui par le sacrifice continuel qu'il fait des choses présentes, le rende un témoin éclatant des futures ; c'est-à-dire, que le témoignage que la Foi exige de tout Fidéle, est un témoignage de souffrance, un témoignage de soumission, & un témoignage de desir. REFLEX.

Un témoignage de souffrance. Oui, mes Frères, ce n'est qu'en souffrant que nous pouvons rendre témoignage que nous sommes Chrétiens : les Martyrs en donnant leur vie pour Jesus-

Christ n'ont fait qu'abréger leur sacrifice, & terminer par un seul acte héroïque & douloureux cette longue carrière de souffrances que doit fournir tout Fidéle. Il ne s'agit pas seulement ici de ces maux extérieurs dont la Providence souvent nous afflige, & que la condition humaine nous rend inévitables; ce sont des épreuves que Dieu n'éxige pas également de chacun de nous, & des moyens de sanctification dont sa sagesse se sert pour accomplir ses desseins de miséricorde ou de justice sur certaines ames fidéles. Il s'agit de ces souffrances qui forment proprement la vie chrétienne, de cet esprit de croix & de mortification qui rend témoignage que nous sommes Disciples de Jesus-Christ, sectateurs de sa doctrine, & associés à ses promesses. Il s'agit de ce renoncement intérieur, de ce Martyre invisible & continuel qui fait que nous résistons à nos passions; que nous réprimons nos desirs injustes; que nous combattons nos penchans vicieux; que nous affoiblissons les impressions des sens par les vûes de la Foi, & que nous élevons dans nous la vie de l'esprit & de la

grace sur les débris de l'amour-propre & de la nature. Il s'agit de cette pénitence du cœur, sans laquelle il n'y a point de salut, qui fait que nous pardonnons les injures ; que nous aimons ceux qui nous haïssent ; que nous disons du bien de ceux qui nous font du mal ; que nous étouffons les saillies de la colère, les impétuosités de l'humeur ; les mouvemens de la vanité ; que nous retranchons les excès de l'amour-propre, les complaisances de l'orgueil, les inutilités des plaisirs, les dangers des commerces, les périls des occasions, les charmes de la paresse, les écueils de l'ambition ; & que nous prenons sans cesse le parti de la Foi & de l'Evangile contre nous-mêmes. Il s'agit de cette violence si souvent commandée dans l'Evangile, qui fait que presque dans toutes nos actions nous devons être en garde contre notre cœur, craindre que l'amitié ne le séduise ; que la haine ne le flétrisse ; que la flaterie ne l'empoisonne ; que la complaisance ne l'entraîne ; que l'intérêt ne l'aveugle ; que l'envie ne le souille ; que le plaisir ne l'emporte ; que l'indolence ne l'assoupisse ; que l'exemple ne le rassure ; que nous ne prenions nos penchans pour

nos devoirs, & les abus que nous justifions, pour les régles que nous devons suivre. Il s'agit de cette vie de la Foi, qui combat sans cesse au-dedans de nous la vie des sens; qui dans toutes les actions & dans tous les événemens trouve des sacrifices à faire, parceque par-tout elle trouve ou des périls à craindre, ou ses propres penchans à combattre; & qui nous trouvant toujours opposés à la loi de Dieu, nous fait toujours trouver en nous-mêmes, & la source de toutes nos tentations, & l'occasion de tous nos mérites. Il s'agit enfin, de cette guerre continuelle qui fait que le Chrétien ne peut se sauver sans qu'il lui en coûte, sans se vaincre soi-même, sans rapprocher sans cesse de la loi de Dieu ses penchans qui s'en éloignent sans cesse, sans sacrifier aux impressions de la Foi, les impressions des sens qui les contredisent; sans vivre pour Dieu au milieu de tous les objets qui nous portent à nous chercher nous-mêmes; sans être étranger dans une terre où tout nous retient & nous attache; en un mot, sans faire de tout ce qui fait nos crimes & nos plaisirs la source de nos vertus, & l'occasion de nos souffrances.

Voilà le martyre que la Foi exige de tout Fidéle ; c'eſt à ce prix que le Royaume de Dieu nous eſt promis. Les ſupplices des Martyrs, les auſtérités des Anacorétes ſont des graces ; mais ce ne ſont point des devoirs : tous n'ont pas ce don, comme parle l'Apôtre, & tous ne ſont pas appellés au même honneur ; mais la vie crucifiée, mais la mortification des paſſions, mais la violence des ſens, mais la pénitence du cœur, eſt la vocation de tout Fidéle, le premier devoir de la Foi, le fond & comme l'ame de toute la vie chrétienne. Ainſi tout Chrétien eſt un témoin de Jeſus-Chriſt, parceque par les violences continuelles que l'Evangile l'oblige de faire à ſon cœur & à ſes paſſions, il rend témoignage que Jeſus-Chriſt eſt le maître des cœurs, le rémunérateur des Fidéles, le Juge éternel de nos œuvres ; que ſa doctrine eſt la voie du ſalut, & la doctrine de la vérité ; que ſes promeſſes ſont préférables à tous les plaiſirs dont elles exigent le ſacrifice. C'eſt à nous maintenant à nous demander ſi nous ſommes Chrétiens, c'eſt-à-dire, les Martyrs de la Foi & les témoins de Jeſus-Chriſt ; à nous demander ce que

la Religion nous coûte ; quels ſacrifices nous faiſons à ſes promeſſes ; ſi Jeſus-Chriſt eſt pour nous un époux de ſang, & quelles violences nous pourrons lui offrir un jour comme le témoignage de notre Foi & le prix de ſon Royaume. Je vous demande ſi ceux qui ne croyent pas en Jeſus-Chriſt, & à qui la doctrine de la croix n'a pas été prêchée, ménent une vie différente de la nôtre ; ſi nous ſommes plus patiens qu'eux, plus chaſtes, plus charitables, plus auſtères dans nos mœurs, plus modérés dans nos paſſions, plus équitables envers nos frères, plus circonſpects dans nos diſcours, plus détachés des choſes préſentes : & ſi le ſeul avantage que nous avons ſur eux, n'eſt pas une loi plus ſainte & une vie plus criminelle. Premier tèmoignage, un témoignage de ſouffrance.

II. Reflex. LE ſecond témoignage que nous devons rendre à la Foi, eſt un témoignage de ſoumiſſion. Je dis de ſoumiſſion, non-ſeulement à la profondeur de ſes myſtères & à l'autorité de ſa parole, èn ſacrifiant nos lumières, en captivant notre raiſon, en adorant

ce que nous ne pouvons comprendre, & en ne voulant pas être ſages contre Dieu-même : de ſoumiſſion, non-ſeulement en ne voulant pas approfondir témérairement ce que l'œil n'a jamais vû, & ce que l'oreille n'a jamais entendu ; en ne mêlant pas à la ſimplicité de la foi, la vanité de nos raiſonnemens & la foibleſſe de nos conjectures ; en ne regardant pas comme un bon air une force d'eſprit qui en eſt toujours l'aveuglement & la folie ; en mépriſant les hommes audacieux qui croyent s'élever au-deſſus des autres, en s'élevant au-deſſus de la foi ; qui s'honorent de l'impiété, comme d'un titre de diſtinction & de gloire ; & en ne trouvant rien de plus noble & de plus grand que la docilité & la ſoumiſſion du Fidéle : de ſoumiſſion, non-ſeulement en reſpectant les pratiques du culte extérieur de la foi, les pieuſes traditions de nos pères, les loix de l'Egliſe ; en rendant hommage à la grandeur de la Religion par notre fidélité à remplir ſes devoirs les plus ſimples & les plus vulgaires, & ne croyant indigne de nous que de nous mettre nous-mêmes au-deſſus de la loi & des régles.

Cette ſoumiſſion ne regarde proprement que l'eſprit : mais la foi exige encore la ſoumiſſion du cœur ; je veux dire, l'acceptation des ordres de Dieu ſur nous, la conformité à ſa volonté ſainte dans toutes les ſituations où il nous place ; en ſupportant avec patience les croix que ſa bonté nous ménage, les infirmités dont il nous afflige, les injures de nos ennemis, les perfidies de nos amis, la perte de nos proches, les diſgraces de la fortune, & tous les événemens, ou qui mortifient notre orgueil, ou qui trompent notre eſpérance ; en faiſant des peines attachées à notre état, des moyens de ſalut. Vous ſur-tout, mes Frères, que la Providence a fait naître dans une condition pauvre & laborieuſe : loin d'envier la deſtinée de ceux qui vivent dans l'abondance ; loin de murmurer contre l'ordre de Dieu, qui ſemble vous condamner au travail, à la pauvreté & à la misère ; loin de porter impatiemment le poids du jour & de la chaleur, que la Providence ſemble vous avoir impoſé à vous ſeuls ; loin de vous regarder comme malheureux, parceque vous êtes pauvres ; vous devez au contraire bénir la mi-

séricorde de Dieu de vous avoir fait naître dans une condition où le salut est plus facile, parceque les dangers y sont moindres; dans une condition où vous avez moins de tentations à craindre, moins de piéges à éviter, moins d'obstacles à surmonter, & où tout vous facilite les voies du salut & de la vie éternelle; dans une condition où Jesus-Christ appelle bienheureux ceux qui y sont nés, puisque les riches doivent se priver par un esprit de foi, des plaisirs que la naissance vous refuse; qu'ils doivent porter dans le cœur la pauvreté que vous étalez au-dehors; qu'ils doivent remplacer par une pénitence volontaire, les travaux que la nature vous impose; & que vous pouvez avoir le mérite de leur état sans en partager les tentations & les vices. Pensez quelquefois, mes Frères, que la vie est courte, & que le Chrétien est condamné à souffrir: qu'ainsi l'état qui nous attache le moins à la vie; qui nous éloigne plus des plaisirs qui corrompent le cœur; qui nous ménage plus d'occasions de privations & de souffrances; qui laisse à nos passions moins de moyens de se satisfaire; qui met entre les grandes

tentations du monde & nous, un intervalle presque infini, est un état heureux pour le salut, puisqu'il nous en fournit tous les moyens & qu'il nous en éloigne tous les obstacles. Souvenez-vous qu'il faut souffrir dans le monde ou dans l'éternité; qu'il est rare ou même impossible, d'être heureux sur la terre & dans le ciel; que la Religion retranche aux riches ce que la nature vous a déja retranché; que s'ils ont plus de biens que vous, ils auront aussi un plus grand compte à rendre; que nous serons tous égaux devant le tribunal de Jesus-Christ; & que ce qui distinguera alors les Fidéles, ce ne seront plus les noms & les honneurs, mais les œuvres & les mérites.

Ainsi qui que nous soyons, mes Frères, & en quelque état que la Providence nous ait fait naître, il est inévitable que nous ne trouvions des croix & des peines dans notre état. Or, le témoignage que nous devons rendre à la Foi, c'est de glorifier Dieu dans nos peines; c'est de nous soumettre à sa sagesse qui nous les impose; c'est de reconnoître l'ordre du Souverain qui dispense les événemens agréables

agréables ou fâcheux pour accomplir ses desseins de miséricorde sur les hommes ; c'est de sentir que les peines de notre état sont les voies de notre sanctification ; que nous sommes perdus si nous en sortons en murmurant contre la main qui nous frappe ; que Dieu a ses raisons dans toutes ses démarches à notre égard ; que son unique vûe, dans ses différentes conduites, est de nous conduire plus sûrement au salut ; que rien n'est plus à craindre que de n'avoir rien à souffrir, & que notre état n'est sûr, qu'autant que nous y trouvons des difficultés & des peines. Voilà le témoignage glorieux que nous devons rendre à la Foi : car rien n'honore plus la Religion que la patience & la soumission du Fidéle ; rien ne fait mieux comprendre la grandeur & la puissance de la Foi, que de trouver dans l'espérance des promesses futures une ressource toujours prête contre les peines présentes ; & si Dieu est grand dans ses Saints, il l'est principalement dans ceux qui savent souffrir & se soumettre.

Et cependant il semble qu'il n'est point pour nous de providence : nous ne la comptons pour rien dans tous

les événemens qui composent notre vie ; nous n'y voyons que la malice de nos ennemis, les injustices de nos maîtres, la mauvaise foi de nos amis, l'animosité de nos envieux ; il semble que les hommes gouvernent l'univers, & dispensent à leur gré les révolutions diverses qui nous intéressent ; il semble que leurs passions sont les premiers mobiles des changemens & des fortunes : nous ne remontons jamais jusqu'au Souverain qui les met en œuvre, & les fait servir à ses desseins éternels sur nos destinées ; nous n'y voyons pas un Dieu, & suprême & secret dispensateur de toutes choses, sans l'ordre duquel pas un cheveu même de notre tête ne tombe, qui fait tout, qui conduit tout, qui dispose de tout, qui a préparé de toute éternité les événemens les plus soudains & les plus surprenans pour les faire servir à notre sanctification, & qui se joue de la vaine sagesse des hommes, en les conduisant à ses fins par les voies mêmes qu'ils avoient choisies pour les éviter. Quelle ressource pour un fidéle que la sublimité de ces vûes ! quelle élévation la Foi ne donne-t-elle pas à l'homme, puisqu'elle le met au-des-

ſus de tous les événemens! & quand la Religion n'auroit que cet avantage au milieu des traverſes & des viciſſitudes inévitables dans la vie, le pécheur ne ſeroit-il pas à plaindre de s'en priver ? & y auroit-il rien de plus inſenſé & de plus malheureux, qu'un homme livré à lui-même, & qui vit ſans Dieu, ſans religion, & ſans conſcience ?

III. REFLEX.

ENFIN, le dernier témoignage que nous devons rendre à la Foi, eſt un témoignage de deſir. Comme nous ſommes étrangers ſur la terre ; que nous n'avons point ici-bas de cité permanente ; que les jours mêmes de notre pélerinage ſont courts & laborieux, & que le ciel eſt la patrie du Fidéle ; le premier devoir de la Foi eſt de ſoupirer après la patrie qui nous eſt montrée de loin : c'eſt de rapporter à cet heureux terme de nos travaux, nos ſoins, nos œuvres, nos deſirs, & nos penſées ; c'eſt de ne perdre jamais de vûe ce lieu de repos promis au peuple de Dieu, vers lequel nous marchons ſans ceſſe, & où toutes nos démarches & tous nos mouvemens doivent nous conduire ; c'eſt de re-

garder tout ce qui nous environne comme n'étant point à nous, puisque tout ce que nous ne pourrions posséder toujours, nous ne l'avons que par emprunt; c'est d'user du monde & de toutes les choses du monde comme n'en usant pas, c'est-à-dire, comme d'un dépôt dont nous n'avons que l'usage, & qui ne doit que passer par nos mains; c'est de ne nous attacher qu'à ce qui doit demeurer toujours; c'est de ne souhaiter que les biens permanens, que personne ne pourra plus nous ravir, & qui rendent heureux ceux qui les possédent; c'est de sentir que nous ne sommes point faits pour les créatures, puisque toutes ensemble elles ne peuvent assurer à notre cœur le repos que nous y cherchons, & que les biens qui nous y attachent, sont plutôt la source de nos chagrins que le reméde de nos peines. C'est de nous être à charge à nous-mêmes dans un lieu où tout irrite nos passions, & rien ne peut les satisfaire; où tous les pas que nous faisons sont des chutes ou des écueils; où les mêmes objets que nous avons long-tems desirés, forment ensuite nos plus vives amertumes; où tout nous éloigne de

Dieu, & où plus nous nous éloignons de lui, plus nous nous devenons insupportables à nous-mêmes: dans un lieu que nous aimons sans être heureux; que nous méprisons sans en être détachés; dont nous sentons le vuide & le frivole, sans en être désabusés; où tout nous déplaît: & où cependant tout nous attache; dans un lieu où tout est piége & tentation: où nos bons desirs trouvent tant d'obstacles, notre foiblesse tant d'excuses, notre foi tant d'illusions, notre cœur tant de séductions; où la prospérité nous éléve, l'affliction nous abbat, la santé nous fait oublier Dieu, la maladie nous remplit de nous-mêmes, les affaires nous dissipent, le repos nous amollit, les commerces nous séduisent, la solitude nous nuit, les exemples nous entraînent, la singularité nous égare; & où la vertu n'est jamais sûre, parcequ'elle est toujours entre nos mains, & que nous portons toujours ce trésor dans un vaisseau de terre. Voilà ce qui a tant fait toujours soupirer les Saints après leur délivrance; voilà ce qui doit nous faire desirer cette rédemption parfaite où toutes les larmes seront essuyées, toutes les

tentations finies, toutes les passions éteintes, tous les desirs remplis, toutes les vertus assurées, la source de tous les vices à jamais tarie : voilà ce qui doit nous faire supporter notre vie avec une sainte tristesse, porter le poids de notre corps avec frayeur, & regarder la terre comme le lieu des combats, des tentations, des naufrages ; vivre au milieu des créatures comme au milieu d'ennemis qui ont juré notre perte, & desirer que le régne de Dieu vienne enfin s'établir pour toujours dans nos cœurs. Et ne croyez pas que ce desir soit une simple vertu de perfection : c'est le premier devoir de la Foi ; c'est la disposition la plus essentielle du Fidéle ; c'est la piété sincère & véritable ; c'est ce qui distingue les enfans du siécle des enfans de Dieu ; c'est l'état du Chrétien sur la terre. Quiconque ne regarde pas le monde comme un exil, n'est pas citoyen du ciel ; quiconque met ses affections ici-bas n'a plus de droit à la patrie promise aux Fidéles ; quiconque ne se compte pas comme étranger dans le monde, n'est plus un homme du siécle à venir, renonce à la Foi, n'a plus de droit aux promesses futures, & est

pire qu'un infidéle. Et voilà pourquoi, mes Freres, Jesus-Christ nous assure que le royaume du Ciel est pour les pauvres & pour les affligés : car il est bien plus aisé de se regarder comme étranger sur la terre, quand on n'y posséde rien ; de regarder le monde comme un exil, quand il est pour nous un lieu de privation & de peines, & d'attendre sa consolation dans le ciel, quand on ne la trouve pas sur la terre. Mais ce n'est pas l'état, c'est le cœur qui fait les véritables pauvres. Si vous regardez la pauvreté comme un malheur, si vous souhaitez les richesses que la Providence vous refuse, si vous les comptez comme des biens véritables, si vous souhaitez de les acquérir par des voies injustes ; votre cœur est riche, tandis que votre condition est pauvre ; vous êtes malheureux, & vous êtes coupables ; vous participez à la malédiction des richesses, & vous n'en partagez pas les commodités & les avantages. Au contraire, si les riches vivent détachés de leur opulence ; s'ils regardent les biens que la Providence leur a confiés, comme des moyens de miséricorde & le prix du royaume du Ciel ; s'ils sont

la consolation des affligés, & la ressource des misérables; si loin de s'élever de leur état, ils préferent la crainte de Dieu & le trésor de la justice à toutes les richesses de la terre; ils sont pauvres de cœur aux yeux de Dieu, & ils participent à toutes les bénédictions de la pauvreté, sans en partager les incommodités & les peines.

Tels sont les témoignages que la Religion exige de nous. C'est ainsi que tout Chrétien doit être un Martyr de la Foi: non pas en répandant son sang, en allant annoncer Jesus-Christ à des nations infidelles, en quittant ses proches & sa patrie, comme le saint Martyr dont la solemnité nous assemble aujourd'hui; mais en mortifiant ses passions par un principe de foi, & c'est un témoignage de souffrance; mais en acceptant ses peines & ses afflictions pour rendre hommage à la Foi, & c'est un témoignage de soumission; mais en méprisant tout ce qui passe, & ne regardant comme des biens solides que les biens éternels & les promesses de la Foi, & c'est un témoignage de desir: c'est ainsi que vous pouvez partager avec

votre saint Patron la gloire & la couronne de son martyre. Vous enviez quelquefois, mes Frères, le bonheur de ceux qui ont répandu leur sang pour Jesus-Christ; il vous paroît heureux d'acheter à ce prix & par un moment de souffrance un Royaume éternel; mais je vous l'ai déja dit, il ne tient qu'à vous de leur ressembler. Dieu ne demande pas le sacrifice de votre corps; mais il demande celui de vos passions : il ne demande pas que vous alliez vous offrir à des peines & à des tourmens pour sa gloire : il demande que vous acceptiez avec soumission celles qu'il vous ménage : il ne demande pas que vous renonciez à tout; mais il demande que vous soyez détachés de tout. A quoi tient-il donc, mes Frères, que nous ne marchions sur les traces du saint Martyr que nous honorons? Est-ce que ce qu'on demande de nous est trop pénible? mais la grace l'adoucit. Est-ce qu'il est impossible? mais tant de Saints l'ont pratiqué. Est-ce qu'il est inutile? mais c'est le prix de notre salut. Mon Dieu, si nous étions plus heureux sur la terre en nous abandonnant à nos passions, en nous révoltant contre nos peines,

en nous attachant aux créatures, notre aveuglement auroit une excuse : mais en favorisant nos passions, nous augmentons nos inquiétudes ; en murmurant dans nos malheurs, nous aigrissons nos peines ; en nous attachant aux créatures, nous multiplions nos liens, & nous aggravons notre servitude. Vous ne nous demandez donc que ce qui nous est utile & expédient ; vous nous intéressez à vous servir en promettant que nous ne trouverons de repos véritable que dans votre service ; & vous attachez à l'observance de votre Loi, & les avantages de la vie présente, & les promesses de la future.

Ainsi soit-il.



ANALYSES DES SERMONS

Contenus dans ce Volume.

LE JOUR DE SAINTE AGNÈS.

DIVISION. *Deux préjugés dans le monde. I. Un préjugé de foiblesse & de fragilité, détruit par le triomphe de la chasteté d'Agnès. II. Un préjugé d'impénitence, confondu par le courage de son martyre.*

I. PARTIE. *Préjugé de foiblesse & de fragilité, qu'Agnès confond par le triomphe de sa chasteté.* Au milieu de tant de généreux défenseurs de la Foi, dont le triomphe rendoit Rome encore plus illustre que les victoires de ses anciens Conquérans, Agnès parut avec tant d'éclat, que son nom seul devint la gloire de l'Eglise, la honte du paganisme, & l'admiration de tous les siécles. La grace & la nature avoient pris plaisir de répandre à l'envi sur elle tous leurs trésors: aussi s'atira-t-elle d'abord les regards publics, & ce que Rome avoit de plus grand, la rechercha. Quel écueil pour une vertu vulgaire! car refuse-on à cet âge une fortune brillante qui s'offre, & sur-tout quand l'honneur & la Religion n'y semblent mettre aucun obstacle? Mais Agnès ne balance pas à préférer le trésor de la

virginité à toutes les pompes du siécle. Quelle instruction pour nous, qui regardons le déréglement comme une destinée de l'âge, & qui pardonnons le vice aux premières mœurs ! Agnès, à la fleur de son âge, ne connoît rien de plus précieux que le trésor de l'innocence ; & le seul privilége qu'elle trouve dans sa jeunesse, ce sont des attentions plus sévères pour éloigner des passions qu'il est toujours bien plus aisé de prévenir que d'éteindre.

Mais, dit-on, il faut passer quelque chose à l'âge. Et moi, je dis que c'est à l'âge qu'il ne faut rien passer, parceque les premières mœurs décident d'ordinaire du reste de la vie ; & d'ailleurs nos passions finissent-elles avec la jeunesse ? Mais au moins le tempérament, ajoûte-t-on, doit rendre nos foiblesses plus pardonnables. C'est-à-dire donc que, lorsque Dieu nous donne un cœur tendre & sensible, il ne nous le donne pas pour lui ; & qu'il ne s'est réservé que les ames dures & barbares. Agnès avoit le cœur bien tendre, mais c'est pour Dieu seul qu'elle fait usage d'une sensibilité qui ne doit nous conduire qu'à Dieu seul. Périsse mon corps, dit-elle, puisqu'il a pu plaire à d'autres yeux qu'aux siens. Et d'ailleurs, où seroit le mérite de la vertu, si nous ne trouvions en nous des penchans qui la combattent ? & seroit-il besoin de nous interdire le vice, si un goût malheureux ne nous le rendoit aimable ? Mais, continue-t-on, ce n'est ni par goût, ni par tempérament, qu'on se laisse aller au désordre ; ce sont des occasions qui entraînent, ausquelles on ne peut résister. Mais, premiérement, puisque vous étiez né sans goût & sans tempérament pour le vice, plus vous rendrez compte à Dieu d'un cœur que vous avez livré à

Satan, malgré tant de défenses heureuses dont sa main miséricordieuse l'avoit environné. Secondement, qu'est-ce que ces occasions qui vous ont séduite? Sont-ce les talens malheureux des graces & de la beauté, dont la nature vous avoit pourvue? Voyez quel usage en fit Agnès; c'est cela même qui, à son exemple, auroit dû rendre vos attentions plus rigoureuses. Les bienfaits du Créateur peuvent-ils devenir une excuse, lorsqu'on les tourne contre lui? D'ailleurs, n'avez-vous pas assuré le succès de vos déplorables appas par des soins & des artifices, qui sont déja un crime pour vous, avant que d'être un sujet de chûte pour vos frères? Vous dressez vous-même le piége & l'occasion qui vous fait périr, & vous vous en prenez à elle de votre perte. Troisiémement, je vous demande encore, qu'appellez-vous occasions? Sont-ce les séductions dont vous avez eu peine à vous défendre? Mais les sollicitations, les promesses, les terreurs affermissent la vertu d'Agnès: pour vous, vous avez été au devant du crime par la facilité de vos mœurs, qui a été comme un signal de déréglemenr. L'exemple d'Agnès confondra donc ce vain langage d'excuses & de préjugés que le monde oppose sans cesse aux préceptes de la Loi de Dieu.

II. Partie. *Le préjugé d'impénitence, confondu par le courage du martyre d'Agnès.* 1.° On se retranche sur l'âge, sur le sexe, sur la foiblesse du tempérament, incapable de porter toute la rigueur & tout le sérieux d'une vie exactement conforme à l'Evangile.

Premiérement, sur l'âge: parcequ'il faut, dit-on, pour l'observance rigoureuse des devoirs du Chrétien, une force, une maturité d'esprit, une fermeté à l'épreuve de tout, une persévérance,

un endurcissement à la peine & à la violence, un empire sur ses passions & sur soi-même, qui ne paroît pas convenir à une jeunesse tendre, facile, aisée à séduire, & où les passions ne sont pas encore modérées par les réfléxions. Mais Agnès au sortir presque de l'enfance, défie la fureur des tyrans; & l'horreur de son supplice, qui allarme même la férocité de ses bourreaux, répand une joie sainte, & comme un nouvel éclat sur son visage. En effet, qu'y a-t-il dans la vie chrétienne, qui ne convienne au premier âge? Le sérieux? mais l'innocence seule est toujours accompagnée de sérénité & d'allégresse; & il n'y a que le crime & les passions qui soient tristes, sérieuses & sombres. La violence? mais c'est dans le premier âge que les passions plus dociles se plient plus aisément au devoir. Les réfléxions dont on n'est pas capable dans la jeunesse? mais la grace ne se plaît que dans la simplicité & dans l'innocence: & nos incertitudes croissent d'ordinaire avec nos réfléxions. La fermeté & la persévérance? mais ce sont nos passions seules qui font toutes nos inconstances: aussi nous reprochons-nous souvent, & avec vérité, qu'en avançant en âge, nous n'avons fait que croître en malice, en déréglement, & dans l'amour désordonné des créatures. L'Evangile est donc la Loi de tous les âges.

Secondement, on se retranche sur le sexe. Mais quel prétexte peut alléguer le sexe en sa faveur, contre l'austérité & la difficulté des devoirs de l'Evangile. Les Agnès, les Luces, les Céciles, tant d'autres Héroïnes de la Foi, n'ont-elles pas trouvé dans le leur une force & une grandeur d'ame dont les héros profanes n'ont jamais approché? Qui ne sait de quoi est capable une femme mon-

daine, pour l'objet criminel qui la possède? Et pourquoi ne seroit-on capable de rien pour Dieu? ce qu'on a pu pour le monde, ne le pourroit-on pas pour le salut?

Troisiémement, on se retranche sur la délicatesse du tempérament. Mais Agnès trouve-t-elle dans la délicatesse de sa complexion, des raisons pour craindre les chaînes qui la lient, & le glaive qui va l'immoler? Et d'ailleurs, vous demande-t-on, comme à elle, que vous résistiez jusqu'au sang? Dieu ne demande pas la force du corps, il demande la pureté & l'innocence de l'ame, & les devoirs essentiels de la Foi s'accomplissent au dedans de nous; c'est l'amour, c'est la crainte de Dieu, c'est la reconnoissance, c'est le sacrifice intérieur des passions: or, ce sont-là les vertus des foibles comme des forts. Il faut un corps de fer pour fournir aux agitations, aux jeux, aux plaisirs, aux veilles, aux assujettissemens que le monde & l'ambition vous imposent; & cependant la foiblesse de votre complexion peut y suffire. Mais pour remplir les devoirs de la Religion, il ne faut qu'un bon cœur; & cependant vous excusez votre mollesse & votre impénitence sur la foiblesse de vos forces, comme si Dieu demandoit de nous ce qui ne dépend pas de nous.

2.° On oppose l'incompatibilité de la vie chrétienne avec la manière dont on vit, & dont il faut vivre dans le monde. Mais Agnès consulte-t-elle si sa conduite va paroître extraordinaire aux Romains? examine-t-elle s'ils vont traiter son courage héroïque de fureur, & son martyre de superstition & de folie? Elle savoit que la voie des Justes est une voie peu battue; & que pour suivre Dieu, il faut se détourner du che-

min que suivent presque tous les hommes.

Et d'ailleurs, où est cette incompatibilité de l'Evangile avec la société? Il n'est incompatible ni avec l'amitié, ni avec les sentimens de la reconnoissance, ni avec la joie des conversations & des commerces, ni avec les liens du mariage, ni avec les devoirs de la vie civile, ni avec les fonctions de la République. L'Evangile n'est opposé qu'aux vices qui deshonorent la société, aux passions qui la troublent, aux débauches qui la renversent, &c. L'Evangile ne retranche que les désordres qui corrompent la société; il en assure les fonds, la paix, les devoirs, les bienséances. Aussi vivez selon l'Evangile, & vous aurez toutes les vertus qui doivent lier les hommes les uns aux autres.

LE JOUR DE SAINT FRANÇOIS DE PAULE.

DIVISION. I. *Jamais Saint ne parut plus foible aux yeux de la chair, que François de Paule. II. Jamais Saint ne fut si puissant aux yeux de la Foi.*

I. PARTIE. *Jamais Saint ne parut plus foible aux yeux de la chair que François de Paule.* Ce qui nous paroît ici-bas digne d'envie, cet amas d'enchantemens qui nous font perdre de vûe les biens éternels, qui séduisent l'esprit & usurpent seuls tous les hommages du cœur humain, sont, l'éclat de la naissance, la distinction qui vient des sciences & de l'esprit, la mollesse qui suit les plaisirs & la félicité des sens; & enfin c'est le faste qui accompagne la gran-

deur & les dignités. Or, François de Paule n'eut rien de tout cela.

1.° L'éclat de la naissance. La noblesse du sang & la vanité des généalogies est de toutes les erreurs la plus universellement établie parmi les hommes: on ne pense pas que ce qui distingue les vases d'ignominie des vases d'honneur, n'est pas la masse dont ils sont tirés, mais le bon plaisir de l'ouvrier qui les discerne; que l'origine, comme la conversation du Chrétien, étant dans le Ciel, celle qu'il prend sur la terre est une bassesse dont il doit gémir, & non pas un titre dont il puisse se glorifier. Ce fut pour rendre ces vérités du Salut plus sensibles aux hommes, que la Providence ménagea à François de Paule une naissance vile & obscure selon le siécle. Il naquît dans le sein de la piété, & non pas dans le sein de la gloire: peut-être, hélas! qu'une origine plus éclatante l'eût rendu inutile à l'accomplissement des desseins de Dieu sur lui, & à l'aggrandissement de son héritage; car une naissance illustre n'est souvent qu'un préjugé de réprobation, & la suite des jugemens impénétrables de Dieu sur une ame.

2.° La distinction qui vient des sciences & de l'esprit. Voilà encore ce que notre Saint n'eut point: son éducation répondit à sa naissance. Il laissa ces vents de doctrine qui enflent, pour s'en tenir à la charité qui édifie. Ce fut un Scribe instruit dans le Royaume des cieux: mais qui tira du seul trésor de la grace ces lumières anciennes & nouvelles que nous n'avons nous jamais qu'à demi à force de veilles & de recherches. Au lieu de paroître dans les plus fameuses Universités, & d'y faire admirer une jeunesse toute brillante d'espérances, il vient puiser dans la pénitence, & dans la solitude d'un désert,

cette haute réputation de sainteté qui seule peut autoriser à reprocher hardiment aux peuples, & aux Princes mêmes, leurs excès : à force de se croire le moindre de tous, & indigne de toucher aux pieds de ceux qui évangélisent la paix, il devint plus que Prophéte ; & le plus grand des enfans des hommes. Elevons-nous après cela, foibles que nous sommes, de quelques légères connoissances qui nous démêlent un peu de la multitude. Un seul moment de grace développe souvent plus de vérités, que de longues années de travail.

3.° La mollesse qui suit les plaisirs & la félicité des sens. Loin de s'y livrer, François de Paule se retire dans l'ancienne solitude du Mont-Cassin : cette demeure, consacrée par les austérités & les cantiques de tant d'illustres Pénitens, fut le premier théâtre des macérations de François de Paule. Tant de saintes victimes qui avoient autrefois consommé leur sacrifice sur cette montagne, y avoient, ce semble, laissé des esprits de souffrance & de rigueur, qui dans un moment passent tous dans le cœur de notre Saint, & l'arment d'une innocente indignation contre soi-même. Mais il n'en fut pas de sa pénitence comme de celle de tant de Chrétiens, qui dans un commencement de conversion embrassent avec ardeur tout ce qui s'offre à eux de pénible, mais qui peu à peu sentent mollir leur zèle, & rallentir leur vitesse. L'amour que notre Saint eut pour la Croix, fut violent, mais il fut durable ; cependant le corps qu'il châtioit avec tant de rigueur, n'avoit pas été un corps de péché, & les membres qu'il faisoit servir à la justice, n'avoient pas servi à l'iniquité. Le Seigneur le prévint de ses bénédictions dès le

sein de sa mère, & il conserva jusqu'à la fin ce vêtement de justice & de sainteté qu'il avoit reçu dans le Sacrement qui nous régénère.

4.° Le faste qui accompagne les grandeurs & les dignités. François de Paule fut bien éloigné de ce vice, son caractère propre fut cette humilité profonde, qui toute seule vaut mieux que le sacrifice. Devenu le spectacle des Anges & des hommes, il se regarde comme le rebut de tous & l'anathême du monde. Les Pontifes du Seigneur & les Rois de la terre s'empressent à lui offrir des établissemens dignes de lui: les honneurs de la Pourpre & de l'Episcopat lui sont présentés; mais sa chère vertu ne lui paroît être en sûreté, que sous les dehors obscurs d'une vie privée. Le nom seul de l'Ordre pieux & austère dont il enrichit l'Eglise, annonce d'abord l'humilité de son saint Patriarche. Il n'en trouvoit pas à son gré d'assés rampant à se donner; tandis que nous nous donnons si souvent de plein droit des titres que le public nous refuse, & que nos ancêtres n'ont jamais eus: & quel siécle fut plus gâté là-dessus que le nôtre! L'humilité de François de Paule l'éloigna toujours du ministère des Autels, & du Sanctuaire chrétien; & ce cœur disposé par une longue pénitence, consacré par tous les dons de l'Esprit saint, ne se crut pas assés pur pour être marqué du sceau du Seigneur, tandis que des cœurs mille fois profanés, & encore flétris par des traces toutes vives du crime, osent se faire marquer du caractère saint.

II. Partie. *Jamais Saint ne fut plus puissant aux yeux de la Foi, que François de Paule.* En effet, la vertu de Dieu éclata dans sa foiblesse. Cette pierre de rebut fut pla-

cée à la tête de l'angle, & au lieu le plus apparent de l'édifice. A peine étoit-il établi dans sa chère solitude, qu'une odeur de vie se répand malgré lui dans les environs; & bientôt la France, l'Italie, l'Espagne, l'Europe entière entend parler de lui, & du fonds de sa solitude, il remplit le monde du bruit de son nom. Ce fut une grande gloire pour la Foi, de voir un Solitaire simple & sans lettres qui devient tout-à-coup :

1.° Le conducteur des aveugles: Rome même, où le Seigneur rend ses oracles, & où le peuple de Dieu va consulter, trouva dans ses lumières de nouvelles ressources; & Sixte IV. eut recours à lui dans ses doutes, & le regarda comme le guide & le coopérateur de son Pontificat.

2.° Il eut une pénétration étonnante dans les voies de Dieu sur les ames. Les sentimens des hommes, qui ne peuvent être connus, dit S. Paul, que par l'esprit qui est en eux, n'échappèrent jamais au discernement du sien. Il découvrit les conseils des cœurs, & vit clair dans l'abîme des consciences; & comme la douceur étoit jointe à la lumière, le cœur des Princes & des peuples fut, pour ainsi dire, entre ses mains: on ne résista jamais à la grace & à l'esprit qui parloit en lui. Ferdinand, Roi de Naples, l'entendit au milieu de sa Cour lui reprocher ses excès avec cette sainte liberté qu'inspire la Foi; & touché, comme David, des charitables ménagemens, & des pieux artifices de Nathan, il prononça le premier contre soi-même.

3.° Le même Père des lumières qui lui découvroit le secret des cœurs, le fit percer dans l'avenir; & les fidéles de son tems s'écrièrent avec surprise, qu'un grand prophéte avoit paru parmi eux, & que le Seigneur avoit visité son peuple. Comme

le Jérémie de son siécle, il vit en esprit partir de Babylone un Prince infidéle, & préparer les fers & les flammes dont on devoit enchaîner l'oint du Seigneur, & brûler le Temple & la ville sainte.

4.° On vit François de Paule souverain de toutes les créatures, conduisant au tombeau, & en rappellant à son gré; commandant aux vents & à la mer, éteignant l'impétuosité du feu, fermant la bouche des lions, vainquant les royaumes par la Foi, & dépositaire de la puissance divine sur la terre.

5.° Son humilité fut récompensée & investie d'hommage & de gloire. On le vit assis à côté d'un grand Pape, comme autrefois Moïse auprès du Pontife Aaron, partageant avec lui les soins du Sacerdoce, & la conduite du peuple de Dieu. On vit les peuples en foule sortir des villes, le recevoir comme autrefois le fils de David, & environné d'un appareil aussi humble que celui de Jesus-Christ entrant dans Jérusalem. Les Cours des Princes même, si peu indulgentes à la sainte folie de la Croix, lui rendirent des honneurs qu'on ne rend guères qu'à la sagesse du siécle; & la folie mystérieuse de ce nouveau David, n'empêcha pas les Rois même des Philistins de le retenir à leur Cour, avec toutes les distinctions & les égards dûs à sa vertu.

LE JOUR DE S. BENOIT.

DIVISION. *I. Benoît condamna le monde, je veux dire, les faux jugemens & la sécurité du monde, par les lumières qui lui*

en découvrirent le néant & le danger. II. Il condamna le découragement & les irrésolutions du monde sur le salut, par la gloire & le succès qui accompagna la promptitude de son entreprise.

I. PARTIE. *Benoît condamne les faux jugemens & la sécurité du monde, par les lumières qui lui en découvrirent le néant & le danger.* C'est de trois erreurs principales que naissent cette foule de fausses maximes répandues dans le monde, qui dérobent presqu'à tous les hommes, les voies de la justice & de la vérité: la première est une erreur d'espérance, qui ouvre à l'imagination, si capable de séduction dans le premier âge, mille lueurs éloignées de fortune, de gloire, de plaisir; la seconde, est une erreur de surprise, qui ne trouvant pas le cœur encore instruit sur le vuide & l'instabilité des choses humaines, profite d'une circonstance où tout ce qui blesse l'ame, ne s'efface plus, pour y faire entrer le venin plus avant, & la corrompre sans ressource; la dernière est une erreur de sécurité, qui nous représente les abus du monde comme des usages & des voies sures, & nous fait marcher, sans rien craindre, dans des sentiers où tous les pas sont presque des chutes. Or, les lumières de la Foi découvrirent à Benoît trois vérités principales, qui dissipèrent d'abord l'illusion de ces trois erreurs, & qui encore aujourd'hui condamnent le monde, ou qui les ignore, ou qui les méprise.

1.° Contre l'erreur d'espérance, il comprit que tout ce qui se passe & ne doit pas toujours demeurer, n'est pas digne du Chrétien né pour l'éternité. Envoyé à Rome en un âge assés tendre, pour y cultiver l'espérance de ses premières

années par tous les ſecours que pouvoit fournir à l'éducation un ſéjour ſi célébre, la Foi qui mûrit de bonne heure la raiſon, & donne au premier âge toute la ſageſſe & toute la maturité des longues années, montra d'abord à Benoît ce que l'expérience ſeule apprend ſi tard aux ames que le monde a ſéduites ; & dès l'entrée preſque de la vie, Benoît vit le monde tel que le pécheur trop tard détrompé, le voit enfin en mourant, & s'en éloigna en un âge où il eſt encore plus ſéduiſant par les charmes qu'il promet, qu'il ne l'eſt enſuite par les faveurs réelles qu'il accorde. Car voilà l'illuſion univerſelle, dont le monde s'eſt ſervi dans tous les tems pour ſéduire les hommes. Dieu répand ſans ceſſe des dégoûts & des amertumes ſur nos paſſions injuſtes pour nous rappeller à lui ; mais nous rendons ces dégoûts inutiles, en charmant nos ennuis préſens par l'eſpoir d'un avenir chimérique que l'événement dément toujours C'eſt-là l'état de preſque toutes les ames que le monde & les paſſions entraînent. Loin de chercher dans les promeſſes de la Foi cette félicité qui nous manque, nous la cherchons dans les promeſſes du monde même ; & c'eſt à ces vaines promeſſes que nous ſacrifions notre bonheur éternel.

2°. La Foi préſerva Benoît dès ſa jeuneſſe de cette erreur de ſurpriſe, que la nouveauté des plaiſirs, le défaut de réfléxions, & le torrent des exemples & des uſages, rend comme inévitable à ce premier âge. Il ſentit que tout ce qui n'eſt pas Dieu, peut ſurprendre le cœur de l'homme, mais ne ſauroit le ſatisfaire. Ce n'eſt-là d'ordinaire que le fruit des réfléxions & de l'âge ; & heureux ceux, qui après avoir été ſé-

duits, trouvent dans la ſéduction même de quoi ſe détromper plus ſolidement & ſans retour de leurs erreurs paſſées! Mais Benoît parut inſtruit ſur le vuide & l'amertume des plaiſirs, ſans qu'il en eût coûté à ſon innocence pour s'en inſtruire. La première impreſſion que le monde fit ſur ſon cœur, fut le deſir de l'abandonner; & il chercha la ſolitude, comme l'azile de ſon innocence, & non comme un lieu propre à pleurer ſes crimes. Ce n'eſt pas qu'une retraite de pénitence ne ſoit glorieuſe à la grace de Jeſus-Chriſt: mais c'eſt toujours un cœur flétri, pour ainſi dire, qu'on porte dans le ſanctuaire; c'eſt une offrande comme encore ſouillée, qu'on va mettre ſur l'autel; or, il ſemble que les ames qui n'ont jamais appartenu au monde & au démon, ſont bien plus propres à être conſacrées à Jeſus-Chriſt parmi les Vierges ſaintes qui le ſervent, & à devenir ſa portion & ſon héritage.

De-là il s'enſuit que ce n'eſt pas une maxime ſi ſûre, quoique très-ordinaire à des parens même pieux & chrétiens, de ſe perſuader qu'il eſt bon que leurs enfans ayent connu le monde, avant de les conſacrer à Jeſus-Chriſt dans une retraite religieuſe. Car, outre qu'il eſt rare de vouloir connoître le monde, ſans qu'il en coûte de l'avoir connu; quand cela n'arriveroit pas, il en reſte toujours je ne ſai quelles impreſſions funeſtes, qui viennent troubler le repos & la douceur de la retraite; & ſouvent il touche plus par les vaines images qu'il a laiſſées, qu'il ne touchoit par les plaiſirs qu'il nous offroit autrefois. Auſſi Benoît n'attend pas que l'eſſai mille fois fait des plaiſirs injuſtes, le détrompe enfin, & le convainque que ce n'eſt point là ce qui peut rendre l'homme heureux. Il prend

Dieu

Dieu seul pour sa consolation & pour son partage, avant que d'avoir éprouvé que le monde ne sauroit l'être. Et nous, détrompés depuis tant d'années par notre propre expérience, instruits par nos propres dégoûts, lassés du monde par les mêmes endroits qui autrefois avoient pu nous le rendre aimable, nous ne pouvons cependant nous déprendre de nous mêmes; nous n'osons rompre des liens qui nous accablent, & que nous portons à regret. Dieu est-il donc un maître si cruel & si dur à ceux qui le servent, qu'il faille préférer les amertumes même du crime aux plus douces consolations de la grace.

3.° La dernière erreur que les lumières de la Foi découvrirent à Benoît, fut une erreur de sécurité. Il est assés ordinaire aux personnes qu'un heureux tempérament & les préventions de la grace ont préservé des grandes chutes dans le monde, de ne compter pour rien les dangers où tous les autres périssent, & d'écouter tout ce qu'on dit contre la contagion du monde, plutôt comme un langage de piété, que comme des avis nécessaires pour la conserver. Cette fausse idée les établit dans une sécurité qui rend les plaies qu'elles reçoivent dans le monde, d'autant plus incurables, que n'y étant pas sensibles, elles ne leur cherchent point de remédes. C'est-là l'écueil que la retraite de Benoît nous apprend à éviter. L'innocence conservée dans le monde, ne le lui rendit pas moins redoutable. Il se retira donc de Rome, pour aller se cacher dans la solitude; & la nouveauté de son dessein, en un siécle où ces exemples étoient encore rares en Occident, n'arrêta pas un moment l'impression de l'esprit qui le conduisoit au désert: & la retraite qu'il avoit choisie aux environs de Rome, ne le cachant pas assés à son gré au mon-

de, il en chercha une plus austère, craignant de retrouver dans le concours des personnes que le bruit de sa piété attiroit déja de toutes parts à son désert, les mêmes écueils qu'il avoit voulu fuir en sortant du monde.

Il ne s'ensuit pas de-là que les cloîtres & les déserts soient la vocation générale de tous les hommes. Mais pour vous, pour qui tous les périls sont presque des chutes, & qui ne sauriez vous promettre d'être fidéle, tandis que vous serez exposé, il est évident que Dieu a gravé dans la foiblesse même de vos penchans, l'arrêt qui vous sépare du monde, & les exemples de ceux qui se sauvent dans le siécle ne conclud rien pour vous, à moins que vous ne puissiez vous répondre des précautions qui leur ont assuré le salut.

II. PARTIE. *Benoît condamne le découragement & les irrésolutions du monde sur le salut, par la gloire & le succès qui accompagna la promptitude de son entreprise.* Lorsque Dieu convie les pécheurs à venir goûter les saintes consolations qu'il prépare ici-bas même, à ceux qui le servent, figurées sous l'image d'un festin; au lieu de l'empressement qu'on devroit montrer, on oppose d'ordinaire, comme l'Evangile nous l'apprend, trois sortes d'excuses à la voix du Ciel. La premiére excuse est une excuse de mollesse; *uxorem duxi*: la seconde, est une excuse de fausse prudence, qui n'a jamais pris assés de mesures; *juga boum emi, eo probare illa*: la troisiéme excuse, est une excuse d'attachement & d'intérêt terrestre; *villam emi.* Or les démarches de la Foi de Benoît confondent le monde sur ces trois vaines excuses.

1.° L'excuse de mollesse. Caché d'abord au fond d'un antre, oublié des hommes, & connu de Dieu seul, passant les nuits ou à chanter de saints can-

tiques, ou à méditer les années éternelles, Benoît ne trouve plus de volupté qu'à crucifier sa chair, & la réduire en servitude ; devenu père d'un peuple de Solitaires, il renouvelle en Occident ces prodiges d'austérité, que les déserts de Scéthé & de la Thébaïde avoient admirés ; & sa régle si estimée depuis, ne fut, dit Saint Grégoire, que l'histoire exacte des mœurs du Saint Législateur. C'est ainsi que Benoît confond la mollesse du monde. En effet, quand on nous propose ces grands modéles, nous nous récrions sur la puissance de la grace dans ces hommes extraordinaires, mais nous n'allons pas plus loin ; & parce que nous ne croyons pas que ces modéles de pénitence soient proposés pour être imités, nous ne les croyons pas même faits pour nous instruire. Mais quel a pu être le dessein de Dieu en suscitant dans tous les siécles, de ces Pénitens fameux qui ont édifié l'Eglise ? n'est-ce pas de nous faire comprendre de quoi notre foiblesse, soutenue de la grace, est encore capable ? De plus, je vous demande pourquoi ces grands exemples de pénitence nous paroissent-ils si éloignés de nos devoirs & de notre état ? Est-ce parcequ'ils ont vécu dans des siécles fort éloignés des nôtres ? mais les devoirs ne changent pas avec les âges. Est-ce parceque les Saints ont été des hommes extraordinaires ? mais les Saints ne sont devenus parmi nous des hommes extraordinaires que parceque la corruption est devenue universelle. Est-ce parceque les mortifications & les saintes austérités ne forment que le caractère particulier de quelques Saints ? mais lisez les histoires, tous ont fait pénitence, tous ont crucifié leur chair avec leurs desirs ; & par-tout où vous trouverez des Saints, vous les trouverez pénitens. Nous avons donc beau nous rassurer sur l'exemple com-

mun ; si les Saints l'avoient suivi, ils ne mériteroient pas aujourd'hui nos hommages. L'Evangile est fait pour nous comme pour eux ; & comme il n'a rien qui nous ressemble, il n'a rien non plus qui doive nous rassurer.

2.° Seconde excuse : la fausse prudence qui trouve toujours des difficultés insurmontables, que Benoît confond pareillement. Quoiqu'il y eût déjà eu dans nos Gaules de saintes assemblées de Moines, on peut dire que Benoît fut suscité de Dieu, & rempli de tous les dons de la nature & de la grace, pour être en Occident non-seulement le restaurateur, mais le père de la vie Cénobitique. Mais quelle entreprise fut jamais plus traversée & plus contredite ? il est obligé de quitter le premier Monastère dont on l'avoit chargé, parcequ'il n'y trouva que des enfans pervers & corrompus : il n'est pas plus tranquille dans la nouvelle solitude qu'il s'est choisi : enfin il aborde au Mont Cassin cette montagne si célébre, le Carmel de l'Occident ; il n'y trouve que des Idolâtres, il en bannit l'idolâtrie, & y éléve un Autel au Dieu vivant, il y donne sa loi céleste à ses Disciples ; & devenu père d'un grand peuple de saints Solitaires, il remplit tout l'Occident du bruit de son nom & de sa sainteté. Mais il importe plus de nous instruire que de le louer. La grande foi de Benoît qui l'affermit contre toutes les difficultés que le Démon oppose à son entreprise, condamne notre découragement dans les obstacles qui traversent les démarches de conversion que Dieu demande de nous : ce sont les difficultés & les obstacles eux-mêmes qui doivent soutenir & animer une ame dans la résolution qu'elle prend de changer de vie, & de servir Dieu. Si tout étoit tranquille, ce grand calme devroit lui faire appréhender pour une con-

version à laquelle le monde & l'enfer seroient si favorables : les contradictions ont toujours été le caractère le plus constant des œuvres de Dieu.

3.° Troisiéme excuse ; l'attachement aux choses de la terre, à la fortune, ou à la réputation : elle est condamnée par la gloire & le succès qui accompagna Benoît dans son entreprise. Benoît sur le Mont-Cassin, fut l'oracle de toute la terre ; l'Institut célébre dont il jetta les fondemens, semblable au grain de sénevé, devint bien-tôt un grand arbre qui couvrit le champ de Jesus-Christ, & en fit le plus bel ornement. Les enfans de Benoît gouvernèrent long-tems toute l'Eglise ; & comme Jacob, il fut le père des Patriarches. Ce fut dans ces pieux aziles que la science & la vérité se sauvèrent de l'ignorance & de la barbarie de ces siécles infortunés qui suivirent le siécle de Benoît. Telle fut la gloire, tels furent les succès de notre Saint ; & voilà ce qui nous confond, nous en qui la fausse prudence, & les inconvéniens de fortune & de réputation que nous croyons entrevoir dans une vie chrétienne, l'emportent presque toujours sur les plus pressans mouvemens de la grace qui nous y convient. Oui, les personnes mêmes qui se sont déja déclarées pour Jesus-Christ dans le détail de leurs devoirs, sacrifient presque toujours à des égards humains, les lumières & les mouvemens de leur propre conscience, Ce n'est pas à la vérité sur des points essentiels ; mais c'est sur une infinité de moindres démarches que Dieu demande de nous, & que nous sentons nous être nécessaires : cependant le monde nous arrête, la première pensée qui nous occupe, c'est ce que le monde pensera de nous ; & après l'avoir abandonné, nous voulons encore le ménager ; & nous ne pensons pas que si nous regardons le monde comme l'en-

nemi de Dieu, il ne peut rien nous arriver de plus heureux que de lui déplaire.

LE JOUR DE S. JEAN-BAPTISTE.

DIVISION. *I. Jean-Baptiste condamnant le monde par le témoignage qu'il rend à la lumière & à la vérité. II. Jean-Baptiste condamné du monde pour avoir rendu ce témoignage.*

I. PARTIE. *Jean-Baptiste condamnant le monde par son témoignage.* Le monde a de tout tems taxé les austérités de la vie des gens de bien, d'excès & de singularité; leur humilité, de pusillanimité & de foiblesse; leur zèle, de bizarrerie & d'aigreur. Or c'est sur ces trois préjugés si injustes que Jean-Baptiste condamne le monde.

1.° Sur la pénitence que le monde taxe d'excès & de singularité. Quoique sanctifié dès le sein de sa mère, quoique ce ne fût pas un pécheur, un mondain, un ambitieux, mais un Juste en qui la grace avoit prévenu la nature, quels exemples d'austérité ne vient-il pas montrer aux hommes? Suivez-le dans les déserts, sur les bords du Jourdain, à la cour d'Hérode, la différence des lieux ne change rien à l'austérité de ses mœurs; il est par-tout le même. Cependant le monde n'en est point touché, parceque le monde ne peut comprendre qu'on ne soit pas fait comme lui; & que tout ce qui le condamne, lui paroît plutôt une imposture inventée pour amuser les simples, qu'un modéle proposé pour confondre les pécheurs. Jean-Baptiste ne se contente pas de prêcher la pénitence par ses exemples; il la prêche dans ses discours, comme le seul moyen de se mettre à couvert de la colère à venir: mais c'est

un langage bien nouveau que la pénitence, pour un monde qui ne la connoît pas. Auſſi le monde l'écoute, le monde l'admire; mais le monde ne le croit pas, & il demeure toujours tranquille dans ſon aveuglement. Cependant, ſur quoi le monde ſe croit-il diſpenſé de faire pénitence? Seroit-ce ſur l'innocence de la vie? hélas! n'a-t-il pas aſſés de crimes à expier? Seroit-ce la foibleſſe de la ſanté qui arrête? mais quel uſage n'en fait-on pas pour les plaiſirs, pour la gloire, pour la fortune? Seroit-ce ſur la facilité avec laquelle Dieu reçoit toujours le pécheur pénitent? il eſt vrai, Dieu reçoit toujours le pécheur qui revient à lui; mais qui vous a répondu que vous arriverez à ce jour que vous vous marquez à vous-même; & que Dieu changera votre cœur, lorſque vous aurez mis le comble à vos crimes?

2.° Les abaiſſemens de Jean-Baptiſte ſont encore un nouveau ſujet de condamnation pour le monde qui traite l'humilité, de puſillanimité & de foibleſſe. Et remarquons comment tous les caractères de l'humilité de Jean-Baptiſte confondent notre orgueil. Premiérement, il rend gloire à la vérité & à la juſtice, en ſe reconnoiſſant inférieur à Jeſus-Chriſt; & nous, malgré tout ce qui nous humilie au-dedans de nous, nous exigeons que les hommes penſent de nous ce que nous n'oſerions en penſer nous mêmes. Secondement, il veut diminuer, afin que Jeſus-Chriſt croiſſe, & met ſa véritable grandeur à cacher l'éminence de ſes titres; & nous, non-ſeulement nous voulons nous attribuer les talens & les vertus que nous n'avons pas, nous diſputons même aux autres celles qu'ils ont, comme ſi leur réputation nous humilioit, & qu'on nous privât des louanges qu'on leur donne. Troiſiémement, Jean-Baptiſte ne fait ſervir l'éclat

de ses dons & de ses talens qu'à la gloire de Jesus-Christ; & tout ce que le Seigneur a mis en nous de dons & de talens, hélas! nous n'en faisons usage que pour nous, & souvent contre le Seigneur lui-même.

3.° Le zèle de Jean-Baptiste condamne le monde qui a coutume de le traiter de bizarrerie & d'aigreur. Son zèle est éclairé; il ne s'en prend qu'aux abus; il ne propose à chacun que les devoirs propres de son état : mais il n'en est pas moins intrépide. Il ne ménage ni les rangs, ni les dignités, ni les erreurs les mieux établies: par-tout où il trouve le vice, il l'attaque, il le confond, & ne connoît pas ces timides ménagemens qui font grace au crime en faveur du pécheur. Mais cette intrépidité de zèle est accompagnée de prudence & de charité; de cette prudence qui condamne le vice sans aigrir le pécheur; de cette charité qui supporte le malade, mais qui ne souffre & ne déguise pas le mal, qui prend toutes les formes, qui méle la douceur & la sévérité. Or, qu'il est rare de trouver tous ces caractères dans le zèle des personnes qui font profession de piété. Notre zèle est éclairé; c'est-à-dire, nous sommes clairvoyans sur les défauts de nos frères, rien ne nous échappe de leurs foiblesses. Notre zèle est intrépide; mais c'est envers ceux que nous n'aimons pas, que nous ne craignons pas, qui nous sont inutiles, ou même opposés à nos vûes, à nos intérêts, à nos sentimens. Aussi notre zèle est prudent; mais ce n'est que d'une prudence intéressée & charnelle. Enfin notre zèle, au lieu d'être charitable, est plus aigri & rebuté, que touché des chutes & des foiblesses de nos frères; il leur fait paroître plus de rigueur, plus d'indignation & d'horreur de leurs fautes, que d'affection, de desir, & d'amour de leur salut. Il

rend la vertu plus redoutable par ses censures, qu'aimable par ses ménagemens. Or, en violant ces régles du véritable zèle, nous fournissons au monde un préjugé fâcheux contre la piété même.

II. PARTIE. *Le monde condamnant Jean-Baptiste sur les mêmes choses sur lesquelles Jean-Baptiste l'a condamné.*

1.° Sur la pénitence. Sa vie si austère, sa retraite si profonde, son détachement si universel, qui ne doivent former dans les cœurs que des sentimens d'admiration & de respect, ne trouvent parmi les Juifs que des dérisions & des censures. Loin d'animer leur foiblesse par son exemple, loin de bénir Dieu de ce qu'il veut bien donner de tems en tems à la terre ces grands exemples de pénitence, si propres à confondre les pécheurs & les libertins, ils regardent les saints excès de Jean-Baptiste comme une illusion de l'esprit imposteur qui le séduit, & comme une frénésie: *Venit Joannes, non manducans, neque bibens; & dicunt: Dæmonium habet.* Telle a été de tout tems la destinée du monde, il tourne à sa perte les mêmes secours que la bonté de Dieu avoit préparés pour son salut. En effet, lorsque des ames poussées par l'Esprit saint, font succéder à vos yeux la retraite aux dissipations du monde, les larmes aux charmes de la volupté & de la mollesse, en êtes-vous seulement édifiés? non; leurs austérités saintes, vous les traitez de singularité & de foiblesse; leur retraite de bizarrerie & d'humeur; leurs larmes de pusillanimité & de foiblesse. C'est une affectation, une ardeur de tempérament, une raison blessée: & ce ne sont pas seulement les libertins qui parlent de la sorte; ce sont les plus sages d'entre les mondains, qui trouvent des inconvéniens infinis aux saintes austérités, & aux

larmes heureuses de la pénitence des Justes. Ils voudroient une vertu modérée qui ne désespère pas ceux qui en sont temoins, au lieu de les encourager ; ils redisent sans cesse qu'on ne va pas loin, quand on s'y prend si vivement.

Mais d'un autre côté une vertu plus adoucie & plus commune ne trouve pas plus d'indulgence auprès du monde. Car ce même monde qui prêche tant la modération aux gens de bien, dès que ceux-ci paroissent dans des mœurs plus communes, & que leur piété n'a rien de trop austère qui frappe & qui surprenne, ah ! c'est alors que le monde insulte à cette vertu commode & aisée ; c'est alors qu'il met bien haut les obligations de l'Evangile, & qu'il devient un docteur rigide & outré ? & c'est-là le reproche que Jesus-Christ fait aux Juifs de notre Evangile.

2.° Le monde condamne Jean-Baptiste sur les abaissemens, Oui, le monde qui accuse si facilement les gens de bien d'aller toujours à leurs fins, d'être si sensible aux honneurs & aux préférences, toujours plein de contradictions, condamne l'humilité du Précurseur. L'aveu qu'il fait aux Juifs de de son néant & de sa bassesse, & de la grandeur de Jesus-Christ, les éloigne de lui, & ils ne paroissent plus en foule à sa suite : telle est encore notre injustice envers la vertu. Nous qui trouvons si mauvais que ceux qui en font profession, briguent des dignités & des places, qui leur faisons souvent un crime des graces même & des honneurs qu'ils fuient, & que le mérite leur a attirés malgré eux-mêmes ; nous-mêmes, si un Juste animé de l'Esprit de Dieu, abdique le faste & l'éclat des honneurs du siécle, pour méditer dans la retraite les merveilles du Seigneur & les années éternelles, de quel œil regardons-nous la grandeur de son

humilité, & le courage héroïque de son renoncement & de sa retraite? Nous y trouvons de la pusillanimité & de la foiblesse : nous appellons une vie oiseuse & obscure, une vie qui sert de spectacle aux Anges & aux Saints : nous raxons de paresse & de défaut d'élévation les sacrifices les plus héroïques, & les sentimens les plus nobles de la Foi ; & tandis que nous admirons le désintéressement, la fausse sagesse, & le mépris orgueilleux que les Philosophes avoient pour les dignités & les richesses, nous regardons comme un bon air de mépriser la noble humilité des serviteurs de Dieu. Tel est l'aveuglemenr du monde, d'admirer tout ce qui l'avilit, & de mépriser tout ce qui peut le rendre estimable.

3.° Le monde condamne Jean-Baptiste sur son zèle. L'impiété d'Hérodias & la foiblesse d'Hérode font au Précurseur un crime de la sainte liberté de son ministère. Il devient le martyr de la vérité : heureux de l'avoir annoncé jusques dans le palais des Rois, & aux pieds du Trône : plus heureux encore de mourir pour elle, & d'avoir eu assés de zèle pour mériter d'être condamné par le monde ! Tel est le caractère du monde ; il ne sauroit pardonner à la vérité, parceque la vérité ne peut lui rien pardonner. Cependant dans quelle bouche la vérité pouvoir-elle être plus respectable, que dans celle du Précurseur ? Le prodige de sa naissance, le saint excès de ses austérités, sa réputation, les hommages de toute la Judée, l'esprit de tous les Prophétes qui paroit revivre en lui, le rendoient l'instrument le plus propre à rendre gloire à la vérité, & à confondre la volupté, si la volupté pouvoit rougir. Mais ce vice n'est pas comme les autres, qui laissent encore un reste de goût, au moins de respect pour la vérité; pour

la volupté, elle en a été de tout tems la plus inéxorable persécutrice. Il n'est rien de sacré pour elle: tout ce qui s'oppose à sa passion, la rend furieuse & barbare : les crimes les plus affreux ne coûtent plus rien, dès qu'ils deviennent nécessaires; & malgré les noms doux & aimables que les théâtres impurs donnent à cette infâme passion, c'est dans la vérité une furie armée de fer & de poison, qui n'épargne rien, & qui est capable de tout, dès qu'on l'incommode & qu'on la traverse. Hérodias n'est touchée ni de la sainteté & des autres qualités de Jean-Baptiste, ni du respect qu'Hérode ne peut refuser à sa vertu, ni même de la circonstance du festin: Jeau-Baptiste la reprend; il ose lui reprocher la honte dont elle ne craint pas de se couvrir à la face de toute la Palestine; il faut que son sang expie le crime de cette liberté. Voilà où méne cette affreuse passion.

Mais sans pousser les choses si loin, arrêtons-nous à la foiblesse d'Hérode. Voyez ce que l'empire de la volupté peut sur les cœurs mêmes les mieux faits; il n'a pas la force de refuser la tête du Précurseur; il frémit en secret de l'horreur & de la barbarie de cette injustice; il se rappelle toute la sainteté de ce Prophéte, c'est à regret qu'il va souiller ses mains du sang innocent; mais c'est la volupté qui le demande, & est-il possible de rien refuser à la volupté, quand une fois elle s'est rendue maîtresse d'un cœur? L'honneur, la raison, l'équité, notre gloire, notre intérêt même ont beau se révolter contre ce qu'elle exige; ce sont de foibles moniteurs, rien n'est écouté. Telle est la récompense que trouve sur la terre le zèle de Jean-Baptiste, telle est la destinée de la vérité, toujours odieuse au monde, parcequ'elle ne lui est jamais favorable.

LE JOUR DE STE. MAGDELAINE.

DIVISION. *Magdelaine avoit aimé le monde d'un amour de goût & de vivacité, qui adoucissoit tout ce qu'elle trouvoit de pénible dans ses voies : d'un amour de préférence jusqu'à tout sacrifier au monde. Elle aime Jesus-Christ, I. d'un amour tendre & ardent, qui adoucit tout ce qu'elle entreprend de plus amer pour lui. II. D'un amour fort & généreux, qui ne connoît plus rien qu'elle ne lui sacrifie.*

I. PARTIE. *Magdelaine aime Jesus Christ d'un amour tendre & ardent, qui adoucit tout ce qu'elle entreprend de plus amer pour lui.* La grace de la conversion imite & suit d'ordinaire le caractère du cœur qu'elle touche ; & la miséricorde de Dieu trouve toujours dans nos passions, les moyens mêmes de notre pénitence. Or, voilà ce qui se passe aujourd'hui dans le changement de Magdelaine.

1.° Le monde avoit trouvé en elle un de ces cœurs tendres & faciles, que les premières impressions blessent ; un de ces caractères que tout entraîne, & à qui tout devient presque un écueil : & voilà la première disposition que la grace fait aujourd'hui servir à son salut. Excitée par la curiosité, elle vient entendre les paroles de grace qui sortoient de la bouche du Sauveur, & qui portoient des traits célestes & une onction ineffable dans les cœurs. Ce cœur, si facile pour le monde, ne se défendit pas long-tems contre Jesus-Christ. De nouvelles agitations naissent dans son ame : les idées de la vertu que ce Prophéte vient don-

ner aux hommes, la surprennent, & la lui rendent déja aimable : les couleurs terribles avec lesquelles il peint le vice, l'allarment, & déja elle se propose des mœurs plus dignes de sa gloire & de son nom. Voilà la première impression de Jesus-Christ sur cette ame : les mêmes facilités que les attraits des passions avoient trouvées en elle pour le monde, la grace les trouve pour le salut.

2.° Le monde avoit trouvé en Magdelaine un cœur habile & ingénieux dans le choix des moyens pour arriver à ses fins : or, cette malheureuse prudence qui l'avoit conduite dans les voies de l'iniquité, devient une pieuse sagesse dans les démarches de sa pénitence. Elle choisit les circonstances les plus favorables pour toucher Jesus-Christ, & obtenir de lui le pardon de ses fautes. Elle choisit, premiérement, la salle du festin; c'est-à-dire, un lieu qui l'exposant à la risée & à la censure publique, intéressera Jesus-Christ pour elle, & le touchera de pitié. Secondement, le tems du repas, où les graces s'accordent plus facilement. Troisiémement, la présence des Pharisiens, parceque Jesus-Christ, pour confondre leur dureté, se plaisoit à donner des marques de bonté & de tendresse envers les brebis égarées. Quatriémement, elle employe une confusion salutaire, sans chercher de vaines excuses pour adoucir du moins aux yeux de son Sauveur, l'excès de ses égaremens, & se contente de se tenir à ses pieds. Cinquiémement, elle employe pour le fléchir une humilité profonde : elle répand des parfums précieux; mais elle ne les répand que sur ses pieds, ne voulant presque pas que le Seigneur s'en apperçoive : elle ne veut attirer les regards de son Libérateur, que sur les misères de son ame, & point du tout sur les mérites de ses œuvres. Voilà les saints

artifices de l'amour de Magdelaine : elle avoit été prudente dans le mal, elle est prudeent pour le bien ; au lieu que souvent habiles dans la recherche des plaisirs, & dans la conduite de leurs passions, les femmes du monde ne savent plus par où s'y prendre, quand il faut se déclarer pour Jesus-Chiist.

3.° Le monde avoit trouvé dans Magdelaine un cœur ardent, où les passions ne savoient pas même garder de mesures : vous allez voir les mêmes traits dans le caractère de son amour pour Jesus-Christ. Premiérement, la promptitude. A peine eut-elle appris que le Sauveur étoit entré dans la maison du Pharisien, elle y court ; elle profite de la première occasion qu'elle trouve de venir se jetter à ses pieds. C'est qu'en effet la promptitude est essentielle à la conversion : la grace a des momens heureux, que ni le tems, ni les années, ni les mêmes circonstances ne raménent plus. Secondement la vivacité. Le monde avoit trouvé en elle un de ces caractères extrêmes qui ne se donnent jamais à demi. C'est ainsi qu'elle aime Jesus-Christ : tout ce que l'amour a de plus vif & de plus extrême, pour ainsi dire, elle le sent : toutes les marques de la douleur la plus profonde, elle les donne. Les suites ne diminuent rien à cette ardeur ; & par-tout dans l'Evangile elle nous sera représentée comme une amante vive & fervente. Instruction importante ; car si l'on n'y prend garde, les conversions les plus vives finissent d'ordinaire par la tiédeur & par le relachement ; & d'un pénitent zèlé, on devient un tiéde Chrétien. Troisiémement, l'aveuglement de son amour, si j'ose ainsi m'exprimer. Car, quoique la grace soit une lumière céleste, il est vrai de dire néanmoins qu'elle aveugle la raison charnelle sur mille dif-

ficultés que l'amour-propre oppoſe d'ordinaire aux premières démarches de la converſion. Auſſi Magdelaine ne raiſonne point ſur les difficultés infinies qu'elle pourra rencontrer dans ſon changement. En effet, les précautions exceſſives dans un commencement de pénitence, outre qu'elles ne ſuppoſent qu'un cœur à demi touché, ne ſont jamais heureuſes. La grace, dans ſes premiers mouvemens ſur-tout, a d'heureuſes imprudences qui révoltent la ſageſſe humaine, mais qui conſomment l'ouvrage du ſalut. Ce n'eſt pas que pour mourir au monde & ſervir Dieu, il faille renverſer toutes les régles de la prudence. La raiſon eſt donnée à l'homme pour le conduire; c'eſt tenter Dieu, & ſortir de l'ordre de la Providence, que de ne pas conſulter une lumière qu'il a miſe lui-même en nous : mais il eſt certain que trop de prévoyance & de circonſpection arrête toujours l'ouvrage de la grace; & que dans les premières démarches de la grace ſur-tout, il faut laiſſer quelque choſe à faire à l'eſprit qui nous touche, ne vouloir pas tout prévoir ſoi-même, s'abandonner à Jeſus-Chriſt ſur mille difficultés auſquelles on ne voit pas de reſſource, & avoir encore plus de foi & de confiance que de raiſon.

II. PARTIE. *Magdelaine aime Jeſus-Chriſt d'un amour fort & généreux qui ne connoît plus rien qu'elle ne lui ſacrifie.* Magdelaine avoit aimé le monde d'un amour de préférence; elle lui avoit ſacrifié ſa réputation, ſon repos, ſes biens, & ſes qualités naturelles : c'eſt ainſi qu'elle aime Jeſus-Chriſt; & voilà préciſément ce que ſon amour lui ſacrifie aujourd'hui.

1.° Sa réputation. Elle l'avoit d'abord ſacrifiée au monde : d'abord arrêtée ſans doute par la pudeur naturelle à ſon ſexe & par ſa naiſſance, en-

fulte rassurée contre elle-même par ces maximes insensées que le monde inspire, elle ouvrit son cœur à tout ce qui s'offrit pour le captiver. En vain sa gloire & sa raison rougissent en secret de ses foiblesses; l'ascendant de son caractère avoit pris le dessus, & tous les nouveaux objets étoient pour elle de nouvelles passions. Elle a les motifs les plus puissans de retenue, sa naissance, la tache immortelle que ses égaremens alloient faire à son sang, l'exemple d'une sœur attachée au devoir, les suites mêmes d'une réputation flétrie dans les personnes de son âge, &c. mais elle aime le monde, & il n'est plus rien de si cher qu'on ne sacrifie à ce qu'on aime. Maintenant elle aime Jesus-Christ; & voyez comment elle fait un sacrifice de sa réputation à l'amour qu'elle a pour lui. Elle vient chercher Jesus-Christ dans une maison étrangère où elle n'est ni connue ni priée, & s'avoue pécheresse par cette démarche, sans écouter toutes les réflexions qui pouvoient naître dans son esprit sur son âge, sur son sexe, &c. Elle ne risquoit rien, ce semble, d'attendre que Jesus-Christ se fût retiré chés quelqu'un de ses Disciples, où elle lui eût exposé en secret le triste état de son ame : mais le saint amour, comme la passion, ne raisonne pas. Elle ne pense pas à se faire approuver des hommes dans une action où elle va se condamner elle-même : elle traverse les rues de Béthanie dans un appareil bien différent de celui où elle y avoit paru : elle entre dans la salle du festin avec une sainte impudence : sa présence renouvelle dans l'esprit des spectateurs le souvenir de ses excès passés, & elle veut bien en soutenir toute la honte. Chacun cherche dans sa malignité des raisons de son changement; & dans ce déchaînement universel, elle n'est touchée que de ses

crimes, & n'est occupée que de son amour. Les discours publics ne l'avoient jamais refroidie dans ses passions, ils ne lui font rien rabattre de sa pénitence. Et en effet, pourquoi les passions n'ayant point craint la censure publique, la pénitence seroit-elle plus timide? Le monde est-il donc un Juge plus éclairé & plus à craindre sur les voies de la grace, que sur celles du péché? On n'est touché de Dieu qu'à demi, tandis qu'on a encore le loisir de se ménager avec les hommes.

2.° Son repos. Magdelaine avoit sacrifié au monde le repos de son cœur; cette paix si chère à l'ame, & la plus sûre source de nos plaisirs. Car, s'écrie saint Augustin, vous l'avez ordonné, ô mon Dieu! & la chose ne manque jamais d'arriver, que toute ame qui est dans le désordre, soit à elle-même son supplice: il n'est point d'iniquité tranquille; & le crime est toujours plus pénible que la vertu. Son amour fait encore ici le même sacrifice à Jesus-Christ: elle lui sacrifie, non la paix véritable, mais une certaine paix à laquelle le pécheur renonce véritablement, en renonçant à ses vices, parceque la grace fait toujours au fond du cœur des séparations douloureuses. Premiérement, elle se fit une grande violence pour éteindre des passions, dont le caractère de son cœur la rendoit si capable. Secondement, elle ne se proposa pas une conversion douce & commode: comme tant d'ames à demi converties. Or, à son âge, il faut bien prendre sur soi-même pour accoutumer au joug une chair qui frémit au seul nom de tout ce qui peut la contraindre. Magdelaine attachée à la personne du Sauveur, le suit dans ses courses, & partage avec lui tous les travaux de sa vie pénitente. Ajoûtez à cela les allarmes qui suivirent son tendre amour pour Jesus-Christ, & tout ce

qu'elle craignoit de la fureur & de la jalousie des Phariſiens contre son divin maître : ajoûtez à cela le ſpectacle du Calvaire ; de quel glaive de douleur ſon ame ne fut-elle point percée ? C'eſt ainſi que renonçant au monde, Magdelaine fit un ſacrifice de ſon repos à Jeſus-Chriſt : & ſouvent en ſe déclarant pour la piété, on y cherche une vie plus douce & plus tranquille ; & on ne ſort des voies difficiles du ſiécle, que pour trouver une ſainte oiſiveté dans le ſentier du ſalut.

3.° Ses biens. Magdelaine avoit ſacrifié ſes biens au monde : car quel uſage en fait-on dans une vie toute mondaine ? La paſſion n'eſt jamais avare ; & tout ce qui peut aider à la ſatisfaire n'eſt jamais trop acheté. Ses biens ſervent aujourd'hui à ſa pénitence : elle répand des parfums précieux ſur les pieds du Sauveur ; elle lui ouvre ſa maiſon au retour de ſes voyages ; elle le ſuit dans ſes courſes pour fournir à ſes beſoins : & voilà le modéle de la pénitence des pécheurs. Ils ont ſemé pour l'iniquité, il faut qu'ils ſément pour la juſtice : cependant, ſouvent après les excès & les profuſions des plaiſirs, on prend avec la piété des inclinations de réſerve & d'épargne ; & il ſemble qu'on veut regagner avec Jeſus-Chriſt ce qu'on a perdu pour le monde.

4.° Les qualités naturelles. Magdelaine avoit ſacrifié au monde tous les dons qu'elle avoit reçus de la nature, elle en fait dans ſa pénitence un ſacrifice à Jeſus-Chriſt. Sa douleur n'excepte rien, & ſa compenſation eſt univerſelle : ſon amour reprend toutes les armes de ſes paſſions, & s'en fait autant d'inſtrumens de juſtice. Elle punit le péché par le péché même, & n'imite point ces perſonnes qui dans leur pénitence, veulent encore ſauver quelque choſe du débris de leurs paſſions. Or, il

doit y avoir une compensation entre le péché & la pénitence, entre le sacrifice de justice & le sacrifice d'iniquité: & puisqu'on n'a pas été un demi pécheur, on ne doit pas être un demi pénitent.

LE JOUR DE S. BERNARD.

DIVISION. *I. Bernard parfait Religieux. II. Homme apostolique. III. Docteur toujours invincible.*

I. PARTIE. *Bernard parfait Religieux.* Il reçut en naissant cette bonté d'ame, & cette candeur de naturel, qui est comme la première ébauche de la piété. Les soins de l'éducation aidèrent ces premières espérances; & les exemples domestiques furent pour lui des leçons de vertu. C'est avec de si favorables dispositions que Bernard entre dans le monde; mais malgré cela, il ne laisse pas de craindre que ce naturel heureux qu'il a reçu du Ciel, fortifié même par l'éducation, ne puisse tenir contre l'exemple de la multitude, & les attraits qu'offre à tous ses pas l'iniquité. A peine a-t-il jetté ses premiers regards sur le monde, qu'il y découvre ces piéges infinis qu'on ne voit guères qu'après coup: & persuadé que lorsqu'il s'agit du salut, les précautions ne sauroient être excessives; il va chercher dans la solitude une paix que le monde ne peut donner, & croit que se dérober à l'ennemi, c'est la plus sûre manière de le vaincre. Mais il ne compte pour rien de secouer lui seul le joug du Prince du siécle, s'il ne délivre encore ses amis & ses proches avec lui: il les gagne bientôt par ses exhortations; & sort ainsi du monde, suivi de ses frères & de la plupart de ses amis, comme d'autant d'illustres captifs qu'il vient

d'enlever au Démon. A la tête d'une si florissante troupe, il arrive à Cîteaux; cette solitude dont le silence, les veilles, les jeûnes, & toutes les rigueurs de la discipline monastique, rendoient l'abord formidable à ceux d'entre les Séculiers qui vouloient renoncer au siécle. Peu de personnes osoient y venir essayer d'un genre de vie d'autant plus dur, qu'il étoit peu à la portée d'un siécle, où le relâchement étoit devenu le goût dominant. Pour Bernard, ayant, ce semble, dépouillé avec l'ignominie de l'habit séculier, le reste des inclinations du vieil homme, il ne garde plus de mesures avec la vivacité de sa foi; débarrassé de ses liens, il prend son essor vers le Ciel, & échappe presque à la vûe des plus avancés. Il se dit tous les jours à lui-même : *Bernard, qu'es-tu venu chercher dans la solitude ?* Es-tu sorti du siécle pour traîner tes chaînes après toi ? voudrois-tu comme tant d'autres conserver sous un habit austère & religieux, un cœur profane & immortifié? Si une vertu douce & aisée t'avoit paru plus sûre pour le salut, pourquoi sortir du siécle où l'erreur commune l'autorise ?

Par le secours de ces pieuses réflexions, Bernard nourrissoit sa foi, & ressuscitoit sans cesse en lui la grace de sa vocation. Avec un corps délicat & une santé mal affermie, il n'est point de macération qui puisse satisfaire son amour pour la croix & pour la pénitence.

Cependant, la retraite de Bernard & de ses Compagnons à Cîteaux, l'austérité & l'innocence de leurs mœurs répandoit déja au loin une odeur de vie, & attirés par des exemples si nouveaux, plusieurs y accouroient de toutes parts. L'enceinte de Cîteaux se trouvant trop étroite pour les contenir, il fallut chercher une nouvelle terre, & Ber-

nard à la tête d'une Tribu choisie, va s'établir à Clairvaux, solitude alors inconnue, mais devenue depuis si fameuse. Elevé à la dignité d'Abbé, que de nouveaux spectacles de vertu ne donne-t-il pas dans ce nouveau rang ? Il n'affecte point ces distinctions odieuses, & ces vaines marques d'autorité qui laissent une distance si énorme entre les enfans & le père; au contraire, il ne fut jamais plus avide d'abaissemens. Il ne regarde point sa dignité comme un prétexte honorable d'adoucissement & de repos ; au contraire il n'usa jamais de plus de rigueurs envers soi-même : on voyoit en lui un esprit de prière & de recueillement continuel, une mort universelle à soi-même, & à toutes les créatures, & l'usage des sens presque éteint.

II. PARTIE. *Bernard homme apostolique.* Il y a différens dons dans l'Eglise, dit saint Paul ; & ces dons sont partagés aux divers membres qui la composent, selon la secrette disposition de l'Esprit qui souffle où il veut. Mais il est certaines ames sur lesquelles Dieu verse à pleines mains la variété de ses dons, & à qui l'Esprit saint n'est pas donné par mesure : il falloit au siécle de Bernard une ame de ce caractère. L'ignorance & la dissolution des mœurs régnoient par-tout, aussi-bien dans l'Eglise que dans l'Etat, & les Cloîtres eux-mêmes n'étoient plus des aziles contre la contagion du siécle. A des besoins si extrêmes & si divers, le Seigneur n'opposa qu'un nouveau Moyse sorti du désert de Madian ; & Bernard entre ses mains, frappe les Rois & les Royaumes, réforme le tabernacle, confond les Ministres murmurateurs, assure la souveraine Sacrificature au Pontife que Dieu avoit établi, renverse l'Idole que les Enfans d'Israel avoient eux-mêmes fabriquée, brise les ennemis du Nom du Seigneur, & auroit conduit le

Peuple Chrétien à la conquête de Jérusalem, si son ingratitude & ses excès ne l'eussent privé du secours du Ciel.

En effet, rien n'égaloit l'ardeur du zèle de Bernard : aussi le prend-on pour Elie ou pour quelqu'un des Prophéres. Toute la France court pour l'entendre ; touchés des paroles de grace & de vertu qui sortent de sa bouche, les peuples en foule viennent à lui pour savoir si la colère du Seigneur, comme ses dons, est sans repentir, & s'il n'y a plus de ressource à eux pour la fléchir. Alors, les ténébres répandues sur l'abîme commencèrent à se dissiper ; la France, comme un autre cahos, se développa peu à peu ; & les Cloîtres virent revivre cet esprit primitif, cet héritage précieux qu'ils avoient autrefois reçu de leurs pères.

A l'ardeur du zèle, Bernard y joignoit la force. Ce n'étoit point un de ces Ministres timides, qui, sous prétexte d'honorer les Grands, croyent qu'il faut respecter jusqu'à leurs vices. Avec quelle sainte liberté parla-t-il à Louis le Gros ? Que de marques publiques de pénitence n'obtint-il pas de Louis le Jeune son fils, sur le Massacre de Vitry ? La Reine Eléonore elle-même, Princesse fière & mondaine, traversée dans ses desseins en un point assés délicat, fut enfin réduite à revenir au sentiment de Bernard. Et tous les siécles admireront les instructions vives & touchantes, & cette noble liberté qui régne dans les Livres de la Considération au Pape Eugene.

Enfin, quelle fut l'étendue de son zèle ? Le Ciel l'avoit, ce semble, établi le censeur des mœurs de son siécle. Que de différends parmi les Princes, appaisés pat sa sagesse ? que de Lettres écrites pour le rétablissement de la discipline & de la piété ? Que de soins & de mesures où sa charité le faisoit

descendre ? La France, l'Italie, l'Allemagne le virent répandre par-tout le feu divin que Jesus-Christ est venu apporter sur la terre, & dont il avoit embrasé son cœur : seul il sut suffire aux besoins divers & infinis de l'Eglise. Il ne manquoit à ses travaux que la récompense des Saints, je veux dire les persécutions & les calomnies; il eut la consolation d'y participer ; il entendit les plaintes des insensés contre lui, sur le mauvais succès de l'entreprise des François dans la Terre Sainte.

III. PARTIE. *Bernard Docteur toujours invincible.* A la vérité, les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre l'Eglise : cependant, toute invincible qu'elle est, elle n'est pas paisible; ses persécuteurs ne sauroient la détruire, mais ils peuvent l'affliger ; née dans les combats, & dans les persécutions, il semble que c'est son destin de n'en être jamais exemte. Mais les hérésies, & les schismes ont eu leur utilité ; & c'est aux Docteurs du mensonge que nous sommes redevables des travaux précieux des anciens défenseurs de la vérité. Ainsi Dieu qui destinoit Bernard à être le restaurateur de sa Loi, lui en avoit développé les secrets admirables dans le désert : les Livres saints furent sa plus chère étude ; & ce fut cette science des Livres saints qui rendit Bernard si redoutable aux ennemis de l'Eglise. La Chaire de Pierre étoit devenue la proie d'un usurpateur ; & Innocent II. chassé de son Siége, & errant comme l'Arche d'Israel de contrée en contrée, dans un équipage peu convenable à sa dignité, étoit enfin venu aborder en France. Quel est le triste état de l'Eglise, lorsqu'elle est ainsi déchirée au-dedans ? Les uns sont à Cephas, les autres à Paul, & presque personne à Jesus-Christ. C'étoit-là un scandale digne du zèle, & des lumières de Bernard; il paroît au milieu

milieu des Prélats assemblés à Etampes pour prononcer entre les deux Contendans : on s'en remet unanimement à sa décision ; lui seul forme un Concile entier, & toute la France reçoit de sa main Innocent II. pour légitime Pape. Que de courses en Sicile, en Italie, en Allemagne pour éteindre les restes du Schisme !

Mais c'étoit peu d'avoir rétabli la paix au-dedans de l'Eglise ; il falloit mettre le Peuple de Dieu à couvert de la séduction des faux Prophétes. Les Conciles de Sens & de Rheims admirèrent la fécondité de ses lumières & la force de son génie, & le virent défendre glorieusement l'antiquité & la simplicité de la Foi contre les rafinemens dangereux d'un Evêque de Poitiers, & les nouveautés profanes d'Abailard. Sorti de cette victoire, il vole à Toulouse pour s'opposer à Henri, Moine Apostat, qui y prêchoit une nouvelle doctrine.

Mais ce qu'il y a de plus merveilleux & de plus digne de notre attention, c'est l'humilité de Bernard au milieu de toute sa gloire. Tantôt il se refuse à des Eglises illustres qui l'ont choisi pour leur Pasteur : tantôt revêtu par le Pape du caractère de Légat universel dans tout le monde Chrétien ; il fait aux Evêques un hommage respectueux de sa dignité, & n'agit que sous leurs ordres. Tantôt honoré à Clairvaux de la visite d'un souverain Pontife, il conserve au milieu de ses Religieux un maintien tranquille & calme, & paroît presqu'insensible à un honneur si nouveau. Tantôt enfin, quoiqu'il ne converse avec les hommes que pour fixer leur conversation dans le Ciel, il se plaint sans cesse à soi-même & à ses amis de la dissipation de sa vie. Je ne vis plus, disoit-il, ni en Ecclésiastique, ni en Laïc ; & il y a long-tems que

je ne méne plus la vie de Religieux dont je porte l'habit. Que suis-je donc ? Voilà les sentimens de crainte & d'humilité, qui toujours ont accompagné les actions héroïques des Saints.

LE JOUR DE SAINT LOUIS, ROI DE FRANCE.

DIVISION. *On se figure presque la piété comme une foiblesse, ou qui deshonore les Grands, ou qui rend incapable des grandes places : première erreur. On croit que l'élévation permet un genre de vertu plus commode : seconde erreur. I. S. Louis, au contraire, trouva dans la piété la source de toutes ces qualités héroïques qui le rendirent le plus grand Roi de son siécle. II. Il trouva dans la qualité de Roi de nouveaux engagemens pour s'animer aux devoirs les plus austères de la piété.*

I. PARTIE. *La piété de Louis, source de toutes ses grandes qualités.* Le monde toujours injuste, regarde la piété comme le partage des ames foibles & bornées, cependant la piété est l'effort le plus héroïque du cœur, & l'usage le plus noble & le plus sensé de la raison. Une ame exercée à la vie de la foi, ne connoît plus d'entreprise au-dessus d'elle ; & le Juste a la réalité de toutes les grandes vertus dont le Héros mondain n'a souvent que la réputation & l'image. C'est pour convaincre le monde d'une vérité si honorable à la Foi, que Louis fut autrefois donné à la France. Un Roi n'est établi de Dieu sur les Peuples, que pour les défendre & les protéger dans la guerre, ou pour les rendre heureux durant la paix. Or, jamais l'amour de la gloire ne poussa si loin

dans les autres Princes les vertus pacifiques & militaires, que la Foi dans notre saint Roi.

1.° Les vertus pacifiques. Il se rendit cher à son peuple par sa bonté, redoutable au vice par son équité, précieux à l'Eglise par sa religion. Premièrement, cher à son peuple par sa bonté. La bonté est la première vertu des Rois; elle est la force & le soutien du Trône: les Rois ne sont puissans que pour être bienfaisans; ils ne régnent proprement qu'autant qu'ils sont aimés. Louis élevé dans ces maximes, en fit sa principale occupation. Sous les régnes précédens, & durant les troubles inséparables d'une longue minorité, la France presque épuisée, avoit éprouvé ces tems difficiles, où le salut des peuples rend la dureté des charges publiques nécessaire: le saint Roi leur rendit avec la tranquillité la joie & l'abondance; les François vivoient heureux; & sous un si bon Roi, tout ce qu'ils pouvoient souhaiter à leurs enfans, c'étoit un Successeur qui lui fût semblable. Mais peu content d'être attentif aux besoins des Particuliers, Louis redoubla son attention pour remédier aux misères publiques, & même pour les prévenir. Que de Maisons saintes dotées! que de lieux de miséricorde élevés par ses libéralités! que d'établissemens utiles entrepris par ses soins! Envain lui remontroit-on que ces dons excessifs épuisoient l'épargne, & pouvoient nuire à des besoins plus pressans: Il vaut mieux l'épuiser, répondoit-il, pour soulager les pauvres dont je suis le père, que pour fournir à des profusions, & à de vaines magnificences. Il prenoit même sur ses propres besoins les fonds destinés aux malheureux. Quel exemple pour confondre un jour les excuses barbares que le rang & la naissance opposent aux devoirs de la miséricorde! C'est ainsi que la piété & l'humani-

té du saint Roi faisoit la félicité de son peuple. Accessible à tous, il ne disputoit pas même au dernier de ses sujets le plaisir de voir son Souverain; bien différent de ceux qui laissent à l'autorité un front si sévère & un abord si difficile, que les affligés comptent pour leur plus grand malheur la nécessité d'aborder celui duquel ils attendent la délivrance.

Mais la bonté toute seule seroit dangereuse dans les soins publics, si elle n'étoit tempérée par une juste sévérité; c'est ce que le saint Roi n'ignora pas. Les dissensions civiles, la foiblesse des régnes précédens, l'ignorance même & la corruption de ces tems malheureux avoient confondu dans le Royaume la majesté des Loix avec la licence des usages. L'autorité publique étoit entre les mains d'hommes corrompus qui abusoient des Loix. Toutes nos villes étoient pleines d'une foule d'histrions qui mêlant même les mistères saints de la Religion dans leurs fades & indécens spectacles, débitoient avec impudence des obscénités que ce mélange impie & ridicule rendoit encore plus sacriléges, & corrompoient ainsi les peuples. De-là naissoit un débordement de vices effroyable. A de si grands maux le saint Roi crut qu'il falloit appliquer de grands remédes. Les spectacles furent interdits comme des crimes par les loix mêmes de l'Etat, & les Comédiens déclarés infâmes & bannis du Royaume comme des corrupteurs publics des mœurs & de la piété.

Après avoir établi ces Réglemens utiles qui font tant d'honneur encore aujourd'hui à la jurisprudence du Royaume, il s'associa des personnages intègres & éclairés, pour présider à ses côtés à la Justice & aux Jugemens; & rétablit par ce moyen la majesté des Loix, & la bienséance des mœurs publiques.

Mais ſi le ſaint Roi purgea l'Etat par la ſévérité de ſes Loix, quels furent ſes ſoins pour rétablir la majeſté du culte, & la ſainteté des Autels? Les François en conquérant les Gaules, y avoient apporté avec eux une eſpéce de barbarie & de férocité, inſéparables d'une Nation guerrière ; & ſi la Religion qui monta ſur le Trône avec le grand Clovis, y fit monter avec elle plus de clémence & d'humanité, elle n'adoucit pourtant pas entiérement l'eſprit bouillant & ſanguinaire de la Nation. Auſſi quoique l'Egliſe de France ait toujours été célébre par ſes lumières & par ſa piété, cependant on voyoit ſouvent les Paſteurs plus occupés à faire la guerre à leurs voiſins, qu'à inſtruire & édifier leurs peuples. De-là l'ignorance, le rélâchement, l'oubli des régles, le mépris de la diſcipline, & malgré les remédes qu'on avoit tâché d'y apporter ſous les régnes précédens, la plaie n'étoit pas encore tout-à-fait fermée, quand le ſaint Roi monta ſur le Trône. Mais, perſuadé que les Rois n'étoient établis de Dieu que pour protéger & aggrandir le Royaume de Jeſus-Chriſt ſur la terre, les intérêts de la Religion devinrent un de ſes ſoins les plus chers & les plus preſſans. Il comprit d'abord que la première ſource des maux de l'Egliſe eſt toujours dans l'incapacité & le déréglement de ceux qui en rempliſſent les premières places : il commença donc à rétablir la ſainteté & la majeſté du Sanctuaire en élevant aux premières dignités des Miniſtres fidéles ſans avoir égard à la naiſſance, à la brigue, & à la faveur ; il les honoroit de ſa familiarité, & ce que ſon ſiécle avoit alors de plus illuſtre en doctrine ou en ſainteté, venoit preſque tous les jours, ou le délaſſer des ſoins de la Royauté par des diſcours de ſalut, ou les partager avec lui par des conſeils utiles.

2.° Les vertus militaires. On soutient d'ordinaire que les maximes de l'Evangile ne s'accordent pas avec celles du Gouvernement. La source de cette illusion, c'est qu'on regarde la piété comme le partage d'une ame foible & timide, & qu'on ne croit pas que les vertus militaires qui supposent du courage, de l'ardeur, de l'élévation, puissent s'allier dans un cœur avec la tendresse de la charité, la paix & la douceur de l'innocence, comme s'il falloit être vicieux pour être vaillant; au lieu que la valeur la plus sûre est celle qui prend sa source dans la vertu. Aussi le Héros, dans notre pieux Monarque, ne fut pas moindre que le Saint. A la tête des Armées, ce n'étoit plus ce Roi pacifique & clément, c'étoit un Héros toujours intrépide à mesure que le péril augmentoit; plus magnanime dans la défaite que dans la victoire; terrible à ses ennemis, lors même qu'il étoit leur captif. Elevé sur un Trône que les troubles de la minorité avoient affoibli, avec quelle valeur en rétablit-il la gloire & la majesté? Et qui pourroit redire ici tout ce que son courage lui fit entreprendre d'héroïque dans cette guerre si fameuse par ses malheurs & par sa foi? C'est donc la piété qui est la source du vrai mérite, & qui forme seule les grandes qualités, parcequ'elle seule nous fait agir par de grands principes.

II. Partie. *Louis trouva dans la qualité de Roi de nouveaux engagemens pour s'animer aux devoirs les plus austères de la piété.* On croit communément dans le monde, que l'extrême disproportion qui se trouve entre les devoirs d'une vie chrétienne, & les usages inséparables de la grandeur, doit modérer en notre faveur l'austérité des régles saintes. A une illusion si commune, S. Louis opposa les vûes de la Foi, & comprit

avec S. Ambroise, que plus il avoit reçu, plus on exigeroit de lui; & que les périls du Trône étant infinis, les fautes presqu'irréparables, les exemples du Souverain essentiels, il avoit besoin de plus de vigilance, pour y conserver son ame pure, de plus de mortification pour y expier, outre ses propres foiblesses, tant de fautes étrangères, & enfin de plus de fidélité dans le détail de ses devoirs domestiques, pour y être le modéle de son peuple.

1.° Il crût avoir besoin de plus de vigilance pour y conserver son ame pure. Il régla sa vigilance sur la multitude de ses périls. Les Grands d'ordinaire, dès qu'ils oublient Dieu, ne mettent plus de bornes à la licence. Notre saint Roi se fit des monstres des fautes les plus légères; &, comme il le disoit souvent, la perte de son Royaume lui eût paru un gain, s'il avoit fallu s'en dépouiller pour éviter un seul de ces péchés qui tuent l'ame. A cette horreur pour le crime, il ajoutoit les précautions & les remédes. L'adulation est l'écueil des meilleurs princes; les langues mercénaires qui les environnent, leur présentent toujours leurs vices sous les couleurs flateuses de la vertu. Le saint Roi n'eut point de flateurs, parcequ'il n'aima point ses fautes; environné d'un nombre d'amis saints & fidéles, il les établissoit les censeurs de sa conduite, & les plus sincères lui étoient toujours les plus chers.

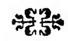
2.° Il crut avoir besoin de plus de mortification pour expier sans cesse les fautes ou inévitables ou inconnues. Un grande place qui nous établit sur les peuples, nous rend responsables devant Dieu de la destinée des Villes & des Provinces, de tout le mal qui s'y fait, & de tout le bien qui ne s'y fait pas. Plein de ces vûes de la Foi, le saint Roi,

loin d'être ébloui de l'éclat qui environne le Trône, étoit effrayé des sollicitudes & des obligations immenses cachées sous cet éclat trompeur. Il punissoit sur sa propre chair les désordres publics, regardant les péchés de son peuple, comme ses péchés propres, & se croyant obligé d'expier tout ce qu'il ne pouvoit empêcher ; & des membres qui n'avoient jamais servi à la volupté, servoient à la justice & à la pénitence, tandis qu'après les plus grands crimes on n'oseroit l'exiger des Grands. Combien de fois, dans les calamités publiques, cette Ville régnante vit-elle notre saint Roi traverser les rues couvert de cendres & de cilice, aller implorer publiquement dans nos Temples le secours du Ciel, & se reconnoître seul coupable des malheurs publics ? Sentimens bien humbles dans la bouche de S. Louis, mais qui devroient être les dispositions ordinaires des personnes élevées, puisque les malheurs des peuples sont presque toujours une suite des crimes des Grands. Mais combien en sont-ils éloignés ?

3.° Il crut avoir besoin de plus de fidélité, pour être le modéle de son peuple. Les exemples des Grands décident presque toujours des mœurs publiques. Premiérement, par vanité : on croit en copiant leurs mœurs, entrer en part de leur grandeur & de leur naissance. Secondement, on cherche à imiter les Grands, par complaisance, par crainte, par intérêt. Plus donc on est exposé aux regards publics, plus on doit à son rang le spectacle d'une vie pure & irrépréhensible. Aussi on admire encore aujourd'hui dans saint Louis toutes les qualités d'un grand Roi jointes à toutes les vertus d'un simple fidéle. Excepté dans certaines occasions d'éclat, il surpassoit même ses Sujets, dit l'Historien de sa vie, dans la simpli-

cité de ſes habits, & dans la frugalité de ſa table; & nous apprenoit que ce ſont les paſſions des hommes & non leur rang & leur dignité qui ont rendu le luxe & les profuſions néceſſaires. De plus, plein d'une noble fierté, quand il s'agiſſoit de ſoutenir les droits de l'Empire, & la majeſté de ſon rang, on le voyoit au ſortir de-là, tantôt porter la componction & l'humilité d'un Pénitent, tantôt s'abaiſſer aux pieds des pauvres, & les ſervir de ſes mains, tantôt enſevelir lui-même au milieu de la contagion les ſoldats morts pour la gloire de Jeſus-Chriſt. Mais non-ſeulement il étoit l'exemple de ſes peuples, il étoit auſſi le modéle des pères de famille, quoiqu'il n'y ait rien de plus rare dans la piété des Grands ſur-tout, que de ſoutenir avec dignité cette partie obſcure de leur vie, qui, cachée aux yeux du public, eſt toute renfermée dans le devoir domeſtique: & les ſoins d'un vaſte Royaume n'empêchèrent pas le ſaint Roi, de faire de ſon Palais comme une Egliſe domeſtique, où le Seigneur étoit invoqué, & d'où couloit ſur tout le Royaume des ſources de vie & de vertu. C'eſt ainſi que ſes exemples, autant que ſes inſtructions, inſpiroient de bonne heure la crainte de Dieu à Philippe ſon fils aîné, & aux autres Princes ſes enfans.

Tel fut le ſaint Roi, dont nous n'avons fait qu'abréger l'hiſtoire, pour faire ſon éloge. Une Terre étrangère reçut les derniers ſoupirs de ce Prince, moins caſſé par les infirmités d'un âge avancé, & par les fatigues de la guerre & de ſes voyages, que par les auſtérités d'une vie dure & pénitente.



LE JOUR DE S. ETIENNE.

DIVISION. *Tout Chrétien est établi par le Batême, pour être témoin & défenseur de la vérité; mais pour bien défendre la vérité; il faut de la lumière, de la force, de la charité. Or, S. Etienne eut pour la vérité. I. Un amour éclairé. II. Un amour intrépide. III. Un amour tendre & compatissant.*

I. PARTIE. *Un amour éclairé.* Les trois sources de lumière sont l'innocence de la vie, le desir de s'instruire, la pureté de l'intention.

1.° L'innocence de la vie, parcequ'un cœur corrompu nous cache les vérités qui nous condamnent, & c'est une ignorance de corruption. Or, Etienne apporta à la connoissance de Jesus-Christ un cœur pur, un jeunesse sainte, un esprit préservé de la corruption. Aussi les Apôtres cherchant des hommes pleins de foi & de l'Esptit de Dieu, sur qui ils pussent se décharger d'une partie de leur ministère, Etienne a le premier honneur du choix, & paroît à la tête de ces nouveaux Ministres. Il se prépara donc à devenir le Ministre de la vérité, en dégageant de bonne heure son cœur de toutes les passions qui nous la cachent. En effet, les ténébres que nous répandons sur la plupart des obligations de la vie chrétienne, ou pour les adoucir, ou pour les combattre, ne viennent que de ce que chaque pécheur trouve dans sa passion le voile même qui la lui cache. Nos lumières ne sont pures, que lorsque notre cœur l'est aussi; & il faut commencer par rompre nos attachemens pour parvenir à connoître nos devoirs.

2.° La seconde source de nos lumières, c'est le desir de s'instruire; parceque la vérité ne se montre pas à ceux qui ne la cherchent pas, & c'est une ignorance de paresse. Etienne malgré les préjugés de son peuple contre la doctrine & la personne du Sauveur, malgré la honte & le mépris attachés à la profession publique d'être au nombre de ses Disciples, cherche la lumière qui commence déjà à se montrer à lui; il soupire comme les Patriarches ses ancêtres après le Libérateur dont il sent l'approche, il en étudie & en découvre les marques & les caractères, dans J. C. dans ses œuvres, dans sa doctrine; & la connoissance de la vérité est en lui le prix du desir sincère qu'il avoit toujours eu de la connoître. Pour nous, nous vivons dans une ignorance profonde de nos devoirs, parceque nous ne voulons pas nous en instruire. Ravis de pouvoir nous faire une conscience tranquille dans nos égaremens, nous aimons cette fausse paix, qui est le fruit de notre aveuglement & de nos méprises: & sans vouloir examiner, tout ce qui nous condamne, nous le regardons comme outré; tout ce qui ne favorise pas les préjugés de nos passions, nous le traitons de scrupule & de petitesse.

3.° La troisieme source de nos lumières, c'est la pureté de l'intention; parceque ce n'est pas chercher la vérité, dit S. Augustin, que de la chercher pour autre chose que pour elle-même. Etienne ne se proposa dans la connoissance de la vérité que le bonheur de la connoître; des intérêts humains ne l'attachèrent point à Jesus-Christ. Sachant que les persécutions & les opprobres étoient la seule récompense qu'il avoit promise ici-bas à ses Disciples, il chercha Jesus-Christ pour Jesus-Christ luimême; il comprit que le trouvant, il avoit tout trouvé, & que c'étoit le perdre, que de se propo-

ser en le cherchant quelqu'autre chose que lui-même.

Pour nous, nous mêlons presque toujours à la recherche de la vérité des intérêts humains, & des vûes basses & rampantes : Dieu lui-même ne nous suffit pas; il faut que le monde, que les hommes, que la terre remplacent à notre égard ce que nous ne croyons pas trouver en lui. Les uns ne se déclarent pour Jesus-Christ, que parceque le monde les abandonne; les autres regardent la piété comme un gain: il en est qui ne se proposent dans la piété que le délassement des inquiétudes du crime; enfin, il s'en trouve qui ne s'instruisent de la vérité, qu'à dessein d'y trouver des armes pour la combattre. Voilà les intentions souillées que la plupart des hommes apportent à la recherche de la vérité & de la vertu; & voilà pourquoi il y a si peu de foi sur la terre, & la vérité se montre à si peu de Fidéles.

II. Partie. *Un amour intrépide.* Trois défauts sont opposés à cette fermeté chrétienne qui oblige tout Fidéle d'être le défenseur intrépide de la vérité. Or, l'histoire d'Etienne nous offre des instructions & des vertus très-opposées à ces défauts.

1.° Le premier défaut, c'est la crainte des hommes, qui malgré nos propres lumières, fait que nous nous déclarons contre la vérité. Or, quoique le Pasteur frappé, les brebis fussent dispersées, quoique la fureur d'Hérode, la malice des Prêtres, la superstition du peuple, laissassent tout à craindre pour les nouveaux Disciples du Sauveur: quelque prix que l'envie des Juifs attachât alors à la lâcheté de ceux qui se déclaroient contre lui: Etienne persévère dans la fidélité qu'il lui a jurée: également insensible aux promesses & aux mena-

ces des hommes, il ne craint que celui qui seul peut perdre l'ame ou la sauver éternellement. Et voilà ce qui confond notre peu de foi, & condamne notre lâcheté dans toute la conduite de notre vie. Nous respectons les décisions du monde; les erreurs publiques nous sont plus chères que la vérité; & nous craignons la singularité comme un vice, elle qui forme le trait le plus éclatant des Disciples de Jesus-Christ. En vain la grace nous éclaire en secret, & nous découvre les illusions du monde & de ses maximes; en vain notre conscience d'intelligence avec la Loi de Dieu, nous dicte tout bas les maximes de la vie éternelle, nous parlons comme le monde, quoique nous ne pensions pas comme lui, tantôt par complaisance, tantôt par foiblesse, tantôt par crainte, tantôt par indolence, tantôt par mauvaise foi, & presque par-tout nous nous déclarons pour le monde contre Jesus-Christ, loin d'être ses témoins fidéles parmi les hommes.

2.° Le second défaut, c'est cette prudence de la chair, qui connoissant la vérité, garde un silence criminel, & n'ose tout haut en prendre la défense. Car il ne suffit pas de ne se point déclarer pour le monde contre Jesus-Christ; il faut encore le confesser tout haut sans ménagement & sans honte. Or, c'est encore ici que la fermeté d'Etienne nous instruit & nous condamne. Il avoit une infinité de prétextes pour se ménager avec les Juifs par un sage silence, & ne pas leur reprocher encore tout haut leur aveuglement & leur crime; mais le généreux Martyr n'écoute pas les vaines raisons de la chair & du sang, livré à l'impression de l'Esprit de Dieu qui le remplit & qui l'anime. Pour nous, témoins tous les jours de tant de fausses maximes que les mondains débitent, de tant d'illusions sur

les régles & sur les devoirs qu'ils se forment à eux-mêmes ; nous croyons en être quittes en notre conscience, en ne les approuvant pas tout haut, & en ne leur opposant qu'un désaveu secret & timide ; & nous formons mille prétextes pour nous justifier à nous-mêmes notre lâcheté, & notre indifférence pour la vérité, oubliant que chacun de nous en particulier en est chargé, & de plus, que nous devons la vérité à nos frères. Hélas ! le monde ne craint point de débiter tout haut ses maximes de mort & de péché, & nous craignons de rendre gloire aux vérités de la vie éternelle !

3.° Le troisiéme défaut est une fausse complaisance, qui voulant allier la vérité & le mensonge, l'altère, l'adoucit, & cherche à plaire aux hommes aux dépens de la vérité & de la conscience. Or, c'est ici principalement qu'Etienne nous sert & de condamnation & de modéle. Il auroit pû, ce semble, ménager davantage les préventions & la délicatesse des Docteurs & des Prêtres, & en insinuant la vérité, accorder quelque chose à la foiblesse & aux préjugés de son peuple : mais le saint Martyr ne connoît pas ces timides ménagemens, parceque les hommes poussent quelquefois à un tel point leur haine contre la vérité, qu'ils ne méritent plus d'être ménagés. Ce n'est pas que la vérité ne soit inséparable de la charité, & qu'il ne faille préparer les voies à la lumière par de sages précautions : mais on ne devroit pas honorer du nom de prudence cette complaisance criminelle qui fait que dans nos entretiens avec nos frères, nous trouvons toujours des tempéramens entre le monde & Jesus-Christ, & nous entrons dans les fausses idées que le monde se forme de la vertu ; parceque par-là nous devenons aux hommes une occasion d'erreur.

III. PARTIE. *Un amour tendre & compatissant.* Or, notre saint Martyr nous donne encore ici un grand exemple. De quel amour sincère pour les Juifs n'accompagne-t-il pas la force des vérités qu'il leur annonce ? Insensible, ce semble, aux coups dont ils l'accablent, il ne sent que les malheurs qu'ils se préparent à eux-mêmes; il offre son sang même qu'ils répandent, pour obtenir le pardon de leur crime ; il ne compte pour rien sa mort, si leur salut doit en être le fruit. Tels sont les défenseurs que se forme la vérité ; c'est la charité qui leur prépare des victoires. Il faut aimer le salut de ceux dont nous combattons les erreurs : la vérité trouve presque toujours des cœurs rebelles, parcequ'elle ne trouve presque que des défenseurs aigres & peu charitables.

LE JOUR DE S. THOMAS D'AQ.

DIVISION. *I. La piété a guidé Thomas dans la recherche de la science de la Religion. II. L'usage de cette science l'a affermi dans la piété.*

I. PARTIE. *La piété a guidé Thomas dans la recherche de la science de la Religion.* On trouve d'ordinaire trois écueils dans cette recherche. Premiérement, ce sont des vûes de fortune & d'intérêt, qui nous y portent. Secondement, on ne peut se renfermer dans les bornes étroites de la Foi. Troisiémement, l'étude épuisant toute l'application de l'ame, dissipe l'esprit, desséche le cœur, rallentit la dévotion.

1.° Premier écueil à éviter dans l'étude de la Religion, des vûes de fortune & d'intérêt. Thomas, quoique né des plus illustres Familles de sa

Province, & que par sa naissance il pût prétendre à tout, après avoir passé le tems de l'enfance au Mont-Cassin, se détermine à entrer dans l'Ordre de S. Dominique : & non-seulement il ne bâtit pas des idées de fortune & de grandeur sur les progrès qu'il fera dans les sciences, mais il renonce d'abord à une fortune & à une grandeur présente, afin que nul motif étranger ne vienne le distraire dans la recherche de la vérité. Oseroit-on seulement proposer cet exemple au siécle ?

2° Le second écueil que les Savans ont à éviter, c'est de ne pouvoir se renfermer dans les bornes étroites de la Foi. En effet, la Foi est une vertu commode pour les esprits médiocres ; comme ils ne voyent pas de loin, il leur en coûte peu de croire. Mais il n'en est pas de même de ces esprits vastes & lumineux : accoutumés à voir clair dans les vérités où l'esprit peut atteindre, ils souffrent impatiemment l'obscurité de celles qu'il doit adorer. De-là quelle source de gloire pour S. Thomas ! Né avec tous les grands talens qui font les hommes extraordinaires ; un esprit vaste, élevé, profond, universel ; un jugement droit, net, assuré, &c. quels hommages n'a-t-il pas fait de toutes ces précieuses richesses aux pieds des Maîtres de l'Eglise qui l'avoient précédé ? S'il se distingue parmi tous les Savans qu'il trouve à Paris par la sagacité de son esprit, & par l'abondance de ses lumières, il leur est encore plus supérieur par la manière sage & respectueuse dont il traite les mystères ineffables de notre sainte Religion. Cependant le commerce des sciences profanes ausquelles il s'appliqua, inspire souvent par une suite de notre foiblesse, je ne sai quel libertinage d'esprit : comme la raison s'y accoutume à examiner, elle s'y desaccoutume de croire, il faut revenir de trop loin.

Mais notre Saint, bien différent de ces esprits gâtés, qui vont puiser jusques dans les Livres saints la matière de leurs doutes, & de quoi nourrir leur incrédulité, trouve le moyen de fortifier sa foi dans la lecture même des Auteurs profanes, & Aristote devient entre ses mains l'Apologiste de la Religion. Mais d'où vient que l'intégrité de sa foi souffre si peu du commerce qu'il a avec les Profanes? c'est qu'il a soin de la fortifier continuellement par l'étude des Livres saints, & des Docteurs de l'Eglise, où il forme son langage & ses sentimens; car dans tous ses ouvrages, quoique le plus bel esprit de son siécle, le plus autorisé à hazarder ses conjectures, il ne marche jamais que sur les traces d'autrui, renonçant à la gloire de l'invention, gloire si délicate pour les Savans.

3.° Le troisiéme écueil à éviter dans l'étude, c'est la dissipation de l'esprit, qui desséche le cœur, & anéantit peu à peu la dévotion; mais dans notre Saint le soin de son ame fut toujours la première & la plus importante de toutes ses occupations. Dans les difficultés qu'il rencontre, loin de négliger ses exercices de piété, sous prétexte de donner plus de tems à l'étude, c'est alors qu'il a recours à la prière avec plus de ferveur, comme à la vraie source des lumières. Ainsi l'ambition d'acquérir de nouvelles connoissances ne prit jamais rien dans notre saint Docteur sur la régularité la plus scrupuleuse à tous les exercices de son état. A quoi me servira, disoit-il, la science qui enfle, si je n'ai pas la charité qui édifie? Pour connoître cette piété tendre & affectueuse qui étoit dans notre Saint, il n'y a qu'à lire l'Office admirable qu'il a composé pour l'adorable Sacrement de nos Autels: le cœur seul peut parler ce langage de piété & de religion. On peut donc as-

furer que si Thomas fut le plus grand Docteur de son siécle, il fut aussi le plus saint Religieux de son Ordre, le plus exact, le plus fervent. Quel exemple, & qu'il est peu imité dans le monde! car sous prétexte que nos occupations n'ont rien que de permis, & même de louable en soi, on s'y livre tout entier, & la piété est entiérement négligée. Mais, dit-on, la vraie piété ne consiste-t-elle pas à remplir les devoirs de son état? oui sans doute; mais de les remplir en les offrant à Dieu, & desirant de lui plaire; ce qui ne peut se faire, lorsqu'on néglige totalement la prière, & qu'on vit dans un entier oubli de Dieu. Et d'ailleurs, notre principal état n'est-il pas d'être Chrétien? notre premier devoir doit donc être de rendre à Dieu & à l'Eglise ce que nous leur devons.

II. Partie. *L'usage de la science de la Religion a affermi Thomas dans la piété.* Ceux à qui la cupidité a servi de motif dans la recherche des sciences, n'ont d'autre but que la cupidité dans leur usage. Ainsi, premiérement, y êtes-vous entré par ces routes secrettes qu'un vil intérêt a frayées? vous serez un Docteur flottant; votre fortune décidera de vos sentimens. Secondement, avez-vous cherché à contenter une vaine curiosité? vous serez un Docteur singulier, & les opinions vous paroîtront douteuses, dès qu'elles seront communes. Troisiémement, avez-vous négligé de réparer par la prière cette dissipation de cœur inséparable d'une étude profonde & soutenue? plein de vous-même, & vuide de Dieu, vous serez un Docteur vain.

Thomas, qui, dans la recherche des sciences, s'étoit frayé des routes bien différentes, mais malheureusement si peu battues dans tous les tems, ne se dément pas dans leur usage.

1.° Au lieu d'être un Docteur flottant, dont la fortune décide des sentimens, il fut un Docteur exact & désintéressé, n'ayant d'autre but que de faire connoître la vérité. Donne-t-il des régles pour les mœurs ? quelle droiture ! il ne penche ni à droit, ni à gauche, suivant l'expression du Prophéte ; il tient toujours ce sage milieu dont chacun se fait honneur, mais que si peu de gens savent tenir, & apprend aux Ministres de l'Eglise, qu'en ne cachant point aux hommes l'immensité des miséricordes du Seigneur, il ne faut pas non plus leur laisser ignorer les saintes rigueurs de sa justice.

Cette droiture le fit arriver sans le vouloir à la faveur des Grands : l'Archevêché de Naples lui est offert par Urbain IV. S. Louis l'admettoit souvent à sa table, mais il parut toujours insensible à cette faveur : il refuse la dignité qu'on lui offre ; & il est devant un Roi de la terre, comme les gens du monde sont si souvent devant le Roi des Rois, c'est-à-dire, qu'à peine se souvient-il que le Prince est là présent, & qu'il retrouve au milieu de la Cour, le calme de sa retraite, & le souvenir de ses chères études.

2.° Au lieu d'être un Docteur singulier, Thomas fut un Docteur œcuménique & universel ; je veux dire, suivi & approuvé universellement. Il enseigne, à Rome, à Paris, à Boulogne, & partout sa Doctrine reçoit les mêmes applaudissemens & les mêmes éloges. Mais c'est sur-tout depuis sa mort que Dieu a glorifié notre Saint, & l'a rendu un Docteur universel. Toutes les Universités du monde, sur-tout celle de Paris qui le forma dans son sein, sont de fidéles dépositaires de sa doctrine. Dans toutes les Communautés réguliè-res, sur-tout dans celle de S. Dominique, les décisions du Fondateur ne tiennent pas plus lieu de

régle dans la discipline & dans les mœurs, que celles de notre Saint dans la Foi & dans la doctrine. L'Oracle du Monde Chrétien, Rome même a vû souvent ses Pontifes descendre du Tribunal sacré, & y faire monter les écrits de notre Saint, pour prononcer sur les différends qui troubloient l'Eglise. Les Conciles œcuméniques, les Juges vénérables & infaillibles de notre Foi, ont formé leurs Décrets sur ses décisions; & les partisans de l'erreur n'ont jamais eu de plus redoutable ennemi.

3.° Au lieu d'être un Docteur vain, il n'y en eut jamais de plus humble que notre Saint; & cela, dans le plus haut dégré de réputation où la vanité la plus emportée puisse prétendre: connu, admiré, consulté de tout l'Univers, il étoit plus ingénieux à se cacher à soi-même son mérite, que nous ne le sommes à donner du relief & à grossir le nôtre à nos propres yeux. Nul empressement à étaler les trésors de science & de sagesse dont il étoit rempli; & infiniment éloigné d'affecter la moindre supériorité sur ses frères: il les prévenoit tous par des témoignages d'honneur & de déférence. Tous ses talens, toutes ses connoissances, il les rapportoit à Dieu, ne cessant de dire qu'il étoit plus redevable à la prière qu'à l'étude, du peu qu'il savoit. Mais ce qui manifeste parfaitement l'humilité de ce grand Docteur, c'est cet air de réserve & de modération qui régne dans toute sa manière d'écrire, ne parlant jamais sur ce ton décisif & important qui veut tout ramener à soi, & qui, pour garant de ses raisons, ne donne que sa propre autorité. C'est cette humilité que nous devons sur-tout imiter dans notre saint Docteur; c'est-là le vrai caractère des Saints; car l'humilité toute seule suffit pour faire des Saints: mais sans cette vertu, toutes les autres ne sont rien.

LA FÊTE D'UN MARTYR,
PATRON D'UNE PAROISSE.

DIVISION. *Chaque fidéle, comme les Martyrs, doit rendre témoignage à Jesus-Christ. Or, le témoignage que tout Fidéle doit à Jesus-Christ est de trois sortes : I. Un témoignage de souffrance. II. Un témoignage de soumission. III. Un témoignage de desir.*

1.° *Un témoignage de souffrance.* Ce n'est qu'en souffrant, que nous pouvons rendre témoignage que nous sommes Chrétiens : mais les souffrances par lesquelles Dieu veut que nous lui rendions témoignage, ne sont pas seulement ces maux extérieurs que la condition humaine rend inévitables, il s'agit de ces souffrances qui forment proprement la vie chrétienne, de cet esprit de croix & de mortification qui rend témoignage que nous sommes Disciples de Jesus-Christ, sectateurs de sa doctrine, associés à ses promesses : il s'agit de ce renoncement intérieur, & de ce Martyre invisible & continuel qui fait que nous résistons à nos passions, & que nous prenons sans cesse le parti de la Foi & de l'Evangile contre nous-mêmes : il s'agit de cette violence si souvent commandée dans l'Evangile, qui fait que presque dans toutes nos actions, nous devons être en garde contre notre cœur ; de cette vie de la Foi qui combat sans cesse au-dedans de nous la vie des sens : voilà le témoignage que la Foi exige de tout Fidéle ; c'est en ce sens que tout Chrétien est témoin de Jesus-Christ, parceque par les violences continuelles que l'Evangile l'oblige de faire à son cœur & à ses passions,

il rend témoignage que la doctrine de Jesus-Christ est la voie du salut & la doctrine de la vérité, & que ses promesses sont préférables à tous les plaisirs dont elle exige le sacrifice.

2.° *Un témoignage de soumission.* Il ne s'agit pas seulement de soumission à la profondeur de ses mystères, & à l'autorité de sa parole, en sacrifiant nos lumières, & en captivant notre raison : cette soumission ne regarde proprement que l'esprit ; mais la foi exige encore la soumission du cœur, je veux dire, l'acceptation des ordres de Dieu sur nous, & la conformité à sa volonté sainte dans toutes les situations où il nous place, en supportant avec patience & sans murmurer, les croix que sa bonté nous ménage. Voilà le second témoignage que nous devons rendre à la Foi, glorifier Dieu dans nos peines, & nous soumettre à la sagesse qui nous les impose, en reconnoissant l'ordre du Souverain qui dispense les événemens agréables ou fâcheux, pour accomplir ses desseins de miséricorde sur les hommes.

3.° *Un témoignage de desir.* Comme nous sommes étrangers sur la terre, que les jours mêmes de notre pélerinage sont courts & laborieux, & que le Ciel est la patrie du Fidéle, le premier devoir de la Foi est de soupirer après la patrie qui nous est montrée de loin ; c'est de regarder tout ce qui nous environne, comme n'étant point à nous, & d'user du monde, & de toutes les choses du monde comme n'en usant pas ; c'est de nous être à charge à nous-mêmes dans un lieu où tout irrite nos passions, & rien ne peut nous satisfaire, où tous les pas que nous faisons sont des chûtes ou des écueils, où tout nous éloigne de Dieu, & où plus nous nous éloignons de lui, plus nous nous devenons insupportables à nous-mêmes ; c'est

enfin de desirer que le régne de Dieu vienne s'établir pour toujours dans nos cœurs. Et ce desir n'est pas une simple vertu de perfection, c'est le premier devoir de la Foi ; & ce qui distingue les enfans du siécle des enfans de Dieu. Et voilà pourquoi Jesus-Christ nous assure que le Royaume des Cieux est pour les pauvres & les affligés, parce-qu'il est bien aisé de n'attendre sa consolation que dans le Ciel, quand on ne la trouve pas sur la terre.

Tels sont les témoignages que la Religion exige de nous ; c'est ainsi que tout Chrétien doit être Martyr de la Foi, non pas en répandant son sang pour Jesus-Christ, mais en mortifiant ses passions par un principe de Foi, & c'est un témoignage de souffrance : en acceptant ses peines & ses afflictions pour rendre hommage à la Foi, & c'est un témoignage de soumission ; en méprisant tout ce qui passe, & ne regardant comme des biens solides que les biens éternels, & c'est un témoignage de desir.

Fin des Analyses.



